

LES DERNIÈRES ANNÉES  
DE  
L'ATHÉNIEN PHOCION

(322-318 AVANT J.-C.)

---

C'est surtout à partir de 322, quand l'issue malheureuse de la guerre Lamiaque vient de briser les espérances des patriotes athéniens, que la carrière de Phocion est intéressante et remplie. De 322 à 318, il gouverne Athènes, sous le contrôle et la protection d'une garnison macédonienne installée à Munychie. D'abord assez paisible, sa domination finit par être discutée et quelque peu ébranlée (principalement à cause de l'occupation étrangère); elle eût pu, toutefois, durer longtemps encore, si les discussions entre Macédoniens n'avaient provoqué le retour de nombreux démocrates exilés, la chute du régime censitaire établi en 322 et la mort de Phocion (avril 318). Telle est, très brièvement résumée, l'histoire de cette crise de quatre années que nous nous proposons d'étudier.

Cette histoire présente l'intérêt habituel qui s'attache aux époques de crise. Elle se distingue, en effet, par le caractère relativement complexe des individus et des groupes en présence, les diversités et les nuances apparaissant à l'intérieur du même parti, la rudesse et l'âpreté des haines. La description d'une telle période devait nécessairement donner naissance, chez les anciens et chez les modernes, à des jugements sommaires et outrés, relevant plutôt du parti pris politique ou du genre édifiant que de la critique historique. D'où la nécessité d'une mise au point, d'un départ entre les faits qui paraissent assurés, ceux qui sont seulement probables et ceux qui sont à peu près invraisemblables<sup>1</sup>.

1. Avec moins d'ampleur, cette crise de 322-318 rappelle la grande crise qui  
REV. HISTOR. CXLIV. 2<sup>e</sup> FASC.

Indépendamment du vif intérêt que provoquent les tendances et la conduite des personnages ou des partis, cette histoire paraît mériter un examen spécial en raison des faits particuliers qui en forment la trame. En effet, les deux sources principales qui nous la font connaître, Diodore (XVIII, 18, 48, 64 et suiv.) et Plutarque (*Phocion*, 26-38)<sup>1</sup>, sont loin d'être d'accord sur tout le détail de l'activité de Phocion, des premiers résultats qu'elle entraîna, des résistances qu'elle rencontra et du procès qui lui mit un terme; certains personnages ou certains événements ne nous sont signalés que par l'un ou l'autre de ces deux auteurs. En conséquence, la chronologie relative des différents faits n'est pas toujours facile à déterminer; et même plusieurs de ces événements nous sont rapportés dans des conditions qui provoquent sur leur réalité les doutes les plus légitimes. Il faut se résigner ici à laisser un certain nombre de problèmes sans solution ferme et assurée. Il ne semble pas qu'en général les auteurs modernes aient cru devoir formuler sur les points douteux les réserves qui s'imposaient, ni qu'ils se soient toujours souciés de réduire ou d'expliquer ces divergences et ces contrastes<sup>2</sup>.

avait eu pour centre, à la fin du v<sup>e</sup> siècle, la restauration de la démocratie athénienne. Il existe entre ces deux groupes d'événements certaines analogies et, surtout, des différences qui méritent d'être relevées et précisées. De toute façon, la comparaison s'impose : en 322 comme en 403, il y a en Attique des privilégiés, seuls pourvus du droit de cité, et des « exclus »; mais l'évolution des sentiments et des faits diffère sensiblement d'une époque à l'autre. La cause principale en est, comme on le verra, dans le caractère infiniment plus mêlé et plus bigarré du groupe privilégié de 322. Plusieurs des conclusions essentielles qui se dégagent de l'étude que nous avons consacrée à la période de 403 (*la Restauration démocratique à Athènes en 403 avant Jésus-Christ*) peuvent nous permettre de mieux comprendre divers aspects de la période 322-318.

1. Comme sources, directes ou dérivées, il y a également plusieurs inscriptions (décrets de Démade, d'Hagnônides, etc.) et quelques textes littéraires contenant des indications très éparses et très sommaires, mais parfois utiles et intéressantes (Pausanias, VII, 10; Cornélius Nepos, *Phocion*, 1-4). Il convient enfin d'utiliser certains passages de Plutarque étrangers au récit suivi que cet auteur consacre à la période 322-318 (par exemple le chapitre 1 de la vie de Phocion, le chapitre 28 de la vie de Démosthène).

2. L'histoire de la période 322-318 a été en partie renouvelée, à une époque assez récente, par M. Ferguson (*Hellenistic Athens*, Londres, 1911); cet ouvrage est aussi remarquable par la clarté et la vivacité du style que par la finesse et la solidité du jugement; mais plusieurs de ses conclusions sont un peu hâtives et appellent de sérieuses réserves; l'exposé est parfois bien sommaire et demande à être complété; la discussion pourrait être aussi plus creusée.

On rencontre d'ingénieuses et importantes remarques dans la brève étude de



Nous verrons qu'en définitive Phocion ne doit pas être tenu pour pleinement responsable de toutes les souffrances que la Macédoine victorieuse et ses partisans, les oligarques, infligèrent à une nombreuse fraction de la population athénienne : en diverses circonstances, il apparaît comme dépassé, de fait ou d'intention, par divers Macédoniens ou Athéniens de son parti. Il est donc, dans quelque mesure, un « modéré », et il a visiblement atténué (ou il a désiré atténuer) à diverses reprises les duretés de la victoire macédonienne. Mais, une fois la part faite aux réserves nécessaires, il faut convenir que, dans le parti même de Phocion, dans la minorité privilégiée, sa politique résolument philomacédonienne a soulevé des murmures et provoqué des résistances. Ces résistances sont d'origines assez diverses; elles ne s'inspirent pas toujours de sentiments vraiment démocratiques ou patriotiques; elles sont au moins partiellement distinctes de l'énergique et radicale opposition qui devait entraîner en 318 la perte définitive du vieil homme d'État; mais elles purent du moins favoriser cette opposition en privant Phocion de nombreux appuis éventuels, en réduisant sa cause à n'être que celle d'une minorité très restreinte, d'une véritable *oligarchie*. Si, dans la crise finale, Phocion ne rencontra autour de lui que le vide (ou à peu près), c'est un peu parce que de nombreux Athéniens, longtemps avant le retour des démocrates exilés, s'étaient détachés plus ou moins complè-

M. de Sanctis (*Studi di Storia antica*, II, 1893 : *Contributi alla storia ateniese dalla guerra lamiaca alla guerra cremonidea*, p. 3-11); des aperçus chronologiques de grande valeur dans l'étude de M. Wilhelm (*Beschlüsse der Athener aus dem Jahre des Archon Apollodoros 319-318 v. Chr.*, dans les *Jahreshefte des österreichischen archäologischen Institutes*, 1908, XI, p. 82-100). L'ouvrage, plus édifiant qu'historique de Bernay (*Phokion und seine neueren Beurtheiler*, Berlin, 1881), est depuis longtemps dédaigné et jugé à sa vraie valeur. Enfin, les récits les plus complets des histoires générales sont ceux de Beloch (*Griechische Geschichte*, III, 1), de Niese (*Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeroneia*, I : exposé généralement sec et sommaire, dénué de critique), de Droysen (*Histoire de l'hellénisme*, II, trad. Bouché-Leclercq) et de Grote (*Histoire de la Grèce*, XIX, trad. Sadous). Ces deux derniers récits sont animés de tendances fort différentes; nos conclusions se rapprochent plutôt de celles de Grote, auquel on doit reprocher trop souvent des lacunes, des descriptions et une critique sommaires et insuffisantes, mais non les outrances et les violents partis pris de Droysen. Signalons enfin les remarques de M. Cavaignac sur l'établissement de la constitution de 322 et sur la chute de Phocion (*Histoire de l'Antiquité*, t. III, p. 16, 21) et les appréciations de Beloch sur tel ou tel personnage de cette époque, comme Démade (*Die attische Politik seit Perikles*, p. 232, 249-250, etc.)

tement du gouvernement qu'il dirigeait. Nous essayerons de marquer les caractères, d'établir les mobiles probables et de déterminer les étapes de l'opposition qui s'est ainsi constituée.

Dans l'histoire de ces quatre années, on peut discerner les phases suivantes : l'ambassade athénienne à Antipater après la bataille de Crannon, ambassade dont fit partie Phocion, et à l'issue de laquelle apparaissent déjà les causes de l'hostilité qui sa déchainera contre lui (août 322) ; l'établissement du nouveau régime (division des Athéniens en deux groupes : privilégiés et « exclus » ; exil d'une grande partie des « exclus » ; premières mesures de Phocion, sous le contrôle d'une garnison macédonienne) (322-320) ; les débuts déclarés d'une opposition, dont nous chercherons à démêler les éléments et les motifs, avant la mort d'Antipater : opposition combattue par Phocion et, finalement, servie par Démade, que les Macédoniens font mettre à mort (320-319) ; l'installation d'une nouvelle garnison macédonienne après la mort d'Antipater, le rescrit libérateur de Polyperchon et les multiples démêlés qui s'ensuivent entre Phocion et les Athéniens jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, fils de Polyperchon (319-318) ; les pourparlers entre Phocion, Alexandre et Nicanor, la chute du gouvernement aristocratique et la dispersion de ses chefs ; l'arrestation, le procès et la mort de Phocion (printemps 318).

# I.

*Les ambassades d'août 322.* — La première des ambassades envoyées à Antipater après la bataille de Crannon paraît avoir été composée de Phocion, de Démade, de Démétrius de Phalère et de quelques autres personnages qu'on ne nous nomme pas (Diod., XVIII, 18, 2; Démétr., *περὶ ἐμνηστείας*, 289; Plutarque, *Phocion*, 26). Le premier paraissait s'imposer par l'éclat des services rendus dans les anciennes campagnes, par la pureté immaculée de sa glorieuse carrière, la rigidité peu contestable de ses mœurs privées et publiques, et aussi par l'espèce de prestige que pouvait lui conférer auprès des Athéniens, las et découragés, la froideur hargneuse et maussade qu'il n'avait cessé de témoigner vis-à-vis de la guerre récente. Athènes comptait sur sa longue expérience, sur sa probité, sur l'amitié notoire qui l'unissait aux dirigeants macédoniens. Ayant toujours désap-

prouvé la guerre, il apparaissait, à l'heure de la paix, comme l'un des hommes nécessaires.

Tel était aussi, pour de tout autres motifs, le cas de Démade. Au moment de la bataille de Crannon, il était frappé d'atimie, ayant été plusieurs fois condamné en vertu de la *graphê paranomôn*; un vote spécial fut nécessaire pour rendre la plénitude de ses droits politiques à l'ancien négociateur de la paix de 338, vers lequel, selon Diodore, se tournaient les espoirs des Athéniens (XVIII, 18, 1). Démade était alors dans la pleine maturité de l'âge et du talent. C'était un personnage d'extraction très humble, un ancien matelot, qui avait réussi à conquérir une place éminente dans la politique et la diplomatie athéniennes<sup>1</sup>. Il fut, semble-t-il, aussi dénué que possible de scrupule et de patriotisme, aussi léger de convictions et d'idées que de conscience et d'honneur, rempli d'une avidité insatiable, qui devait stupéfier et quelque peu irriter les Macédoniens (Plut., *Phocion*, 30, 2); bref, il apparaît comme le type du politicien versatile et fourbe et l'un des pires aventuriers de tribune qu'ait connus l'Athènes du IV<sup>e</sup> siècle, qui n'en manqua pas<sup>2</sup>. Mais cet aventurier possédait à un degré éminent certaines qualités fort précieuses, qui, à l'occasion, pouvaient servir Athènes elle-même<sup>3</sup>: un sens avisé des nécessités imposées par les circonstances, une prodigieuse facilité à s'adapter aux situations nouvelles et, surtout, une remarquable aisance oratoire, qui ne fut peut-être jamais égalée par aucun de ses contemporains, et grâce à laquelle il exerçait un véritable empire sur les amateurs de beau langage qui fréquentaient la Pnyx<sup>4</sup>. Enfin, les Athéniens de 322 se rappelaient que Démade avait négocié seize

1. Sur le détail de sa biographie, voir la claire et brève étude de Thalheim (*Pauly's Real Encyclopædie der Klassischen Altertumswissenschaft*, IV, art. Demades); voir aussi le portrait, incomplet mais souvent juste et intéressant, tracé par Beloch (*Die attische Politik seit Perikles*, p. 232-233).

2. Il semble, cependant, que certains modernes aient voulu ériger Démade à la dignité de chef de parti. Beloch (*Att. Pol.*, p. 249-250) en fait le chef de ce qu'il appelle « le parti radical macédonien ». Cette appréciation se retrouve, au moins partiellement, chez Ferguson (*Hell. Ath.*, p. 5, n. 1, p. 27; cf. *infra*, § II et III). Cf. de Sanctis, p. 5 (fait de Démade le chef de « la fraction démocratique du parti macédonien »).

3. Sur les services d'ordre matériel rendus à l'Attique par Démade en 338, en 335, cf. Beloch, *Att. Pol.*, p. 244.

4. Il fut, semble-t-il, un autodidacte : son école avait été la tribune de l'Ecclesia (cf. Beloch, *Att. Pol.*, p. 233).

ans plus tôt une paix relativement peu désastreuse. Le souvenir de cette paix, le prestige oratoire du personnage, son absence de morgue, sa séduction firent oublier ses tares multiples, et il fut délégué, avec Phocion, au camp d'Antipater<sup>1</sup>.

Cette première ambassade eut pour seul résultat d'arrêter l'armée macédonienne au seuil de l'Attique et d'éviter une occupation qui eût pu coûter cher aux propriétaires ruraux, dont les intérêts furent habilement défendus par l'ambassade<sup>2</sup>. Antipater renvoya Phocion et ses collègues en réclamant l'absolue soumission d'Athènes; à ces exigences se résignèrent la majorité des Athéniens. D'une résignation si totale, Diodore (XVIII, 48, 3) indique nettement la cause : le peuple était devenu incapable de combattre.

Démade et Phocion retournèrent au camp macédonien, accompagnés, cette fois, par le vieux philosophe Xénocrates de Chalcédoine. Ce dernier n'était pas citoyen, mais mèteque : si on l'adjoignit à l'ambassade, c'est qu'on espérait, nous dit Plutarque (*Phocion*, 27, 1), que sa réputation de haute vertu et le grand prestige de sa personnalité seraient assez forts pour contenir, chez le vainqueur, toute velléité de violence et de cruauté. Xénocrates paraît avoir eu des attaches avec le parti patriote, dont un des chefs, l'orateur Lycurgue, l'avait sauvé de la servitude<sup>3</sup>. Dans l'ambassade, il semble avoir été le porte-parole des patriotes, le seul avocat résolu des libertés athéniennes et du régime établi. L'ambassade, en effet, bien que les récits qui lui sont consacrés ne l'indiquent pas expressément, devait avoir pour mandat de défendre certaines conceptions fondamentales, comme l'entière autonomie d'Athènes (c'est ce qui résulte des discussions auxquelles donna lieu la question de la garnison macédonienne : cf. *infra*), et les institutions démocratiques : c'est ce que tendent à montrer les propos prêtés à Xénocrates

1. Cf. Diod., XVIII, 48, 2; Pausanias, VII, 10, 4; Nepos, *Phocion*, 2. Plutarque ne mentionne pas l'envoi de Démade, et il dit même que le peuple n'avait confiance qu'en Phocion (*Phoc.*, 26). Mais il faut tenir compte ici de la tendance du biographe à tout rapporter à son héros. Plutarque, d'ailleurs, ne dément nullement la participation de Démade à l'ambassade. Cette participation est admise sans difficulté par la critique moderne. Cf. Droysen, p. 70; Grote, p. 57; Beloch, *Alt. Pol.*, p. 263; Ferguson, p. 19; Schäfer, *Demosthenes und seine Zeit*, III<sup>e</sup>, p. 388, etc.

2. Plutarque, *Phoc.*, 26.

3. Il allait être vendu comme esclave pour n'avoir pas acquitté le *métoikon* (cf. Clerc, *les Météques athéniens*, p. 182).

par le biographe même de Phocion : une fois la démocratie abattue, Xénocratès refusera d'accepter la πολιτεία, qu'on lui offrirait, en déclarant que sa mission de 322 avait eu précisément pour but d'empêcher l'avènement du nouveau régime (εἰσας οὐκ ἂν μετασχεῖν ταύτης τῆς πολιτείας, περί ἧς ἐπρέσβευεν ἵνα μὴ γένηται : *Phocion*, 29, 4).

Xénocratès, Démade et Phocion furent donc envoyés à Antipater. Cette seconde ambassade présente une importance particulière et mérite d'être sérieusement étudiée : elle marque, en effet, le point de départ des mortelles discordes qui mettront Phocion aux prises avec la majorité de ses concitoyens. Jusqu'alors, il n'y avait eu entre le vieil orateur et le parti patriote que de notables et vives divergences d'opinion ; mais la responsabilité de Phocion n'avait pas été très sérieusement engagée dans la politique philomacédonienne<sup>1</sup> ; ses conseils, son attitude n'avaient pas abouti à des résultats précis et positifs, directement et fortement préjudiciables aux intérêts et aux libertés de sa patrie. A partir de l'ambassade de 322, on verra la constitution démocratique brisée, les orateurs patriotes abandonnés à la merci de l'ennemi, l'occupation étrangère imposée, une foule de démocrates et de citoyens pauvres chassés d'Athènes ou des assemblées : autant de mesures graves et douloureuses, qui durent rendre l'ambassade fort impopulaire, à l'exception de ceux de ses membres qui avaient notoirement et vigoureusement soutenu les intérêts athéniens. Tel ne fut pas le cas de Phocion : c'est ce qui résulte assez clairement des récits consacrés à l'ambassade, quoi qu'on doive penser des divergences que l'on y relève et des obscurités trop nombreuses qui les déparent.

Les ambassadeurs furent courtoisement accueillis, à l'exception, peut-être, de Xénocratès, auquel Antipater, après un échange de propos aigres-doux, aurait imposé silence (*Plut., Phocion*, 27, 2). Selon une autre version (*Diogène Laërce*, IV, 9), Xénocratès fut très aimablement reçu et obtint même la liberté de plusieurs Athéniens. C'est possible ; mais c'est là un détail de médiocre importance, et Xénocratès n'en sera pas moins impuissant à préserver les intérêts essentiels d'Athènes ; sur les points capitaux en litige, comme on le verra, ses réclamations échouèrent.

1. Il avait cependant défendu Eschine lors du procès de 343 (voir la fin du discours d'Eschine sur l'Ambassade).



Plutarque (*Phocion*, 27, 2)\* énumère avec précision les quatre conditions principales auxquelles Antipater subordonna la conclusion de la paix<sup>1</sup> : 1° les Athéniens livreraient les orateurs patriotes, notamment Démosthène et Hypéride; 2° on établirait en Attique une constitution censitaire (τὴν πάτριον ἀπὸ τιμημάτων πολιτείαν); 3° une garnison macédonienne serait installée à Munychie; 4° Athènes payerait une indemnité de guerre et une amende. Ainsi, la fortune et l'indépendance d'Athènes, les nobles et glorieux souvenirs qui s'attachaient aux noms des grands orateurs patriotes, l'existence politique d'un grand nombre d'Athéniens se trouvaient amoindris, froissés ou menacés par les exigences du vainqueur.

D'après une tradition recueillie par Pausanias (VII, 10, 4), Antipater était primitivement enclin à poser des conditions plus douces; mais Démade l'en dissuada : « Antipater aurait volontiers accordé l'indépendance aux Athéniens et à tous les Grecs, parce que la campagne d'Asie l'obligeait à finir la guerre aussitôt que possible; mais Démade et les autres traîtres le détournèrent d'adopter toute mesure de douceur; ils lui dépeignirent le peuple athénien sous d'odieuses couleurs et le persuadèrent d'installer des garnisons à Athènes et dans la plupart des cités grecques<sup>2</sup>. »

Que répondirent à Antipater les envoyés athéniens? Seul, le récit de Plutarque (*Phocion*, 27, 3-4) nous apporte quelques précisions sur ce point : « Les ambassadeurs, estimant de telles conditions de paix très bienveillantes, les accueillirent avec joie; seul, Xénocratès protesta, déclarant que, pour des esclaves, de pareilles conditions étaient modérées, et que, pour des hommes libres, elles étaient bien dures. Phocion demanda qu'on renoncât à introduire une garnison en Attique; Antipater, dit-on, lui répondit : « Phocion, nous sommes disposés à te faire toutes les concessions, sauf celles qui provoqueraient ta perte et la nôtre. » Selon une autre version, Antipater posa la question suivante : au cas où l'on n'installerait pas de garni-

1. Ces conditions sont formulées en réponse à une demande des ambassadeurs, demande dont les termes ne nous sont pas rapportés avec précision (τῶν δὲ περὶ τὸν Φωκίωνα διαλεχθέντων ἀπεκρίνατο... : *Phoc.*, 27, 2).

2. Diodore ne nous donne pas de détails sur la marche des négociations; il se borne à rappeler, en partie, les résultats de l'entrevue : l'établissement d'une constitution censitaire (τὴν δὲ πολιτείαν μετέστησεν — Antipater — ἐκ τῆς δημοκρατίας καὶ προσέταξεν ἀπὸ τιμῆσεως εἶναι τὸ πολίτευμα : XVIII, 18, 4).

son, Phocion garantirait-il qu'Athènes observerait la paix et se tiendrait tranquille? Phocion de garder le silence et d'ajourner sa réponse; alors Callimédon, surnommé le Crabe, personnage d'une grande audace et rempli de haine à l'égard du peuple<sup>1</sup>, s'écria : « Même si Phocion te l'affirmait, Antipater, le croirais-tu et renoncerais-tu à exécuter tes décisions? »

Que ces diverses indications sur les circonstances et les clauses de la paix de 322 contiennent à coup sûr une part considérable de vérité, c'est ce qui résulte de la suite même des faits : il n'est pas douteux qu'une garnison macédonienne fut imposée à l'Attique, que l'extradition des orateurs patriotes fut réclamée et que la démocratie fut détruite. Mais, sur les attitudes et démarches respectives des différents ambassadeurs, nos informations sont moins sûres, parce qu'en cette matière il s'agit d'événements passagers et éphémères, racontés parfois diversement (comme l'indique Plutarque lui-même), signalés à notre attention par une source unique (Pausanias, seul, mentionne l'initiative prise par Démade au sujet de la garnison macédonienne; Plutarque, seul, parle des énergiques protestations de Xénocrates, des timides réclamations de Phocion et de la brutale intervention de Callimédon); enfin, de tels événements, à la différence des innovations introduites à Athènes, n'ont eu qu'un nombre restreint de témoins, et les auteurs mêmes qui nous les rapportent ne citent pas leurs sources.

Nous ne croyons pas cependant avoir le droit d'écarter dédaigneusement et radicalement l'ensemble de ces indications. Des textes qu'on vient d'analyser paraissent se dégager les conclusions suivantes. D'abord, il semble à peu près certain que Phocion n'opposa aucune résistance à la plupart des exigences macédoniennes (indemnité de guerre; réforme antidémocratique de la constitution; livraison des orateurs patriotes). La tradition dont s'inspire Plutarque est, en somme, favorable à Phocion, loue généralement sa vertu, sa probité, son désintéressement : si le vieux stratège avait le moins du monde protesté contre de telles exigences, ne l'eût-il pas fait connaître dès son retour à Athènes, et ses amis n'eussent-ils pas pieusement recueilli et publié des protestations qui ne pouvaient que renforcer ou rétablir sa popularité? Il n'en a rien été, et la tradition favorable à Phocion (celle dont s'inspire Plutarque) reconnaît nettement

1. Sur ce Callimédon, cf. *infra*.

qu'il accepta avec joie les conditions d'Antipater et les jugea bienveillantes (*Phocion*, 27, 3 : cf. *supra*). Dès lors, les démocrates athéniens étaient fondés à rejeter sur lui, Phocion, dans une large mesure, la responsabilité de la mort des orateurs et de la ruine de la démocratie (et deux ans plus tard, en 320-319, l'impopularité de Phocion devait être d'autant plus grande que l'autre ambassadeur ayant accepté ou provoqué ces mesures, Démade, avait disparu : Phocion verra toutes les haines se concentrer contre sa personne).

Les mêmes responsabilités, à cet égard, ont été presque certainement encourues par Démade ; la tradition suivie par Plutarque dit expressément qu'il accepta avec joie les exigences d'Antipater, et celle qu'on retrouve dans Pausanias le représente comme l'instigateur de la mesure installant une garnison à Munychie. Si l'on ajoute qu'un autre passage de Plutarque attribue à Démade la responsabilité du décret condamnant Démosthène à mort (Δημιάδου γράψαντος : *Démosthène*, 28), on conclura que trois textes au moins classent formellement Démade, au moment de la paix de 322, dans le camp antinational et antidémocratique et le représentent, dans des circonstances variées, comme l'approbateur ou même le valet zélé des répressions et des rancunes macédoniennes. Contre ce concert de traditions relatives à des événements divers et distincts ne s'élève nulle voix discordante. On a cru pouvoir affirmer que Démade fut alors le chef d'une sorte de tiers parti modéré, à tendances démocratiques<sup>1</sup> : du moins faut-il convenir qu'une telle conception se heurte à l'ensemble des souvenirs que les textes nous ont conservés, et auxquels ni témoignages ni raisonnements n'ont été encore opposés.

Trois des clauses dictées par Antipater semblent avoir été acceptées aussi volontiers par Phocion que par Démade. Mais, comme on l'a vu, la quatrième clause, concernant l'installation

1. De Sanctis (p. 5) et Beloch (*Alt. Pol.*, p. 249-250), s'ils ne font pas de Démade un patriote, le regardent du moins comme un démocrate radical. Singulier démocrate, qui s'allie sans réserves au parti oligarchique, à Callimédon, le farouche « ennemi du peuple » (Plutarque, *Phoc.*, 27, 4), et qui accepte avec empressement la constitution antidémocratique d'Antipater ! Quant à M. Ferguson (p. 27), il représente Démade comme le chef d'un parti non seulement démocratique, mais hostile à la présence d'une garnison macédonienne, donc patriote. Nous reviendrons sur la critique de telles conceptions quand nous examinerons les événements de 320-319 (§ III).

d'une garnison, paraît avoir rencontré de la part de Phocion une certaine opposition : sur ce point, le vieux politicien conservateur aurait donc manifesté un patriotisme plus chatouilleux que le prétendu chef des « propriétaires démocrates<sup>1</sup> ». Mais quelles étaient vraiment la portée et la sincérité de la protestation de Phocion ? D'après la tradition même qui nous la fait connaître, tradition favorable à Phocion, elle paraît n'avoir été qu'assez brève et passagère ; elle s'est bien vite éteinte devant les objections d'Antipater ; bref, elle a présenté le caractère d'une humble requête plutôt que d'une réclamation énergique et sérieuse. Plutarque lui-même ne prête qu'à Xénocratès une attitude véritablement fière et résolue.

Mais il y a mieux : il semble que la demande de Phocion n'ait fait que suivre la cinglante riposte de Xénocratès ; du moins est-ce l'impression que laisse le récit de Plutarque, qui signale d'abord les exigences macédoniennes, puis l'assentiment de la majorité des ambassadeurs et la protestation de Xénocratès, enfin la prière adressée par Phocion à Antipater (cf. *supra*) ; si bien que cette humble demande, si timide et si réservée, paraît n'être qu'une démarche dérivée, faite après coup, dénuée de spontanéité et de sincérité profonde ; c'est comme une concession faite à l'initiative de Xénocratès, à l'excès de zèle d'un collègue trop ardent. En tout cas, de l'aveu même des amis de Phocion, dont la tradition de Plutarque reflète à peu près les sentiments, une attitude résolument patriotique était possible (celle que l'auteur attribue à Xénocratès), et cette attitude n'a pas été celle de Phocion. Avec moins d'empressement ou moins d'âpreté qu'un Démade ou un Callimédon, il reste, au fond, l'homme de la Macédoine et du parti philomacédonien.

Plus brutale et plus franche dans son hostilité vis-à-vis des libertés athéniennes, apparaît la conduite de Callimédon. Même

1. Le fait même de la protestation est-il exact ? Les modernes, en général, l'admettent sans hésitation (cf. Niese, p. 209 ; Grote, p. 59 ; Droysen, p. 72 ; Schäfer, III<sup>2</sup>, p. 390 ; Ferguson, p. 20. Seul M. Cavaignac (p. 16) soutient que Phocion « réclama une garnison macédonienne à Munychie »). Nous ne voyons aucune raison décisive de rejeter quant au fond l'assertion de Plutarque. L'attitude de Phocion vis-à-vis de la garnison macédonienne après la paix peut sans doute surprendre de la part d'un homme qui avait d'abord protesté ; mais la nature même de sa protestation, comme on va le voir, montre qu'il avait dû se résigner sans peine à la présence des Macédoniens.

si l'on admet que Plutarque s'est trompé en signalant l'intervention de ce personnage<sup>1</sup>, du moins la tradition recueillie par cet auteur permet-elle de formuler la conclusion suivante : dans le public athénien, on devait se représenter la politique de Callimédon comme plus hostile encore que celle de Phocion aux intérêts athéniens (au moins dans la forme, dans l'expression). Rien de plus naturel, puisque Phocion, du moins, n'avait pas émigré, n'avait pas « passé à l'ennemi », comme Callimédon (cf. Plutarque, *Démosthène*, 27, 1). Ce qui tend à confirmer cette hypothèse, c'est que, dans la crise suprême du procès, le chef des démocrates, Hagnônides, graduant ses haines, établira quelque différence entre Phocion et Callimédon ; il décernera à ce dernier une sorte de primauté dans l'action antinationale et antidémocratique (cf. *infra*, § VI). A tort ou à raison, l'opinion démocratique ne classait donc pas Phocion parmi les oligarques les plus farouches, sans se faire illusion, d'ailleurs, sur ses très réelles et graves responsabilités.

En résumé, de l'accord unanime des traditions ou, tout au moins, sans divergences ni contradictions d'aucune sorte, voici comment on peut se représenter les attitudes et la politique respectives des ambassadeurs athéniens de 322 : seul, à ce qu'il semble, le métèque Xénocratès défendit, aussi vainement que fièrement, les dernières chances de liberté nationale et d'égalité démocratique qui restaient aux Athéniens ; nous ne voyons aucun motif suffisant de rejeter ici la tradition formelle de Plutarque, qui serait peut-être suspecte si elle était en général hostile à Phocion (en ce cas, elle aurait pu vouloir dresser en face de Phocion la fière et noble image de l'ambassadeur fidèle à son mandat) ; mais il n'en est rien<sup>2</sup>. A Xénocratès s'opposent Démade et Phocion : ces deux hommes, le premier sans atté-

1. Cf. Droysen, p. 72, n. 2 : « Comme Phocion garda le silence, l'exclamation d'un assistant » (suivent les propos prêtés à Callimédon) « n'est guère en situation ». Pourquoi ? Le silence de Phocion ne devait-il pas, au contraire, encourager le fougueux ennemi du Dèmos ?

D'autres auteurs admettent sans hésiter l'existence de cette intervention (cf. Niese, p. 209 ; Grote, p. 59 ; Schäfer, III<sup>2</sup>, p. 391).

2. Si cette tradition devait être rejetée, il en resterait du moins ceci : l'opinion athénienne s'est alors figuré qu'un ambassadeur avait vraiment défendu les intérêts d'Athènes, et que cet ambassadeur n'était pas Phocion ; donc, que ce dernier n'avait pas vraiment accompli son devoir vis-à-vis du peuple. Voilà qui contribue à expliquer bien des événements de la période 320-318 (cf. § IV-VI).



nuation ni réserve, le second plus froidement et en simulant du moins quelque hésitation, ont accepté ou inspiré les dures exigences du vainqueur. Si quelque distinction peut alors être établie entre leurs deux politiques, c'est à Démade que les textes nous invitent à attribuer le zèle macédonien le plus farouche; c'est lui qui, pour l'instant<sup>1</sup>, paraît le plus empressé à satisfaire les vives rancunes des oligarques et des émigrés, rancunes que semble incarner (quoi qu'on doive penser de la réalité de son intervention) le personnage de Callimédon.

L'ambassade avait été fort décevante pour les patriotes et démocrates d'Athènes : elle aboutissait à une paix de servitude et de déshonneur. Comment cette paix va-t-elle être appliquée? Comment s'installe et commence à fonctionner le régime qu'elle impose aux Athéniens?

## II.

*De la paix d'Antipater au début de l'agitation contre l'occupation étrangère (322-320).* — Pendant que les soldats d'Antipater, les « chasseurs d'exilés », traquaient les orateurs patriotes, une troupe macédonienne entrait en Attique, où elle rencontra, dit-on, le cortège des initiés qui se rendait à Éleusis (20 Boedromion)<sup>2</sup>. Ces Macédoniens venaient occuper Munychie; ils avaient pour chef Ményllos, personnage d'humeur assez accommodante et sociable, avec lequel Phocion entretenait (ou entretenit dès cette époque) des rapports d'amitié (τῶν ἐπεικῶν τινα καὶ τοῦ Φωκίωνος ἐπιτηδείων : Plutarque, *Phocion*, 28, 1). Mais, si soucieux qu'ait pu être Ményllos de ménager l'amour-propre ombrageux des Athéniens, il n'en était pas moins « l'étranger », le symbole toujours présent de la servitude (Μακεδόσιν ἐδουλώθησαν, dit très bien un texte : Pausanias, VII, 10), et les patriotes ne pouvaient voir sans amertume les relations qui s'étaient nouées entre leur stratège et Ményllos. Même si de telles relations pouvaient apporter à l'Attique quelque profit matériel et rendre l'occupation plus tolérable, ces avantages devaient échapper aux regards prévenus des patriotes, qui eussent désiré sans doute de la part du chef de l'État (Φωκίων

1. En attendant la volte-face à peu près inévitable de ce perpétuel intrigant (cf. *infra*, § III).

2. On était à l'anniversaire de Salamine.

δ... τὴν τῶν ἑλῶν ἀρχὴν ἐσχηκώς : Diod., XVIII, 65, 6) une attitude plus hautaine et plus digne à l'égard de l'étranger. En somme, d'après la tradition de Plutarque, qui est loin de lui être hostile, Phocion, dès le début, paraît plus ou moins identifier son autorité avec la cause de l'occupation macédonienne, qu'il a cependant combattue, ou fait mine de combattre, lors des récentes négociations.

Il eût même été plus gravement compromis encore si son parfait désintéressement ne lui eût fait constamment repousser les offres généreuses de Ményllos (*Phocion*, 30, 1). Mais de telles offres elles-mêmes n'étaient peut-être pas sans le compromettre, et, pour être désintéressée, l'amitié qu'il témoignait au chef macédonien n'en devait pas moins froisser les patriotes, puisque, après tout, ces refus opposés aux offres de Ményllos n'étaient pas suivis de rupture. Ainsi Phocion, qu'on avait chargé peu auparavant de préserver de la souillure étrangère le sol national, Phocion semblait approuver l'occupation macédonienne et l'avoir souhaitée, ou, du moins, s'en accommoder avec une facilité suspecte.

Mais Athènes n'eut pas seulement à supporter la présence d'une garnison étrangère : elle dut subir une atteinte profonde à ses institutions démocratiques. La paix lui imposait une constitution censitaire<sup>1</sup>. Sur l'application de cette clause du traité<sup>2</sup>, nous sommes renseignés par Diodore et Plutarque, dont les indications ne sont pas toujours bien concordantes ni suffisamment détaillées et précises. Tous deux sont d'accord pour nous montrer le corps civique athénien scindé en deux fractions, dont l'une seulement reste en possession de la πολιτεία, tandis que l'autre, comprenant 12,000 hommes, en est dépouillée<sup>3</sup>; tous deux sont d'accord pour signaler les nombreux exils qui

1. Sur le détail des réformes qui furent alors introduites dans divers services publics (agoranomes, astynomes, corps financiers, éphébie, etc.), cf. de Sanctis, p. 4; Ferguson, p. 22-25 (dont le tableau précis et complet paraît constituer la partie la plus solide et la plus substantielle de son chapitre); Sundwall, *De institutis reipublicae Atheniensis post Aristotelis exilem commutatis* (*Acta societatis scientiae Fennicae*, t. 24, 1906). Sur la question des nomophylakes, créés soit en 322, soit seulement en 317, cf. Ferguson, *The laws of Demetrius of Phalerum and their guardians*, dans *Klio*, XI (1911), et de Sanctis, *I nomophylakes d'Atene*, dans les *Entaphia in memoria di Emilio Pozzi*, p. 1-14, Turin, 1913.

2. Qui put ne pas être immédiate, mais dater seulement de la fin de l'année 322-321; cf. de Sanctis, p. 5; Ferguson, p. 22.

3. Sur ce chiffre, cf. Diod., XVIII, 18, 5; Plutarque, *Phoc.*, 28, 3. Quant à

suivirent ce démembrement de la démocratie et pour situer en Thrace la résidence d'une partie au moins des « exclus » (cf. Diod., XVIII, 18, 4; Plut., *Phocion*, 28, 3). Mais d'importantes divergences subsistent. Selon Diodore, les 12,000 « exclus » furent chassés de leur patrie (μετεστάθησαν ἐκ τῆς πατρίδος : XVIII, 18, 5), tandis que les gens possédant le cens requis (un avoir de 2,000 drachmes au minimum : XVIII, 18, 4) restaient seuls maîtres de la ville et de la région environnante (κύριοι τῆς τε πόλεως καὶ χώρας). Que devinrent les 12,000 expulsés? Diodore ne dit pas<sup>1</sup> qu'ils furent tous relégués en Thrace, mais qu'à ceux d'entre eux qui le voulurent bien (τοῖς βουλομένοις) on accorda le droit de séjourner et de posséder un établissement en Thrace (χώραν ἔδωκεν εἰς κατοίκησιν ἐν τῇ Θράκῃ). En résumé, selon Diodore, il semble qu'à la suite de ces diverses opérations le peuple athénien ait été divisé en trois fractions principales : 1° ceux qui conservèrent le droit de cité et qui seuls purent séjourner en Attique; 2° ceux qui, frustrés de la πολιτεία, durent quitter l'Attique pour la Thrace; 3° ceux qui, dépouillés également de la πολιτεία, gagnèrent d'autres pays que la Thrace.

Mais telle n'est pas précisément la conclusion qui paraît se dégager du texte de Plutarque. « Parmi ceux que leur pauvreté fit éliminer du corps civique », les uns continuent à résider en Attique (μένοντες), où ils mènent, d'ailleurs, une existence misérable et sans honneur; les autres quittent l'Attique et passent en Thrace (τὴν πόλιν ἐκλιπόντες καὶ μεταστάντες εἰς Θράκην), où Antipater leur assigne une ville et un territoire (*Phocion*, 28, 3). Ainsi, selon Plutarque, la population athénienne en 322 se scinde en trois éléments : 1° les privilégiés qui, tous, restent en Attique; 2° les « exclus » qui restent en Attique; 3° les « exclus » qui quittent le pays et qui, tous, gagnent la Thrace. Il y a donc contradiction entre Plutarque et Diodore : le premier signale un exode partiel, le second croit à un exode total des 12,000 exclus; le premier situe en Thrace la résidence de tous les émigrés ou exilés; le second déclare qu'allèrent en Thrace seulement ceux qui le voulurent bien<sup>2</sup>.

L'importance numérique de l'autre fraction, Diodore la fixe à 9,000 hommes et Plutarque ne donne aucun chiffre (cf. *infra*, la discussion à ce sujet).

1. Comme Droysen semble le croire (p. 74, n. 2).

2. La critique moderne s'est nettement divisée à ce sujet. Grote, sans même citer le texte de Plutarque sur les « exclus » qui continuèrent à résider en

A vrai dire, la seconde de ces divergences peut encore se résoudre, au moins partiellement, de la manière suivante : Plutarque, dans un passage ultérieur (*Phocion*, 29, 2), nous montrera Phocion obtenant d'Antipater que les exilés ne fussent pas contraints de s'expatrier au delà des monts Cérauniens et du cap Ténare ; beaucoup purent ainsi rester en Grèce même, notamment dans le Péloponèse. Ainsi, il y a accord entre nos deux sources sur ce point capital : la totalité des exilés n'ont pas gagné la Thrace<sup>1</sup> : beaucoup sont restés en Grèce, et, s'ils n'y ont pas obtenu de terres (comme ceux de Thrace), ils ont gardé nécessairement l'espoir et le désir très vifs de rentrer en Attique.

Le désaccord subsiste entre Diodore et Plutarque sur le point suivant : la totalité des « exclus » ont-ils quitté l'Attique ? Nous avouerons n'être pas très sensible à l'argument de vraisemblance invoqué par certains modernes<sup>2</sup> : si les privilégiés seuls étaient restés en Attique, la présence d'une garnison macédonienne eût été bien inutile. Nous ne le croyons pas. D'abord, la présence d'une telle garnison pouvait rassurer les partisans du nouveau régime contre un retour offensif des exilés ; c'était au moins l'indice visible de la protection macédonienne. De son côté, Antipater avait intérêt à bien marquer sa prise de possession, sa suzeraineté sur l'Attique. Ensuite, les

Attique, accepte pleinement l'assertion de Diodore : tous les Athéniens qui ne possédaient pas le cens requis de 2,000 drachmes « furent condamnés... à la déportation... Les 12,000 condamnés furent déportés hors de l'Attique, quelques-uns en Thrace, d'autres sur la côte illyrienne ou italienne... » (p. 59-60). Droysen (p. 74, n. 2), sans critiquer ni même citer intégralement le passage de Diodore sur l'expulsion totale, admet qu'une partie des « exclus » restèrent en Attique ; il admet aussi (comme Diodore) que seuls une partie des « exclus » — ceux qui l'acceptèrent — reçurent un établissement en Thrace (il contredit ainsi les indications du chapitre 28 de Plutarque). Ferguson (p. 26-27) ne croit pas à l'exode total et même regarde comme peu probable que beaucoup des Athéniens dépouillés de la *πολιτεία* aient quitté l'Attique : si les privilégiés étaient restés seuls en Attique, dit Ferguson, la présence d'une garnison étrangère eût été inutile. Quand Diodore parle de l'expulsion des 12,000 exclus, il interprète assurément mal l'auteur qui lui sert de source (p. 27, n. 1). On ne voit pas bien pour quelle raison Ferguson ne cite pas le témoignage capital de Plutarque, qui cadre en somme avec sa thèse.

1. La différence, c'est que, d'après Plutarque, tous les exilés étaient primitivement destinés à gagner la Thrace, tandis que, selon Diodore, il y eut purement et simplement expulsion hors de l'Attique. Mais cette divergence ne porte pas sur la situation définitive des exilés, qui, seule, importe.

2. Cf. Ferguson, p. 27.

privilegiés eux-mêmes (nous y insisterons plus loin) n'étaient pas tous à l'abri de tout soupçon; leur mode de recrutement n'était pas absolument rassurant. Mieux valait, en somme, un luxe qu'un défaut de précaution.

S'il faut absolument choisir entre Diodore et Plutarque, nous croyons pouvoir nous rallier à la version du second, en vertu de la considération suivante : il paraît assez naturel que Diodore (ou sa source), en signalant un exode total, ait simplifié à l'excès les effets de la scission certaine qui divisa la population athénienne, tandis qu'on ne voit pas bien pourquoi la source de Plutarque aurait introduit, sans motifs, dans la condition des « exclus » des nuances qui n'auraient jamais existé : pourquoi parler de nombreux individus restant à Athènes et y menant une existence fort médiocre (*Phocion*, 28, 3), si tous les « exclus » ont dû quitter leur patrie? Plutarque, d'ailleurs, ne se borne pas à cette indication : au chapitre suivant (29, 2), il revient sur ce fait qu'un certain nombre « d'exclus » n'eurent pas à subir l'exil, et il ajoute que ce fut grâce aux prières de Phocion (φυγῆς ἀπὸ πλείους πολλοῦς δεηθεὶς τοῦ Ἀντιπάτρου). Au contraire, la mention que Diodore consacre à l'exode total est rapide et brève.

Ce deuxième passage de Plutarque ne peut-il, du reste, nous permettre à la rigueur de réduire la divergence qui sépare sur ce point nos deux sources? Peut-être. On pourrait se représenter la marche des faits de la manière que voici : conformément à l'indication de Diodore, vraie pour un temps, un ordre d'expulsion a d'abord frappé la totalité des « exclus » (XVIII, 18, 5); mais, grâce aux prières de Phocion (et peut-être parce qu'Antipater ne tenait pas sérieusement à expulser tout le monde et a voulu surtout lancer un menaçant avertissement), un grand nombre de grâces individuelles ont été accordées et beaucoup des Athéniens condamnés ont pu ne pas subir leur peine (Plut., *Phocion*, 29, 2)<sup>1</sup>. C'est à ces exilés graciés, restant en Attique, où ils vivent hors de la cité officielle, que fait peut-être allusion le passage du chapitre précédent (*Phocion*,

1. Diodore (ou sa source) aurait ignoré ce fait important, qu'il ne faut pas confondre, d'ailleurs, avec la permission donnée à d'autres exilés de rester dans les limites de l'Hellade : c'est là une mesure de grâce moins complète et que le texte grec distingue avec soin de la précédente (φυγῆς ἀπὸ πλείους πολλοῦς... καὶ φεύγουσι διαπράττο μὴ... : *Phocion*, 29, 2).



28, 2), lequel, chronologiquement, devrait venir après le passage du chapitre 29 : il y aurait, dans l'exposé de Plutarque, comme une transposition et quelque confusion.

Tenons-nous en donc à la conclusion suivante : par la réorganisation de 322, les Athéniens ont été divisés en deux grands groupes, l'un de 9,000 hommes au minimum (cf. *infra*), l'autre de 12,000. Les uns, les privilégiés, sont restés à Athènes et y ont possédé et exercé seuls les droits politiques; les autres, tous égaux dans la privation de la πολιτεία, ont subi des conditions diverses : les uns, peut-être primitivement condamnés à l'exil, sont restés en Attique (en partie, au moins, sur la demande de Phocion); les autres ont franchi la frontière pour aller résider soit en Thrace, soit dans différentes régions de la Grèce, comme le Péloponèse (exil atténué, peut-être à la prière de Phocion).

Les bannis de Grèce et de Thrace formaient une armée éparse et toute prête pour les réactions inévitables. Parmi eux, s'il y eut des gens pour accepter tant bien que mal leur nouveau sort et tirer bon parti, par exemple, des champs qu'on leur donna à cultiver en Thrace, beaucoup aussi durent supporter l'exil avec une extrême amertume et se sentir l'âme pleine de fureur à l'égard des chefs philomacédoniens, qu'ils venaient de voir à l'œuvre dans l'ambassade et dans l'inauguration du nouveau régime. Même ceux auxquels l'intervention de Phocion avait valu quelque atténuation de peine ne pouvaient songer sans colère que cet homme était l'ami du vainqueur et de l'occupant macédonien et l'approbateur des exigences d'Antipater. On s'explique aisément les rancunes qui feront explosion contre Phocion trois ans plus tard, lors de la rentrée des bannis.

Restent les Athéniens qui continuent à habiter la terre natale. Les uns sont frustrés de la πολιτεία et réduits ainsi, pratiquement, à la condition d'*atimoi*. Ils purent être assez nombreux, comme l'indique Plutarque (φυγῆς ἀπῆλλαξε πολλούς : 29, 2); mais ils l'étaient probablement moins que le nouveau corps civique réduit, même si celui-ci n'a renfermé que 9,000 membres (ce qui faisait déjà les trois septièmes de la population athénienne). Leur influence sur la marche des affaires n'a donc pu être que fragmentaire et intermittente. Théoriquement même, elle était nulle, puisqu'ils étaient exclus des assemblées et des magistratures. Mais il se peut que certains d'entre eux, par leurs rela-

tions avec une partie des privilégiés (et, surtout, avec les moins fortunés de ces privilégiés) aient, à la longue, exercé quelque action sur la vie publique. En tout cas, il y avait là, en marge du « pays légal », un élément de contre-révolution démocratique sur lequel la critique moderne n'a peut-être pas suffisamment attiré l'attention<sup>1</sup>.

Mais il y a mieux : le corps des privilégiés lui-même, selon toute vraisemblance, contenait maints éléments et maintes possibilités d'opposition éventuelle<sup>2</sup>. Tout d'abord, quelle était au juste l'importance numérique de ce groupement ? Le chiffre de 9,000, donné par Diodore (XVIII, 18, 5)<sup>3</sup>, serait parfaitement acceptable, s'il était démontré qu'en 322 Athènes ne comptait pas plus d'habitants qu'au moment du recensement ordonné, quelques années plus tard, par Démétrios de Phalère (21,000 citoyens) ; il y aurait eu ainsi, en 322, 12,000 « exclus » (chiffre donné par nos deux sources et qui a toutes chances d'être exact) et 9,000 privilégiés<sup>4</sup>. Mais il est possible que, sur les 12,000 exclus de 322, un certain nombre (quelques milliers peut-être) aient continué, après la restauration démocratique de 318, à habiter la Grèce et, surtout, la Thrace, et n'aient pas figuré dans le démembrement de Démétrios de Phalère. En conséquence, sur les 21,000 hommes recensés en 318, il y avait bien moins de 12,000 anciens « exclus », donc, beaucoup plus de 9,000 anciens privilégiés.

1. Mais les chefs de la contre-révolution démocratique étaient nécessairement exilés : les démocrates notoires (quelle qu'ait été leur fortune) ont été à coup sûr expulsés, et ils ne reviendront qu'en 318, avec le fils de Polyperchon (cf. *infra*, § V).

2. Contrairement aux conceptions simplistes de certains modernes, qui n'établissent aucune distinction parmi les « Neuf-Mille », les gens du « parti de l'ordre », pour lesquels tout projet de restauration démocratique sera franchement « odieux et alarmant » (cf. Grote, p. 59, 86). Ferguson, dans son rapide exposé, formule une conception plus nuancée et plus exacte, quand il met à part, parmi les « Neuf-Mille », ceux qu'il appelle les « *propertyed democrats* » (p. 21, 27) ; mais, outre qu'à notre avis il se trompe en leur donnant Démade pour chef, il nous paraît aussi exagérer en les qualifiant tous de démocrates ; de plus, il ne marque pas suffisamment les étapes de l'opposition qui se forma contre Phocion : on pouvait analyser de plus près et utiliser plus à fond le récit de Plutarque (cf. *infra*, § III et IV).

3. Accepté par la plupart des modernes (cf. Grote, p. 59 ; Beloch, *Alt. Pol.*, p. 264 ; Droysen, p. 74 ; de Sanctis, p. 3 ; Ferguson, p. 22, 26, 27).

4. Cf. Ferguson, p. 22, n. 3 : le chiffre de 9,000 a été obtenu tout simplement en soustrayant de 21,000 (chiffre de 317) le chiffre de 12,000 exclus.

Mais admettons que la constitution de 322 n'ait laissé la πολιτεία qu'à 9,000 Athéniens sur 21,000 : c'était encore une très large fraction de l'ancien corps civique qui subsistait : les trois septièmes. Dans ces conditions, on n'a pas rigoureusement le droit, comme certains l'ont fait, de parler d'un régime *oligarchique*<sup>1</sup> : ce n'est pas une poignée d'Athéniens qui ont alors exercé les droits politiques, mais un très grand nombre, une très large minorité. Sans doute, l'expression d' « oligarchie » se rencontre dans un texte officiel, le décret qui fut voté pendant la courte restauration démocratique de 318, à l'instigation d'Hagnônides (οἱ ἐν ταῖς ἐλευ(γ)αρχίαις πολιτευόμε[νοι] : *I. G.*, II, 231<sup>b</sup>)<sup>2</sup>. Mais ce décret date d'une époque d'ardente réaction contre le régime de 322-318, et une réaction ne mesure pas toujours ses coups ni son langage (l'auteur du décret était, du reste, le chef même de cette réaction, l'âpre accusateur de Phocion, et il était encore tout bouillant des luttes récentes). En réalité, Athènes avait connu, à la fin du v<sup>e</sup> siècle, des régimes qui méritaient infiniment mieux que celui de 322 le nom d'oligarchie ; même lorsque les Trente, en 404, avaient consenti à élargir la cité gouvernante, c'est à 3,000 hommes au maximum qu'ils avaient laissé la πολιτεία : le « pays légal » de 404 avait été trois fois plus restreint que celui de 322<sup>3</sup>.

La médiocre importance du cens exigé (2,000 drachmes)<sup>4</sup> montre que, nécessairement, bien des Athéniens de chétive et modique aisance ont été rangés en 322 dans la catégorie privi-

1. Cf. Beloch, *Alt. Pol.*, p. 264 ; de Sanctis, p. 5, etc. Beloch estime que l'idéal de Thérémène était réalisé par la constitution de 322. Pratiquement, c'est possible (bien que Thérémène ne semble pas avoir préconisé l'institution d'un cens de 2,000 drachmes). Mais Thérémène n'était pas un oligarque : il appartenait à la fraction des γνώριμοι que les sources théréménistes distinguent nettement des oligarques, des gens qui « désiraient l'oligarchie » (cf. *'Ag. πολ.*, 34, 3 ; cf. notre travail sur la *Restauration démocratique*, p. 140-141, 150, 153, 424, etc.). Si la constitution de 322 est « théréméniste », elle n'est nullement oligarchique.

2. Cf. Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 111, p. 122 ; Dittenberger, *Syll.*<sup>3</sup>, n° 163, p. 265, l. 26.

3. Sur la comparaison entre le régime de 322 et celui de 404 (et aussi le régime proposé par Phormisios), cf. *Restaur. démocr.*, p. 153, 154, 430. Beaucoup plus libéral que le régime des Trente, celui d'Antipater l'est beaucoup moins que celui de Phormisios, en dépit des singuliers rapprochements institués par von Wilamowitz.

4. Capital, et non revenu (cf. Droysen, p. 74 ; Grote, p. 59 ; Ferguson, p. 22 ; Cavaignac, p. 16, etc.).

légère<sup>1</sup>. Ces nombreux « petits bourgeois » pensaient-ils et sentaient-ils de même que les Athéniens riches, les *βελτιστοί*, sur les grandes questions de politique intérieure et étrangère ? Il est permis d'en douter ; dans le nombre, beaucoup avaient écouté avec enthousiasme les harangues de Démosthène et ne voyaient pas sans amertume l'occupation macédonienne.

Que de nombreuses et sensibles divergences d'opinion aient existé parmi les « Neuf-Mille », il est d'autant plus normal de l'admettre que cette nombreuse aristocratie, cette imposante minorité, n'avait pas été, comme le groupe beaucoup plus restreint des Trois-Mille en 404, triée sur le volet, recrutée lentement et prudemment, avec le souci constant d'écarter du groupe privilégié les éléments suspects ou hostiles (cf. 'Αθ. πολ., 36, 2 ; 37, 1)<sup>2</sup>. Les Neuf-Mille sont recrutés automatiquement, en vertu d'une simple donnée censitaire, d'ailleurs très large. Sans doute, l'exclusion des 12,000 citoyens les plus pauvres offrait déjà au gouvernement macédonien, grand ennemi de la démocratie, des garanties importantes et étendues ; mais enfin, rien ne certifiait absolument que, dans le groupe épargné des Neuf-Mille, ne subsistaient pas de nombreux patriotes, capables un jour ou l'autre de recommencer l'agitation belliqueuse et antimacédonienne. Il est même probable que ces patriotes n'étaient pas tous forcément des démocrates et des citoyens de fortune médiocre : dans le parti antidémocratique, parmi les *γνώριμοι*, que la tradition historique du temps distingue si nettement des *δημοτικοί* ('Αθ. πολ., 34, 3), à côté des « pacifistes » à tout prix, zélés serviteurs du Spartiate en 404-403 et du Macé-

1. Les citoyens possédant 2,000 drachmes ou davantage formaient, comme l'indique Droysen (p. 74), l'ensemble des Athéniens soumis aux charges publiques : en somme, c'est le pays légal réduit aux contribuables (Ferguson, p. 25, n. 2, rappelle, après Sundwall et de Sanctis, que c'est, à peu près, la *πολιτεία* réservée aux zeugites et aux classes supérieures). Mais ce n'est nullement une démocratie, puisque la totalité des hommes nés Athéniens n'en font pas partie. Il n'y a pas de *démocratie de censitaires* (pas plus qu'il n'y a de *démocratie rurale*).

2. Sur le mode de recrutement des Trois-Mille et les conséquences qui en découlent touchant l'homogénéité relative du groupe, cf. *Restauration démocratique*, p. 10-12. Les conclusions d'ensemble de ce travail sur les tendances et la politique générale en 403 du corps privilégié, ardemment hostile à la masse des « exclus » ou fort indifférent à ses malheurs et à son sort, ont été acceptées par la critique compétente. D'ailleurs, comme je l'ai montré, même parmi les Trois-Mille, il y eut des divergences notables de conduite, de moralité et de tactique : que devait-ce être parmi les Neuf-Mille ?

donien au IV<sup>e</sup> siècle, Athènes avait toujours compté un nombre considérable de patriotes, réfractaires à la domination et à l'occupation étrangères. A la fin du V<sup>e</sup> siècle, Thérémène avait été leur chef<sup>1</sup>, et au début du IV<sup>e</sup> siècle, sans partager les visées conquérantes des *δημοτικοί*, ils avaient pleinement accepté la guerre de défense et de rébellion contre la dure hégémonie spartiate<sup>2</sup>.

En raison de tels précédents, en raison de la grande étendue et du mode de recrutement du corps des Neuf-Mille, on a le droit d'affirmer que ce groupe privilégié était loin de renfermer dans sa totalité des éléments acquis à la cause macédonienne, réfractaires à tout patriotisme ou même à tout sentiment démocratique. Il y avait au contraire dans cette vaste agglomération bien des éléments bigarrés, moins purs, moins obstinément loyalistes que ne l'eussent désiré sans doute les chefs du parti macédonien. La suite de notre examen confirmera cette hypothèse.

Il semble, d'ailleurs, que la tradition même de Plutarque ait eu le sentiment des difficultés qui pouvaient surgir des milieux privilégiés eux-mêmes contre le gouvernement de Phocion. Cet auteur nous dit que Phocion s'efforça de placer et de retenir régulièrement dans les fonctions publiques les citoyens modérés et faciles à gouverner; quant aux amateurs d'agitation et de nouveautés, très marris de ne pouvoir plus gérer les charges ni causer de troubles<sup>3</sup>, il les détourna de son mieux vers la vie sédentaire et les travaux champêtres (*Phocion*, 29, 3). Quels sont ces Athéniens, ainsi enclins à troubler la paix aristocratique et macédonienne? Apparemment, des Neuf-Mille. S'il en était autrement, on ne voit pas bien pourquoi des gens notoirement suspects et turbulents, déjà privés de la *πολιτεία* pour raisons d'ordre pécuniaire, n'auraient pas été du même coup chassés de l'Attique, où leur présence restait un danger. En outre, Plutarque vient de dire que Phocion maintint régulièrement

1. Sur le patriotisme de Thérémène et de son groupe, cf. nos remarques dans *Restauration démocratique*, p. 110-111, 190, etc.; *L'Affaire des Arginuses*, dans la *Revue historique*, t. CXXX (1919), p. 43; les *Conflits politiques et sociaux à Athènes pendant la guerre corinthienne*, dans la *Revue des Études anciennes*, t. XXI, juillet-septembre 1919, p. 163.

2. Cf. notre étude *Revue des Études anciennes*, XXI, § I et II.

3. Phocion les écartant du pouvoir, comme il vient d'être dit.



dans les fonctions les citoyens d'humeur paisible et modérée (τοὺς μὲν ἀστέλους καὶ χαρίεντας); pour écarter des « exclus », point n'était donc besoin de mesures spéciales, point n'était besoin de la vigilance et de l'action personnelles d'un citoyen comme Phocion : la loi suffisait<sup>1</sup>.

Ainsi, comme l'indiquent clairement la vraisemblance et les précédents, il y avait parmi les Neuf-Mille de nombreux patriotes (dont une grande partie, surtout les moins riches, étaient probablement animés de tendances démocratiques), fort peu enclins à approuver ou à accepter sans arrière-pensée ni réserve la domination étrangère et le gouvernement philomacédonien; c'est peut-être pour subvenir à l'inefficacité partielle de la nouvelle constitution (loi qui fixait un cens très bas et ne prévoyait pas d'exceptions personnelles) que Phocion s'efforça, longtemps avec succès, de maintenir les fonctions aux mains des plus sûrs d'entre les Neuf-Mille : l'action du pouvoir exécutif complétait à cet égard les précautions prises par la loi censitaire<sup>2</sup>.

Cette action, d'ailleurs, Phocion semble l'avoir dirigée de manière aussi discrète et prudente que possible, sans morgue, sans éclat, sans brimades inutiles (πρῶτος καὶ νομίμως : *Phocion*, 29, 3). Certes, son impopularité dut rester grande, non seulement (cela va de soi) dans la foule des exilés, aux yeux desquels il symbolisait l'odieuse occupation étrangère, la paix néfaste de 322 et leur propre bannissement, mais aussi parmi les nombreux démocrates et patriotes restés en Attique, qui pouvaient difficilement pardonner au vieux général ses rapports de courtoisie cordiale avec le commandement macédonien. Mais cette impopularité put être atténuée par la discrétion patiente et obstinée avec laquelle il géra alors le pouvoir, discrétion qui

1. Ajoutons que les « exclus » restés à Athènes menèrent une vie assez pénible et misérable (ἰδὲκουν στέγλια... πάσχειν : *Phocion*, 28, 3). Or, les gens écartés des fonctions, dont parle le chapitre 29, nous sont représentés comme prenant goût à la vie rurale et sédentaire (φιλοχωρεῖν καὶ ἀγαπᾶν γεωργοῦντας) : il semble donc bien s'agir de deux catégories distinctes.

2. Pourquoi n'avait-on pas fixé un cens plus élevé? Il n'est pas très difficile de le soupçonner : on a pu craindre de créer un nombre formidable de mécontents (il y avait déjà 12,000 exclus); de plus, la nécessité d'assurer des services publics nombreux et compliqués requerrait l'existence d'un corps civique assez large.

contrastait sans doute avec l'extrême pétulance et la violence aristocratique d'un Callimédon, le fougueux ennemi du Dèmos<sup>1</sup> : dans le parti macédonien, Phocion est, à sa manière, un modéré. Tel il apparaît aussi dans les avances qu'il fait aux derniers représentants du parti vaincu en 322 : au lieu de traquer ou de tenir à l'écart le seul des ambassadeurs de 322 qui eût protesté contre les exigences d'Antipater, Xénocratès, il s'efforce de le gagner, de l'enrôler dans le corps privilégié. Mais Xénocratès, homme de principes et non politicien, repousse fièrement ces tentatives et s'abstient de tout contact avec un régime dont il a voulu préserver Athènes (*Phocion*, 29, 4).

Sous ce gouvernement de compression paisible, autoritaire et despotique sans violence déclarée, qui prévenait et étouffait les agitations plutôt qu'il ne brimait et brutalisait les citoyens, l'Attique vécut assez longtemps sans malheur, sans gloire et sans honneur, dans une prospérité terne et tranquille ; elle renouvelait et accroissait lentement sa fortune, surtout sa richesse agricole et foncière, particulièrement chère, de tous temps, aux gouvernements aristocratiques, épris de labeur tranquille et sédentaire<sup>2</sup>. Les ardeurs de 323-322 semblaient bien éteintes.

Cette prospérité matérielle reconquise, le retour d'un grand nombre d'hommes aux travaux des champs ont pu adoucir pour un temps l'amertume causée par la présence des troupes étrangères et par l'inertie et le marasme de la vie publique. Mais, comme il résulte de la précédente analyse, les éléments d'action n'avaient pas disparu : ils sommeillaient. De plus, à côté de Phocion, jouissant d'un prestige plus trouble et plus mêlé, il y avait un homme qui, avec plus de virulence peut-être et de fougue apparente, avait prêté les mains à la réaction philomacédonienne : c'était Démade. Ce politicien, toujours inquiet et remuant, trop personnel pour se laisser effacer et absorber par l'autorité de Phocion, se tint assez longtemps tranquille, du moins en apparence, amassant largement les profits

1. Il avait naturellement regagné Athènes à la suite de la garnison macédonienne (cf. de Sanctis, p. 6), et il y restera jusqu'aux dernières journées de la domination de Phocion (cf. *infra*, § V).

2. Ἀταράχως πολιτευόμενοι καὶ τὴν χώραν ἁδεῶς καρπούμενοι ταχὺ ταῖς οὐσίαις προσανέδραμον (Diod., XVIII, 18, 6). Sur l'appui donné par Phocion à cette politique rurale, voir Plutarque, *Phocion*, 29, 3 ; cf. *supra*.

matériels que pouvait lui rapporter son zèle antinatal. Les libéralités d'Antipater n'arrivaient pas à le rassasier (τὸν δὲ — Démade — διδοὺς οὐκ ἐμπέπληκε, dit Plutarque, *Phocion*, 30, 2). Mais, toujours à l'affût d'un changement possible dans le gouvernement du monde hellénique, il paraît, tout en manifestant le plus grand zèle pour la cause d'Antipater, avoir commencé à le trahir, et il négociait avec Perdicas, dont les progrès pouvaient alors menacer la domination d'Antipater<sup>1</sup> : c'était là, pour un homme comme Démade, un motif suffisant de passer à un nouveau maître. Il est très possible aussi qu'Antipater ait parfois résisté aux incessantes demandes d'argent formulées par l'insatiable dissipateur (c'est ce que peuvent laisser entendre les propos attribués à Antipater par le récit de Plutarque, *Phocion*, 30, 2)<sup>2</sup>. De tels motifs expliquent fort suffisamment les tentatives de négociations entamées entre Démade et Perdicas, et point n'est besoin de faire intervenir ici une soi-disant répugnance de Démade, prétendu chef des propriétaires démocrates, à l'égard des innovations antidémocratiques opérées en 322-321 dans la constitution athénienne<sup>3</sup>. Aucun texte ne justifie pareille hypothèse, et nous voyons même que ces innovations, annoncées dès l'ambassade de 322, avaient été nettement approuvées de Démade comme de Phocion (cf. *supra*, § I). Dès lors, quand Démade vient engager Perdicas à en finir avec Antipater et à délivrer la Grèce, « qui ne tenait plus qu'à un fil vieux et pourri » (*Phocion*, 30, 4), on est pleinement autorisé à penser que son but essentiel était de substituer une nouvelle domina-

1. Cf. Diodore, XVIII, 48, 2; Plutarque, *Phocion*, 30, 4 (ce dernier nomme Antigonos à la place de Perdicas). La lettre de Démade à Perdicas aurait été trouvée par Antipater dans les papiers de Perdicas après la mort de celui-ci (survenue au printemps 321); Antipater aurait longtemps dissimulé sa fureur et se serait vengé en 320-319, quand Démade vint le prier, au nom des Athéniens, de rappeler la garnison de Munychie (cf. § III). Quel qu'ait été le rôle joué par cette lettre dans le meurtre de Démade, il n'y a, semble-t-il, aucune raison décisive d'en rejeter l'authenticité. Cette authenticité est généralement admise (cf. Niese, p. 233; Droysen, p. 163; Ferguson, p. 28, n. 3). De Sanctis (p. 7, n. 2), tout en refusant à la lettre la moindre influence sur le sort de Démade, n'en nie pas expressément l'authenticité.

2. Il se plaignait de ne pouvoir jamais rassasier Démade (cf. *Phocion*, 1; Démade, aurait dit Antipater, est comme une victime, à qui il ne reste plus que la langue et le ventre). Évidemment, tout en pratiquant une politique très philomacédonienne, Démade n'inspirait pas à Antipater une véritable et franche amitié.

3. Cf. l'hypothèse de Ferguson, p. 21-22.

tion à celle qui existait ; on ne voit nullement, en tout cas, que dans l'invitation adressée à Perdicas ait figuré le moindre programme de réforme libérale et démocratique, analogue à celui que formulera, en 319, le rescrit de Polyperchon (cf. *infra*, § IV). En eût-il été ainsi qu'on a le droit d'estimer que Perdicas, une fois vainqueur, n'en eût pas nécessairement tenu compte<sup>1</sup>.

Après la mort de Perdicas (vers mai-juin 321), il n'est plus question de Démade, de ses intrigues ou de ses démarches pendant des mois (jusqu'en pleine année 320) ; il n'apparaît nullement comme le partisan ou le propagandiste d'une réaction patriotique et démocratique : c'est le silence absolu des textes à cet égard<sup>2</sup>. Mais, brusquement, il allait reparaitre au premier plan de la scène publique, à l'occasion des premières agitations contre le gouvernement philomacédonien.

Paul CLOCHÉ.

(Sera continué.)

1. A Samos, en 322, Perdicas suivait une politique radicalement antiathénienne, expulsant les clérouques et rappelant les Samiens que le Dèmos avait autrefois exilés (Diodore, XVIII, 18, 9; Diog. Laërce, X, 1, 1).

2. D'une manière générale même, Plutarque le dépeint comme « très influent à Athènes, à cause de sa politique promacédonienne » (*Phocion*, 1, 1). En somme, jusqu'en 320, il reste l'homme de la paix antinationale et antidémocratique de 322.

## MÉLANGES ET DOCUMENTS

---

LES

### ORIGINES DE L'INDUSTRIE CAPITALISTE EN FRANCE

A LA FIN DE L'ANCIEN RÉGIME

---

La France, à la veille de la Révolution, a-t-elle connu l'organisation capitaliste de l'industrie? La révolution industrielle, qui s'est produite en Angleterre au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, commence-t-elle à se manifester en notre pays à la fin de l'ancien régime? C'est là une question sur laquelle on a été loin de se mettre d'accord, mais que de récents travaux permettent d'élucider d'une façon satisfaisante<sup>2</sup>.

1. Voir P. Mantoux, *la Révolution industrielle au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1905 : Cunningham, *Growth of the english industry and commerce*, 3<sup>e</sup> édit.; Toynbee, *Lectures on the industrial revolution*, 1881.

2. Si l'on veut saisir les origines de la grande industrie capitaliste, il convient de remonter assez haut dans l'histoire; c'est ce qu'a fort bien vu M. Henri Hauser dans une intéressante étude, très suggestive, sur les *Origines du capitalisme moderne en France* (*Revue d'économie politique*, année 1902). — Toutefois, dans son désir de montrer que le capitalisme n'est pas un phénomène récent, M. Hauser a un peu forcé la note. Il s'applique à prouver que l'industrie capitaliste, sous sa forme moderne, apparaît dès le moyen âge et joue déjà un rôle notable au XVI<sup>e</sup> siècle. Il nous semble qu'il exagère un peu l'importance, à ces époques, de la division du travail et du machinisme. Il ne s'agit vraiment, même au XVI<sup>e</sup> siècle, que d'un machinisme bien rudimentaire, et, quant à la division du travail, elle n'apparaît que dans quelques fabrications; de la *concentration industrielle*, en tout cas, on ne trouve pas trace. En fait, c'est le régime de la petite industrie qui reste partout et qui restera longtemps encore prédominant. Ce qui est vrai, c'est que, dans certaines régions, et surtout dans les Pays-Bas — en Angleterre aussi — on aperçoit la malinise de riches marchands sur certaines fabrications, principalement dans l'industrie textile; ceux-ci concentrent les produits fabriqués par les artisans et les exportent dans les marchés éloignés; les artisans deviennent véritablement, en bien des cas, leurs salariés; les marchands ont beaucoup contribué aussi au progrès de l'industrie rurale et domestique. En un mot, c'est plutôt sous sa forme *commerciale* que sous sa forme *industrielle* que le capitalisme se manifeste tout



Il convient d'abord de bien définir les caractères de la grande industrie capitaliste, que le XIX<sup>e</sup> siècle a vu se développer avec un si étonnant succès. Ce sont : 1<sup>o</sup> l'emploi du machinisme; 2<sup>o</sup> la concentration de la fabrication dans de grands établissements employant un grand nombre d'ouvriers, concentration grâce à laquelle peut triompher la division du travail; 3<sup>o</sup> l'application à l'industrie de capitaux considérables, nécessaires pour la mise en œuvre de vastes usines, douées d'un outillage perfectionné.

## I.

La première question qui se pose, c'est donc de savoir dans quelle mesure le machinisme s'est introduit en France à la fin de l'ancien régime.

Sans doute, on constate, au XVIII<sup>e</sup> siècle, les progrès de la technique industrielle. On commence à se préoccuper d'appliquer la science à l'industrie. L'Académie des sciences est consultée fréquemment sur les inventions nouvelles; un arrêt de 1724 a prescrit au Bureau du commerce de demander l'avis « de l'Académie royale des sciences sur toutes les créations nouvelles et les épreuves à faire ». Des savants de haute valeur s'occupent d'applications pratiques. Buffon, à Montbard, élève une forge, perfectionne le mode de construction des hauts fourneaux, trouve un nouveau genre de soufflet. Vaucanson, associé de l'Académie des sciences, fait faire de grands progrès à la mécanique appliquée : on lui doit de grands perfectionnements pour le tissage des soies; il invente un nouveau métier pour les tapisseries de basse lice. Réaumur perfectionne la fabrication de l'acier, écrit un mémoire sur la résistance des cordages, découvre des substances qui entraient dans la composition des porcelaines de Chine. Hellot fait des études sur l'exploitation des houillères et écrit un traité sur la teinture des laines. Duhamel crée, en 1765, à Ruffec,

d'abord. Telle est la conclusion à laquelle on aboutit, lorsqu'on examine les faits que M. Hauser a exposés avec tant de talent. Voir encore sur cette question Henri Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. I et II; les *Démocraties urbaines aux Pays-Bas*, 1912, et les *Périodes de l'histoire sociale du capitalisme* (*Bull. de l'Académie royale de Belgique*, mai 1914); G. Espinas et Pirenne, *Recueil de documents relatifs à l'industrie drapière en Flandre*, 3 vol., 1906-1922; G. Espinas, *la Vie urbaine de Douai au moyen âge*, 4 vol., 1913; *History of the woollen and worsted industries*, 1921; Herbert Heaton, *Yorkshire woollen and worsted industry*, 1921.

1. Ou plutôt la « décomposition » du travail, suivant l'heureuse expression de Karl Bücher, qui distingue cette *décomposition* du travail de la *spécialisation*; celle-ci apparaît dès le moyen âge dans un certain nombre de fabrications (*Études d'économie politique*, trad. fr. 1901, p. 248 et 599).

une manufacture d'acier cimenté. Bernard de Jussieu écrit, en 1759, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, un *Traité sur les mines de mercure*. Le marquis de Coutivron et Bouchu publient, en 1762, un *Art des forges et fourneaux de fer*. Il y a toute une littérature de traités de fabrication et de manuels, parmi lesquels on peut citer le *Blanchissage des cotons*, de Roland (1756)<sup>1</sup>. L'*Encyclopédie* contribue à la vulgarisation des nouveaux procédés techniques, comme on peut s'en rendre compte par les planches qui l'accompagnent; et l'on sait l'importance qu'attachaient d'Alembert et Diderot à cette question.

En fait, on emploie déjà des machines-outils pour le tissage et la filature, comme la machine à fabriquer des toiles brochées, de Cardon, comme les nouveaux métiers pour les bas, de Cardonville. On use de nouvelles calandres pour moirer les étoffes de soie<sup>2</sup>; des ouvriers de Lyon, les frères Raymond, montent un métier qui permet de supprimer l'emploi des tireuses de cordes. On perfectionne les métiers pour fabriquer les rubans. Les progrès de la technique se manifestent aussi dans l'horlogerie et la serrurerie.

Mais ce qui est surtout important, c'est l'introduction des machines anglaises pour filer et tisser le coton. L'Anglais John Holker, partisan jacobite arrêté après Culloden et qui réussit à s'échapper, crée à Rouen une manufacture de velours de coton, avec 200 métiers; il fait une active campagne pour l'introduction des machines anglaises. Dans deux mémoires de 1754, il demande qu'on introduise l'usage des rouets et dévidoirs à l'anglaise, qu'on fasse venir des ouvriers de son pays, qu'on multiplie les calandres anglaises pour apprêter les tissus de fil et de coton; il montre l'avantage qu'il y aurait à établir dans plusieurs provinces « des fourneaux et platines à l'anglaise pour apprêter et lustrer toutes sortes d'étoffes de laine, particulièrement celles qui se fabriquent à Amiens, à Reims, dans le Languedoc »; on relèverait ainsi les draperies du Gévaudan et de Carcassonne, dont on ne veut plus à l'étranger, « parce qu'elles n'ont pas le beau lustre que les Anglais donnent à leur draperie ». Il demande aussi qu'on emploie la machine inventée par Jubié pour le dévidage des soies<sup>3</sup>. Un autre Anglais, Milne, au château de la Muette, fabrique

1. Germain Martin, *la Grande industrie sous le règne de Louis XV*, p. 174 et suiv.

2. A Nîmes, dans l'industrie de la soie, on commence, dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, à se servir de calandres (voir Dutil, *l'Industrie de la soie à Nîmes* (*Revue d'histoire moderne*, 1908, t. X, p. 318-343).

3. Boissonnade, *Trois mémoires relatifs à l'amélioration des manufactures en France sous l'administration de Trudaine, 1754* (*Revue d'histoire économique*, 1914-1919, p. 68 et suiv.). Cf. aussi H. Sée, *Quelques documents sur*

des métiers à la façon anglaise. Enfin, à partir de 1775-1780, on introduit les inventions d'Arkwright et de Cartwright. On peut citer Leclerc, d'origine britannique lui aussi, qui, à Limoges, en 1786, tente de monter une filature de coton, où il introduit d'Angleterre des machines à filer et à carder le coton<sup>1</sup>.

Sans doute, ce n'est qu'un début. Mais, en 1789, on voit se dessiner les progrès du machinisme qui se développera dans la période suivante. Le mémoire de Tribert, inspecteur des manufactures de l'Orléanais, note en 1790 les progrès du machinisme à filer le coton, ce qui va faire disparaître le filage au rouet ordinaire, encore usité à Chartres, Rambouillet et Clamecy. « Depuis environ deux ans », dit-il, « on fait mouvoir à Orléans un nombre assez considérable de ces machines nouvellement construites en France sur le modèle de celles employées depuis longtemps en Angleterre » (machines d'Arkwright et « mules jennys »); on vient de construire un monument très vaste pour les contenir. Le directeur forme le projet de faire mouvoir jour et nuit, au moyen d'une pompe à feu, 6,000 bobines, qui permettront de filer 1,000 livres pesant de coton en vingt-quatre heures. Les produits de ces deux établissements doivent s'élever cette année à 180,000 l., mais, l'an prochain, ils seront six fois plus considérables. Et il ajoute : « Au moyen de ces machines, dont le nombre commence à beaucoup s'accroître en France, on doit bientôt s'attendre à voir extrêmement diminuer le prix des cotons filés, mais aussi les bénéfices à faire sur cette nouvelle espèce de filature diminueront en proportion, de manière qu'il sera de l'intérêt des entrepreneurs de faire ouvrager leurs cotons filés<sup>2</sup>. »

On commence donc à employer des moteurs mécaniques, mais ce sont surtout des moteurs hydrauliques. Les machines employées dans les forges et les papeteries sont actionnées par des chutes d'eau et ont un caractère encore assez primitif. Cependant, déjà l'on se sert de pompes à vapeur. Dans les mines, on les employait déjà depuis assez longtemps pour épuiser l'eau, notamment à Anzin et dans certaines mines bretonnes. Le marquis de Solages demandant, en 1782, la prolongation de sa concession, parle de la pompe à feu dont il est obligé de se servir : « Les concessionnaires de la mine

*L'histoire de l'industrie au XVIII<sup>e</sup> siècle (Revue d'histoire économique, année 1923, p. 138-139).*

1. Voir Georges Mathieu, *Notes sur l'industrie du Bas-Limousin dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle* (J. Hayem, *Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France*, t. I, p. 35 et suiv.).

2. J. Hayem, *les Inspecteurs des manufactures et le mémoire de l'inspecteur Tribert sur la généralité d'Orléans* (Ibid., t. II, p. 284).

d'Anzin ont travaillé pendant trente ans avec plusieurs pompes à feu à épuiser les eaux de leur mine avant de pouvoir extraire un panier de charbon ». Mais ce n'est guère que dans les mines du nord de la France qu'on emploie les pompes à vapeur<sup>1</sup>.

## II.

L'apparition du machinisme nous explique qu'on puisse déjà voir, à la fin de l'ancien régime, quelques spécimens de grands établissements, de véritables usines modernes, qu'il y a déjà un embryon de concentration industrielle. Mais ce sont seulement quelques industries qui commencent à se transformer.

Parmi ces industries, apparaît au premier plan l'industrie cotonnière et particulièrement la fabrication des indiennes, d'origine récente, et qui donnaient lieu à des opérations plus complexes que les anciennes industries textiles. L'impression des étoffes de coton nécessitait un matériel compliqué, une division du travail perfectionnée et exigeait un capital considérable. Ainsi, en Alsace, dès le début, cette fabrication s'accomplit dans des établissements concentrés, tandis que la filature et le tissage affectaient la forme d'industries à domicile. L'industrie de la toie peinte, fondée à Mulhouse par Köchlin et Dollfus, se répandit assez rapidement dans toute l'Alsace — très peu industrielle jusqu'alors — et provoqua la création de la filature et du tissage du coton. Mais, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on ne trouve en Alsace qu'une seule filature mécanique de quatre métiers; en 1806, on ne compte encore que trois établissements, comprenant quarante et un métiers et 317 ouvriers, tandis que la filature à la main occupe 15,000 personnes<sup>2</sup>. Cet exemple nous montre clairement le caractère exceptionnel des manufactures d'indiennes. A Orléans, la fabrique de toiles peintes, fondée par Jacques de Mainville en 1761, comprend plus de deux cents ouvriers en 1779, et l'on voit bien que ce nombre était nécessaire pour satisfaire aux opérations compliquées de la fabrication<sup>3</sup>. On constate une

1. Voy. M. Rouff, *les Mines de charbon en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 355-356.

2. Voir Robert Lévy, *Histoire économique de l'industrie cotonnière en Alsace*. Paris, 1912 (thèse de droit), et l'*Histoire documentaire de l'industrie à Mulhouse*. C'est seulement à partir de 1806 que la filature mécanique se développe.

3. La fabrique employait : vingt graveurs, quarante imprimeurs, cinquante femmes pour le pinceau, quarante tireurs, vingt-cinq ouvriers aux teintures, vingt ouvriers pour le blanchiment, cinq lisseurs, trois pilleurs, cinq calandriers. Voir D<sup>r</sup> Garzonni, *la Manufacture de toiles peintes d'Orléans* (Hayem, *op. cit.*, t. III, p. 1 et suiv.).

organisation analogue dans la manufacture d'indiennes créée à Angers dès 1752<sup>1</sup>.

Dans la filature du coton, on constate aussi l'apparition du machinisme, mais moins fréquemment que dans l'impression des toiles; la filature domestique reste prédominante. L'intendant du commerce Tolozan, dans son rapport de 1790, notait qu'en France il n'y avait que neuf cents jennies, tandis que l'Angleterre en employait vingt mille, sans compter sept à huit mille machines d'Arkwright. Il existe à peine sept à huit grandes filatures. La filature de Brive est bien une grande manufacture : elle comprend quatre bâtiments, contenant quatorze jennies, des machines à carder, une mule jenny, et la mise de fonds a été de 100,000 l., mais elle ne fut créée qu'en 1786. Aussi récent est l'établissement fondé à Rouen par Brisout de Barneville, qui avait inventé une machine à filer aussi remarquable que celle de Crompton; ses ateliers et ses machines furent détruits lors de l'émeute du 20 juillet 1789. — En somme, la concentration industrielle dans les filatures de coton ne commence guère à apparaître que vers 1780 et surtout après le traité de commerce avec l'Angleterre de 1786; elle ne se développera vraiment qu'à partir de 1800; ses progrès seront une conséquence du Blocus continental<sup>2</sup>.

Dans l'industrie drapière, les grands établissements sont extrêmement rares, si ce n'est cependant à Sedan<sup>3</sup>. Dans la fabrication de la toile, la concentration industrielle se manifeste un peu plus fréquemment. Dès 1748, à Angers et à Beaufort, sont créées des manufactures de toiles qui présentent le caractère d'« ateliers réunis ». D'après un rapport de 1783, la manufacture d'Angers contient « des bâtiments considérables où sont répartis par ordre les différents ateliers, depuis la fabrication des chanvres jusqu'à l'entière fabrication des toiles ». La manufacture est entretenue par des capitaux considérables et elle groupe plusieurs centaines d'ouvriers, qui y sont logés et nourris; un seul atelier, en 1790, contient quarante-trois métiers<sup>4</sup>.

1. Voir un article de V. Dauphin dans le journal *Au pays de la Loire*, 15 juillet 1919.

2. Voir Ch. Schmidt, *les Débuts de l'industrie colonnière en France, 1760-1806* (*Revue d'histoire économique*, année 1913, p. 261 et suiv., et 1914, p. 21 et suiv.).

3. Germain Martin, *la Grande industrie sous le règne de Louis XV*.

4. V. Dauphin, *Recherches pour servir à l'histoire de l'industrie textile en Anjou*. Angers, 1916, p. 91 et suiv. — Les manufactures d'Angers et de Beaufort, réunies, emploient plus de 800 ouvriers. Voir (*Ibid.*, p. 133) le plan de la manufacture d'Angers. — Dans la Flandre wallonne, la concentration apparaît aussi dans quelques établissements. Voir A. Crapet, *l'Organisation du travail dans la Flandre wallonne* (*Revue d'histoire moderne*, t. XII, p. 12-13).



Mais, trouvât-on un assez grand nombre de cas analogues, les établissements textiles où se manifeste la concentration industrielle sont cependant l'exception. Voici, par exemple, la généralité d'Orléans, que nous décrit l'inspecteur Tribert en 1790. On trouve bien à Orléans une grande manufacture de coton et il s'en monte une autre à Montargis. Mais la fabrication des bas s'opère dans cinquante-cinq ateliers, employant 2,287 ouvriers dispersés dans la ville et sa banlieue; la bonneterie au tricot est une industrie rurale qui emploie en Beauce douze mille personnes; les étoffes de laine et les teintures sont aux mains des fabricants peu aisés; la ganterie est fabriquée par vingt et un maîtres, qui font travailler neuf cents ouvriers<sup>1</sup>.

Dans certaines papeteries, notamment à Annonay, on substitue l'industrie mécanique au travail à la main et l'on crée de grands établissements, à la fin de l'ancien régime. Le savant Desmarest, membre de l'Académie des sciences, qui avait visité les fabriques françaises de 1763 à 1768, puis étudié l'organisation des papeteries hollandaises, proposa de donner 24,000 l. à celui des manufacturiers d'Annonay qui monterait des cylindres hollandais, l'un pour l'effilochage des chiffons, l'autre pour l'affinage des pâtes, et installerait des machines. Pierre de Montgolfier et Johannot transformèrent donc tout leur outillage et fabriquèrent d'excellents papiers, que seul le système douanier empêcha d'exporter à l'étranger. Desmarest fit aussi créer des papeteries modèles à Essonnes et à Angoulême<sup>2</sup>. Mais, ne l'oublions pas, l'immense majorité des papeteries restent de petits établissements, dotés d'un outillage sommaire et n'employant que quelques ouvriers<sup>3</sup>.

Dans l'industrie métallurgique, la concentration industrielle commence aussi à se manifester : on y trouve déjà des usines au sens moderne du mot; c'est à cette industrie que s'applique la définition que Roland donne de l'usine : « Un vaste laboratoire, un immense atelier où les machines en grand sont communément mues par l'eau, une grosse forge, une forge d'ancres, une refonderie de fer, l'ensemble des martinets et des grands travaux sur cuivre, des fileries de fer sont

1. Hayem, *le Mémoire de Tribert sur la généralité d'Orléans* (Hayem, *op. cit.*, t. II, p. 258 et suiv.).

2. G. Martin, *les Papeteries d'Annonay*. Besançon, 1897; Gerbaux et Schmidt, *Procès-verbaux des Comités d'agriculture et du commerce* (collection des *Documents économiques de la Révolution*), t. IV, p. 133, n. 1.

3. Voir H. Bourde de La Rogerie, *Notes sur les papeteries des environs de Mortain depuis le XV<sup>e</sup> siècle jusqu'au commencement du XIX<sup>e</sup>* (*Bulletin historique et philologique*, 1911); Émile Isnard, *les Papeteries de Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Hayem, *op. cit.*, t. IV, p. 139 et suiv.).

des usines, qu'on distingue encore par la nature de l'objet particulier qu'on y exploite, le lieu où l'on fore les canons... »

Déjà Buffon, en 1769, établit une forge, qui coûte 300,000 l., et qui est actionnée par un moteur hydraulique. — Plus importants encore apparaissent les établissements qui furent l'origine de la puissante société du Creusot<sup>1</sup>. Le gouvernement, qui se préoccupait très vivement de l'industrie métallurgique, envoya en mission le chevalier de Jars, d'abord en Allemagne, puis en Angleterre, où la métallurgie avait fait de grands progrès de 1750 à 1760. En France il entra en relation avec les métallurgistes. Le père et le frère du chevalier étaient à la tête des mines de cuivre de Saint-Bel; Jars les décida à essayer la fonte du cuivre avec le coke, en 1769, et ces essais réussirent parfaitement. Gensanne, qui avait visité près de Sarrebrück les fourneaux de Sulzbach, où l'on se servait du coke pour la fabrication du fer, s'associa avec Stuart, Kessling, le chevalier de Milleville et réalisa, par ses recherches et par les travaux de Ling, de nombreux perfectionnements. La Compagnie Stuart, en 1776, absorba la société fondée par La Chaize et Jullien à Montcenis. Comme Ling avait fondé une compagnie rivale, le gouvernement conclut un accord; Stuart obtenait le monopole de l'exploitation dans les généralités de Dijon, Moulins et Lyon; Ling, en Normandie, Dauphiné, Provence et Languedoc. Malgré leur activité, ces deux sociétés ne pouvaient réussir : elles ne procédaient pas assez en grand et leur outillage était rudimentaire. En 1785, le roi révoquait leurs privilèges. Mais la grande transformation technique avait été obtenue : la fonte au charbon, d'autant plus importante qu'à ce moment l'on se préoccupait anxieusement de la disette du bois.

C'est d'une tentative, au début plus modeste, que devait naître l'entreprise du Creusot. Gensanne et La Houlière, s'associant avec l'Anglais Wilkinson, le créateur de la fonderie de canons d'Indret, et Wendel, de la famille des maîtres de forges de Hayange, obtinrent, par l'intermédiaire de Calonne, de fortes avances du gouvernement (600,000 l.); la société put réunir ainsi toutes les usines de la région de Montcenis; enfin, en 1787, fut fondée la Société par actions du Creusot, dans laquelle le roi était intéressé, et qui comprit 4,000 actions, chacune de 2,500 l. Disposant de ce capital énorme pour l'époque, la Société put établir des hauts fourneaux mieux organisés qu'ailleurs, employer des machines à vapeur, de grands soufflets, des marteaux-pilons, expérimenter tous les nouveaux pro-

1. Voir C. Ballot, *L'Introduction de la fonte du coke en France et la fondation du Creusot* (Revue d'histoire économique, année 1912, p. 29-62).

cédés de fabrication. Les bénéfices devinrent rapidement très satisfaisants; en 1787, les dépenses représentèrent 812,000 l., mais les recettes s'élevèrent à 2,041,000 l.; on constitua 96,000 l. de réserve et l'on distribua 62 l. 10 s. par action. Il est vrai qu'à l'époque de la Révolution la Société tombera peu à peu en décadence et ne se relèvera qu'en 1836.

C'est aussi un grand établissement que la fonderie de canons d'Indret, fondée en 1777 par Wilkinson et qui devint la propriété de la Compagnie Wendel. Cette fonderie, où l'on se servait exclusivement de charbon de terre, employa des procédés de fabrication très perfectionnés pour l'époque et disposa d'un outillage exigeant des capitaux considérables. Que l'on considère, en effet, qu'en 1777 on dépensera 78,000 l.; en 1778, 307,000; en 1779, 577,000; en 1780, 830,000 l. Les ouvriers étaient logés et nourris dans l'établissement<sup>1</sup>.

Mais il faut bien se persuader que le Creusot et Indret étaient des établissements tout à fait exceptionnels. L'immense majorité des établissements sidérurgiques sont de très modestes exploitations, des forges d'un rendement médiocre, n'employant que peu d'ouvriers, souvent huit ou dix, ne disposant que d'un outillage rudimentaire, n'ayant besoin, en conséquence, que de médiocres capitaux. Les forges n'usent guère encore que de charbon de bois; aussi sont-elles nombreuses surtout dans les régions forestières, comme les Ardennes, le Nivernais, la Lorraine, les pays pyrénéens, certaines parties du massif central. Bien que le nombre de petites forges, par suite de la disette du bois, ait peut-être diminué au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, c'est encore partout l'éparpillement et la dispersion, d'autant plus que les diverses fonctions de l'industrie métallurgique « sont localisées dans des établissements séparés »<sup>3</sup>. La concentration ne s'opérera qu'au XIX<sup>e</sup> siècle; l'industrie ne fera de grands progrès que lorsque la fonte au coke aura triomphé et lorsque le développement général de la grande industrie exigera une métallurgie vraiment puissante<sup>4</sup>.

Ce sont, sans aucun doute, les exploitations houillères qui, au

1. G. Bourgin, *Deux documents sur Indret* (Bull. d'histoire économique de la Révolution, années 1917-1919, p. 467 et suiv.).

2. C'est notamment le cas dans le Bas-Maine, où on ne trouve cependant qu'un établissement important : Port-Brillet (R. Musset, *le Bas-Maine*. Paris, 1917, p. 253 et suiv.).

3. H. et G. Bourgin, *L'Industrie sidérurgique en France au début de la Révolution*, 1920 (collection des Documents économiques de la Révolution). La métallurgie du Nivernais, si active, ne comprend guère que de petites exploitations (Gueneau, *L'Organisation du travail dans le Nivernais aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. Paris, 1919, p. 332 et suiv.).

4. Voir Levalainville, *L'Industrie du fer en France*, 1922.

xviii<sup>e</sup> siècle, annoncent le plus fortement le triomphe futur de la grande industrie capitaliste. La houille avait été d'abord exploitée par les propriétaires du sol et de petits entrepreneurs, mais leurs entreprises avaient été si défectueuses que le gouvernement, par l'arrêt de 1744, établit qu'aucune mine ne pourrait être exploitée qu'en vertu d'une concession royale. Ainsi, les propriétaires et les petits entrepreneurs furent-ils souvent dépossédés — moyennant indemnités — au profit d'étrangers, au profit surtout de grandes compagnies, comme la Compagnie d'Aniche et surtout celle d'Anzin. Seules, ces compagnies sont capables d'accomplir les perfectionnements techniques nécessaires : les sondages, l'ouverture des galeries et des puits, l'aérage, l'épuisement de l'eau sont menés par des procédés scientifiques, et, dans les mines du Nord tout au moins, on emploie les « pompes à feu », c'est-à-dire des machines à vapeur. C'est que ces compagnies, menées par des hommes d'affaires énergiques et intelligents — comme les Mathieu à Anzin, le chevalier de Solages à Carmaux — disposent de capitaux considérables. Ce sont des sociétés par actions (en nom collectif ou en commandite, car la société anonyme est encore rare). Aussi les compagnies minières ont-elles l'aspect de grandes entreprises capitalistes ; tel est le caractère des sociétés d'Alais, de Carmaux et surtout d'Anzin. Celle-ci, en 1756, emploie déjà mille mineurs et, dans ses ateliers, cinq cents ouvriers ; en 1789, elle compte quatre mille ouvriers et six cents chevaux ; elle a ouvert trois à quatre cents toises de galeries et elle emploie douze machines à vapeur. L'extraction du charbon s'élève rapidement, de 2,375,000 quintaux en 1783, à 3,750,000 en 1789. La situation commerciale n'est pas moins brillante : les bénéfices annuels, qui ont déjà atteint 700,000 l. en 1779, s'élèvent à 1,200,000 l. en 1789, bien que le prix du charbon ait diminué d'un tiers. Les compagnies houillères, malgré les difficultés qu'elles rencontrent pour le transport, lent et coûteux, entravé par les péages, malgré leurs luttes contre les intermédiaires qui réalisent souvent des bénéfices de 100 %, ont pu élever la production à 450,000 tonnes, et le charbon de terre commence à devenir un objet de consommation courante. — Ainsi, exploitation scientifique, concentration et groupement de nombreux ouvriers, emploi de capitaux considérables : voilà déjà tous les caractères de la grande industrie capitaliste qui se manifestent dans l'industrie houillère avant la fin de l'ancien régime<sup>1</sup>.

1. Voir Grar, *Histoire de la recherche, de la découverte et de l'exploitation de la houille dans le Hainaut français, la Flandre française et l'Artois*. Valenciennes, 1847 ; Bardon, *le Bassin houiller d'Alais*, 1898, et surtout

Notons encore qu'on commence à se rendre compte de l'évolution qui se prépare dans l'industrie cotonnière et l'industrie métallurgique; on aperçoit aussi la transformation que va opérer le machinisme. Les ouvriers la redoutent, dans les régions où il s'introduit. Ainsi, au moment de la convocation des États généraux, paraît à Rouen une petite brochure contenant « le vœu de six sergenteries, faubourgs et banlieue de la ville de Rouen pour la suppression des mécaniques de filature<sup>1</sup> ». Elle déclare que l'introduction des machines anglaises va dépouiller le peuple de ses moyens d'existence : « Les mécaniques n'occupent qu'un vingtième des ouvriers qu'occupaient auparavant les filatures à la main, et par conséquent on enlèvera aux neuf autres dixièmes leur existence et leur pain. » Il faut craindre une concurrence dangereuse pour Rouen, car, avec les machines, on pourra établir des toileries dans toutes les villes, bourgs et villages du royaume : « Ce que les habitants ne pouvaient faire par la disette de leurs bras, ils le feront maintenant par le moyen des mécaniques. »

Il n'en est pas moins vrai que l'introduction du machinisme et la concentration industrielle n'en sont tout à fait qu'à leur début. Le régime prédominant, c'est toujours celui des petites entreprises. Les établissements « concentrés » sont bien l'infime exception : l'on dirait des îlots épars qui émergent au-dessus des flots pressés de la petite industrie. La fabrication textile est toujours aux mains de petits patrons. En Poitou, écrit l'inspecteur des manufactures de Pardieu en 1747, « on compte cinq cents fabricants, mais la plupart travaillent par eux-mêmes, de sorte qu'il n'y a pas plus de cinquante maîtres qui fassent travailler uniquement à façon ». Trente ans plus tard, la situation de l'industrie poitevine n'a pas sensiblement changé<sup>2</sup>. Partout, en France, les tanneries, les verreries, les papeteries, les teintureries et blanchisseries sont de petites exploitations qui n'occupent que quelques ouvriers<sup>3</sup>. Dans la plu-

Marcel Rouff, *les Mines de charbon en France au XVIII<sup>e</sup> siècle, 1744-1791*. Paris, 1922 (thèse de doctorat ès lettres).

1. Voir Levasseur, *Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales*, t. CLI, p. 618 et suiv.

2. Boissonnade, *Étude sur l'organisation du travail en Poitou*, 1899, t. II, p. 60.

3. Voici encore un exemple significatif. A Marseille, l'industrie du savon, très importante, puisqu'elle fait un chiffre d'affaires de trente-six millions de livres, occupe trente-trois fabricants, dont la plupart n'ont que cinq, quatre ou trois chaudières; un seul en possède vingt-sept; un autre, vingt-cinq; deux, dix-huit; un, quinze; un autre, douze. C'est donc une industrie où la concentration est encore faible (G. Fournier, *Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Marseille*, p. 473 et suiv.).



part des villes, les petits artisans travaillant seuls ou n'employant qu'un seul compagnon sont les plus nombreux. A Bordeaux, les ouvriers ne sont que quatre fois plus nombreux que les maîtres. A Paris, en 1791, si quelques fabriques d'étoffes emploient plusieurs centaines d'ouvriers, la moyenne n'est cependant que de seize ouvriers par patron (62,743 ouvriers pour 3,766 patrons); au faubourg Saint-Antoine, c'est le régime de la petite industrie qui prédomine, et il en est de même dans toute la capitale<sup>1</sup>. On pourrait multiplier les exemples.

### III.

Mais, s'il est vrai que l'introduction du machinisme ne se produit qu'à l'état sporadique, si la concentration dans la fabrication n'en est encore qu'à ses débuts, cependant de plus en plus, à la fin de l'ancien régime, on consacre à l'industrie des capitaux importants; à ce point de vue, M. Chouguine a raison de parler de « l'organisation capitaliste de l'industrie »<sup>2</sup>. Toute une catégorie de négociants en arrive à « contrôler » l'industrie rurale, dont elle favorise l'extension aux dépens des métiers urbains; elle y a intérêt, parce qu'elle profite de la faiblesse des salaires campagnards et peut se débarrasser de l'entrave des règlements corporatifs et même de la réglementation d'État. Si les marchands de toile, en Bretagne, sont uniquement des commerçants, dans d'autres régions, en Picardie, en Flandre, dans le pays de Troyes, en Normandie, par exemple, le négociant fait ses commandes, livre à l'ouvrier campagnard la matière première, en reçoit l'étoffe à laquelle il donne la dernière main (teinture et apprêt); c'est le cas notamment de l'industrie cotonnière. Enfin, il arrive que le négociant fournisse aux paysans même les métiers, comme à Abbeville, Amiens, Sedan et Troyes, métiers mécaniques

1. Voir Alex. Nicolai, *la Population de Bordeaux au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1909 (extr. de la *Revue économique de Bordeaux*, 1905-1909); F. Bräsch, *Essai statistique de la population ouvrière de Paris vers 1791 (Révolution française, 1912, t. LXII, p. 289 et suiv.)*. Dans les villes de second ordre, les grands établissements industriels sont très rares; voir, par exemple, mon article *la Population et la vie économique de Rennes vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle* (*Mém. de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, année 1923).

2. Alex. Chouguine, *l'Organisation capitaliste de l'industrie existait-elle en France à la veille de la Révolution?* (*Revue d'histoire économique*, année 1922, p. 184-218). M. Chouguine pense que l'évolution de l'industrie anglaise ne devance pas autant qu'on l'a prétendu celle de l'industrie française. Mais si, au XVIII<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, dans l'industrie de la laine surtout, il y a encore beaucoup de petits établissements, il faut reconnaître qu'en France ceux-ci sont à peu près les seuls qui existent; la démonstration de l'auteur, à ce point de vue, ne nous paraît pas convaincante.

qui peuvent être maniés par des manœuvres sans habileté technique et dont le rendement est bien plus considérable que celui des ouvriers des villes, qui travaillent toujours à la main. Ainsi les négociants sont, en réalité, des *entrepreneurs*, et ils sont bien près de devenir des chefs d'industrie, des *patrons* industriels, suivant le type moderne. L'industrie rurale prépare donc le triomphe de l'industrie capitaliste, qui la ruinera, d'ailleurs, lorsque le machinisme se sera développé. Ainsi s'explique l'antagonisme des négociants et des maîtres de métiers urbains, qui se manifeste si fortement à la fin de l'ancien régime. Ceux-ci attribuent aux agissements des négociants la ruine de leur industrie, comme le font les fabricants d'étoffes et les compagnons de Troyes dans leurs cahiers de doléances; ils reprochent aux négociants de s'arroger la qualité de « fabricants » en « appo-sant sur leurs marchandises des marques de fabrique », d'établir des calandres et des cylindres, qui ruinent les métiers des apprêteurs et des teinturiers. On voit clairement ainsi comment se prépare la grande révolution industrielle. Les maîtres des métiers craignent de tomber au rang des salariés<sup>1</sup>.

Dans les villes, la classe commerçante prépare aussi la transformation industrielle, grâce à l'emploi qu'elle fait déjà de ses capitaux. A Aubusson, des « fabricants » en tapisseries occupent sept cents ouvriers, et à Felletin, trois cents<sup>2</sup>. A Romorantin, soixante « fabricants » font travailler de trois à quatre mille ouvriers<sup>3</sup>; et dans l'industrie drapière on pourrait citer bien des exemples analogues.

Mais c'est à Lyon, dans l'industrie de la soie, que l'évolution se marque le plus fortement. Déjà, au xvii<sup>e</sup> siècle, la distinction s'était faite entre maîtres marchands et maîtres ouvriers, comme le montre le règlement de 1667. Le règlement de 1744 consacre la dépendance économique des maîtres ouvriers: d'après ce règlement, les maîtres qui voudront fabriquer pour leur compte ne pourront avoir que deux métiers et paieront 200 l.; les maîtres faisant fabriquer paieront seulement un droit de 800 l. L'obligation de la lettre de crédit est rendue plus stricte: le maître ouvrier ne peut alors que très difficilement quitter le maître pour lequel il travaille; il devient son salarié. Sa dépendance est d'autant plus grande que le marchand fournit la matière première, ainsi que les dessins, et avance souvent à l'ouvrier les sommes nécessaires pour l'achat de l'outillage. Enfin, le prix de la

1. Pour tout ce qui précède, voir mon article intitulé *Remarques sur le caractère de l'industrie rurale en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (*Revue historique*, janvier 1923).

2. Voir *Encyclopédie méthodique, arts et manufactures*, t. II, p. 210-211.

3. Lesueur et Cauchie, *Cahiers du bailliage de Blois*, Introduction, p. xxix (collection des *Documents économiques de la Révolution*).

façon est fixée par le marchand ; le salaire n'est déterminé que quand l'ouvrage est terminé. S'il y a des contestations sur le prix de la façon, elles sont jugées par le Consulat, qui est composé, en grande partie, de marchands.

Voilà donc une aristocratie de marchands qui a soumis à sa domination économique des artisans, et ceux-ci sont devenus de véritables salariés. Les maîtres ouvriers considèrent les marchands comme des parasites oisifs, dont tout le travail consiste à « compter, auner, faire des étiquettes ». Appréciation injuste, d'ailleurs, car les marchands, en concentrant les produits, servent d'intermédiaires entre les ouvriers et les acheteurs et contribuent à la prospérité de la « fabrique lyonnaise » en réglant la production suivant les besoins du marché. Ce qui est vrai, c'est qu'ils exploitent les maîtres ouvriers, les déposèdent d'une partie des bénéfices de leur travail, les réduisent à la condition misérable qu'a si bien décrite M. Justin Godart. L'évolution était, en quelque sorte, fatale : les marchands, disposant de capitaux, devaient, à mesure que la production et les marchés s'étendaient, faire la loi aux ouvriers qui n'avaient pas d'avances<sup>1</sup>.

Ainsi se marque profondément, à la veille de la Révolution, l'influence du capitalisme sur l'industrie : capitalisme commercial, qui va ouvrir la voie au capitalisme industriel. Pour doter l'industrie d'un outillage perfectionné, pour créer de grands établissements « concentrés », il fallait disposer de capitaux considérables. Ceux-ci se sont, d'abord, employés de façon indirecte ; quand l'*entrepreneur*, le négociant, sera devenu un véritable chef d'industrie, la transformation sera achevée. L'évolution suit la même marche en France qu'en Angleterre, mais elle est plus tardive et plus lente. En France, la grande industrie capitaliste ne triomphera définitivement qu'après 1840. Aussi ne peut-on dire que l'industrie française, à la fin de l'ancien régime, ait connu une véritable « organisation capitaliste », comme le prétend M. Choulguine. Sa thèse n'est qu'en partie conforme à la réalité. Ce qui est vrai, c'est que tous les symptômes apparaissent déjà d'une révolution industrielle, qui ne s'achèvera qu'un demi-siècle plus tard.

Henri SÉE.

1. Justin Godart, *l'Ouvrier en soie de Lyon*, 1899, et E. Pariset, *Histoire de la fabrique lyonnaise*, 1901. — Bien des négociants, sans doute, sont issus de la classe des marchands et notamment des drapiers et des merciers, dont bon nombre acquièrent de grosses fortunes. Voir Pierre Vidal et Léon Duru, *Histoire de la corporation des marchands merciers de Paris*, Paris, 1912.

## BULLETIN HISTORIQUE

### HISTOIRE D'ITALIE

#### PÉRIODE DU « RISORGIMENTO »

(1919-1922)

(Suite et fin<sup>1</sup>).

BIOGRAPHIES. — Au personnel de l'époque révolutionnaire, quelques monographies ont été consacrées. Nous signalerons d'un mot le travail de M. P. DE MONTERA sur les relations d'André Chénier avec Alfieri<sup>2</sup> et les notes publiées par M. F. MELZI sur son ancêtre François Melzi d'Eril, qui a su définir par avance le *Risorgimento* comme devant « fonder toutes ces peuplades et recréer une nation<sup>3</sup> ». — Joseph de Maistre, dont la forte personnalité reste si attirante qu'une société s'est récemment constituée à Chambéry pour en étudier les aspects variés<sup>4</sup>, a dû au centenaire de sa mort d'être commémoré dans des travaux divers : M. J. DESSAINT a montré ce qui apparentait le grand catholique à la philosophie révolutionnaire et comment il a, dans une certaine mesure, amorcé le « piémontésisme » ultérieur<sup>5</sup>. De fait, Cavour utilisera « ce complice inattendu, » pour reprendre l'expression de Ch. de Mazade, et fera publier en 1859 des lettres de Maistre nettement dirigées contre l'Autriche<sup>6</sup>. M. F. VERMALE insiste surtout sur l'illuminisme maistrien en s'efforçant de replacer le grand penseur dans le milieu sarde au temps de l'invasion française<sup>7</sup>. M. Georges GOYAU ne cache pas,

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLIV, p. 67-81.

2. *Études italiennes*, janvier-mars, avril-juin 1922.

3. *Ibid.*, janvier-mars 1922.

4. Société des Études maistriennes.

5. *Le Centenaire de Joseph de Maistre*, dans la *Revue de Paris*, 1<sup>er</sup> juillet 1921.

6. « Tant qu'il me restera de la respiration, je répéterai que l'Autriche est l'ennemie naturelle et éternelle de S. M. [le roi de Piémont]. »

7. *Notes sur Joseph de Maistre inconnu...* Chambéry, Dardel, 1921, in-16, 130 p. 4 fr. Cf. l'article, du même auteur, repris dans son livre sur *Joseph de*

dans la *Revue des Deux Mondes*, les origines maçonniques de Maistre, mais tente de démontrer que ce penseur voulait christianiser la maçonnerie et l'illuminisme, pour s'en servir ensuite contre la superstition et le scepticisme; au surplus, s'il y a là une certaine contradiction, il y en a d'autres, que ne nie pas non plus M. Goyau, touchant les jugements de Joseph de Maistre sur Pie VII et Alexandre I<sup>er</sup>; il n'y a qu'un point sur lequel le philosophe catholique soit resté ferme, c'est son admiration pour les Jésuites<sup>1</sup>. — En 1922 a été célébré un autre centenaire non moins glorieux pour l'Italie et, à certains égards, pour la France, celui du grand sculpteur vénitien Canova, que Napoléon voulut annexer, mais qui apparaît, dans l'histoire italienne, comme une espèce de héros national, depuis qu'il assura le retour dans la péninsule des œuvres emportées en France pendant l'Empire. MM. ROUCHÈS<sup>2</sup> et André MICHEL<sup>3</sup> ont étudié sa vie et son œuvre dans des articles importants.

Dans la période immédiatement postérieure, l'action de certains écrivains, formés d'ailleurs en grande partie auparavant, grandit dans la mesure où diminue l'influence des politiques. On a étudié, en particulier, les rapports intellectuels qui unissent Foscolo aux écrivains français, et il n'est pas sans intérêt de constater que, sans grande sympathie pour M<sup>me</sup> de Staël, il en éprouve beaucoup pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle et particulièrement pour l'abbé Raynal<sup>4</sup>. — Les liens sentimentaux qui ont uni Giacomo Leopardi et sa sœur Paolina ont été analysés avec délicatesse par M. Carlo PASCAL, qui détermine avec un tact précis l'ambiance où se forma l'âme d'un romantique italien<sup>5</sup>. La sœur n'a cessé de donner à son frère des conseils et des encouragements pour l'amener à subir la

*Maistre et l'espionnage français en 1793*, dans les *Annales révolutionnaires*, octobre 1920, p. 383-388, où est montré comment Maistre fut le chef du « Service des renseignements » de l'armée piémontaise.

1. Les articles de M. Georges Goyau dans la *Revue des Deux Mondes* (à partir du 1<sup>er</sup> août 1921) ont été repris en volume (*la Pensée religieuse de Joseph de Maistre*, Paris, Perrin, 1921, in-16, 7 fr.).

2. Dans *Études italiennes*, juillet-septembre et octobre-décembre 1922, et la *Grande Revue*, septembre 1922.

3. Dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1922. — Signalons qu'une étude de M. Antonio Muñoz, écrite pour un concours officiel qui avait été organisé en Italie par le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, a obtenu une récompense flatteuse (*Corriere della sera*, 13 octobre 1922), mais ne paraît pas avoir été encore publiée.

4. M. Cézille, *Ugo Foscolo et quelques-uns de nos écrivains*, dans la *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 juin 1922. — Nous n'avons pas reçu : Angelo Ottolini, *Bibliografia foscoteliana*. Firenze, Battistelli, 1921, in-16, IX-396 p. 20 l.

5. *La Sorella di Giacomo Leopardi*. Milano, Treves, 1921, in-16, 70 p. 3 l.



vie et de cultiver la mémoire de son frère mort<sup>1</sup>. — Ce n'est pas un romantique que le Milanais Carlo Porta, dont MM. C. REALE et Ettore VERGA ont publié les *Poesie milanesi*<sup>2</sup> et M. Raffaello BARBIERA raconté la vie<sup>3</sup>. L'édition des œuvres de Porta est précédée d'une préface de M. Pietro MADINI sur les rapports du poète avec la « Società del giardino », et de M. Verga sur le Milan du début du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est l'objet même du livre de M. Barbiera, qui s'est efforcé, non pas de faire la biographie continue du grand « meneghino », mais de grouper à son propos tout ce qui concerne l'histoire de Milan entre 1771 et 1821. Porta, fonctionnaire très exact de l'administration des finances, n'a versifié qu'à ses moments perdus et pour exprimer, dans la langue énergique du peuple milanais, les sentiments variés de celui-ci : peu préoccupé de politique — « à quoi bon, dit-il, choisir entre le coq, l'aigle et le chapon ? » — il a tout de même applaudi au départ des Français, mais accueilli avec ironie le retour des « Patan », des « Todisch », des Autrichiens. Vers la fin de sa vie, Porta voulut se justifier auprès de son fils à propos de quelques poésies licencieuses de jeunesse ; en tout cas, l'on sait que Mgr Tosi et Grossi ont supprimé quelques-unes de ses poésies. Il est vraisemblable que celles-ci n'auraient pas ajouté grand'chose à la renommée de Porta, dont on sera reconnaissant à M. Barbiera d'avoir, en dépit de quelques longueurs, restitué la figure originale.

Porta a été lié avec Manzoni, qui avait, un instant, songé à écrire *I promessi sposi* en dialecte lombard. On a célébré en 1921 le centenaire de l'apparition du célèbre roman<sup>4</sup> et en 1922 celui de la mort de l'auteur<sup>5</sup>. Nulle commémoration officielle ne vaudra deux

1. Nous n'avons pas reçu : Antonio Fradeletto, *Giacomo Leopardi*. Le pagine dell' ora. Milano, Treves, 1919, in-16, xi-50 p.; ni G. Finzi, *Giacomo Leopardi. Sa vie et son œuvre*, trad. de M<sup>me</sup> Thiérard-Baudrillart. Paris, Perrin, 1919, in-16. 5 l.

2. Roma-Milano, Mondadori, 1921, in-16, 400 p. 20 l.

3. *Carlo Porta e la sua Milano*. Firenze, Barbéra, 1921, in-16, xi-423 p. 20 l. — Cf. A. Momigliano, dans la *Rivista d'Italia*, 15 février 1921; C. Salvioni, *Le Date delle poesie milanesi di Carlo Porta*, dans l'*Archivio storico lombardo*, mars 1921, p. 409-445.

4. Cf. *Corriere della sera*, 22 novembre 1921. L'éditeur Hoepli a publié, à cette occasion, une édition dite du Centenaire (Milano, 1921, in-16, 574 p. 8 l. 50). Voir, sur cette œuvre célèbre : N. Busetto, *la Genesi e la formazione dei « Promessi sposi »*. Bologna, Zanichelli, 1922, in-8°, 411 p. 24 l.; Attilio Momigliano, *Dagli Sposi promessi ai Promessi sposi*. Firenze, Perrella, 1921, in-16, 77 p. 4 l.

5. Cf. *Corriere della sera*, 5 décembre 1922. Voir, sur la maison de Manzoni, place Belgiojoso, à Milan, *Corriere della sera*, 1<sup>er</sup> décembre 1922.

publications dont Alessandro Manzoni a été l'objet. Dans la collection *Le più belle pagine degli scrittori italiani scelte da scrittori viventi*, M. G. PAPINI a publié une anthologie du grand écrivain<sup>1</sup>. On pourra en critiquer les divisions un peu factices; mais M. Papini a voulu donner une idée de Manzoni au moyen non seulement d'extraits de ses œuvres littéraires, mais de sa correspondance, de morceaux philosophiques et critiques. Peut-être regrettera-t-on l'absence de textes plus directement consacrés aux événements politiques du « Risorgimento »<sup>2</sup>; on trouvera, du moins, dans cette anthologie tout ce qui est nécessaire pour comprendre l'âme éminemment religieuse de celui qui a créé le personnage de Don Abbondio. — L'autre publication consacrée à Manzoni est sa correspondance, dont MM. Giovanni SFORZA<sup>3</sup> et Giuseppe GALLAVRESI ont publié le second volume<sup>4</sup>. Les 419 lettres qui y sont publiées proviennent de sources variées, mais surtout des archives manzonniennes de Brusuglio; elles se répartissent sur les années 1822 à 1831; elles sont adressées à Fauriel, Grossi, Cattaneo, H. Blondel, Mgr Tosi, N. Tommaséo, l'abbé Degola, Rosmini<sup>5</sup>, Monti, Massimo d'Azeglio; elles sont d'ailleurs plus intéressantes pour l'histoire littéraire que pour l'histoire politique; l'autorisation donnée par la censure pour les *Promessi sposi* appartient aux deux disciplines, et les éditeurs ont eu raison de la reproduire, ainsi que toutes les réponses aux lettres de Manzoni sur lesquelles ils ont pu mettre la main. L'annotation est d'une précision et d'une abondance remarquables<sup>6</sup>. Manzoni est aussi l'auteur de l'ode du 5 mai sur la mort de Napoléon I<sup>er</sup>; M. Fr. MEDA a commenté ce texte célèbre, dont M. H. Noël a donné une bonne traduction<sup>7</sup>.

Si des poètes nous passons aux penseurs politiques, on notera d'abord l'abondance des documents qui concernent Vincenzo Gioberti. Du fameux *Primato*, qui a joué un rôle si considérable

1. *Alessandro Manzoni*. Milano, Treves, 1921, in-16, iv-367 p. Il y aura un second volume plus spécialement consacré au « créateur ».

2. L'essentiel paraît être la lettre à Fauriel, du 24 avril 1814, sur l'assassinat de Prina.

3. Mort depuis.

4. *Opere d'Alessandro Manzoni*, IV, 2<sup>e</sup> partie (1822-1831). Milano, Hoepli, 1921, in-16, xxiv-760 p. 20 l.

5. Sur Rosmini, cf. G. Nascimbene, dans *Rivista d'Italia*, 15 octobre 1920.

6. Ajoutons que M. G. Gentile a publié les *Studi e lezioni* sur Manzoni de F. de Sanctis. Bari, Laterza, 1922, in-16, 259 p. 12 l. 50. Cf. Michele Ziéno, *Raffronti manzoniani*. Palermo, Trimarchi, 1921, in-16, 150 p. 6 l.

7. *Il centenario di un' odo, Il 5 maggio di Alessandro Manzoni*, dans *Riviste d'Italia*, 15 avril 1921.

8. Dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 janvier 1922.

dans la formation de l'idéal national, M. G. BALSAMO-CRIVELLI a donné une édition tout à fait remarquable<sup>1</sup>. On connaît le but de l'œuvre : démontrer la possibilité de racheter l'Italie, mais au moyen des idées religieuses et par la résurrection de la papauté, sans recourir à une révolution ni à l'action de l'étranger ; prouver en même temps la valeur inimitable de l'Italie dans tous les ordres de sciences : théologie, philosophie, sciences pures, droit, histoire, beaux-arts, littérature et langue ; asseoir sa supériorité à l'égard de toutes les nations européennes, particulièrement de la France, patrie du gallicanisme, du jansénisme et du jacobinisme. L'importante introduction de M. Balsamo-Crivelli insiste sur les origines des idées contenues dans le *Primato* : Tosini, le comte de San Raffaele, Alfieri, Cuoco, Meneghelli, Vidua, Angeloni, Tommaséo, Balbo, Troja, Tosti, Lamennais ont pu influencer une pensée qui, dès 1836, dans le petit traité *Sul progresso*, avait pris corps<sup>2</sup>. Six ans après, le plan du *Primato* était arrêté, ainsi qu'il résulte d'une lettre de Gioberti à Massari ; en janvier 1843, l'impression en était commencée, et Gioberti achevait son ouvrage à mesure qu'il s'imprimait. Dès son apparition, l'œuvre suscita des critiques : chez les révolutionnaires comme Mazzini, chez les libéraux, qui accusèrent Gioberti de s'être vendu aux Jésuites ou qui s'étonnèrent qu'on pût confier la rédemption de l'Italie à ce pape qui gouvernait si mal ses États. Gioberti répondit à ses adversaires dans l'*Avvertenza* à la deuxième édition de 1844-1845, supprima quelques passages choquants, en remania d'autres, puis il reprit la matière de l'*Avvertenza* dans les fameux *Prolegomeni*, où il prenait position contre les Jésuites. M. BALSAMO-CRIVELLI a également publié la correspondance échangée entre Gioberti et ce Giuseppe Massari<sup>3</sup> dont la ville de Bari a célébré en 1921 le centenaire<sup>4</sup>. C'est le

1. *Collezione di classici italiani*. Torino, Unione tipografico-editrice torinese, 3 vol., 1919-1920, LXVIII-262, 275 et 228 p. Cf. de M. G. Balsamo-Crivelli, la *Fortuna postuma delle carte e dei manoscritti di Vincenzo Gioberti*, dans *Il Risorgimento italiano*, t. IX, 1916. Cf. ce que je dis plus bas, p. 227, de Santarosa.

2. Cf. P.-A. Menzio, la *Preparazione al « Primato » e la dissertazione inedita sul « Progresso » di Vincenzo Gioberti*, dans *Giornale storico della letteratura italiana*, 1920, fasc. 226-227. — Nous n'avons pas reçu de cet auteur les *Pagine scelte edite ed inedite di Vincenzo Gioberti*. Milano, Paravia, 1921, in-16, L-436 p.

3. *Gioberti Massari. Carteggio (1838-1852)*. Biblioteca di storia contemporanea, 12. Torino, Bocca, 1920, in-16, XI-611 p. 26 l. Cf. le compte-rendu important de M. G. Paladino, dans *Rassegna storia del risorgimento*, janvier-mars 1922.

4. *Corriere della sera*, 26 août 1921. M. Beltrami a publié à cette occasion,

11 novembre 1838 que le jeune philosophe écrivit pour la première fois à Gioberti, en lui exprimant son admiration pour la *Teoria del Sovranaturale*, et, dès lors, la correspondance ne s'interrompit plus entre eux, sauf en 1848-1849. On y trouvera de nombreux détails utiles sur la préparation du mouvement qui éclata alors sur les hésitations de Pie IX, disant, en 1847 : « Io non voglio fare ciò che vuole Mazzini, non posso fare quel che vuole Gioberti », sur l'attitude, ou mieux, les attitudes, de Charles-Albert à l'égard de Gioberti, sur les tendances politiques du milieu turinois. Revenu à Turin le 30 avril 1848, Gioberti, deux fois ministre, devait y jouer un rôle de premier plan, puis, après l'échec de la tentative unitaire, il repartait à Paris, tandis que Massari quittait Naples devant la réaction bourbonnienne. C'est de Paris que Gioberti écrivit, le 16 mai 1850, cette curieuse lettre où il expose sa conduite politique en 1848-1849; puis, le 10 décembre 1851, un récit vraiment prenant du coup d'État plébiscitaire que venait d'exécuter en France le prince-président. Qu'étaient devenues les illusions de Gioberti sur la France républicaine et l'Italie patriote<sup>1</sup>?

Comment se sont formées, transformées, développées, réalisées ou non ces illusions, c'est l'objet du remarquable ouvrage consacré par M. A. ANZILOTTI à Vincenzo Gioberti<sup>2</sup>. Le discrédit de la philosophie sensualiste, les ouvrages de J. de Maistre, l'influence du saint-simonisme expliquent la première facture de Gioberti, qui s'apparente, sur plusieurs points, avec la pensée de Mazzini. Mais Gioberti est un rationaliste, pour qui la raison universelle ne peut cesser d'être le moteur des actions, tandis que l'impulsion individuelle est essentielle aux yeux de Mazzini. Gioberti, détaché peu à peu de la démocratie, s'efforce de concilier la doctrine catholique avec son rationalisme. Il aboutit aux thèses du *Primato*, qui est le point de départ de tout un renouvellement de la pensée politique et religieuse en Italie, au point que Mazzini lui-même s'adresse, en septembre 1847, au pape Pie IX pour réaliser l'unité italienne et se rapproche de Gioberti. Les événements de 1848 vont démontrer l'inanité du

de G. Massari, les *Lettere alla marchesa C. Arconati* (1823-1853). Bari, Accolti, 1921, in-8°. — Nous n'avons pas reçu le petit livre de R. Cotugno, *Giuseppe Massari nel risorgimento italiano : commemorazione dell' 11 agosto 1921*. Bari, Laterza, 1921, in-8°, 67 p. 3 l. 50.

1. Aux événements de 1848 se rattache la brochure de M. Marcello Betti, reproduisant, sous le titre de la *Rivoluzione del 48 a Massa ed a Carrara*, deux discours de Gioberti. Carrara, Tipografia cooperativa lunense, 1922, in-8°, 35 p.

2. *Gioberti*. Collana storica. IV. Firenze, Valecchi, s. d., in-18, 437 p.; prix : 14 l.

rève giobertien. Quand Pie IX, le 29 avril, déclare que le Saint-Siège ne peut prendre la direction de la guerre d'indépendance, on s'aperçoit à quel point le « municipalisme » est égoïste et le néo-guelfisme impraticable. Mais Gioberti, ministre dans le cabinet Casati du 19 juillet 1848, entre en contact avec les réalités instables de la politique; les hésitations de Charles-Albert à Turin, de P. Rossi à Rome, de P. Capponi à Florence font naître la formule radicale à laquelle Gioberti va se rallier. Le 16 décembre 1848, il prend le pouvoir, à l'issue d'une crise laborieuse, afin d'engager le Piémont dans une politique nettement constructive, libératrice et nationale. M. Anzilotti nous guide habilement dans les complications de la diplomatie giobertienne : efforts du côté des Yougoslaves, Magyars et Roumains pour les amener à entrer en lutte contre le gouvernement de Vienne; négociations avec la France, l'Angleterre et la Prusse pour les intéresser à la question autrichienne; conversations avec Rome et Florence, où les radicaux l'emportent; tentatives pour briser, au parlement de Turin, la résistance des démocrates, qui, avec Brofferio, estiment dangereuse l'expédition, décidée en février 1849, qui a pour but de rétablir en Toscane le grand-duc chassé. Le 21 février 1849, Gioberti, mal soutenu par Charles-Albert, démissionnait, et le roi de Piémont, obéissant aux suggestions de la gauche, reprenait la guerre qui allait se terminer par le désastre de Novare. Ce désastre semblait donner raison aux prudenances dialectiques de Gioberti; Victor-Emmanuel n'osa pourtant pas avoir recours à lui, et, peut-être pour s'en débarrasser, l'envoya représenter le Piémont à Paris. Là, Gioberti entretint de bons rapports avec le gouvernement qui préparait l'expédition de Rome, grâce à laquelle l'ambassadeur sarde croyait que, du moins, le libéralisme non démagogique serait maintenu dans la ville pontificale. Il ne comprit rien aux dessous de la politique française, ni aux directives de son propre gouvernement et démissionna le 7 mai 1849. Ses loisirs allaient lui permettre de systématiser toutes ses expériences de deux années dans l'ouvrage capital qui marque la fin du néo-guelfisme et les débuts du réalisme cavourien, le *Rinnovamento civile d'Italia*<sup>1</sup>. Évidemment, Gioberti n'a pu, d'emblée, abandonner ses illusions fédéralistes, mais, en envisageant la nécessité du suffrage universel, la suppression du pouvoir temporel des papes, l'hégémonie piémontaise, il a préparé Cavour. Les deux hommes se rencontrèrent en 1852; quelque temps après, Gioberti mourait, à peu près renié par tous les partis, délaissé, à la façon de notre grand

1. On sait que la meilleure édition de *Rinnovamento civile* est celle de F. Nicolini dans la collection des *Scrittori d'Italia*. Bari, Laterza, 1912.



Lamartine, qui, lui aussi, à la même époque, s'est bercé d'illusions — en partie fécondes, en partie décevantes, comme toutes les illusions.

Gioberti est une des grandes figures du « Risorgimento ». Moindres, mais intéressantes encore, sont celle de Cantù, illustrée par M. Fr. MEDA<sup>1</sup>, celle de Vieuzeux, dont M. Achille DE RUBERTIS nous raconte les démêlés avec la censure toscane<sup>2</sup>, et, plus tard, celle du P. Tosti, dont nombre de lettres ont été publiées par M. G. PALADINO<sup>3</sup>; celle enfin de l'historien Villari, dont M. Gentile a montré l'importance dans l'évolution du mouvement intellectuel toscan<sup>4</sup> et dont la bibliographie a été établie par M. Antonio PANELLA<sup>5</sup>.

Le *Primato* de Gioberti est de 1843; les *Speranze d'Italia*<sup>6</sup> de Cesare Balbo sont de 1844. De ce livre également fameux une intéressante édition a été donnée par M. Achille CORBELLI, qui, dans son introduction, montre à quel courant d'idées il se rattache. Le plan en fut élaboré par Balbo dès 1814, et plusieurs ébauches lui ont permis de préciser certains points, mais il ne le publia qu'après le *Primato*, dont il avait bien reconnu les lacunes, en saisissant celles qui concernaient la domination étrangère en Italie. C'est ainsi que, selon l'expression de Massari, les *Speranze* sont le complément du *Primato*. L'idée maîtresse de Balbo est que l'Italie doit s'organiser fédéralement en dehors de l'Autriche; elle y arrivera en développant les armées et les flottes des divers États, en améliorant les conditions économiques dans ses différentes parties, en saisissant l'occasion la plus favorable que peut offrir la décomposition de la Turquie. L'œuvre fut publiée avec l'autorisation, difficilement obtenue, de Charles-Albert, mais à Paris, afin d'éviter les rigueurs de la

1. Giacomo Zanella e Cesare Cantù, dans *Rivista d'Italia*, 15 août 1920.

2. L'« *Antologia* » di Gian-Pietro Vieuzeux. Foligno, Campitelli, 1922, in-16, x-236 p. La suppression de l'*Antologia* est de mars 1833. Ce recueil célèbre avait été fondé en janvier 1821, et l'on a, à juste titre, célébré en Italie son centenaire (*Corriere della sera*, 22 janvier 1921). — Cf. A. Anzilotti, *Un Amico napoletano di G.-P. Vieuzeux*, dans *Archivio storico italiano*, 1921, 2<sup>e</sup> disp. (1922).

3. Dans la *Rassegna storica del risorgimento*, octobre-décembre 1920. Ces lettres sont publiées d'après les originaux des archives Ludolf, qui appartiennent à la « Società storica napoletana ».

4. Voir *Rev. histor.*, t. CXLIV, p. 73.

5. *Commemorazione di P. Villari e bibliografia de' suoi scritti*, dans *Archivio storico italiano*, 1918 (paru en 1920), 3<sup>e</sup> disp. — En 1918, M. G. Bonacci a publié un choix des œuvres de Villari (*L'Italia, la Civiltà*. Milano, Hoepli, 1918, in-18); cf., à ce sujet, Louis Gillet, *Villari et l'idée italienne*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1920.

6. *Collezione di classici italiani*. X. Torino, Unione tipografica-editrice torinese, s. d., [1920,] in-18, LIX-273 p.

censure piémontaise; Balbo fut applaudi par Gioberti, Capponi, d'Azeglio, critiqué par les mazziniens, et c'est cependant un mazzinien, Silvestro Leopardi, qui traduisit les *Speranze* en français. M. Corbelli souligne les erreurs, les insuffisances de Balbo, en particulier sa peur des mouvements révolutionnaires, son peu de confiance dans le peuple : c'est un conservateur; comme Gioberti, il a peu de sympathie pour la France, et, dans l'Italie, c'est au Piémont que vont ses préférences. A ce titre, encore plus que le *Primato*, les *Speranze* préparent très nettement la politique cavourienne.

Presque sur le même plan que Gioberti, on peut placer Tommaséo, Cattaneo et Ferrari. — Pour le premier, on sera, encore une fois, reconnaissant à M. Gustavo BALSAMO-CRIVELLI d'avoir réédité *Dall' Italia libri cinque*<sup>1</sup>. La première édition de cet ouvrage date de 1835, et les censeurs italiens l'ont rendue très rare. On ne trouvera pas dans cette œuvre de jeunesse les qualités profondes et émouvantes de l'ouvrage de Gioberti; il y a néanmoins, dans les trois premiers livres de Tommaséo, un exposé attachant des tendances politiques, sociales et philosophiques de l'époque, une analyse serrée des conditions des divers États et des diverses classes sociales; au livre V, l'auteur s'efforce de déterminer les principales directions du mouvement national. — Cattaneo a fait l'objet de plusieurs travaux de détail<sup>2</sup>, mais ceux-ci sont dépassés par l'anthologie publiée et préfacée par M. Gaetano SALVEMINI. Les origines humbles de Cattaneo, ses fonctions professorales, son autodidactisme ont été bien mis en lumière par le diligent historien. Au point de vue politique, avant 1848, Cattaneo est hostile au patriciat, au clergé, au romantisme, au Piémont féodal et réactionnaire, et il compte que, contre l'Autriche, une révolte simultanée de tous les peuples asservis aboutira à l'institution d'une fédération libre, dont fera partie le royaume lombard-vénitien; plus tard, ce pays pourra se détacher de la fédération pour se rattacher aux

1. *Classici italiani*. Torino, Unione tipografica-editrice torinese, 1920, 2 vol in-8°, xxxi-276, ii-284 p. — M. Guidetti a retrouvé dans les manuscrits du « Dalmate », conservés au musée Cornu de Venise, la matière d'un ouvrage intitulé : *la Nazione educatrice di se* (Reggio Emilia, tip. ed. Guidetti, 1922, 12 l.), qui est, paraît-il, une sorte de résumé testamentaire de la pensée tommaséenne. Cf. *Corriere della sera*, 24 juin 1922.

2. Felice Momigliano, *Carlo Cattaneo e gli stati uniti d'Europa*. Le pagine dell' ora, 62. Milano, Treves, 1919, in-16, 66 p.; Id., *Carlo Cattaneo e la nuova scuola di diritto penale*, dans *Rivista d'Italia*, 15 juillet 1920; Id., *Il positivismo di Carlo Cattaneo*, *Ibid.*, 15 octobre 1920; Umberto Saffioti, *Carlo Cattaneo*. Liberi pensieri, 21. Roma, « l'Agave », 1922, in-8°, 54 p. 2 l. — Cf. une note bibliographique dans *Nuova rivista storica*, janvier-février 1921, p. 119-120.

États suffisamment développés de l'Italie. Peu sympathique aux mouvements de force, il participe pourtant aux « cinque giornate » de Milan, avec Clerici et Cernuschi ; il s'efforce de résister aux tentatives de fusion avec le Piémont : accusé plus tard d'avoir été le partisan de l'Autriche, Cattaneo expliquera sa conduite dans l'*Insurrezione di Milano* et groupera les documents essentiels pour la compréhension des événements dans l'*Archivio triennale delle cose d'Italia*. Installé à Lugano, après le retour des Autrichiens à Milan, il considère que, désormais, le Lombard-Vénitien doit se détacher à tout prix de l'Autriche, mais il garde ses sympathies pour la forme fédérale et, lorsqu'il rentre en Italie, c'est pour étudier les applications possibles du fédéralisme en matière administrative et économique. En mars 1867, Cattaneo acceptait, enfin, un siège au Parlement italien : il n'y mit d'ailleurs pas le pied et mourut le 6 février 1868. Les textes que M. Salvemini a groupés sont d'un très grand intérêt ; ils font ressortir tout ce qu'il y a d'actuel, en vérité, dans la pensée du grand Milanais<sup>1</sup>. — C'est un fédéraliste aussi, et un demi-oublié également, ce Giuseppe Ferrari dont M. Felice MOMIGLIANO a réédité les pages caractéristiques<sup>2</sup>. Exilé en France<sup>3</sup>, où il professa, notamment à la Faculté des lettres de Strasbourg, et collabora à la *Revue des Deux Mondes*, Ferrari s'est adonné à l'histoire de son pays ; il l'a traitée dans un esprit nettement démocratique et anticlérical : la formule fédéraliste ne se rattache pas, selon lui, au municipalisme médiéval, elle est d'inspiration certainement française ; elle seule peut assurer le salut et la grandeur de l'Italie. Cette formule le dresse contre l'insuffisant réformisme de D'Azeglio, l'unitarisme de Mazzini, le néo-guelfisme de Gioberti. Comme Cattaneo, Ferrari n'est pas parvenu à convaincre ses contradicteurs, particulièrement Mazzini, mais, par haine de l'Autriche, il a participé à l'effort de 1848, qu'il aurait voulu nettement populaire.

A la fois penseurs et hommes d'action sont Maroncelli, Settembrini et Mazzini, sur lesquels nous avons maintenant à nous arrêter. Piero Maroncelli, impliqué dans le procès de Silvio Pellico, a été enfermé, avec lui, au Spielberg et libéré en même temps que lui. Il avait projeté d'écrire, comme Pellico, un récit de sa captivité de plus de huit années et s'est contenté de publier des notes à *Le mie*

1. *Le più belle pagine di Caele Cattaneo*. Milano, Treves, 1922, in-18, xxxi-268 p. — Cf. le bel article de M. F. Ruffini, dans le *Corriere della sera*, 21 mai 1922.

2. *I partiti politici italiani dal 1789 al 1848*. Biblioteca di cultura storica. Città di Castello. Casa editrice « Il Soleo », 1921, in-18, xxvi-287 p. 10 l.

3. L'auteur de ce *Bulletin* prépare une étude sur la carrière professorale de Ferrari.

prigioni de son ami. Mais on a retrouvé dans les archives du marquis Rangoni, de Bologne, un plan d'ouvrage dont M. Albano SORBELLI nous donne l'économie, et qui confirme tout ce que Pellico raconte, avec tant d'atténuations chrétiennes, sur les horreurs de la prison morave<sup>1</sup>. — Avec Luigi Settembrini nous quittons les frimas d'Autriche pour le ciel napolitain, mais nous retrouvons les mêmes horreurs d'absolutisme policier. Les *Ricordanze della mia vita* ont été publiés, mais non intégralement et avec une critique insuffisante, dans la collection « I grandi autori, » dirigée par M. Ettore FABIETTI<sup>2</sup>. Universitaire libéral, Settembrini faisait connaissance dès 1839 avec les sbires napolitains. Il se rendait célèbre par sa *Protesta dello popolo delle Due Sicilie*, participait au mouvement de 1848, était arrêté le 23 juin 1848. Condamné à mort le 31 janvier 1851, gracié, condamné à la prison perpétuelle, il fut embarqué en 1859 pour les États-Unis avec soixante-six compagnons et libéré, en cours de route, par son propre fils, alors officier dans la marine anglaise. Revenu en Italie après l'unification, Settembrini enseigna à l'Université et mourut en 1876. Ses souvenirs, écrits dans sa vieillesse — il avait de soixante-deux à soixante-quinze ans — sont extrêmement vivants : la dépression morale de l'Italie après les mouvements de 1831, l'action des libéraux napolitains groupés autour de Carlo Poerio, les façons odieuses de Ferdinand II, les prisons napolitaines, les complications politiques dans les Deux-Siciles en 1848, la réaction violente qui suivit la journée du 15 mai ont fourni à Settembrini l'occasion de tableaux saisissants et de réflexions judicieuses. M. Fabietti a joint aux *Ricordanze* des textes qui les complètent et qui se rattachent au second emprisonnement de Settembrini et à sa déportation.

Le cinquantenaire de la mort de Mazzini, en 1922<sup>3</sup>, a suscité de nombreuses publications ; nous ne pouvons ici qu'en indiquer les principales<sup>4</sup>. Nous noterons, d'abord, les rééditions complètes ou

1. *Il primo abozzo della « Mia prigionia di Spielberg » di Piero Maroncelli*. Bologna, Zanichelli, 1922, in-16, 72 p. 5 l. — Sur Pellico, cf. l'étude fouillée de M. G. Sforza, *Silvio Pellico a Venezia, 1820-1822*, dans les *Miscell. di Storia veneta*, ser. III, t. XIII. Venise, 1918, p. 3-320. — Sur le retour de Maroncelli, cf. A. de Rubertis, *Piero Maroncelli a Firenze*, dans *Nuova Antologia*, 16 décembre 1918.

2. Firenze, Bemporad, s. d., in-18, vii-331 p.

3. Cf. Georges Bourgin, *Mazzini. A l'occasion du cinquantenaire de sa mort*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 mai 1922.

4. Il a paru une *Bibliografia mazziniana* par les soins de M. A. Lodolini. Roma, « Rivista popolare », 1922, 80 p. 5 l. Parmi les travaux d'ensemble sur Mazzini, cf. le livre de M. G. Bertacchi, *Mazzini*. Milano, « Alpes », 1922, in-16, 160 p., avec le compte-rendu du *Corriere delle sera*, 8 septembre 1922.

partielles d'œuvres mazziniennes<sup>1</sup>. Dans une des plus caractéristiques, les *Doveri dell' uomo*, l'essentiel de la doctrine de Mazzini s'affirme aussi nettement qu'elle le peut : l'altruisme émouvant qui se penche sur la misère des ouvriers italiens exilés à Londres, le déisme qui anime toute une morale active touchant l'individu, la famille, l'État, l'humanité, l'amour ardent de la patrie, le goût de l'éducation populaire, le sentiment du progrès incoercible en sont les principaux traits, et l'on ne peut qu'admirer que ce soit cet homme traqué, malheureux, suspect même à tant de patriotes italiens qui ait pu élaborer une doctrine aussi réconfortante, aussi animatrice<sup>2</sup>. C'est une anthologie que M. Rosolino GUASTALLA nous donne dans la « Biblioteca di classici italiani »<sup>3</sup>. Elle est précédée d'une introduction où l'éditeur insiste sur l'idée centrale de l'action mazzinienne : la patrie réalisée au moyen de l'unité nationale et par la grâce de Dieu. Les textes, bien choisis, tant pour l'histoire des idées que pour celle des conspirations mazziniennes, sont bien annotés. Dans la collection des « Pagine immortali », M. Decio CINTI a également donné des documents mazziniens<sup>4</sup>. Il y a inséré plusieurs passages touchant les principes littéraires<sup>5</sup> et moraux de Mazzini ; si les premiers sont peu originaux, les autres ont la valeur de véritables idées-forces qui ont sans nul doute agi sur de nombreux Italiens du *Risorgimento*. Mais d'où viennent, dans l'esprit de Mazzini, ces diverses idées ? M<sup>me</sup> Silvia PELOSI<sup>6</sup>, et, plus modestement, M. A. CODIGNOLA<sup>7</sup> ont

Joindre : A. Grilli, *Judici e ritratti mazziniani*. Imola, Galeati, 1922, in-8°, 110 p.

1. Nous n'avons pas eu entre les mains les *Scritti scelti* a cura della « reale Commissione per l'edizione nazionale degli scritti di Giuseppe Mazzini ». Bologna, Zanichelli, 1920, in-16, VII-319 p. 3 l. (en 1922, les *Opere* de Mazzini, publiées par la Commission précitée, ont atteint le t. XVI de la publication ; cf. l'article de M. Pietro Silva dans le *Corriere della sera*, 6 août 1921), ni *I problemi dell' epoca. Scritti politici e sociali*, avec la préface de M. A. Ghisleri, l'introduction et la bibliographie de M. G. Conti. Collection des « Scrittori politici italiani », I. Roma, Libreria politica moderna, 1920, in-16, XXIV-255 p. 6 l. 25. Les trois volumes des *Mazzini's Letters to an English Family* (il s'agit d'Émilie Ashurst et de ses sœurs), pour les années 1844-1854, ne nous sont connus que par les comptes-rendus du *Times*, 10 août 1920 et 28 juin 1922.

2. M. G. Marchi reproduit l'édition de 1860 dans la collection des *Pagine politiche*. Firenze, Vallecchi, s. d., [1920,] in-18, 140 p. 3 l. 50.

3. Mazzini, *Scritti*. Torino, G.-B. Paravia, s. d., VII-383 p. 12 l.

4. G. Mazzini, *Pagine scelte*. Milano, Facchi, s. d., in-18, 255 p. 5 l.

5. Cf., à ce sujet, F.-L. Mannucci, *Giuseppe Mazzini e la prima luce del suo pensiero letterario*. Milano, Casa editrice « Risorgimento », 1919.

6. *Della vita di Maurizio Quadrio*. 1<sup>re</sup> parte : *Come si formò l'apostolato di Mazzini (1800-1849)*. Sondrio, Arti grafiche Valtinellinesi, 1921, in-8°, 229 p.

7. *Nuovi documenti sulla giovinezza di Giuseppe Mazzini*, dans *Rivista*



cherché à le déterminer. L'influence exercée par la mère de Mazzini sur la formation des idées de son fils et, plus généralement, de tout son caractère, a été considérable<sup>1</sup>. C'est d'ailleurs la seule femme, Judith Sidoli à part, qui ait eu une véritable action sur lui<sup>2</sup>; passionné pour la cause nationale, Mazzini n'a éprouvé, à l'égard des femmes, qu'une espèce d'exaltation intellectuelle<sup>3</sup>, et, en 1847, il écrivait à sa mère : « Quant à me marier, il ne faut pas y penser, ni avec celle-ci, ni avec celle-là : je suis fiancé à l'Italie. » Une autre influence est celle des jansénistes qui fréquentaient sa famille, les « santi padri » dont parle sa mère<sup>4</sup>. Lamennais n'aura pas, d'ailleurs, une moindre action sur Mazzini avec l'*Essai*, traduit, dès 1819, en italien par le chanoine Tosi, et le *Livre du peuple*, de 1837, a sans doute inspiré les *Doveri dell' uomo*<sup>5</sup>. Mais Mazzini, finalement, n'est pas resté dans le christianisme révélé<sup>6</sup>; il ne restera pas non plus dans la charbonnerie<sup>7</sup>, et, s'il a été en relation avec les francs-maçons, il ne l'a pas été lui-même, car il ne pouvait pas partager les vues cosmopolitiques de la maçonnerie. Comme l'a démontré M. Domenico Di RUBBIA, il ne l'a utilisée que comme étant l'adversaire de l'Autriche et de la papauté<sup>8</sup>. Son nationalisme l'a, de même, dressé contre le communisme international, mais il s'est servi aussi du mouvement ouvrier et socialiste pour arriver à ses fins politiques<sup>9</sup>. — Est-il possible, dès lors, de faire maintenant, en quelque sorte, la synthèse des idées et de l'action de Mazzini ? M. Alessandro LEVI l'a tenté dans un livre qui, paru en 1916, a fait l'ob-

*d'Italia*, 15 mai 1920. Il insiste sur les parents de Mazzini et l'avocat Breganze comme ayant eu une grande influence sur l'esprit de Mazzini enfant.

1. Cf. A. Luzio, *la Madre di Giuseppe Mazzini*. Torino, Bocca, 1919.

2. Cf. les *Lettere d'amore di G. Mazzini*, publiées par le P. Ilario Rinieri et M. Del Cerro. Genova, Libreria editrice moderna, 1922, in-18, xvi-298 p. 10 l.

3. Cf. Egisto Roggero, *Il pessimismo di Mazzini*, dans *Rivista d'Italia*, 15 mai 1921.

4. Cf. Francesco Landogna, *Giuseppe Mazzini, il pensiero giansenistico*. Bologna, Zanichelli, 1921, xvi-102 p., avec l'important compte-rendu de M. Nicastro, dans l'*Archivio storico italiano*, 1921, 2<sup>e</sup> disp., p. 381-390.

5. Cf. Felice Momigliano, *Lamennais et Mazzini*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 septembre 1920.

6. Cf. N. Colajanni, *Preti e socialisti contro Mazzini*. Roma, Libreria politica moderna, 1922, in-18, 55 p. 3 l.

7. Cf. A. Luzio, *Giuseppe Mazzini carbonaro. Nuovi documenti degli archivi di Milano e Torino*. Biblioteca di storia contemporanea, 13. Torino, Bocca, 1920, in-16, 500 p. 24 l.

8. *Giuseppe Mazzini contro la massoneria. Studio storico-critico*. Santa-Maria Vetere, Stabilimento tipografico del « Progresso », 1919, in-18, 111 p. 2 l. 50.

9. Cf. Oliviero Zuccarini, *Influenze mazziniane nel movimento operaio*.

jet d'une seconde édition<sup>1</sup>, soutenue, si l'on peut dire, par une défense critique parue dans une revue philosophique<sup>2</sup> et par un résumé écrit pour le grand public<sup>3</sup>. M. Levi passe ainsi en revue les conceptions de Mazzini en matière de philosophie, de religion, de morale pure, de politique sociale, nationale et internationale; il montre, d'une part, la cohésion certaine de tous ces principes, et, de l'autre, leur évolution dans l'esprit même de Mazzini, sans nier, d'ailleurs, ce qu'il y a d'un peu précaire, au point de vue rationnel, dans cet ensemble d'idées : « C'est plutôt l'intuition d'un croyant que le système d'un penseur<sup>4</sup>. »

A Mazzini se rattachent directement les Ruffini, à propos desquels M. A. CODIGNOLA a écrit une intéressante monographie<sup>5</sup>; puis, plus ou moins indirectement, Garibaldi, dont j'ai moi-même étudié les relations avec la flotte française pendant la guerre entre l'Argentine et l'Uruguay<sup>6</sup>; le P. Bassi, aumônier de l'armée romaine en 1849<sup>7</sup>; la princesse Belgiojoso, sur les relations françaises de laquelle M. A. AUGUSTIN-THIERRY<sup>8</sup> et M<sup>me</sup> PAILLERON<sup>9</sup> nous donnent des renseignements curieux; Felice ORSINI, dont les *Memorie politiche* ont été rééditées<sup>10</sup>.

Roma, Libreria politica moderna, 1922, in-18, 39 p. 2 l.; G. Balsamo-Crivelli, *Mazzini e il socialismo*, dans *Battaglie sindacali*, 2 mars 1922.

1. *La Filosofia politica di Giuseppe Mazzini*, 2<sup>e</sup> éd. Bologna, Zanichelli, 1922, in-18, xiv-316 p. 16 l.

2. *Rivista di filosofia*, juillet-septembre 1921, XIII, p. 248-271.

3. *Giuseppe Mazzini*. Milano, Unione italiana dell' educazione popolare, 1921, in-18, 127 p. 2 l. 50.

4. *Giuseppe Mazzini*, p. 111. — Nous n'avons pas vu : Carlo Cantimori, *Saggio sull' idealismo di Giuseppe Mazzini*. Roma, Libreria politica moderna, 1922, in-18, 342 p. 12 l.; A. Saffi, *Il pensiero politico e sociale di Mazzini*. Forlì, Stabilimento tipografico romagnolo, 1921, in-8°, 40 p. (étude sans doute émanée de l'ancien collègue de Mazzini au triumvirat de la République romaine); Sordello, *Giuseppe Mazzini. La lotta politica*. Roma, Libreria politica moderna, 1922, in-18, 86 p. 3 l.; Francesco De Sanctis, *Mazzini. Cinque lezioni*. Bari, Laterza, 1920, in-8°, 94 p. (extrait du *Cours de littérature italienne de 1874*); C. Aussenda, *Guerrazzi e Mazzini. Studio di critica comparata*. Treviglio, Donzetti, 1921, in-18, 128 p.

5. *Il padre dei Ruffini*, dans la *Rassegna storica del risorgimento*, avril-juin 1922.

6. *Garibaldi et la France en Uruguay (1840-1848)*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 février et 15 mars 1920.

7. Cf. Enrico Zironi, *Vita del padre Ugo Bassi narrata al popolo*. Firenze, Salami, 1920, in-18, 115 p.

8. *Augustin Thierry d'après sa correspondance*, dans *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> février 1922, p. 580-604.

9. *François Buloz et ses amis*, dans *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1922, p. 609.

10. *Biblioteca universale*, 506-508. Milano, Sonzogno, 1919, 2 vol. in-18, 248 et 104 p.

Le grand chef des modérés, Cavour, en dehors des travaux que nous avons signalés à propos de l'évolution économique<sup>1</sup> et de l'ouvrage de M. Paul MATTER, sur lequel nous reviendrons en un compte-rendu spécial<sup>2</sup>, n'a pas été l'objet de livres à retenir<sup>3</sup>. Massimo D'AZEGLIO, qui, à certains égards, prépare Cavour, est, au contraire, représenté par trois éditions de ses souvenirs<sup>4</sup>. Nous avons utilisé avec profit celle de la maison Hoepli, bien annotée et préfacée par M. Nunzio VACCALUZZO. Cousin de Balbo, gendre de Manzoni, D'Azeglio a voulu être un « moraliste national », et toutes ses œuvres — romans, récits historiques, mémoires — ont tendu au même but : la formation de l'âme italienne.

Une des grosses erreurs des catholiques français touchant la constitution de l'Italie moderne porte sur le personnel qui y a pris part; ils n'ont pas vu, dans ce personnel estimé révolutionnaire à priori, les nombreux conservateurs, qui, derrière Cavour ou D'Azeglio, ont participé à la grande tâche. Le général Raffaele Cadorna rentre dans cette catégorie. Son fils, l'ex-généralissime Luigi CADORNA, a élevé à sa mémoire un monument imposant sous la forme d'un livre, écrit au moyen des archives familiales et où l'on trouve de nombreux renseignements sur le rôle de l'armée dans la période finale du « Risorgimento<sup>5</sup> ». Après une jeunesse orageuse, le futur envahisseur de Rome devint officier en 1834; il prit part à la guerre de 1841, et, député en 1849, puis sous-secrétaire d'État à la Guerre, il fut chargé de dénoncer l'armistice sardo-autrichien. C'est son frère Carlo, ministre dans le cabinet Gioberti, qui, après le désastre de Novare, fut chargé de négocier avec le maréchal Radetzki un nouvel armistice. Dès lors, Raffaele Cadorna ne cessera plus, sauf de très courtes interruptions, d'appartenir au Parlement, tout en continuant

1. Voir *Revue historique*, t. CXLIV, p. 78-79.

2. *Cavour et l'unité italienne*, t. I. Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, iv-364 p.

3. Nicola Cani, *Camillo Benso di Cavour*. Biblioteca del popolo. Milano, Sonzogno, 1919, in-16, 59 p.; Anna De Mari, *Camillo di Cavour e Ottone di Bismarck*. Perugia, Unione tipografica cooperativa, 1919, in-8°, 34 p. — La traduction du *Cavour* de Treitschke a paru à Florence en 1921.

4. *I miei ricordi*. Edizione integra con l'aggiunta di pagine inedite, 2<sup>e</sup> éd. Firenze, Barbèra, 1920, in-18, xv-552 p. 10 l.; *I miei ricordi e scritti politici e lettere*. Biblioteca classica Hoepliana. Milano, Hoepli, 1921, in-18, xl-533 p. 12 l. 50; *I miei ricordi*. Firenze, Salami, 1922, in-18, 570 p. 6 l. — M. Adolfo Colombo a, d'autre part, publié, pour la « Società per la storia del risorgimento italiano, Comitato piemontese », les *Carteggi e documenti diplomatici inediti* du neveu de l'homme d'État, le diplomate piémontais Emanuele d'Azeglio. Torino, tip. Palatino, 1920, in-8°, CLXXX-490 p. 12 l.

5. *Il generale Raffaele Cadorna nel risorgimento italiano*. Milano, Treves, 1922, in-8°, 401 p.

de progresser dans la hiérarchie militaire. Lieutenant-colonel en 1859, décoré par Napoléon III après San-Martino, il fut chargé par Ricasoli d'organiser les forces militaires de l'Italie centrale. En 1866, il commandait un corps d'armée pendant la malheureuse campagne contre l'Autriche, puis parvint à réprimer l'insurrection de Palerme; quoique très fervent catholique, il se trouvait amené à prendre des mesures énergiques contre le clergé sicilien, en particulier contre le clergé régulier. Quatre ans plus tard, il dirigeait l'expédition de Rome, qu'il a d'ailleurs racontée lui-même<sup>1</sup>. De 1873 à 1877, commandant à Turin, il remania tout le système défensif du côté de la frontière française, qui paraissait inquiétante au gouvernement italien. Le général Mezzacapa et ses amis radicaux réussirent à le faire mettre à la retraite, brutalement, le 17 mai 1877. De cette date à sa mort, qui survint le 6 février 1897, il continua de mener une vie fort active, participant à la vie parlementaire et à l'activité des sociétés savantes et charitables du pays. Général à poigne, plus politique que politicien, Raffaele Cadorna, en prenant part aux grandes guerres du « Risorgimento », en réduisant à Florence, à Chieti, à Palerme les oppositions régionales, mérite d'être compté parmi les artisans les plus honorables de l'Italie moderne.

Avec les souvenirs de M. Ferdinando MARTINI, on pourrait presque croire que le grand-duc de Toscane doit être compté dans cette phalange<sup>2</sup> : du moins, selon l'expression de M. U. OJETTI<sup>3</sup>, on peut se permettre d'honorer non seulement ceux qui ont fait l'Italie, mais ceux qui l'ont laissé faire, et l'archiduc Léopold II peut être considéré comme de ceux-ci. M. Martini nous trace, en effet, un portrait assez sympathique de ce prince autrichien : il est vrai que l'oncle de l'auteur était un des ministres toscans de 1859. Précisément, c'est ce qui permet à M. Ferdinando Martini de fournir des détails savoureux sur la Florence d'alors et sur la journée révolutionnaire, si l'on peut dire, du 26 avril 1859. — Un chapitre détaché des souvenirs de M. F. Martini est consacré à des hommes politiques bien différents de ceux qu'il a connus, dans sa jeunesse, à Florence, aux radicaux Guerrazzi et Brofferio<sup>4</sup>. Guerrazzi était un Florentin, ce qui permet à M. Martini de nous donner des détails intéressants sur l'administration de la Toscane depuis le départ de

1. *La Liberazione di Roma*, 1889.

2. *Confessioni e ricordi (Firenze granducale)*, t. 1. Firenze, Bemporad, in-18. 9 l.

3. *Corriere della sera*, 6 juin 1922.

4. *Due dell'estrema. Il Guerrazzi e il Brofferio. Carteggi inediti (1859-1866)*. Firenze, Le Monnier, 1920, in-8°, 185 p. 12 l. En 1890, M. Martini avait publié l'*Epistolario* de Guerrazzi.

Léopold II jusqu'à l'union au Piémont. Guerrazzi était à ce moment-là à Gènes et il écrivait ses inquiétudes à Brofferio, car il entrevoyait comme possible une restauration grand-ducale appuyée par Napoléon III. Les deux amis s'entendent pour critiquer dans leurs lettres la politique des conservateurs au pouvoir : Cavour à Turin, Ricasoli à Florence, et, après avoir été élus tous deux au Parlement de la huitième législature, pour attaquer le cabinet Cavour; plus tard, c'est le cabinet Rattazzi, dont l'imprévoyance a suscité le mouvement garibaldien de Sarnico (mai 1862), qui est l'objet des violences de Guerrazzi, au point de susciter un duel entre le député radical et le ministre de la Guerre Petitti. Brofferio, malade depuis 1865, mourut le 25 mai 1866, laissant son compagnon de lutte encore plus désespéré devant les hésitations et les fautes de la politique italienne. M. Martini n'aime guère, évidemment, les deux radicaux dont il publie les lettres; mais celles-ci constituent un document fort intéressant pour l'histoire de l'Italie de 1860 à 1866.

Pour l'Italie tout à fait contemporaine, nous avons à notre disposition un certain nombre d'éléments biographiques dont il convient de dire quelques mots. En attendant que nous puissions parler des *Mémoires* de M. GIOLITTI<sup>1</sup>, nous devons signaler les extraits de ses discours, présentés par M. Luigi SALVATORELLI dans la collection « *Il pensiero politico moderno*<sup>2</sup> ». C'est en 1882 que M. Giolitti est entré dans la politique, et qui sait si cet octogénaire ne reviendra pas encore au pouvoir? Ses dictatures multiples s'expliquent non pas par la valeur de ses idées personnelles, mais par les difficultés de toute espèce qui ont assailli l'Italie contemporaine et que M. Giolitti a su résoudre par des moyens d'opportunisme. En particulier, la neutralité gouvernementale en matière de conflits sociaux a toujours paru systématique dans les divers gouvernements présidés par M. Giolitti qui, cependant, n'a pas craint de s'appuyer sur l'extrême-gauche, de solliciter le concours de socialistes qualifiés, d'installer en Italie le suffrage universel. Empiriste, M. Giolitti a caractérisé lui-même sa méthode dans un discours qui date de 1901 : « *Il mio sistema, apparentemente semi rivoluzionario, sarà il solo veramente conservatore.* » Mais l'empirisme gouvernemental a permis la création ou la continuation des groupements qui, à droite ou à gauche, refusaient de se soumettre à la discipline nationale.

1. Une édition française en a paru par les soins de M<sup>me</sup> Carrère (Paris, Plon, 1922, in-8°). Nous y reviendrons.

2. *Giolitti*. Milano, Casa editrice Risorgimento Caddeo e C., 1920, in-18, xxviii-108 p. — Voir également sur M. Giolitti l'activité très pénétrante de M. C. Barbagallo dans *Rivista d'Italia*, 15 août 1920.



M. Sidney Sonnino, disparu récemment, paraissait, au contraire de M. Giolitti, posséder une doctrine politique à laquelle ses façons distantes donnaient une sorte d'allure doctrinaire. MM. G. RABIZZANI et G. RUBBIANI ont bien montré comment Sonnino se rattache au mouvement centriste florentin<sup>1</sup>. Sa vie parlementaire a commencé, comme celle de M. Giolitti, en 1882; ministre en 1893 dans un cabinet Crispi, il prit pour la première fois en 1906 la présidence du Conseil. En politique intérieure, il s'est montré assez ferme et même autoritaire. En matière extérieure, il a été un fervent triplicien, il s'est toujours révélé partisan de la diplomatie secrète, et si, pendant la grande guerre, il a servi la politique de l'Entente, il ne l'a fait qu'en vue d'agrandir sa patrie, dans un sentiment très puissant d'orgueil national et avec la méthode étroite qui devait trouver sa sanction dans la chute du cabinet Orlando, où il détenait le portefeuille des Affaires étrangères (19 juin 1919).

M. SALANDRA, qui a joué un rôle considérable au début de la guerre, a publié lui-même ses *Discorsi della guerra*<sup>2</sup>. Patriote et chrétien, on y trouve les idées maîtresses d'un des chefs de la droite, qui n'a introduit son pays dans l'immense conflit qu'au nom de l'« égoïsme sacré », pour reprendre l'expression de son fameux discours adressé au personnel des Affaires étrangères le 18 octobre 1914. Dans son recueil, on retrouve ceux qu'il prononça le 3 décembre 1914 sur la neutralité armée, le 20 mai 1915 sur les pleins pouvoirs, etc. Mis en minorité à propos de l'offensive autrichienne dans le Trentin, en juin 1916, M. Salandra ne cessa pas pour cela d'agir en faveur de la guerre contre les Empires centraux et même, dans son discours de Bari du 7 mai 1921, au cours de sa campagne électorale, il insistait sur les fruits de la paix obtenue grâce à la victoire.

En dehors de quelques socialistes groupés autour de Leonida Bissolati<sup>3</sup>, peu d'hommes politiques de l'extrême-gauche ont été

1. Sonnino. Collection « Il pensiero politico moderno ». Milano, Casa editrice « Risorgimento » Caddeo e C., 1920, in-18, xi-134 p. Cf. V. Riccio, Sonnino, dans *Rivista d'Italia*, 15 novembre 1920. — M. Amedeo Giannini vient de faire paraître les *Discorsi per la guerra* de Sonnino (Foligno, Campitelli, 1922. 10 l.); cf. *Corriere della sera*, 10 novembre 1922. — Sur M. Orlando, en dehors du livre que nous signalerons plus loin de M. L. Hauteœur, p. 242, cf. Mario Ferrara, dans *Italia che scrive*, novembre 1922.

2. *I discorsi della guerra con alcune note*. Milano, Treves, 1922, in-8°, xvi-209 p.

3. Nous n'avons pas reçu : Ferruccio Rubbiani, *Il pensiero politico di Leonida Bissolati*. Firenze, Battistelli, 1921, in-18, 240 p. 8 l. Cf. R. Caggese, Leonida Bissolati, dans *Rivista d'Italia*, 15 mai 1920.

favorables à la guerre. L'une des plus fortes personnalités du socialisme italien traditionnel, M. Filippo TURATI, s'est raconté lui-même en réunissant dans un volume ses principaux articles parus dans la revue toujours active la *Critica sociale*<sup>1</sup>. Il y apparaît, lui aussi, comme un empirique, mais un empirique animé par un idéal supérieur, qui essaye d'adapter le socialisme à l'Italie, en dépit de l'hostilité de la bourgeoisie apeurée et des violences « anarchiques » de la plèbe ignorante; hostile à la guerre, sans doute, mais sympathique à la grandeur de la nation, M. Turati se montre, dans ses dernières manifestations d'écrivain et de parlementaire, un critique avisé de la paix de Versailles et du programme maximaliste des soviets : rien ne montre mieux la force de son esprit politique que la réalisation actuelle des pronostics dont est remplie la *Critica sociale*. — M. Gerolamo LAZZERI a complété le précédent recueil par un choix de textes et de discours émanant de M. Turati, avec une bonne préface consacrée à celui que M. Salucci qualifiait d'un « artiste du socialisme ». Il y explique les raisons qui ont fait passer M. Turati de sa primitive intransigeance au pragmatisme politique et sa situation parmi les « neutralistes » de 1915; il rattache l'idée centrale du discours du 26 juin 1920 — le fameux « Rifare l'Italia » — à tout l'ensemble du système turatien, où l'avènement du socialisme n'est considéré comme possible que dans une Italie forte et démocratique<sup>2</sup>.

L'antithèse du « turatisme » et du « giolittisme » est fournie par le personnel du « fascisme ». Nous aurons l'occasion de revenir sur M. Mussolini<sup>3</sup>; disons dès maintenant que l'essentiel de l'idéologie fasciste provient du nationalisme, dont l'apparition date d'une vingtaine d'années et dont M. VALLIS, à propos d'un des *leaders* nationalistes, M. Enrico Corradini, a ébauché une esquisse<sup>4</sup>. — Beaucoup d'hommes sont morts pour l'idéal nationaliste. M. R. DEMOGNE a ainsi raconté la carrière de Jacques Vénézian<sup>5</sup>, un Triestin, qui s'était fait naturaliser Italien, participa à la fondation de la

1. *Trent' anni di Critica Sociale*. Bologna, Zanichelli, 1921, in-18, 345 p. 16 l. Ce recueil a été préparé par M. Alessandro Levi.

2. *Filippo Turati con una copiosa scelta di pagine dagli scritti e dai discorsi parlamentari*. Collection « Il Pensiero politico moderno ». Milano, Casa editrice « Risorgimento » Caddeo e C., 1921, in-18, 229 p. 6 l. Joindre : G. Marotti, *Filippo Turati*, dans *Rassegna internazionale*, juin-juillet 1922.

3. Dans la « Biblioteca di propaganda e cultura fascista » est parue une édition de ses *Discorsi politici*. Roma, Tipografia del « Popolo d'Italia », 1921, in-18, 206 p.

4. *Un impérialiste italien : Enrico Corradini*, dans la *Grande Revue*, octobre 1922.

5. *Un patriote italien*, dans *Études italiennes*, octobre 1921.

Société « Dante Alighieri », enseigna aux Universités de Camerino et de Bologne, et, comme lieutenant de réserve, fut tué le 20 novembre 1915. — Nazario Sauro eut un autre sort. M. Carlo PIGNATTI-MORANO a exposé la vie et la mort de ce héros dans un livre de type hagiographique, mais nourri de documents et de renseignements fort intéressants<sup>1</sup>. Né à Capodistria le 20 septembre 1880, capitaine de grand cabotage en 1904, Sauro partait dès septembre 1914 pour l'Italie, en disant, dans son dialecte vénitien : « Xe l'ora nostra » ; il évitait ainsi d'être mobilisé dans l'armée autrichienne et, bientôt, il était utilisé dans la flotte italienne. Nous ne rappellerons pas les opérations variées, délicates, auxquelles il prit part. C'est au cours d'une de celles-ci que l'échouement du *Pullino*, le sous-marin où il était embarqué, le fit tomber aux mains des Autrichiens. Son procès fut rapidement mené : sa mère et sa sœur furent convoquées au conseil de guerre, et il y eut là des scènes vraiment tragiques, car les deux femmes eurent assez de volonté pour nier que ce fût Nazario Sauro qu'on leur présentait. Il fut pendu, criant encore « Vive l'Italie, mort à l'Autriche », et enseveli dans une bière sans couvercle, horreurs qui rappellent celles que les Autrichiens commirent, en 1849, contre le garibaldien Ugo Bassi<sup>2</sup>.

1. *La vita di Nazario Sauro e il martirio dell' eroe dai documenti ufficiali del processo*. Milano, Treves, 1922, in-8°, xi-223 p. Cf. le compte-rendu de F. Geraci dans *Rivista marittima*, avril 1922.

2. Nous donnons ici en bloc quelques indications touchant les grands étrangers qui ont été en rapport en Italie dans la période considérée : André Chénier, dont M. Pierre de Montera a étudié les relations avec nombre d'Italiens (*Nouvelle Revue d'Italie*, 25 février, 25 mars, 25 mai 1921); Paul-Louis Courier, dont les *Lettres d'Italie* vont être rééditées par M. P. de Bétouzet; Stendhal, qui est toujours l'objet de travaux importants (cf. Ettore Allodoli, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 décembre 1920, où est publiée une lettre intéressante sur la littérature italienne en 1825; Jean de Pierrefeu, à propos de la *Chartreuse de Parme*, dans le *Journal des Débats*, 20 septembre 1922); Sainte-Beuve, dont le *Voyage en Italie, notes inédites*, a été récemment publié (Paris, Crès, 1922, in-18, 6 fr. 60); Balzac, qui a fait l'objet d'un travail de M. Giuseppe Gigli (*Balzac in Italia*. Milano, Treves, 1920. Cf. le compte-rendu de M. M. Muret, dans le *Journal des Débats*, 19 août 1921); Prosper Mérimée, dont les voyages en Italie, en particulier en 1859, ont été exposés par M. Arthur Chuquet à l'Académie des sciences morales et politiques, séance du 25 septembre 1920; Ernest Renan, dont on a publié les lettres italiennes de 1849 dans la *Revue de Paris*, 15 mars 1921. — Pour les écrivains anglais, cf., pour Swinburne, M<sup>me</sup> Charlotte Renauld, *Charles-Algeron Swinburne et l'Italie*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 octobre 1920 (le poème *Song of Italy*, de 1867, a été écrit après une entrevue avec Mazzini); pour Byron, Corrado Zacchetti, *Lord Byron e l'Italia*. Palermo, Biblioteca Sandron di scienze e lettere, 1920, in-18, viii-124 p. 7 l., et Roger Boutet de Monvel, *Lord Byron en Italie*, dans la *Revue de la semaine*, 30 décembre 1921 et

HISTOIRE PAR PÉRIODES. — XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE-1815. — M. Francesco LEMMI a publié un groupe intéressant de documents sardes : ce sont les dépêches écrites, depuis la convocation des États-Généraux jusqu'à la paix de Paris du 5 mai 1796, par le comte de Front, à Londres; le marquis de Brenn, à Vienne; le comte Fontana et le marquis Di Parella, à Berlin; comme les dépêches du marquis de Cordon, qui représentait la Sardaigne en France, ont été déjà publiées, on trouvera dans le présent recueil seulement quelques-unes des dépêches du secrétaire Porta, resté à Paris après le départ de l'ambassadeur et jusqu'à la chute de Louis XVI<sup>1</sup>. Ces documents, qui ont un véritable intérêt pour l'histoire de l'Europe, en offrent également un pour celle de l'Italie, car il est important de se rendre compte de quelle façon étaient interprétés dans les milieux officiels sardes les événements de la Révolution française. — M. R. LATOUCHE a fait connaître au Congrès des sociétés savantes de 1922, d'après la correspondance de l'intendant Mattone di Benevello, dans quelles conditions le comté de Nice a été conquis par la France en 1792<sup>2</sup>.

M. Vittorio ADAMI a raconté pourquoi et comment l'archiduc Ferdinand fit arrêter les ambassadeurs français Sémonville et Maret en 1793<sup>3</sup>.

Au moyen des papiers du vice-podestat de Feltre, Andrea di Francesco Vitturi, et du journal tenu par le cousin de celui-ci, Pietro di Andrea Marcello, M. J. BRATTI a brossé un très vivant tableau de la vie à Venise à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. — M. J. CHIUPANI a retracé l'un des épisodes de la décomposition de la république vénitienne<sup>5</sup>.

7 janvier 1922. — Pour les écrivains allemands, cf. Jean Bourdeau, *Schopenhauer en Italie*, dans le *Journal des Débats*, 4 novembre 1920.

1. *Diplomatici sardi del periodo della Rivoluzione (1789-1796)*. Extrait des « *Miscellanea di storia italiana della R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie de la Lombardia* », III, t. XIX. Torino, Collegio degli Artigianelli, 1920, in-8°, 36 p.

2. Cf. la *Révolution française*, avril-juin 1922, p. 147-148. — Nous n'avons pas vu : C.-F. Savio, *la Vita saluzzese dal 1792 al 1804 nel diario di Giuseppe Poeti*. Saluzzo, Bovo e C., 1921, in-8°, 234 p. 10 l.

3. *Un' operazione di polizia diretta dall' arciduca Ferdinando nel 1793 : l'arresto di Sémonville e Maret, ambasciatori francesi*. Extrait du *Periodico della Società storica comense*, t. XXIV. Como, Ostinelli, 1921, in-4°, 69 p.

4. *La Fine della Serenissima*, dans « *Miscellanea di storia veneta edita per cura della R. Deputazione di storia patria* ». Venezia, 1917, I-VIII, 1-233 p. — Cf. R. Cessi, *la Crisi agricola negli stati veneti a metà del secolo XVIII*: Venezia, R. Deputazione, etc., 1921, in-8°, 50 p.

5. *I Veneti traditi e il Congresso di Bassano del 1797*, dans *Nuovo Archivio veneto*, janvier-juin 1920.

En étudiant la situation de l'Église dans l'archiduché de Toscane au XVIII<sup>e</sup> siècle, M. Niccolò RODOLICO a été amené à s'occuper de l'importante personnalité du fameux évêque de Pistoie, Scipione Ricci : de là un curieux volume, qui est plutôt un recueil d'essais qu'un livre<sup>1</sup>, mais qui intéresse à l'histoire du jansénisme en Italie. Le groupe de théologiens qui s'est organisé autour de Ricci, les *Novelle letterarie*, la *Gazzetta ecclesiastica*, l'Académie des saints apôtres Pierre et Paul, les *Annali ecclesiastici*, les rapports de Ricci avec le chanoine français Gabriel-de Bellegarde, qui a été son fournisseur de livres, et l'abbé Clément, le futur évêque constitutionnel de Versailles, ont été étudiés avec soin par M. Rodolico. Celui-ci montre les sympathies des jansénistes italiens pour les nouveautés françaises : nationalisation des biens du clergé, lutte contre les réguliers, constitution civile du clergé, et si quelques-uns d'entre eux, comme l'évêque de Noli, Mgr Solari, firent machine en arrière, Ricci resta en relations suivies avec l'abbé Grégoire. Ainsi, le jansénisme s'associe-t-il, très nettement, en Italie, avec le radicalisme politique<sup>2</sup> ; la démocratie ne lui fait pas peur, et il voit dans l'invasion française une punition des mauvais princes et des prêtres hypocrites. Ainsi Ranza fera-t-il du Christ un jacobin et fondera-t-il l'*Amico del popolo*, *giornale repubblicano evangelico*, Poggia dirigera-t-il le *Repubblicano evangelico*. Les jansénistes modérés eux-mêmes demandent que l'État surveille l'enseignement donné par l'Église, s'occupent, en 1797, de réunir un synode national et, quand Rome tombe sous les coups des Français, entrevoient la possibilité de fonder une Église nationale. C'est que le jansénisme italien est très dur pour la papauté, et Ricci lui-même s'est abouché avec Saliceti, commissaire de la France à Rome, pour la suppression des congrégations romaines.

Il faut se rendre compte de tout ce mouvement d'idées dans l'Italie du XVIII<sup>e</sup> siècle pour comprendre la facilité relative avec laquelle la France allait lui imposer sa domination. A Parme, c'est un Français même, Guillaume du Tillot, qui, en y appliquant les thèses du mercantilisme industriel, avec quelques velléités physiocratiques, détermine un progrès économique où la bourgeoisie se taille une

1. *Gli amici e i tempi di Scipione dei Ricci*. Firenze, Le Monnier, 1920, in-18, XII-239 p. 6 l. 50. — Cf. un travail analogue de M. Rota, paru il y a quelques années, sur *Il Giansenismo in Lombardia e i prodromi del Risorgimento*, dans *Studi in onore di G. Romano*, Pavie, 1901. — On a noté dans ce *Bulletin* ce qui rattache Manzoni et Mazzini au jansénisme.

2. Cf. E. Rota, *G. Poggi e la formazione psicologica del patriota moderno*, dans *Nuova rivista storica*, mai-août 1922. — Nous n'avons pas vu le t. III



large part<sup>1</sup>. Ces facteurs matériels et idéologiques s'épaulent dans l'histoire du « Risorgimento », et si leur action convergente est indéniable, du moins n'est-il pas toujours aisé de l'analyser. C'est ce qu'a essayé de faire, en partie, et sans y réussir bien nettement, M. R. PETIET<sup>2</sup>. Tout l'effort des historiens qui s'attelleront à l'étude de la domination française en Italie devra tendre à cette analyse.

On ne le retrouve pas dans le livre, mal composé, écrit à la diable, rempli d'anecdotes un peu longues, mais aussi de citations assez démonstratives, de M<sup>me</sup> (?) Jehan d'IVRAY sur la *Lombardie au temps de Bonaparte*<sup>3</sup>. — Une des sources indispensables pour cette période est constituée par les procès-verbaux des assemblées législatives, éditées par MM. C. MONTALCINI et A. ALBERTI<sup>4</sup>. — Une autre l'est par les journaux, parmi lesquels les feuilles semi-officielles publiées par les Français, comme le *Courrier de l'armée d'Italie*<sup>5</sup>. D'ailleurs, avant de songer aux synthèses prématurées, il convient sans doute de faire des sondages approfondis dans chaque région<sup>6</sup>.

de R. Caggese, *Firenze dalla decadenza di Roma al Risorgimento d'Italia*. Firenze, Bemporad, 1921, in-18, 600 p. — Voir la note mise par M. B. Sancholle-Henraux en tête des notes de voyage du chevalier Luigi Angiolini, diplomate toscan, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 novembre 1921.

1. Umberto Benassi, *Guglielmo du Tillot. Un ministro riformatore del secolo XVIII*, 3<sup>e</sup> partie. Parma, Reale Deputazione di storia patria, 1921, in-8°, 188 p. — Pour Rome, il faut bien à signaler en dehors des billets sans importance du cardinal de Bernis, publiés, d'ailleurs, très soigneusement par MM. M. Migon et J. Burlet-Darsiles dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 juin et 25 juillet 1922, et du livre du cardinal Gasquet, *Great Britain and the Holy See, 1792-1806*. Rome, Desclée, 1919, in-8°, 59 p., que nous n'avons pas reçu. — Pour Naples, cf. l'étude de M. A. Mathiez sur *Un Italien jacobin : le chevalier Louis Pio*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 janvier 1921.

2. *Influence de la Révolution française sur le « Risorgimento »*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 mars et 25 avril 1922. — Cf., comme tableau général de la domination française en Italie, un article de M. Trevelyan dans le numéro spécialement édité par le *Times* pour le centenaire de Napoléon I<sup>er</sup>, le 5 mai 1921 (p. x-xi), et le chapitre de M. H. Rose dans la *Cambridge modern history*, t. VIII, chap. XVIII, p. 553-593.

3. Paris, Crès, 1919, in-8°, 367 p. 7 fr. 50.

4. *Assemblee della repubblica cisalpina*, t. III-IV. Reale Accademia dei Lincei. Bologna, Zanichelli, 1919, in-8°, 919 et 924 p. — Nous reviendrons plus en détail sur cette importante publication.

5. Cf. Georges Bourgin, *les Journaux de Bonaparte en Italie*, dans *Revue des Études napoléoniennes*, mai-juin 1922. — M. Lacour-Gayet a montré à l'Académie des sciences morales et politiques comment, en 1800, Bonaparte, général-journaliste, devint membre de l'« Institut national cisalpin », qui est l'ancienne « Académie de Bologne » et sera, en 1802, l'« Institut national italien ».

6. A signaler : Henry Morel-Journel, *la Politique de Bonaparte en pays*

La réaction de 1799 amorce les fusions futures, grâce au départ forcé et à l'exil des patriotes : M. N. FERORELLI a ainsi suivi de Naples en Lombardie les révolutionnaires menacés par les juntes bourbonniennes<sup>1</sup>. C'est à Milan, en effet, que la main de Bonaparte va rallumer de nouveau le foyer unitaire de la péninsule. — M. Albert PINGAUD, l'historien si pénétrant de la République italienne<sup>2</sup>, a placé les jalons d'une histoire du royaume d'Italie qu'il doit nous donner : il en a étudié le cadre géographique, l'organisation constitutionnelle et le personnel politique<sup>3</sup>; dans la participation des corps italiens à la guerre contre l'Autriche en 1805, il voit une sorte de première guerre d'indépendance, aboutissant à une conquête nettement nationale, celle de la Vénétie<sup>4</sup>. Il faudra, pour que M. Pingaud achève la tâche que nous attendons de son activité, un grand labeur : les archives locales sont riches et les travaux de détail commencent à abonder<sup>5</sup>.

Un révolutionnaire italien, Angeloni, appellera Napoléon le « parricide<sup>6</sup> ». C'est pourtant à lui que songent quelques conspira-

occupé, d'après des documents recueillis à Vicence. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1921, in-18, VIII-66 p. 6 fr.; E. Cortesi, *Invasione francese nelle Romagne. Il triennio repubblicano a Ravenna*. Aquila, Officine grafiche Vecchioni, 1921, in-8°, 44 p.; Mary Maxwell Moffat, *Eleonora Fonseca and the napolitan revolution of 1799*, dans *The Quarterly Review*, avril 1921; B. Paolillo, *Barietta nel 1799*. Barietta, Dellisanti, 1921, in-8°, 80 p.; Bianca Caputo, *la Terra di Bari nel 1799*. Bari, Pansini, 1922, in-8°, 124 p.

1. *I patrioti dell'Italia meridionale rifugiati in Lombardia del 1796 al 1806*. Extrait de l'*Archivio storico per le provincie napoletane*, 1919, in-8°, 66 p. (avec une introduction bizarre, qui situe à l'année 1559 les débuts du « Risorgimento »).

2. Cf. Ch. Schefer dans le *Journal des Débats*, 26 mai 1920; Armand Barosi, *Bonaparte président de la République italienne*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, août 1921.

3. *Le Premier royaume d'Italie. I : les Institutions; II : les Hommes*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 décembre 1920, 25 mars, 25 avril, 25 mai 1921. — Cf. l'article du même dans la *Revue des études napoléoniennes*.

4. *La Guerre de 1805 en Italie*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 avril et 25 mai 1922.

5. Cf., pour les journaux, G. Bustico, *la Direzione di un periodico durante il regno d'Italia*, dans *Rivista d'Italia*, 15 avril 1861, et Paul Desfeuilles, *le Goût français à la fin du Consulat et les Italiens d'après la « Domenica »*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 octobre 1920; — pour le théâtre, G. Bustico, *la Censura teatrale a Novara durante il periodo napoleonico*, dans *Rassegna storica del risorgimento*, octobre-décembre 1920; — pour l'histoire locale, cf. U. Lenzi, *Napoleon a Bologna (21-25 juin 1805)*. Bologna, Zanichelli, 1921, in-18, 205 p. 9 l.; A. Campanini, *la Pace di Lunéville festeggiata a Reggio nell'Emilia*. Reggio, Cooperativa Lavoranti, 1921, in-8°, 30 p.; Anna Kuliscioff-Casotti, *Reggio e il suo dipartimento sotto il primo regno italico (1805-1814)*. Reggio, Cooperativa Lavoranti, 1919, in-8°, 111 p.

6. R. Manzoni, *I esult italiani nella Svizzera*, p. 64.

teurs italiens de 1814<sup>1</sup>, et ce n'est pas vers l'Italie, en effet, qu'il cingle, en quittant l'île d'Elbe<sup>2</sup>. Mais sa ruine va entraîner celle du rêve italien, et deux victimes en marquent l'écroulement : en 1814, le ministre Prina, dont la mort est racontée dans les lettres d'Andrea Borda à la famille Gallotta<sup>3</sup>; en 1815, Murat, dont M. Giuseppe Fiore expose le programme, inséré dans la fameuse proclamation de Rimini<sup>4</sup>.

1815-1848. — L'Italie redevenait en 1815 une simple expression géographique, modelée par les diplomates du Congrès de Vienne<sup>5</sup>. Les pays du Nord et du Sud retombaient au pouvoir des dynasties anciennes. M. Arturo SEGRE, au moyen des papiers du ministre sarde Alessandro di Vallesa, a montré ce qu'avait été la restauration en Piémont<sup>6</sup>. Vallesa — Vallaise, si l'on traduit en français — travailleur et ferme, s'est trouvé en présence de problèmes difficiles : l'agitation des partis en Italie, les ambitions contradictoires des puissances en Europe, le déficit financier et la menace génoise en Piémont, puis la participation de l'armée sarde à la guerre contre la France, l'expulsion, qui en fut la conséquence, de tous les Français des États de Sardaigne, la réintégration au Piémont de toute la Savoie, telles sont les questions qu'il lui a fallu traiter et qu'il a, somme toute, heureusement résolues. Parmi les documents publiés par M. Segre figurent de curieuses lettres écrites de Paris par l'ambassadeur Alfieri di Sostegno, de Vienne par Marzano, de Gênes par Collegno, de Lombardie par le chevalier Veggi, et un relevé dressé par la police des personnes suspectes de Gênes et des deux « Riviera ». — On trouvera moins de choses pour l'Italie du centre dans l'étude de M<sup>me</sup> Adele CURTI sur le duché de Parme<sup>7</sup> et dans le travail de

1. M. Mazziotti, *L'Affecta del trono d'Italia a Napoleone I esule a l'Elba*, dans la *Rassegna storica del Risorgimento*, janvier-mars 1920.

2. Cf. A. Chuquet, *le Départ de l'île d'Elbe*. Paris, Leroux, 1921, in-8°, chap. iv. — Sur l'Italie en 1814-1815, voir A. Berlam, *Gioachino Murat. Schizzo storico*. Monfalcone, Corsi, 1922, in-16, 102 p.

3. G. Gallavresi, *Il carteggio intimo di Andrea Borda*, dans *Archivio storico lombardo*, mars 1921.

4. *A la ricerca della paternità del proclamo di Rimini di G. Murat*. Avelino, Pergola, 1920, in-8°, 24 p. 2 l.

5. C. André Maurel, *la Rive gauche du Rhin et le royaume de Naples au Congrès de Vienne*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 septembre 1920.

6. *Il primo anno del ministero Vallesa (1814-1815). Saggio di politica sarda, interna ed estera nel primo anno della Restaurazione*. Extrait de la *Biblioteca di storia italiana recente*, t. X. Torino, Tipografia degli Artigianelli, 1921, in-4°, 411 p. (dont 124 p. de texte, le reste de documents).

7. *Alla polizia, censura e spirito pubblico nei ducati parmensi, 1816-1829*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, juillet-septembre 1922.

M. Armando CODOLINI sur le « Buon governo » romain<sup>1</sup>. — Il y a quelques éléments utilisables, d'autre part, dans le gros volume consacré par M. Gino ARIAS au problème du « Mezzo giorno », en particulier des statistiques démographiques d'un certain intérêt pour l'histoire<sup>2</sup>.

Contre la réaction menée par les princes allaient travailler les sociétés secrètes<sup>3</sup>, aboutissant à l'explosion carbonarique de 1820-1821. La première étincelle s'allume dans le Midi<sup>4</sup>, mais c'est au Piémont que le feu paraît d'importance, et le centenaire du mouvement a suscité en 1921 l'apparition d'un certain nombre de travaux<sup>5</sup>. M. Pietro EGIDI, dans une substantielle étude, analyse les conditions des classes sociales en Piémont, les idées des groupements libéraux, le rôle de Marie-Thérèse d'Autriche et de l'écuyer Cordero de Roburant à la cour royale, et fait un récit sommaire de la révolution de mars 1821<sup>6</sup>. Cette révolution avait été précédée au milieu du mois de janvier par des désordres, dont les étudiants furent responsables, au théâtre d'Angennes et à l'Université, et qui permirent à l'opposition libérale de s'organiser<sup>7</sup>. — Deux des acteurs du drame piémontais nous ont laissé leurs souvenirs, d'un grand intérêt pour leur psychologie propre et l'interprétation même des événements. L'un est Santorre di Santarosa; l'infati-

1. *L'Amministrazione pontificia del Buon Governo*. Extrait de *Gli archivi italiani*. Siena, Lazzeri, 1920, in-8°, 73 p.

2. *La Questione meridionale*. T. I : *le Fondamenta geografiche e storiche del problema. L'emigrazione*. Bologna, Zanichelli, s. d., [1921,] in-8°, xii-518 p.

3. Cf. Francesco Lemmi, *Uno Sciopero della fame nelle prigioni di Roma nel 1819*. Torino, Bocca, 1922, in-8°, 19 p.; G. de Ninno, *I carbonari di Cassano-Murge nel risorgimento italiano (1814-1830)*. Bari, Pansini, 1921, in-8°, 52 p.; Carlo Nardi, *la Vita di Francesco Salvi (1759-1832)*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-septembre 1920.

4. Cf. M. Schipa, *Cause e importanza della rivoluzione napoletana del 1820*, dans *Archivio storico per le provincie napoletane*, 1920, fasc. 1-2; A. Lucarelli, *Acquaviva delle Fonti nel rivolgimento napoletano del 1820-1821, notizie e documenti*. Bari, Società tipografica pugliese, 1921, in-8°, 53-xxxvii p.

5. Nous n'avons pas reçu : Alfredo Comandini, *Il 1821 : commemorazione centenaria*. Milano, Treves, 1921, in-8°, 102 p.; Alessandro Luzio, *La Rivoluzione piemontese nel 1821*. Torino, Parana, 1921. 10 l. — Cf. également U. Tegani, *Cronache di cent'anni fa*, dans le *Corriere della sera*, 20 novembre 1921.

6. *La Rivoluzione piemontese del 1821*. Viterbo, Cooperativa tipografica Unione, 1921, in-8°, 32 p. 3 l.

7. Pietro Egidi, *I moti studenteschi di Torino nel gennaio del 1821*. Torino, 1922, in-4°, 146 p.

gable M. Alessandro Luzio a publié, le traduisant d'après l'original français, le fameux texte rédigé dès 1821 en réponse à l'histoire tendancieuse de Beauchamp<sup>1</sup>. Les notes de l'éditeur sont très intéressantes, et il a ajouté à l'ouvrage de Santarosa des jugements portés par Cousin en 1838 et 1857 sur son ami italien; tout en constatant l'échec de l'entreprise tentée par Santarosa, Cousin la jugeait utile, car « l'arbre ne tombe pas au premier coup ». — M. A. COLOMBO, d'autre part, a publié, d'après un manuscrit recopié par Gioberti et l'original des archives Santarosa, un ouvrage inédit du patriote piémontais, dont le titre indique les tendances : *Delle speranze degli Italiani*, et qui se rattache à la lignée des ouvrages de Gioberti et de Balbo<sup>2</sup>. Cet écrit, composé de 1816 à 1820, a comme thèse centrale cette idée que l'Italie, qui a enseigné la civilisation aux hommes, ne devrait être asservie à personne. Dur pour la France et pour l'Autriche, Santarosa prêche aux Italiens l'unification de leur pays sous le sceptre d'un prince savoyard, qui profiterait de la situation pour battre les Autrichiens. Ainsi, ce livre, tout bouillonnant de patriotisme, est comme le programme de la révolution de 1821. — Charles-Albert de Carignan était le prince auquel songeaient les libéraux piémontais. Les a-t-il trompés, se sont-ils trompés sur son compte? Le débat reste toujours engagé, mais il est intéressant de relire les *Memoriali* du prince lui-même, réédités par M. G. GALLAVRESI<sup>3</sup>. Cette « autodéfense<sup>4</sup> », écrite originairement en français, comprend plusieurs textes datant de 1821 et 1839, auxquels l'éditeur a joint des documents complémentaires, en particulier un récit de Rodolphe de Maistre, écrit, en quelque sorte, sous la direction de Charles-Albert. Le prince veut rejeter sur les étrangers, le Français Dalberg et l'Espagnol Bardaxi, et sur les clubs genevois la responsabilité des événements; il affirme très fortement que les libéraux piémontais, sans doute, sont venus le mettre au courant de leurs projets, mais qu'il les a engagés très vivement à ne pas aller outre; il avoue d'ailleurs qu'il a mis au courant des menées révolutionnaires le ministre de la Guerre, et, personnellement, il est resté en expectative jusqu'au moment où il s'est retiré sur Novare; s'il

1. *La Rivoluzione piemontese nel 1821, coi ricordi di V. Cousin sull'Autore*. Milano, G.-B. Paravia, s. d., [1920.] in-18, xv-220 p. 10 l.

2. Collection « Risorgimento ». Milano, Casa editrice « Risorgimento », 1920, in-18, LXXXIII-123 p. Cf. l'important article de M. Pietro Silva, *I moti del 1821*, dans *Corriere della sera*, 22 mai 1921.

3. Carlo-Alberto di Savoia, *Memoriali. Collezione di memorie*, n° 13. Milano, Facchi, s. d., in-18, 207 p.

4. C'est l'expression de M. Pietro Silva (*l'Autodifesa d'un principe*) dans un autre article du *Corriere della sera*, 21 janvier 1922.



n'a pas attaqué les rebelles, c'est qu'il n'en avait pas reçu l'ordre du roi qui venait d'abdiquer; s'il a concédé la charte espagnole aux libéraux, il ne l'a fait que sous réserve de l'approbation du nouveau souverain et, roi lui-même, il n'a accordé aucune amnistie aux condamnés de 1821. Tel est le contenu de ce plaidoyer singulier, où, tout de même, il y a des réticences, des interprétations toutes naturelles chez l'homme qui disait : « Je suis entre le poignard des carbonari et le chocolat des Jésuites » : toute sa psychologie explique ainsi l'échec du mouvement qui gravitait autour de lui.

Dix ans d'absolutisme, et de nouveaux troubles éclataient en Italie. Ils se produisirent surtout en Romagne. M. Albano SORBELLI a publié quelques documents se rattachant à l'activité révolutionnaire de la « Consulta legislativa » de Bologne, en liaison avec les comités du gouvernement provisoire des provinces d'Urbin et de Pesaro en mars 1831<sup>1</sup>. — M. Guido BELLENGHI a rappelé, après M. G. Sforza<sup>2</sup>, et non sans de nombreuses erreurs de détail, le rôle du frère aîné de Napoléon III dans les événements romagnols : ce jeune carbonaro avait été assez naïf pour adresser à Grégoire XVI un appel où il lui demandait l'abandon du pouvoir temporel<sup>3</sup>. — Dans les petits duchés, Ciro Menotti essaie, de son côté, de briser le joug des Este à Modène; M. G. RUFFINI a ajouté quelques détails à ce qu'on savait à cet égard<sup>4</sup>. — Du Piémont, enfin, partent, à la même époque, quelques libéraux qui ont peu de confiance dans celui qu'ils estiment le « traître de 1821<sup>5</sup> ». — Ce n'est qu'en 1833 que les révolutionnaires napolitains font parler d'eux, avec la conjuration Rosaroll, sur laquelle M. le sénateur Matteo MAZZIOTTI nous renseigne abondamment, encore que les archives de Naples ne con-

1. *La Consulta legislativa nel governo delle provincie unite del 1831*. Bologna, Stabilimenti poligr. riuniti, 1921, in-8°.

2. Giovanni Sforza, *Un fratello di Napoleone III morto per la libertà d'Italia*. Nuovi studi. Lucca, Baroni, 1920, in-8°, 68 p.

3. *Napoleone Luigi Bonaparte (1804-1831). Note biografiche*. Firenze, Vallecchi, 1921, in-18, 107 p.

4. *Un contributo agli studi della Congiura estense di Ciro Menotti*, dans la *Rassegna storica del Risorgimento*, 1920. — Cf. A. Villani, *le Vicende di una sottoscrizione per onorare la memoria di Ciro Menotti a Parigi*, dans *Studi di storia... in onore di Naborre Campanini*. Reggio d'Emilia, 1921, in-8°.

5. Cf. A. Klüger, *Alcune notizie sul Piemonte e sui cospiratori e profughi italiani del 1830-1831*, dans *Rivista d'Italia*, 15 février 1921. — Nous pouvons signaler ici le travail de N. Brancaccio sur les *Campagne marittime della flotta sarda negli anni dal 1831 al 1841*, dans *Rivista marittima*, février et mars 1922, d'où il résulte que les navires sardes ont, dans cette période, navigué avec assez d'activité et participé à plusieurs démonstrations contre les ports barbaresques.

tiennent plus les dix-sept volumes manuscrits du procès qui en résulta<sup>1</sup>. Les trois frères Rosaroll et deux complices essayèrent, au printemps de l'année 1833, de supprimer le roi Ferdinand II et de lui substituer son frère Charles, prince de Capoue. La tentative, qui se rattachait aux efforts de la « Giovine Italia » mazzinienne, échoua, et, chose à noter dans les annales du gouvernement absolutiste de Naples, les conspirateurs furent graciés. — Dans les États pontificaux, l'agitation révolutionnaire détermina une dure répression, dont M. Ottorino MONTENOVESI, employant les documents du Tribunal supérieur de la sacrée consulte, a décrit les résultats<sup>2</sup> : les événements de Romagne devaient fournir à Massimo d'Azeglio la trame de son fameux ouvrage sur *I casi di Romagna*. — M. le commandant Henri WEIL, en publiant les lettres de Duault, consul de France à Ancône, a montré comment le départ, en 1838, des troupes françaises qui occupaient cette ville depuis 1832 provoqua de nombreuses catastrophes économiques<sup>3</sup>.

Il s'en faut qu'à cette époque de l'histoire italienne toute la vie politique se déroule à l'intérieur de la péninsule seulement. M. A. GHISLERI a publié le livre posthume du Dr Romeo MANZONI, député au Conseil national de Berne, sur la vie de certains réfugiés italiens en Suisse<sup>4</sup>. Aussitôt après l'échec de 1821, la Suisse, le canton de Genève surtout, accueillit de nombreux révolutionnaires. Mais ce n'est pas au menu fretin que s'intéresse M. Manzoni, et l'on trouvera dans son livre de curieux détails sur les aventures de personnages connus : Ugo Foscolo, la princesse Belgiojoso, Mazzini ; des renseignements fort intéressants sur les imprimeurs italiens de Suisse, principalement Ruggia et Ciani, dont les presses ont fourni tant d'ouvrages importants contre les princes italiens et contre la papauté. La ville de Lugano a été ainsi comme une espèce de petite république italienne, suspecte, d'ailleurs, aux autorités conservatrices du Tessin. — Ce n'est pas, d'ailleurs, que tous ces réfugiés italiens à l'étranger se fussent ralliés aux mêmes conceptions : nous en avons la preuve dans le livre de M. Antonio MONTI<sup>5</sup>, établi d'après les papiers

1. *La Congiura dei Rosaroll. Studio critico con documenti inediti*. Bologna, Zanichelli, 1921, in-18, vi-161 p. 8 l. 50.

2. *I casi di Romagna*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, juillet-décembre 1921.

3. *Ancône au lendemain du rappel de nos troupes (décembre 1838)*. Extr. des *Atti e memorie della R. Deputazione patria per la Romagne*, 4<sup>e</sup> série, t. XI, 1921.

4. *Gli esuli italiani nella Svizzera (Da Foscolo a Mazzini)*. Collection « Risorgimento », n° 3. Milano, Caddeo e C., 1922, in-18, xvi-175 p.

5. *Un dramma fra gli esuli*. Milano, Caddeo e C., 1921, in-18, viii-178 p.

de Cattaneo et de Ferrari qui sont conservés au musée du « Risorgimento » de Milan. Cet auteur expose avec précision le conflit qui éclata entre ces deux révolutionnaires, dont on a, plus haut, caractérisé les tendances<sup>1</sup>, et Mazzini, lors du mouvement milanais de 1848 : les premiers étaient résolument hostiles à l'intervention piémontaise et à la personne de Charles-Albert ; ils envisageaient l'appui de la France ; Mazzini acceptait, au contraire, la solution monarchique, où il voyait alors la solution nationale. La dramatique entrevue du 30 avril 1848 a été rapportée par Ferrari dans un écrit rédigé en 1852, sans doute pour figurer dans l'*Archivio triennale* de Cattaneo. Mais il y a autre chose que les récits de ces incidents dans le livre de M. Monti. On y trouve des indications nombreuses sur l'activité intellectuelle et patriotique des réfugiés italiens à Bruxelles, Paris, Londres, Bastia, Malte, Fribourg, Lausanne et Lugano, sur les entreprises d'éditions organisées par certains d'entre eux, en particulier la « Tipografia elvetica » de Capolago, sur l'action de groupements comme la « Società patria », dont le promoteur, Luigi Dottesio, finit par être arrêté et exécuté.

1848-1870. — Les causes du mouvement de 1848 sont variées ; nous avons dit que M. G. Prato en avait déterminé bon nombre d'origine économique<sup>2</sup>. Les libéraux et les révolutionnaires, encouragés par des événements comme l'élection de Pie IX, s'agitent : en Toscane, le « Buon governo » essaie en vain de limiter cette agitation, étudiée par M<sup>me</sup> Eufrosina PORCELLI<sup>3</sup>. — Les mazziniens s'organisent en France pour la révolution qui ne peut manquer d'éclater<sup>4</sup>. — Elle éclate en effet<sup>5</sup>, mais le particularisme est encore trop puissant pour qu'on puisse à la fois expulser l'étranger et organiser un système unitaire.

Au moyen des lettres du gouverneur de Savoie, M. G. PÉROUSE nous expose les tentatives des révolutionnaires italiens et lyonnais pour agiter et dominer la Savoie, tentatives durement réprimées par les populations<sup>6</sup>. — Pour la Lombardie, M. G. MACÀGGI a réédité

1. Voir plus haut, p. 209-210.

2. Voir *Rev. histor.*, t. CXL, p. 277 ; t. CXLIV, p. 78 et suiv.

3. *L'Agitazione liberale toscana studiata nelle filze segrete della polizia del Buon Governo (anni 1844-1846)*. Palermo, Scuola tipografica Bocconi del povero, 1919, in-8°, 73 p.

4. *Protocollo della « Giovine Italia ». Congrega centrale di Francia*, t. V. Imola, Cooperativa tipografica Galeati, 1921, in-8°, xxi-219 p.

5. Nous n'avons pas vu : Guido Tabet, *Quadri storici del Risorgimento. L'Italia nel 1848-1849*. Milano, Alfieri-Lacroix, s. d., in-fol., 13 tabl. 30 l.

6. *1848 en Savoie*, dans la *Savoie littéraire et scientifique*, 1920, p. 103-134.

l'ouvrage classique de Carlo Cattaneo sur les « Cinq journées<sup>1</sup> ». Ce récit, écrit aussitôt après l'amnistie de 1848, tend à prouver que le peuple milanais a été trahi par les nobles lombards et le roi piémontais. Cattaneo, qui avait pris une part si active à l'insurrection, s'est retiré de l'action politique dès l'arrivée de Charles-Albert à Milan, mais il a vu les événements d'assez près pour les décrire correctement et en analyser les causes avec précision. Seulement, la passion politique l'emporte chez lui, et, si Charles-Albert a commis des erreurs certaines au point de vue stratégique, il est évidemment exagéré d'affirmer qu'elles lui ont été dictées par son égoïsme dynastique. — La restauration du pouvoir autrichien se fit à Milan dans des conditions que M. C. PAGANI expose dans une étude à notre sens manquée<sup>2</sup>, mais elle s'opéra sans détruire dans l'âme du peuple l'espoir en la libération et en la grandeur de la patrie<sup>3</sup>. — Sur la défense de Venise en 1848, M. Alberto DALLOLIO nous fournit des documents intéressants; ce sont les lettres écrites par deux demi-frères à leur mère, la comtesse Manari Berti-Pichat; le premier, envoyé à Venise dès le milieu d'avril, est pessimiste et ardent; le second, qui accompagna à Venise le corps bolonais de Bignami, est plus serein, mais tous deux donnent des détails à retenir sur la défense organisée par Daniel Manin<sup>4</sup>. — Pour la Toscane, M. G. SFORZA expose brièvement, en employant les notes de Francesco Bonaini<sup>5</sup>, quelles en étaient les conditions politiques au moment de la révolution, tandis que M. G. ANDIANI examine les doctrines radicales de certains groupements socialistes lors des troubles qui s'étaient produits en 1847<sup>6</sup>. — C'est à la révolution toscane elle-même que M<sup>me</sup> Ada Foà a consacré une très forte étude, où elle examine les différentes mesures prises en matière politique, écono-

1. *L'Insurrezione di Milano nel 1848 e la successiva guerra*. Biblioteca di cultura storica, 2. Città di Castello, *Il Solco*, 1921, in-8°, xix-212 p. 7 l. — Nous n'avons pas vu : Giuseppe Castelli, *le Cinque giornate di Milano*. 18-22 mars 1848. Milano, *Il Tricolore*, 1922, in-18, 75 p.

2. *Ricordi sulla dominazione austriaca in Italia*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, octobre-décembre 1920.

3. Cf. Erminia Dell' Agostino, *Cenni sulla poesia patriottica popolare e popolareggiante nel Lombardo veneto (1847-1866)*. Sondrio, Arti grafiche Valtinellesi, 1921, in-8°, 290 p.

4. *La Difesa di Venezia nel 1848 nei carteggi di Carlo Berti Pichat e di Augusto Aglebert*. Biblioteca dell' Archiginnasio, ser. II, n° XVIII. Bologna, Zanichelli, 1920, in-8°, vii-342 p.

5. *Il granduca di Toscana Leopoldo II e i suoi vecchi ministri*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, octobre-décembre 1920.

6. *Socialismo e comunismo in Toscana tra il 1846 e il 1849*, dans *Nuova rivista storica*, janvier-février, mars-avril 1921.

mique, financière et religieuse par le gouvernement que dirigeaient Guerrazzi, Montanelli et Mazzoni<sup>1</sup>.

C'est pour l'Italie du Sud que nous avons la contribution la plus importante. M. Giuseppe PALADINO a, en effet, à propos de la journée du 15 mai 1848 à Naples, écrit un ouvrage considérable sur l'histoire de la révolution dans les Deux-Siciles, à partir du 29 janvier 1848, où le roi Ferdinand II charge son ministère de lui présenter un projet de constitution, jusqu'à la fin de l'année 1852, où se terminent les derniers procès politiques provoqués par le mouvement de 1848<sup>2</sup>. Nous dirons même que M. Paladino est presque trop scrupuleux, si grand est le soin avec lequel il s'efforce de déterminer les responsabilités des individus et des groupes. Il semble en tout cas bien prouvé que le roi, dans toute cette affaire, a été correct; sans doute, ajoutons-nous, mais il paraît certain aussi qu'il n'a pas dédaigné l'occasion sottement offerte par les révolutionnaires inexpérimentés pour briser le mouvement et restaurer l'absolutisme. « Il 15 maggio », a dit Settembrini, « lo fecero i pazzi, non seppero impedirlo i savi » : restons-en sur le jugement prononcé par un Napolitain du temps.

Inexpérience et particularisme, voilà les grandes raisons de l'échec de 1848 en Italie, des difficultés de Gioberti<sup>3</sup>, de l'inutilité des efforts pour réunir une Constituante italienne<sup>4</sup>, de la faible valeur militaire des corps de volontaires engagés dans la « guerre fédérale<sup>5</sup> ». La

1. *La Politica interna del governo provvisorio toscano (8 febbraio-13 aprile 1849)*, dans *Archivio storico italiano*, 1919, disp. 3-4 (paru ultérieurement). — Pour Rome, à signaler : Giovanni Conti, *la Repubblica romana del 1849. Studio storico-politico*. Roma, Libreria politica moderna, 1920, in-18, 133 p.

2. *Il quindici maggio del 1848 in Napoli*. Biblioteca storica del risorgimento italiano pubbl. da T. Casini e V. Fiorini. Milano-Roma-Napoli, Società editrice Dante Alighieri, 1921, in-18, xxiv-587 p. 18 l. — Joindre, du même, *Il governo napoletano e la guerra del 1848*, dans *Nuova rivista storica*, janvier-février 1920; G. Sforza, *la Costituzione napoletana del 1848 e la giornata del 15 maggio*, dans *Biblioteca di storia italiana recente* (R. Deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia). Torino, Bocca, 1921, in-8°; D. Albini, *I deputati lucani al parlamento napoletano, 1848-1849 (Lucana gens. I.)*. Roma, Maglione e Strins, 1922, in-8°, 83 p.

3. Cf. Anzilotti, *Vincenzo Gioberti e il fallimento della guerra federale*, dans *Archivio storico italiano*, 1920, n° disp., repris dans le volume signalé plus haut.

4. Cf. Iginia Bajone-Lelli, *la Costituente italiana del 1849*. Firenze, Società tipografica toscana, 1920, in-8°, 100 p.

5. Cf. Cesare Cesari, *Corpi volontari italiani dal 1848 al 1870*. Roma, Stabilimento poligrafico per l'amministrazione della guerra, 1921, in-8°, 126 p. — M. Cesari est particulièrement sévère pour les corps de 1848. En 1859, il y en aura moins, mais plus utiles, surtout les « Chasseurs des Alpes ». — Les



paix de Milan, dont les négociations ont été exposées par M. A. PONZA DI SAN MARTINO<sup>1</sup>, allait être le triste aboutissant du mouvement. Il y en eut un autre, le « Statut fondamental », qui, accordé par Charles-Albert au Piémont avant la guerre contre l'Autriche, devait être conservé par Victor-Emmanuel, après la défaite, malgré l'Autriche. — Le manuel classique de M. Gaetano MOSCA nous donne sur les origines et les développements ultérieurs de ce texte un résumé clair et commode<sup>2</sup>.

Les lettres qu'Ernest RENAN a écrites d'Italie en 1849 et 1850 nous renseignent admirablement sur l'affreuse misère de Rome et l'effroyable abaissement moral de Naples<sup>3</sup>. — D'autres Français, plus tard, gémiront sur le sort de Rome, comme ce Gouraud à propos duquel une polémique éclata, en 1857, entre Louis Veuillot et François Buloz<sup>4</sup>. — L'Italie du Nord, en dehors du Piémont, n'est guère plus heureuse, sous l'administration de François-Joseph. M. Franco CABURI a écrit sur l'avant-dernier des Habsbourg un ouvrage qui, sans étalage d'érudition, mais bien composé, très vivant, est un important morceau d'histoire<sup>5</sup>. Il y raconte la révolution de 1848 dans les diverses régions de l'empire d'Autriche, la réaction qui suivit, surtout dans le Lombard-Vénitien, y compris le drame de Belfiore; puis il étudie les prodromes du mouvement unitaire de 1859-1860 et le mouvement lui-même, avec les conséquences qu'il a eues dans le système gouvernemental de Vienne. M. Caburi nous initie ainsi aux transformations de la camarilla impériale, à l'action du parti militaire, qui, en s'opposant à tout compromis pour Venise,

*Lettere del campo e della prigionia (1848)* du capitaine Carlo Landi, publiées par Alfredo Bruchi (Sienna, Arti grafiche Lazzaro, 1921, in-18, 46 p.), donnent des détails sur le corps siennois rattaché aux volontaires toscans; en tête, une introduction sur le mouvement libéral à Sienna avant et après 1848. — G. Sforza nous renseigne sur l'armée romaine (*Ancora la guerra nel Veneto del 48 e il generale G. Durando*, dans *Nuovo archivio veneto*, janvier-février 1920); E. Loevinson sur les volontaires garibaldiens (*G. Garibaldi e Angelo Masini a Comacchio nel 1848*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-septembre 1920).

1. *Il conte di Pralormo e la pace di Milano*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-septembre 1920.

2. *Appunti di diritto costituzionale*, 3<sup>e</sup> édition. Roma-Milano-Napoli, Società editrice libraria, 1921, in-18, vi-192 p.

3. *Lettres d'Italie*, dans *Revue de Paris*, 15 mars et 1<sup>er</sup> avril 1921.

4. M<sup>me</sup> Louise Pailleron, *François Buloz et ses amis*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1922. Gouraud avait précisément écrit dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1857 un article sur l'Italie, son avenir, ses partis et ses publications.

5. Francesco Giuseppe. *La sua vita e i suoi tempi. I : la Giovinezza (1848-1866)*. Bologna, Zanichelli, s. d., [1920,] in-18, 381 p. p. 1.

est le principal responsable de la guerre de 1866. — Un diplomate autrichien, le comte d'Enzenberg, et le secrétaire particulier de Cavour, Albert Blanc, ont documenté M<sup>me</sup> Blaze de Bury sur l'Italie et l'Autriche de 1859 dans des conditions qu'explique finement M<sup>me</sup> Louise PAILLERON<sup>1</sup>. — A cette date, Napoléon a adopté la politique de Cavour; auparavant, ainsi que je l'ai montré moi-même, sa politique traite sans ménagement les révolutionnaires italiens réfugiés sur le sol français<sup>2</sup>. — Le comte Francesco Arese, dont M. Carlo PAGANI a publié des lettres à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie<sup>3</sup>, joua, dans l'évolution de la politique impériale, un rôle pour le moins aussi important qu'Orsini. — L'armistice de Villafranca compromet radicalement cette politique; mais il faut tenir compte, à ce sujet, des conditions où se trouvait Napoléon III au milieu de l'année 1859, et de l'opposition, militaire, de la Prusse, diplomatique, de l'Angleterre, aux projets français<sup>4</sup>.

Garibaldi utilisa la bienveillance de Cavour pour réaliser l'expédition des Mille, dont on peut lire un nouveau récit d'origine anglaise<sup>5</sup>, mais qui n'a réussi que grâce à la préparation politique effectuée dans la population sicilienne. — A cet égard, M. G. LEONARDO expose les effets moraux du voyage effectué dans l'île par Rosolino Pilo et Giovanni Corao<sup>6</sup>.

Pour la période de 1860 à 1866, nous n'avons que des contributions minimales à signaler, comme celles de M. Francesco COLAVECCHIO sur l'état politique de la province du Bari au moment du plébiscite<sup>7</sup>, de M. A. LUCARELLI sur le brigandage dans les Pouilles<sup>8</sup>, de

1. *Les Blaze de Bury et l'Autriche*, dans *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> juillet 1922.

2. Dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 avril 1920.

3. Dans la *Nuova Antologia*, 1<sup>er</sup> et 16 janvier 1920.

4. Cf. F. Boyer, *l'Armistice de Villafranca*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 mai 1922. — Sur la campagne même de 1859, cf. G. Locatelli-Milesi, *Garibaldi a Bergamo nel 1859*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-septembre 1920. Je n'ai pas vu : Federico Della Chiesa, *Note garibaldine per un Varesino*. Varese, Majmalnati, 1920, in-8°, viii-182 p., ni, pour l'incorporation de la Savoie à la France : comte de Maugay, *le Général comte de Maugay (1798-1859). Le dernier gouverneur militaire de la Savoie*. Chambéry, Dardel, in-8°, 288 p.

5. Il s'agit d'un survivant, Henry Noble, dans *The naval and military Record*, 31 mai 1922.

6. *La Preparazione politica in Sicilia avanti la spedizione dei Mille e il viaggio di Rosolino Pilo e di Giovanni Corao*. Palermo, Tipografia nazionale, 1920, in-8°, 102 p.

7. *Il plebiscito nella provincia di Bari : notizia tratta dall'archivio di stato di Bari*. Pulignano, De Robertis, 1920, in-8°, 31 p. 2 l.

8. *Il sergente romano. Notizie e documenti riguardanti la reazione e il*

M. Cesare CESARI sur le brigandage dans l'Italie du Centre et du Midi<sup>1</sup>. — Pour la guerre de 1866, en dehors des chapitres qui y sont consacrés dans le livre de M. Caburi<sup>2</sup>, il n'y a guère à signaler qu'un travail du général F. SARDAGNO, intéressant au double point de vue diplomatique et militaire<sup>3</sup>, et la mise au point consciencieuse de M. Giulio C. ZIMOLO sur la bataille de Lissa<sup>4</sup>. — De même, pour 1870, en dehors d'un article du baron MAYOR DES PLANCHES sur l'attitude politique de l'Italie lors de la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne<sup>5</sup> et d'une étude commémorative de M. GONNI<sup>6</sup>, nous ne pouvons que rappeler le livre, plus haut signalé<sup>7</sup>, écrit sur le général Cadorna par son fils.

1870-1914. — On sait comment les inquiétudes conçues par l'Italie à l'égard de la France jugée favorable au rétablissement du pouvoir temporel rentrent parmi les causes générales de la Triplice. M. Giulio CAPRIN, utilisant les documents allemands et autrichiens récemment mis au jour par les révolutions de Berlin et de Vienne et les documents de nos *Livres jaunes*, a pu présenter la traduction de ces textes, précédés d'une très importante préface sur l'histoire du fameux traité<sup>8</sup>. On y voit les transformations successives d'un accord dont l'idée première se trouve contenue dans la convention austro-allemande du 7 octobre 1879 et qui, aux yeux de M. Caprin, peut-être un peu trop exclusif sur ce point, n'a jamais été utile à l'Italie. — En complétant le livre de M. Caprin au moyen des articles de M. Albert PINGAUD<sup>9</sup> et d'une brochure de M. ROUARD DE CARD sur les accords franco-italiens touchant l'Afrique<sup>10</sup>, on

*brigantaggio pugliese del 1862*. Bari, Società tipografica pugliese, 1922, in-8°, 212 p. 11 l.

1. *Il brigantaggio e l'opera dell' esercito italiano dal 1860 al 1870*. Roma, Società editrice Ausonia, 1920, in-8°, 174 p. 15 l.

2. Voir plus haut, p. 233.

3. *Perche non abbiamo avuto il Trentino nel 1866*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-juin 1922.

4. *Lissa*. Milano, Alfieri e Lacroix, 1920, in-8°, 30 p.

5. *Nuova Antologia*, 16 avril 1920.

6. *Nel cinquantenario della presa di Roma*, dans *Rassegna storica del Risorgimento*, avril-septembre 1920. — Sur le Concile de 1870, cf. E. Jovy, *Quelques lettres d'Émile Ollivier*. Paris, Leclerc, 1922, in-8°, 22 p.

7. Voir plus haut, p. 215.

8. *I trattati segreti della Triplice Alleanza*. Bologna, Zanichelli, 1922, in-18, ix-170 p. 12 l. 50.

9. Dans la *Nouvelle Revue d'Italie*, juin 1922, et dans la *Revue de Genève*, juin et juillet 1922. — Voir mon propre article : *les Phases de la Triplice*, dans la *Revue politique et parlementaire*, 10 octobre 1922.

10. *Accords secrets entre la France et l'Italie concernant le Maroc et la*

peut présenter, dès maintenant, sur la diplomatie italienne de 1870 à 1914, des vues correctes, soustraites aux déformations des passions changeantes de l'opinion.

Au point de vue de l'histoire intérieure, en dehors de quelques ouvrages qui précèdent ou dépassent la période considérée, nous ne noterons, comme fondamental, que le livre sur le socialisme italien de M. Roberto MICHELS; nous en avons donné une traduction, pour permettre au public français de se rendre compte des conditions morales, économiques et intellectuelles où s'est développé le grand mouvement politique actuellement enrayé<sup>1</sup>. Servi par une érudition historique abondante, des relations personnelles avec nombre de *leaders*, soucieux d'interpréter les doctrines et leurs transformations au moyen des circonstances fugitives et des conditions permanentes, M. Michels a pu écrire un livre qui reste un modèle pour ceux qui voudraient le continuer, en Italie, ou l'imiter, ailleurs<sup>2</sup>.

LA GUERRE. — Il ne peut être question de dresser le bilan de la production historique touchant la participation de l'Italie dans la grande guerre. Nous avons traduit pour la *Revue de synthèse historique* les judicieuses réflexions de M. C. BARRAGALLO à ce sujet<sup>3</sup>, et nous devons renvoyer aux précieuses et intelligentes bibliographies de M. Pietro SILVA dans la *Nuova rivista storica*<sup>4</sup>. — Un petit résumé extrêmement commode de l'histoire de la guerre mondiale au point de vue italien a été écrit par M. Niccolò RODOLICO, qui y expose sobrement les causes générales et particulières du conflit, analyse, dans leurs traits généraux, les campagnes, et reproduit les articles essentiels des armistices et des traités qui terminent la

*Libye*. Paris, Pedone, 1920, in-8°, 6 p. Il n'est pas sans intérêt de revenir à ces traités, au moment où l'Italie émet la prétention d'intervenir dans le règlement de la question de Tanger.

1. *Le Proletariat et la bourgeoisie dans le mouvement socialiste italien, particulièrement des origines à 1906. Essai de science sociographico-politique*, dans *Bibliothèque socialiste internationale*. Paris, Giard et C<sup>o</sup>, 1921, in-8°, 356 p.

2. Joindre : R. de Nolva, *les Origines et la formation du parti socialiste en Italie*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, janvier 1920.

3. *Contribution de l'Italie à l'histoire de la guerre mondiale*, dans *Revue de synthèse historique*, numéro consacré spécialement à la grande guerre, 1922.

4. *Intorno al primo periodo della nostra guerra*, dans *Nuova rivista storica*, juillet-août 1920. — Cf. G. Fumagalli, *Elenco di altre 300 pubblicazioni sulla parte avuta dall'Italia nella grande guerra*. Roma, Library for american Studies in Italy, 1921, in-8°, 32 p. 5 l.; et Lavisce, *Histoire de France*, t. IX. Paris, Hachette, 1922, in-4°, p. 354-361.

guerre<sup>1</sup>. Mais la forme même du livre de M. Rodolico, peut-être aussi la tournure de son esprit ont limité ses investigations aux données spécialement italiennes de la guerre, et, d'autre part, il n'a pas étudié, sans doute faute de place, la vie intérieure de l'Italie de 1914 à 1919.

Nous retrouvons ces caractères dans un ouvrage qui, on peut le dire sans risque d'erreur, est actuellement le plus complet et le mieux fait sur la guerre : il est dû à un ancien correspondant militaire, M. Aldo VALORI, et conçu dans un esprit d'objectivité très rare en Italie et ailleurs<sup>2</sup>. M. Valori a utilisé des sources nombreuses, en particulier la grande enquête parlementaire sur le désastre de Caporetto. Sa critique du plan de Cadorna, froide et lumineuse, est à retenir, après tous les plaidoyers si grandiloquents publiés sur l'ex-généralissime italien<sup>3</sup>; mais M. Valori étudie la guerre dans le sens restreint de l'expression, et non point l'Italie pendant la guerre; c'est ainsi qu'en analysant les causes de Caporetto, il ne fait que des allusions rapides aux circonstances morales, à l'ambiance politique qui explique, indirectement, l'événement. De même, il ne se soucie pas de lier les faits du front italien à ceux des autres fronts, et la victoire de Vittorio Veneto apparaît uniquement comme la réalisation du plan dressé par le général Diaz. — Le point de vue italien exclusif est encore plus apparent dans l'ouvrage de M. Alessandro GHELLI, qui fait, en quelque sorte, comparaitre Foch, Ludendorff et Cadorna devant Napoléon pour conclure que Cadorna fut, en définitive, le meilleur élève du grand Empereur<sup>4</sup>. — Nous n'avons pas reçu le plaidoyer « pro domo » de Cadorna lui-même<sup>5</sup>, ni même lu d'article autorisé sur son compte. — Souhaitons qu'il ait plus d'objectivité que l'ouvrage d'un autre « siluré » (nous dirions « limogé ») de marque, le général Luigi CAPELLO; on lui attribue une part de

1. *L'Italia e la guerra. Sommario storico per la gioventù italiana*. Firenze, Bemporad, s. d., [1920,] in-18, 178 p. 4 l. 25.

2. *La Guerra italo-austriaca (1915-1918). Storia critica con carte e piani*. Bologna, Zanichelli, s. d., [1920,] in-8°, x-545 p. 30 l. M. Valori connaît d'ailleurs bien l'ensemble des événements : cf. de lui, *la Guerra sulla fronte franco-belga, 1914-1918*. Bologna, Zanichelli, 1922, in-8°, 402 p. 40 l.

3. A cet égard, voir ce que dit M. C. Spellanzoni, dans *Critica sociale*, 16-31 juillet 1921, p. 222-223, du livre de M. Angelo Gatti (*Uomini e folle di guerra*. Milano, Treves, 1921); il prétend que Cadorna avait conçu un plan dont l'application aurait permis d'achever la guerre en 1916.

4. *Da Napoleone a Foch col giudizio critico di Angelo Gatti*. Città di Castello, « Il Solco », 1922, in-18, vi-347 p.

5. *La Guerra alla fronte italiana fino all'arresto sulla linea della Piave e del Grappa (24 maggio 1915-9 novembre 1917)*. Milano, Treves, 1921, 2 vol. in-8°, vi-307, 272 p. 70 l.



responsabilité dans le désastre par les excès d'une discipline qui brisa le moral de ses troupes. Le général s'efforce de prouver qu'il a pris toutes les mesures nécessaires pour répondre à l'attaque allemande du 24 octobre 1917<sup>1</sup>; mais il semble bien, malgré tout, qu'il a plus d'une fois dédaigné de suivre les directives du grand état-major et qu'il est entré en conflit direct avec quelques-uns de ses collègues, comme le général Badoglio.

Dans le camp adverse, de nombreux ouvrages ont paru, qui donnent la version autrichienne de la guerre. Une traduction anonyme a fait paraître en italien le livre d'un ancien familier du chef d'état-major Conrad von Hötzendorf; M. C. P. NOVAK a consulté non seulement ce dernier, mais encore le feld-marschall Metzger, le lieutenant général von Cramon, le comte Czernin, et, si mal construit, si confus que soit son livre, il constitue un témoignage important<sup>2</sup>. On y trouvera en particulier l'aveu explicite des visées militaires de l'état-major autrichien contre l'Italie dès 1907, un exposé des conflits entre Conrad et le comte d'Érenthal, et, dans la dernière période de la guerre, des efforts contre Conrad et la cour, des généraux hostiles à l'Allemagne, des politiciens sympathiques aux Tchèques, de l'impératrice Zita, inquiète d'une forte offensive contre sa chère Italie. Il va sans dire que tous ces incidents, aux yeux de M. Novak, suffisent à expliquer l'échec de la guerre sur le front italien, dont l'écroulement est dû, pour lui, à la décomposition de l'armée à la suite du rappel des contingents hongrois et de la trahison des troupes yougoslaves. L'activité de l'armée italienne est, en revanche, rarement mentionnée, et si ce dédain est véritablement injuste, du moins peut-il mettre les historiens de la péninsule en garde contre les explications purement militaires et purement italiennes.

Nous n'insisterons pas sur les monographies de batailles ou de corps d'armée qui commencent à se multiplier<sup>3</sup>. Il est bon, en

1. *Per la verità*. Milano, Treves, 1920, in-18, xv-293 p.

2. *La Marcia alla catastrofe (Il crollo dell' Austria-Ungheria)*. Bologna, L. Cappelli, [1922,] in-18, 259 p. 10 l. — Nous n'avons pas vu le livre du lieutenant-colonel Achille Rosmini (*Uno dei vinti. Conrad von Hötzendorf*. Milano, Lattes, 1921), sur lequel on consultera l'article de la *Rivista marittima*, août-septembre 1921.

3. Luigi Nava, *Operazioni militari della 4<sup>a</sup> armata nei primi quattro mesi della campagna di guerra 1915*. Cherasco, Raselli, 1922, in-8°, 240 p. 10 l.; général Quintino Ronchi, *la Guerra sull' Adamello*. San Daniele del Friuli, Tabacco, 1921, 203 p.; E. Borghetti, *Caporetto e la terza Italia*. Perugia, Unione tipografica cooperativa, 1921, in-8°, 275 p.; \*\*\* [sénateur Guido Mazzoni], *Il maresciallo Foch in Italia*, dans *Nuova Antologia*, 16 décembre 1920

revanche, de souligner l'intérêt littéraire ou folkloriste que la guerre a suscité<sup>1</sup>. — M. Carlo CULCASI a groupé dans une *Anthologie* les textes et les documents caractéristiques susceptibles de rattacher l'histoire de la grande guerre à l'évolution antérieure de l'Italie et de fortifier ainsi la tradition nationale<sup>2</sup>. A côté de pages empruntées à Mazzini, Cavour, Bixio, Crispi, on y trouve le discours de M. Salandra au Capitole, des extraits de chansons de soldats, des lettres, des ordres du jour, des motifs de citations, des inscriptions funéraires, des morceaux de littérature dus à M<sup>me</sup> Ada Negri et M. Stalaper : je cite les meilleurs de ces littérateurs de guerre, car, en Italie comme partout ailleurs, ce qu'on appelle la littérature de guerre est, du point de vue esthétique, singulièrement faible<sup>3</sup>. — D'autre part, les intéressantes études bibliographiques publiées par l'*Archivio storico italiano* ont déjà amorcé les travaux d'histoire économique dont la guerre doit être l'objet<sup>4</sup>.

LA PAIX. — La paix obtenue à l'issue de la grande guerre n'a pas été accueillie en Italie avec la satisfaction que les acquisitions obte-

[réponse intéressante aux exagérations de l'article anonyme de la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1920, *la Fin d'une légende*] : le rapport du « Comando supremo » sur la bataille du Piave, analysé dans *Rivista marittima*, janvier 1921; colonel Rodolfo Corselli, *la Battaglia del Piave : studio storico-militare*. Palermo, Garibaldi, 1921, in-8°, 106 p.; Giuseppe Prezzolini, *Vittorio Veneto*. Roma, la « Voce », 1920, in-18, III-48 p., où le brillant polémiste expose que la victoire y fut moins apparente qu'à Caporetto, qui a permis à la nation italienne de se ressaisir; « Italicus », *Una versione austriaca di Vittorio Veneto divulgata in Francia*. Roma, Stabilimento poligrafico per l'amministrazione della guerra, 1921, in-8°, 34 p.; M. Ezio Gray, *Con la fanteria sarda*. Firenze, Bemporad, 1920, in-8°, XVIII-129 p.; Medardo Riccio, *Il valore dei Sardi in guerra*. Milano, Casa editrice Risorgimento, 1920, in-16, VIII-550 p.; anonyme, *Gli Israeliti italiani nella guerra, 1915-1918*. Torino, Servi, [1922,] in-8°, 314 p.

1. M. G. Prezzolini a fait paraître une édition refondue de son livre : *Tutto la guerra*. Firenze, Bemporad, 1922, in-16, XIX-455 p. 9 l. — Au point de vue du folklore, nous signalons : Giuseppe Bellucci, *I vivi e i morti dell'Italia nell'ultima guerra : studio folklorico*. Tradizioni popolari italiani, n° 7. Perugia, Unione tipografica cooperativa, 1920, in-16, 61 p. 4 l.

2. *L'Antologia della nostra guerra*. Milano-Roma-Napoli, Società editrice Dante Alighieri, 1920, in-18, 594 p.

3. Comparer A. Dauzat, *Écrivains italiens de la guerre*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 15 septembre 1920.

4. G. Balella, *Il costo economico della guerra*, dans *Archivio storico italiano*, t. II, dispensa 3-4 de 1918 (paru en 1920), p. 202-220; L. Livi, *Guerra e popolazione*, *Ibid.*, p. 221-236. — Joindre : *l'Opera di assistenza agli invalidi della guerra svolta in Italia (1915-1919)*. Roma, Tipografia Unione editrice, 1919, in-4°, XXIX-491 p.

nues faisaient présager<sup>1</sup>. C'est que les Italiens ont été fort mécontents de la façon dont leurs négociateurs ont agi pendant la Conférence de la paix. De ce mécontentement, le très probe écrivain qu'est M. Paolo ORANO nous donne un exemple dans son livre, tout animé du nationalisme acerbe et orgueilleux qui est un des aspects inoubliables de la psychologie italienne<sup>2</sup>. M. Orano y dit des choses exactes : la France s'est trompée sur l'Italie, qu'elle ne connaît pas bien, ce qui est en général vrai. Mais quelle erreur de parler de « race » italienne, alors que la population de l'Italie est aussi variée dans ses éléments constitutifs que celle de la France ! et à quoi bon rabaisser, en critiquant certains aspects de la politique française en 1918, les motifs et les résultats de l'intervention française de 1859 ? — Mieux aurait valu insister sur les études écrites par des experts français à propos des négociations de paix, et où les problèmes italiens ont été abordés d'une façon vraiment supérieure : nous faisons allusion aux pages de MM. Charles BENOIST, HAUMANT et DE MARTONNE pour le « Comité d'études<sup>3</sup> » ; je me suis permis de les résumer dans l'espoir qu'elles ne resteraient pas inconnues à l'opinion italienne<sup>4</sup>.

Mais cette opinion a été nourrie de si étonnantes productions ! Veut-on s'informer sur Trieste, l'on parlera de *La passione di Trieste*, titre un peu déclamatoire d'un livre de MM. HAYDÉE et Bruno ASTORI<sup>5</sup>. Le contenu vaut mieux d'ailleurs que le titre ; en réalité, c'est un journal qui raconte la vie de Trieste depuis le 25 juillet 1914, veille de la mobilisation en Istrie, jusqu'au mois de mai 1915 ; après cette date, ce sont des souvenirs personnels, d'ailleurs émouvants. Mais si, au cours de la guerre, la police autrichienne a gardé ses fâcheuses habitudes de perquisition et d'arrestations arbitraires, il est certain qu'elles se sont un peu exercées dans le vide, car, dès septembre 1914, les italophiles, Attilio Tamaro et Mario Alberti en tête, avaient quitté Trieste.

1. Pour le texte : *Il trattato di pace con l'Austria, 10 settembre 1918*. Roma, Formiggini, 1920, in-8°, xv-201 p. 8 l. ; *Trattato di pace 28 giugno 1919 concluso a Versaglia*, Coll. legisl. portafoglio. Milano, Società editrice libreria, 1920, in-16, 256 p. 6 l. ; T. Tittoni et V. Scialoja, *L'Italia nella conferenza della pace, discorsi e documenti*. Roma, Libreria di scienze e lettere, 1921, in-8°, 174 p. 10 l.

2. *L'Italia e gli altri alla conferenza della pace*. Bologna, Zanichelli, 1919, in-18, 195 p. 5 l.

3. *Questions européennes*, t. II. Paris, Imprimerie nationale, 1919, in-4°, p. 381-485.

4. *Les Intellectuels français et la question de l'Adriatique*, dans *Nouvelle Revue d'Italie*, 25 février 1921.

5. Firenze, Bemporad, [1920,] in-18, vii-130 p.

En ce qui touche l'Adriatique et Fiume, la « littérature historique » est considérable. Mais combien peu d'ouvrages mériteront plus tard d'être utilisés, sinon comme les témoignages d'une opinion ou d'une propagande données ! Il s'en faut que tous les Italiens aient partagé les illusions ou les erreurs des partisans de telle opinion ou de telle propagande. C'est ainsi que, sous le titre de *Patto di Roma*, MM. G. AMENDOLA, G. A. BORGESE, U. OJETTI, A. TORRE, ont exposé dans un esprit véritablement objectif l'histoire récente des rapports de l'Italie avec la Yougoslavie, en particulier celle du texte arrêté en avril 1918 par les représentants officiels des deux pays<sup>1</sup>. — De même, MM. MARANELLI et G. SALVEMINI ont montré avec beaucoup de précision et d'impartialité toutes les raisons qui justifiaient l'accord italo-yougoslave en matière adriatique<sup>2</sup>. — On pourra, enfin, utiliser les textes groupés, évidemment dans un esprit qui n'est pas essentiellement italophile, par ADRIATICUS<sup>3</sup> : en dépit de toutes les rhétoriques, ils aboutissent forcément à ce traité de Rapallo qui, signé par M. Giolitti, doit être exécuté par M. Mussolini lui-même<sup>4</sup>.

Mais c'est la rhétorique presque pure que nous rencontrons avec les livres de MM. Mario-Maria MARTINI et Gino BERRI. Le premier est une série d'impressions personnelles, « l'évangile héroïque et la geste de Fiume » ; sans doute, quelques notations sont tout à fait intéressantes, comme celle de ces sanglots collectifs qui accueillent l'arrivée de d'Annunzio dans la ville « irrédimée », mais l'abondance des épithètes ne compense pas la faiblesse certaine des arguments juridiques ou historiques, particulièrement en ce qui touche l'attitude de la France à Fiume. — Même grandiloquence, mais avec plus de faits positifs et un souci de rattacher les événements fiumains à l'ensemble de la politique italienne, dans le second<sup>5</sup>. Du moins, avec les diverses indications données par M. Berri et les proclamations

1. *Il patto di Roma*, etc., con prefazione di F. Ruffini. Quaderni della Voce. Roma, La Voce, 1919, in-18, 154 p. — Cf., à un point de vue différent, comte Louis de Voïnovitch, *le Pacte de Rome. Notes et impressions*. Paris, le Monde nouveau, 1920, in-4°, 26 p.

2. *La Questione dell' Adriatico*. Collection *la Giovine Europa*. Roma, La Voce, 1919, in-8°, 374 p. Il s'agit de la seconde édition, préparée entre les batailles du Piave et de Vittorio-Veneto.

3. *La Question adriatique*. Paris, Imprimerie typographique, 1920, in-8°, 158 p.

4. *Il trattato di Rapallo nei commenti della stampa*. Roma, Tipografia del Senato, 1921, in-8°, 161 p. 12 l. Depuis que ces lignes ont été écrites, la question de Fiume a rebondi avec l'envoi dans cette ville d'un gouverneur italien.

5. *La passione di Fiume*. Milano, Sonzogno, [1920,] in-18, 243 p.

6. *La Gesta di Fiume (Storia di una passione inesausta)*. Firenze, Bemporad, 1920, in-8°, 1-221 p.

d'annunziennes publiées par M. Martini, peut-on retracer à peu près exactement l'histoire de la tentative du grand poète à Fiume du 12 septembre au 25 décembre 1919<sup>1</sup>.

DEPUIS LA PAIX. — A l'Italie depuis la paix ont été consacrés une infinité d'écrits dont nous retiendrons seulement quelques-uns.

Parmi les travaux d'ensemble, le livre de M. Ernest LÉMONON se distingue par les habituelles qualités de précision élégante, je dirai « académique », de cet auteur<sup>2</sup>. On y trouve un résumé correct de la politique intérieure et extérieure de l'Italie depuis 1914 et une étude particulièrement fouillée de la situation économique, financière et sociale. La seule lacune grave du livre concerne les colonies italiennes. En revanche, on y trouvera un chapitre impartial sur la politique du Saint-Siège. — Tout le monde a lu les articles si remarquables de verve et d'intelligence publiés par M. Paul HAZARD dans la *Revue des Deux Mondes*<sup>3</sup>. C'est un témoignage extrêmement vivant sur un moment des relations franco-italiennes, si souvent traversées d'accidents psychologiques ou d'événements fortuits, et une esquisse, plus brillante qu'approfondie, des divers courants politiques italiens actuels. — M. George G. HERRON, qu'on a appelé « un mazzinien d'Amérique<sup>4</sup> », a, pour l'Italie contemporaine, un amour enthousiaste; dans son récent livre<sup>5</sup>, il examine avec sympathie les efforts récents qu'elle a tentés pour réaliser la démocratie sociale, et, rappelant que ses penseurs ont toujours été à la tête des nations pour définir le droit humain, il expose, avec quelques larges touches, les progrès effectués en Italie dans les différents domaines de l'activité intellectuelle et morale.

On a l'impression, avec M. Herron, de vivre un peu dans le

1. Cf. Marcel Boulenger, *D'Annunzio dans Fiume*, dans *Revue de Paris*, 1<sup>re</sup> et 15 octobre 1920, où l'écrivain français a été entraîné par la rhétorique de son grand ami, et \*\*\*, *L'Aventure de Fiume*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier et 1<sup>er</sup> mars 1921.

2. *L'Italie d'après-guerre (1914-1921)*. Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, 261 p. 15 fr.

3. *Notes sur l'Italie nouvelle*, *Revue des Deux Mondes*, depuis le 15 août 1922. — On attend avec impatience le livre, sans doute développé sur divers points, qui en sera tiré. Mais constatons, tout de suite, l'accueil sympathique des articles de M. Hazard en Italie (cf. M. Giulio Caprin, dans *Corriere della sera*, 20 octobre et 8 décembre 1922). — Nous n'avons pas reçu : H. Aubert, *Villes et gens d'Italie*. Paris, Payot, 1921, in-16. 7 fr. 50. — Puis-je ajouter ici l'indication de mon article, *L'Italie depuis la guerre*, dans la *Paix par le droit*, février 1923?

4. *Battaglie sindacali*, 4 mai 1922.

5. *The revival of Italy*. London, George Allen and Unwin, [1921,] in-18, 126 p. 5 sh.



monde supérieur des idées ; avec M. Louis HAUTECŒUR, on retombe dans la réalité prosaïque<sup>1</sup>. C'est d'une analyse minutieuse, en effet, de la presse italienne que cet auteur a tiré son ouvrage, plein de faits et cependant clair et aéré, sur l'histoire du ministère Orlando. Il y a fait un exposé fort précis de la politique italienne de 1917 à 1919 et étudié, par voie indirecte, mais tout de même d'une façon remarquable, la part prise par l'Italie aux négociations de paix<sup>2</sup>.

Enfin, sur la vie des partis politiques en Italie, on peut, en terminant, indiquer quelques travaux d'ensemble, comme ceux de MM. G. AMBROSINI<sup>3</sup> et Francesco CICCOTTI<sup>4</sup>, ou quelques études de détail, particulièrement hors de pair. Ainsi pourra-t-on utiliser, sur le parti populaire, les pages de M. Romolo MURRI<sup>5</sup> ou de M. G. SALVEMINI<sup>6</sup> ; sur le parti républicain, deux ouvrages anonymes<sup>7</sup> ; sur la crise du socialisme italien, les opuscules de MM. L. ROLANDO<sup>8</sup> et Jean ALAZARD<sup>9</sup>. Celui-ci, avec un réel effort d'impartialité, expose l'agitation sociale qui a secoué l'Italie en 1919-1921 et montre comment, contre le communisme, a pu s'organiser

1. *L'Italie sous le ministère Orlando, 1917-1919*. Paris, éditions Bossard, 1919, in-8°, 276 p. 7 fr. 50.

2. Aller au delà, ce serait entrer dans la polémique. Néanmoins, sur le successeur de M. Orlando, M. Nitti, on signalera l'article de M. Bruccoli, *Un anno di governo dell' on. Nitti*, dans *Rivista d'Italia*, 15 août 1920, et, sur la situation politique de l'Italie en 1921, L. Hauteœur, dans *Revue de France*, 15 juin 1921. — Pour l'attitude de l'Italie à la Conférence internationale de Gênes, cf. la publication de M. A. Giannini, *les Documents de la Conférence de Gênes*. Roma, Libreria di scienze e lettere, 1922, in-8°, 273 p. 10 l.

3. *Partiti politici e gruppi parlamentari dopo la proporzionale*. Firenze, La Voce, 1921, in-18, 150 p. 7 l.

4. *L'Italia in rissa*. Préface de F. Turati. Roma, Rassegna internazionale, 1921, in-18, xvi-175 p. 7 l. — Joindre : E. Levi, *I partiti e la salute della stirpe*. Milano, Istituto italiano per il libro del popolo, 1922, que nous n'avons pas reçu, et mon article, *Constitution et partis en Italie*, dans *Politica*, juillet 1922.

5. *Della democrazia cristiana al partito popolare italiano*. Politica e questioni sociali. Firenze, Battistelli, 1920, in-16, 211 p. 5 l.

6. *Il partito popolare e la questione romana*. Firenze, La Voce, 1922, in-16, 86 p. 4 l. 50.

7. *Pensiero e azione. Cento anni di lotta repubblicana in Italia*. Roma, Libreria politica moderna, 1921, in-16, 132 p. 3 l.; *Il partito repubblicano dopo la guerra (1918-1921). La crisi e la rinascita*. Roma, Libreria politica moderna, 1921, in-18, 46 p. 2 l.

8. *Il socialismo italiano, il tradimento e l'equivoco di Livorno*. Piccola biblioteca di sociologia, IV. Torino-Roma, Marietta, 1921, in-18, xvi-110 p. 2 l. 25.

9. *Communisme et « fascio » en Italie*. Paris, éditions Bossard, 1922, in-16, 117 p. 4 fr. 80.

la réaction, fort hétérogène, qu'est le fascisme. — Avec le fascisme, nous entrons dans la politique actuelle. Pourtant, en dehors de quelques articles d'information générale<sup>1</sup>, on peut considérer comme des éléments d'étude ultérieure le panégyrique de M. P. GORGOLINI<sup>2</sup>, ou le réquisitoire, tout nourri d'incendies et de meurtres, dressé par le journal socialiste *Avanti*<sup>3</sup>! ou l'exposé sobre et quasi technique de M. CABRINI<sup>4</sup>. Comme résultat d'une évolution, ou même d'une révolution, le fascisme appartient déjà à l'histoire; sa justification morale se trouve seulement dans l'avenir<sup>5</sup>.

Georges BOURGIN.

1. E.-G. Léonard, *Qu'est-ce que le fascisme?* dans la *Revue hebdomadaire*, 19 août 1922; Ignotus, *Études et portraits : M. Mussolini*, dans la *Revue de Paris*, 15 novembre 1922; Chastenet, *Mussolini*, dans l'*Opinion*, 10 novembre 1922.

2. *Il fascismo nella vita italiana*. Préface de M. B. Mussolini. Torino, ed. Italianissima Silvestrelli et Cappelletto, 1922, in-8°, 258 p. 10 l. — Une traduction française de ce livre vient de paraître par les soins de la Nouvelle Librairie nationale.

3. *Fascismo. Inchiesta socialista sulle gesta dei fascisti in Italia*. Milano, Casa editrice « Avanti! », 1922, in-8°, 504 p.

4. Dans *Manchester Guardian Commercial*, 26 octobre 1922.

5. En Italie, cette justification, naturellement, est tentée par tous les « philofascistes ». En France, elle est amorcée, en dehors des politiciens, par des hommes qui connaissent, à coup sûr, très bien l'Italie, comme MM. M. Pernot et P. Hazard (*Journal des Débats*, octobre 1923, *passim*), mais que des préoccupations subjectives et des raisons françaises déterminent évidemment.

## COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

---

Marcellin BOULE. **Les hommes fossiles. Éléments de paléontologie humaine.** 2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, avec 248 figures dans le texte et hors texte. Paris, Masson et C<sup>ie</sup>, 1923, xi-508 pages. Prix : 45 francs.

Ce livre, de tout premier ordre, est une admirable synthèse, où l'auteur n'a voulu retenir que les seules découvertes vraiment scientifiques de la paléontologie humaine, faisant bonne justice de toutes ces hypothèses aventurées et de ces reconstitutions un peu trop fantaisistes où se plaisent tant de préhistoriens. De nombreuses et de très belles illustrations, de la plus grande valeur documentaire chacune, achèvent de faire de cet ouvrage le livre le plus clair et le meilleur qui ait encore paru sur la question. Les *Hommes fossiles* de M. Boule font véritablement honneur à la science française.

Après avoir esquissé l'histoire de la paléontologie humaine et montré que les évaluations proposées jusqu'ici ne reposent sur aucune base solide, M. Boule, en deux remarquables chapitres, « les Primates actuels », « les Singes fossiles » et « le Pithécanthrope », s'efforce de retrouver les origines de l'homme et y parvient dans une certaine mesure. Les diverses branches de l'arbre des primates (lémuriens, simiens ou singes, hominiens) ont commencé à se différencier, dès les temps oligocènes au moins; et, plus tard, des catarrhiniens (singes de l'ancien monde caractérisés par leur cloison nasale étroite, leurs narines rapprochées et leurs trente-deux dents) se sont détachés les singes anthropomorphes et les hominiens. En effet, beaucoup de caractères humains ne peuvent s'expliquer par une descendance directe des grands singes, comme le développement de notre crâne cérébral, la réduction dans la tête osseuse de la partie faciale, l'attitude parfaitement droite du squelette et la conformation du pied. La forme anthropoïde, conduisant à l'homme, s'est donc séparée, de très bonne heure, des formes voisines qui aboutissaient aux anthropomorphes, et c'est dans l'ancien continent qu'il faut en chercher le berceau, tous les primates semblant avoir disparu de l'Amérique du Nord depuis l'Éocène supérieur. Des anthropomorphes, un certain nombre, comme le Sivapithèque, se rapprochaient des hominiens, mais, jusqu'à présent, l'on n'a pas trouvé ou su distinguer, dans une série trop petite de fossiles trop fragmentaires, celui qui aurait pu appartenir à une forme pré-humaine. Le fameux pithécanthrope de Java ne donne pas la transition tant

cherchée du singe à l'homme, et, bien que son crâne soit intermédiaire entre celui d'un grand anthropomorphe (chimpanzé) et celui d'un homme inférieur, il n'est en réalité « qu'une forme spécialisée et de grande taille d'un rameau de la branche anthropoïde. » Cette conclusion toute nouvelle augmente encore l'intérêt de la mémorable découverte de Java puisque le pithécanthrope diminue, ainsi et de beaucoup, l'intervalle entre les singes actuels et les hommes actuels.

Dans son chapitre v, « le Problème de l'homme tertiaire et les Éolithes », M. Boule, en s'appuyant sur l'évolution et le développement progressif des mammifères, pense que l'homme ou son prédécesseur immédiat existait dès le milieu de l'ère tertiaire, au miocène, et, d'une manière presque certaine, au pliocène. Malheureusement on n'en possède aucun reste osseux et les prétendus silex tertiaires ne méritent, d'après M. Boule, aucune créance. Sans doute, il est démontré que les silex craquelés de Thenay (Loir-et-Cher) sont dus à des causes naturelles, tout autant que les fameux éolithes du géologue belge Rutot, mais en est-il ainsi des silex du Puy-Courny (Cantal), où le Dr Capitan reconnaît, avec un peu d'hésitation, il est vrai, des lames, des racloirs et des perçoirs? A plus forte raison, n'est-ce pas aller trop loin que d'émettre un doute sur les découvertes, faites à la base du crag par M. Moir à Ipswich et Foxhall? Dans ce dépôt marin du pliocène supérieur, des instruments rostro-carénés, en bec d'aigle, présentent bien « des éclats de taille nettement définis » et des retouches intentionnelles. Pour des préhistoriens avertis, comme l'abbé Breuil, l'existence de l'homme tertiaire est certaine, aussi peut-on apporter, sur ce point, quelques légers correctifs à l'excellent chapitre, d'ailleurs, de M. Boule.

Si nous ignorons encore l'homme tertiaire, des découvertes récentes nous font connaître des hominiens fossiles, très nettement au-dessous des types actuels par leurs caractères ostéologiques et se rapprochant beaucoup du singe par tout un ensemble de traits morphologiques. C'est tout d'abord l'*homo heidelbergensis* des plus vieux temps chéléens, dont la mandibule (mâchoire dite de Mauer), le seul débris que nous en ayons, présente un étonnant mélange de caractères humains et simiesques; puis, après « une suite innombrable de siècles », l'*homo neanderthalensis* de la Naulette et de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze), vivant à l'époque moustérienne, issu peut-être d'une forme inconnue et encore plus archaïque, et sans doute venu du nord avec les glaciers et la faune qui les accompagnait. De taille très inférieure à la moyenne actuelle, l'homme de Néanderthal était caractérisé par le développement énorme de sa face, véritable museau surmonté d'orbites vastes et arrondies, par son attitude habituelle de demi-flexion, et la faible courbure de son pied, jouant encore le rôle d'organe préhensile. Il réunissait donc, dans l'organisation de son squelette et de son encéphale, la plupart des caractères pithécoïdes, épars encore chez quelques représentants de l'humanité actuelle, et, en outre, un certain nombre de traits d'infériorité, inconnus même chez les peuples les plus arriérés.

L'*homo neanderthalensis* s'est éteint sans avoir laissé de postérité, parce qu'il était d'une race inférieure et attardée, mais il vivait en même temps que d'autres types plus évolués et s'opposant à lui autant par la supériorité de leur culture que par la diversité de leurs caractères physiques. La plupart ont un corps plus élégant, une tête plus fine, un front droit et vaste, et leurs grottes ont gardé tant de témoignages de leur habileté manuelle et de leur esprit inventif, de leurs préoccupations artistiques et religieuses, « qu'ils méritent vraiment le glorieux titre d'*homo sapiens*. » Si ces hommes du pléistocène supérieur, de l'âge du renne, groupés autour du type dit de Cro-Magnon, sont déjà des blancs, ils offrent cependant quelquefois de nombreuses ressemblances avec les noirs et avec les jaunes. En effet, les Grimaldiens des grottes de Menton, qui occupaient, peut-être dès le moustérien, toute l'Europe sud-occidentale, ont de grandes affinités avec les Nègres actuels et, suivant les remarques si curieuses de M. Boule, avec les Boschimans et les Hottentots, de même que les troglodytes, dits de Chancelade (région de Périgueux), présentent la plus grande ressemblance avec les Esquimaux actuels du Labrador et du Groenland, tant par leur type physique que par leur genre de vie.

L'Azilien et le Tardenoisien, avec lesquels commencent les temps néolithiques, nous offrent des caractères de transition, par la persistance de types plus ou moins semblables aux hommes de l'âge du renne, et par l'apparition, d'abord timide, puis de plus en plus fréquente, d'un type brachycéphale, nouvellement arrivé dans nos contrées. Le néolithique nous fait assister à la mise en place des trois grandes races actuelles : les dolichocéphales blonds et de grande taille, à face allongée et si différente de la face courte et disharmonique de Cro-Magnon, les Nordiques; les brachycéphales, bruns et petits, de l'Europe centrale actuelle, les ancêtres de l'*homo alpinus* et les dolichocéphales bruns, à stature peu élevée, du type méditerranéen. L'*homo nordicus* ne peut avoir qu'une origine européenne, tout au plus asiatique occidentale, et, avec le retrait des glaces vers le nord, il gagna lentement des steppes et des grandes plaines russes la Scandinavie et les rives de la Baltique et de la mer du Nord. L'*homo alpinus*, qui se rattache aux brachycéphales de l'Asie centrale, partit des régions ouralo-altaïques vers l'Europe occidentale, à la fin de la période glaciaire (10,000 ans environ, cf. p. 61), se déplaçant avec la faune des steppes : ce fut, tout d'abord, une véritable infiltration beaucoup plus qu'une invasion, mais à la fin du néolithique, les hommes bruns, à tête ronde, deviennent brusquement très nombreux. Leur trainée, très large en Asie, diminue progressivement dans toute l'Europe centrale et finit en pointe, aux bords de l'Atlantique, en notre Bretagne armoricaine. L'*homo mediterraneus*, qui occupait l'Asie antérieure et le bassin oriental de la Méditerranée, ainsi que l'Afrique du Nord, envahit à ce moment la péninsule Ibérique, les îles de la Méditerranée occidentale et la Crète, important



en Europe les constructions mégalithiques et peut-être bien les premières industries métallurgiques.

L'âge des métaux aboutit aux complications actuelles. — D'une manière générale, le bronze se caractérise, en Europe et en France, par l'arrivée d'une vague, nouvelle et massive, de brachycéphales, déferlant jusqu'aux Iles Britanniques et par la pénétration des grands dolichocéphales, de type nordique, dans la vallée du Rhin, en Suisse et dans toute l'Allemagne méridionale. A la fin du bronze, les brachycéphales, très purs et de nouveau prépondérants, reparaissent en Suisse, au nord de l'Italie, ce qui semblerait indiquer une nouvelle invasion des plus importantes pour l'Europe centrale. Quant aux pays de la Méditerranée, ils restent à l'écart de tous ces mouvements et gardent leurs dolichocéphales bruns des temps néolithiques. — L'âge du fer correspond à l'expansion maximum de la race nordique, qui pénètre partout, le long des grands fleuves, restreignant et isolant ainsi tous les massifs montagneux habités par les brachycéphales. Cette race guerrière et envahissante débarque sur les côtes des Iles britanniques, s'étale en Belgique et dans le nord de la France, et, toujours attirée par les pays du soleil et du vin, gagne l'Espagne et l'Italie du Nord. Elle prospère dans la vallée du Danube, qu'elle déborde jusqu'en Macédoine et en Grèce, en Asie Mineure, et peut-être jusqu'au Turkestan et dans l'Inde. De leur côté, les brachycéphales, ainsi comprimés, gagnent parfois du terrain, comme en Russie, où ils refoulent les Nordiques, tandis que les Méditerranéens conservent sensiblement leurs territoires, malgré quelques poussées des avant-gardes nordiques.

Cette histoire ne saurait être que celle de l'Europe, car les découvertes paléontologiques des autres continents sont bien sujettes à caution. — M. Boule ne retient guère, en Asie et en Australie, que les crânes javanais de Wadjak et celui de Talgai, en Queensland, d'âge pléistocène et de type proto-australien. A Broken-hill, on a bien trouvé, au fond d'une caverne de la Rhodésie, un autre crâne absolument semblable à celui d'un Néanderthalien, peut-être même encore plus brutal et plus simiesque, mais il n'est pas fossilisé et faisait partie d'un dépôt superficiel. Il y aurait donc, en Afrique, la persistance d'un type humain devenu fossile en France depuis bien longtemps. La conclusion à tirer de tout ceci, c'est que le Néanderthalien, l'homme de Broken-hill, et l'Australien offrent un fond semblable de caractères primitifs et que ces trois formes ont une origine commune, s'étant répandues et ayant vécu longtemps sur de vastes territoires, au sud de l'Europe et de l'Asie. — On est encore moins bien renseigné sur les deux Amériques. Sans partager entièrement le scepticisme d'Hrdlicka et de ses collaborateurs, qui ne veulent croire ni à l'existence de l'homme fossile ni aux découvertes d'Ameghino, M. Boule admet cependant que l'homme est beaucoup plus ancien qu'on ne le suppose et que l'on doit faire remonter le peuplement du nouveau monde au moins à l'aurore des temps géologiques actuels.

Tel est, aussi fidèlement résumé que possible, ce livre magistral, nécessaire à tous ceux qui s'intéressent aux origines de l'humanité. D'excellentes tables, et un index, véritable modèle du genre, facilitent les recherches, et le premier lecteur venu peut, en un temps très court, savoir ce qu'est la Paléontologie humaine et se reconnaître dans une des sciences « les plus passionnantes et les plus difficiles qui soient. »

G. GUENIN.

---

W. E. HEITLAND, fellow of St. John's College. **Agricola, a study of agriculture and rustic life in the greco-roman world from the point of view of labour.** Cambridge, University Press, 1921. Gr. in-8°, x-492 pages. Prix : 7 sh. 6 p.

Ce titre, *Agricola*, indique bien le but de l'auteur. Il s'est proposé d'étudier l'agriculture et la vie rurale chez les Grecs et les Romains au point de vue du mode de travail. Mais, supposant, ou, du moins, paraissant supposer que l'histoire du régime de la propriété foncière et des classes rurales est suffisamment connu, il n'a pas essayé de nous donner une exposition systématique de son sujet; il l'a restreint volontairement et, en outre en laissant de côté l'Orient (principalement l'Égypte, la Palestine et la Syrie), à l'analyse et à la discussion des principales sources, énumérées dans l'ordre chronologique. On voit immédiatement les inconvénients multiples de ce plan bizarre qui ne fournit que les matériaux du livre et non le livre : aucun effort de composition, de synthèse; répétitions incessantes; omission obligatoire d'un nombre énorme de sources secondaires, littéraires, épigraphiques, de données essentielles qui se trouvent ailleurs que dans les sources étudiées par l'auteur et que seuls des traités substantiels, tels que ceux de Guiraud, de Fustel de Coulanges, de Rostowzew, de Glotz, peuvent utiliser et mettre en lumière; élimination arbitraire des sources relatives à l'Égypte qui sont d'une importance capitale non seulement pour ce pays, mais pour tout l'Empire; différence injuste de traitement en faveur de l'histoire romaine (301 pages) au détriment de l'histoire grecque (115 pages). Ajoutons que l'auteur a été obligé de rompre lui-même avec sa méthode en ajoutant à ses analyses une introduction, une conclusion, et, en tête des principales époques, des introductions générales, assez intéressantes, mais qui n'apportent rien de nouveau et en tout cas ne tiennent pas lieu d'une exposition d'ensemble. Ces réserves faites, reconnaissons à M. Heitland des mérites très sérieux : l'étude minutieuse et clairvoyante des textes, l'effort souvent heureux pour mieux préciser que dans les travaux antérieurs le sens des mots techniques (par exemple *vilicus*, *colonus*, *inquilinus*), le rôle respectif des propriétaires, des esclaves, des ouvriers agricoles, des fermiers, la valeur et les résultats du travail des esclaves. Sur beaucoup de points il faudra tenir compte doréna-

vant de ses investigations, notamment sur l'emploi d'esclaves par les propriétaires romains de l'époque primitive et sur les réticences de Virgile relativement à l'esclavage. Après deux chapitres d'introduction sur le but du livre, sur l'évolution, la condition des classes agricoles dans les divers régimes politiques, les chapitres III-XIX sont consacrés aux sources grecques; mais on y constate aisément de nombreuses lacunes, car l'auteur laisse presque entièrement de côté des morceaux essentiels, Sparte, la Crète, la Sicile, la grande Grèce; une foule d'auteurs, de textes, les Scholiastes, les Athidographes, les fragments des philosophes, des historiens, des poètes comiques, lyriques, dramatiques grecs, Diodore, Strabon, Athénée, Plutarque, etc. Les sources romaines occupent les chapitres XX-LX. Les deux premiers sont consacrés à l'exposition et à la critique des traditions sur la propriété foncière et à la culture à l'époque primitive jusque vers 200 av. J.-C. Il y a déjà emploi de l'esclave, mais pas encore du mercenaire, sauf du client, par le propriétaire. Les deux chapitres suivants donnent une vue générale sur les transformations profondes qui s'opèrent après 200 av. J.-C., développement de l'esclavage rural, des *latifundia* et l'analyse du traité d'agriculture de Caton. Quatre chapitres, XXIV-XXVII, sont consacrés à l'agriculture dans la période révolutionnaire, de 149 à 37 environ, à Varron, à Cicéron, à quelques textes de Salluste, de Lucrèce et de César. Après une étude générale sur l'agriculture au temps de l'empire, le poids des impôts, les domaines impériaux, l'apparition du colonat, cinq chapitres, qui vont d'Auguste à Néron, discutent les textes d'Horace, de Virgile, du *Moretum*, de Sénèque l'Ancien et des autres auteurs de Controverses, de Velleius Paterculus, de Valère Maxime, de Phèdre, de Sénèque le Philosophe, de Lucain, de Pétrone et surtout de Columelle. L'étude sur Virgile est un des bons morceaux du livre. L'époque des Flaviens et des Antonins occupe les chapitres XXXIV-XLV : vue générale sur la décadence agricole, Musonius Rufus, Pline l'Ancien, Tacite et sa *Germanie*, Frontin, les Tables alimentaires, Dion Chrysostôme, les auteurs du Nouveau Testament, Martial et Juvénal, Pline le Jeune, Suétone, Apulée. Après une introduction générale sur la période qui va de Commode à Dioclétien, les chapitres XLVI-L étudient très rapidement les inscriptions sur les grands domaines de l'Afrique; avec beaucoup plus de précision les textes du Digeste; les différents sens des mots *conductor*, *colonus*, *actor*, *mercennarius*, les causes générales de la décadence économique et agricole et de la création légale du colonat. Précédés d'une introduction qui expose sommairement la nouvelle organisation du colonat, de l'impôt foncier, la puissance des grands propriétaires, les derniers chapitres LII-LX sont consacrés aux textes de Libanius, de Symmaque, d'Ammien, de Claudien, de Végèce et des auteurs chrétiens, Lactance, Sulpice-Sévère, Salvien, Sidoine Apollinaire. La conclusion résume surtout l'évolution de l'esclavage rural et du fermage qui aboutissent tous les deux au

colonat. De courts appendices sont consacrés à deux textes byzantins, les *Geoponica* et la loi rurale du VIII<sup>e</sup> siècle (d'après les articles d'Ashburner) et donnent des extraits de plusieurs auteurs anglais et américains modernes sur le régime agricole de divers pays. A la bibliographie sur les époques grecque et romaine, M. Heitland a ajouté une bibliographie sommaire sur l'esclavage dans tous les pays et sur les conditions de la propriété au moyen âge et dans les temps modernes, avec un chapitre spécial sur les États-Unis. La première a des lacunes considérables; elle oublie par exemple les ouvrages : de Cicotti, *Le déclin de l'esclavage antique*; de Guiraud, *La propriété foncière en Grèce*; la *main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*; de Glotz, *Le travail dans la Grèce ancienne*; de Maurice Croiset, *Aristophane et les partis*; de Masqueray, *Euripide et ses idées*; de Carcopino, *La loi de Hiéron*; de Pöhlmann, *Geschichte des antiken Kommunismus*; de C. Jullian, *L'Histoire de la Gaule*; de De Pachtère, *La table hypothécaire de Veleia*; de Schulten, *Die Grundherrschaften*; les nombreux articles du Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines sur le sujet.

Ch. LÉCRIVAIN.

Marcel GROSDIDIER DE MATONS. **Le comté de Bar des origines au traité de Bruges (vers 950-1301)**. Paris, A. Picard, 1922. 1 vol. in-8°, VIII-741 pages, avec une carte. Prix : 20 fr.

— **Catalogue des actes des comtes de Bar de 1022 à 1239**. Paris, A. Picard, 1922. 1 vol. in-8°, 172 pages<sup>1</sup>. Prix : 7 fr. 50.

I. — La grande thèse de M. Grosdidier de Matons est consacrée à l'histoire du comté de Bar des origines au traité de Bruges (1301). On peut dire qu'elle est la bienvenue, car on manquait, au moins pour l'époque postérieure à 1033, d'une histoire du Barrois écrite d'après les méthodes de l'érudition moderne. Il faut souhaiter que l'auteur continue plus tard son travail jusqu'à la réunion définitive du Barrois et de la Lorraine en 1484-1485.

Le comté de Bar, qui commence à se constituer dans la Haute-Lorraine de 950 environ à 1033, sous Frédéric I<sup>er</sup>, Thierry I<sup>er</sup> et Frédéric II, se dégage peu à peu de la Mosellane au temps de Louis de Mousson et de Sophie. La querelle des Investitures achève d'opérer la rupture, puis, après la mort de Thierry II, le Barrois se sépare des territoires alsaciens auxquels il avait été joint. On peut dire qu'à partir de Renaud I<sup>er</sup> le comté de Bar a vraiment une existence distincte, indépendante; alors commence une période d'extension, qui se continuera, malgré des temps d'arrêt, pendant près de deux siècles. Les règnes de Renaud II

1. Ces deux ouvrages ont déjà été signalés dans le dernier bulletin de M. Halphen, *Rev. histor.*, t. CXLIII, p. 229-230.

et d'Henri I<sup>er</sup> n'ont qu'une importance secondaire; pourtant le mariage de Renaud II avec Agnès de Champagne rapproche le Barrois de la France. Par contre, sous Thiébaut I<sup>er</sup>, le Barrois reprend sa marche ascendante, qui se continue avec Henri II et qui atteint son apogée sous le long règne de Thiébaut II. A ce moment, le Barrois est le plus important des États féodaux nés du démembrement de la Haute-Lorraine. Mais la décadence est proche. Un conflit, né entre Thiébaut II et Philippe le Bel, devenu maître de la Champagne par son mariage avec Jeanne, héritière de ce grand fief, se poursuit au temps d'Henri III, gendre d'Édouard I<sup>er</sup> d'Angleterre. Vaincu par Philippe, abandonné par son beau-père et par le roi des Romains, Albert de Habsbourg, Henri III signe en 1301 le fatal traité de Bruges, qui fait de lui et de ses successeurs les vassaux liges des rois de France, pour la partie de leur comté située à l'ouest de la Meuse. Le traité de Bruges est un des grands événements de l'histoire du Barrois, et l'on comprend que M. Grosdidier se soit arrêté à cette date.

Fruit d'un travail long et patient, l'ouvrage de M. Grosdidier est appelé à rendre de grands services. Bien peu de documents, croyons-nous, ont échappé à l'auteur, qui a fait des recherches dans tous les fonds d'archives où il avait la chance de trouver des chartes relatives à son sujet. Aussi a-t-il pu mettre en lumière des faits restés jusqu'alors inconnus et rectifier des erreurs nombreuses. Il a su donner des comtes une idée exacte, apprécier avec impartialité leur caractère et le rôle qu'ils ont joué.

La thèse de M. Grosdidier n'échappe cependant pas à la critique. Sa bibliographie est peut-être trop complète, trop détaillée; l'auteur y a fait entrer beaucoup de livres ou d'articles qu'il aurait dû laisser de côté. Nous constatons d'autre part que, dans le volume lui-même, on trouve très rarement des renvois à l'*Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, de l'abbé Eugène Martin, et aux travaux de M. Kern, *Die Anfänge der französischen Ausdehnungspolitik* et *Die Abtretung des linken Maasufers an Frankreich*.

L'ouvrage de M. Grosdidier comprend trois livres, dont les deux premiers sont consacrés à l'histoire du Barrois, le troisième aux institutions de ce comté. Il nous semble qu'en ce qui concerne l'histoire, la division adoptée par l'auteur ne tient pas suffisamment compte des faits. Le livre I (la Formation du comté de Bar) aurait pu s'arrêter en 1189, à la mort d'Henri I<sup>er</sup>; le livre II (Apogée du comté de Bar) aurait embrassé les règnes de Thiébaut I<sup>er</sup>, d'Henri II et de Thiébaut II, le livre III, celui d'Henri III. Dans un quatrième livre l'auteur aurait étudié les institutions et la civilisation du Barrois. A plusieurs reprises M. Grosdidier s'est trop étendu sur des événements d'histoire générale, qu'on doit supposer être connus, ainsi que sur des généalogies; par contre il s'est montré bien sobre de vues d'ensemble. On cherche en vain dans la troisième partie des indications sur la vie économique, intellectuelle et artistique du Barrois aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. Un



tableau généalogique suffisamment détaillé n'aurait pas été inutile. La carte jointe à l'ouvrage a été dressée avec le plus grand soin par M. l'abbé Aimond et par M. Lemoine; seulement elle nous fait connaître ce qu'était le Barrois — non au XIII<sup>e</sup> siècle — mais au XVII<sup>e</sup>.

M. Grosdidier a le tort de confondre l'Allemagne et le Saint-Empire, dont elle n'est qu'une partie. En conséquence, il qualifie d'empereurs des souverains qui ne l'ont jamais été, Conrad III par exemple, ou il donne ce titre à des princes qui ne le portaient pas encore à l'époque où il parle d'eux; c'est le cas en particulier pour Otton I<sup>er</sup>, Otton III et Conrad II.

Voici quelques observations particulières. P. 194, M. Grosdidier n'a pas expliqué pourquoi Frédéric Barberousse avait des droits à recevoir l'hommage d'Henri I<sup>er</sup>, pour la seigneurie de Briey. — P. 215-216 (cf. p. 217), M. Grosdidier a conclu d'une charte du comte Henri I<sup>er</sup> de Vaudémont, d'avril 1200, qu'avant cette date le comté de Vaudémont était un fief mouvant de Bar. L'acte en question porte en effet dans Chantereau-Lefebvre, *Traité des fiefs*, t. II, p. 17, la date d'avril 1200. Seulement cette date est erronée. Le comte de Champagne Thibaut III, que la charte donne comme décédé, n'est mort en réalité que le 24 mai 1201. D'autre part, Erard de Brienne, dont il est question dans le document, ne partit qu'en 1213 pour la Terre Sainte, où il épousa en 1215 Philippine de Champagne. Il ne revint en France qu'en 1216, pour faire valoir sur le comté de Champagne les droits prétendus de sa femme. La charte du comte de Vaudémont est donc postérieure à 1213; peut-être faudrait-il la reporter à l'année 1216. — P. 240-241, M. Grosdidier croit encore que le duc de Lorraine Thiébaud I<sup>er</sup> combattit à Bouvines aux côtés d'Otton IV. Dans son *Catalogue des actes des ducs de Lorraine de 1048 à 1139 et de 1176 à 1220*, p. 174-175, M. Duvernoy a très justement fait observer que le duc de Lorraine, qui se trouvait, le 5 septembre 1214, à Juliers dans l'entourage de Frédéric II, ne pouvait pas, six semaines auparavant, être l'allié d'Otton IV, rival du jeune Hohenstaufen. — Nous sommes surpris que M. Grosdidier n'ait rien dit des rapports du comte Henri II avec l'Empire. — P. 394 et n. 6, M. Grosdidier aurait bien fait d'indiquer les divers sens du mot Lorraine, au milieu et à la fin du Moyen Age. — P. 438, comment l'auteur n'a-t-il pas relevé et commenté cette affirmation des seigneurs du Barrois, qui déclarent en 1288 que l'abbaye de Beaulieu se trouve en Allemagne? — On ne saisit pas bien, faute d'une explication de M. Grosdidier, p. 498, pourquoi Édouard I<sup>er</sup> d'Angleterre a négligé de faire comprendre son gendre, Henri III de Bar, dans la paix qu'il conclut avec Philippe le Bel. — P. 502-503, l'appréciation de M. Grosdidier sur le traité de Bruges (1301) nous semble incomplète et inexacte. Ce traité, en faisant des possesseurs du Barrois les vassaux liges des rois de France, leur a, pour ainsi dire, attaché un boulet aux pieds. — P. 518, il aurait fallu préciser davantage la situation du Barrois dans l'Empire. — P. 545, M. Grosdidier n'a pas eu la

curiosité de rechercher comment un des baillages du comté de Bar avait pris le nom d'un ancien *pagus* du diocèse de Langres, le Bas-signy, dont une petite partie seulement avait été incorporée à ce bailliage.

Si M. Grosdidier a corrigé quelques-unes des petites erreurs et des fautes d'impression que l'on pouvait relever dans le texte de sa grande thèse<sup>1</sup>, un certain nombre des unes et des autres lui ont encore échappé<sup>2</sup>.

II. — *Le Catalogue des actes des comtes de Bar*, qui forme la thèse complémentaire de M. Grosdidier de Matons, a en réalité le caractère de regestes. L'auteur a cru en effet devoir y insérer les renseignements que fournissent les sources annalistiques et diplomatiques sur les comtes de Bar. Grâce aux patientes recherches de M. Grosdidier dans de nombreux fonds d'archives, le catalogue ne comprend pas moins de 567 numéros. M. Grosdidier a indiqué pour chacun d'eux les manuscrits et, s'il y avait lieu, les ouvrages imprimés qui donnent le texte du document. Dans l'introduction l'auteur a étudié la diplomatie barroise aux XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles; le catalogue est suivi de pièces justificatives; une table alphabétique des noms de personnes et de lieux termine le livre.

Ce travail utile et consciencieux appelle plus d'une critique. Signa-  
lons d'abord deux lacunes. M. Grosdidier n'a pas joint à la Bibliographie placée en tête de son catalogue une liste des abréviations dont il s'est servi. Nous regrettons également l'absence d'une étude paléographique sur les chartes barroises. Pour la diplomatie, M. Grosdidier a utilisé indifféremment originaux et copies, et, pour la suscription, il a tiré parti non seulement des chartes des comtes, mais des

1. Le feuillet *Addenda et corrigenda* se trouve placé en tête du volume.

2. *Erreurs*. P. 50, l. 18-19, Eudes était comte de Blois et Robert comte de Troyes. P. 73, l. 6-7, le comte de Namur s'appelait Albert; c'est le comte de Metz, présent, lui aussi, à la bataille de Bar (1037), qui portait le nom de Gérard. P. 92, l. 20-21, la querelle des investitures n'avait pas encore commencé en 1074. P. 174, M. Grosdidier aurait pu dire que Thierry de Bar, élu de Metz, n'avait jamais été consacré. P. 198, l. 18, à la date de janvier 1188, Richard Cœur-de-Lion n'était pas encore roi d'Angleterre. P. 237, l. 4, Valeran II de Limbourg était le beau-père — et non le beau-frère — d'Élisabeth, fille de Thiébaud I<sup>er</sup> de Bar et d'Ermesinde de Luxembourg. P. 250, n. 1, le diplôme d'Arnulf pour l'Église de Toul est faux sous sa forme actuelle. P. 276, l. 5, les œuvres historiques, mises sous le nom de Louis de Haraucourt et de Florentin le Thierriat, sont des faux du XVIII<sup>e</sup> siècle. P. 406, l. 21, la Nativité de la Sainte-Vierge tombe le 8 et non le 7 septembre.

*Fautes d'impression*. P. 13, l. 13, Saint-Vannes a été imprimé par erreur pour Saint-Vanne. P. 26, l. 11, Bagnol pour Baquol. P. 32, l. 27, Kervyn de Lottenhove pour K. de Lettenhove. P. 66, l. 2, Solzeling pour Sotzeling. P. 75, n. 1, Homécourt pour Houécourt. P. 111, l. 9, et p. 116, l. 2, Isming pour Ins-  
ming. P. 171, n. 6, l. 1, 1170 pour 1070. P. 328, l. 9, 1263 pour 1243. P. 545, l. 18, en temps que pour en tant que, etc.

indications fournies par des documents diplomatiques étrangers au Barrois ou par des sources annalistiques. Les documents eux-mêmes n'ont pas toujours été analysés avec une exactitude suffisante. Plusieurs chartes ne portent pas de date. M. Grosdidier aurait pu, à l'aide des données de l'exposé et du dispositif, trouver à quelques-unes d'entre elles une date approximative. Si nous prenons la table alphabétique, nous constatons que M. Grosdidier n'a pas toujours classé dans le même ordre les personnages qui portent le même nom et qu'il n'a pas indiqué avec une précision suffisante les circonscriptions dont font aujourd'hui partie certaines localités. De plus, le catalogue contient des erreurs de détail<sup>1</sup> et des fautes d'impression<sup>2</sup>. Enfin la ponctuation est souvent ou défectueuse, ou même absente.

Robert PARISOT.

**Det Nordalesvigske Spoergsmaal (1864-1879). Aktstykker og Breve til belysning af den danske regerings Politik.** [La question du Slesvig septentrional. Actes et lettres pour éclairer la politique du gouvernement danois], publiés par Aage Friis, t. I (1864-mars 1868). Copenhague, H. Koppel, 1921. In-8°, vi-840 pages.

**Aage Friis. Den danske regering og Nordalesvigs genforening med Danemark.** [Le gouvernement danois et le retour du Slesvig septentrional au Danemark], t. I (1864-1868). Copenhague, H. Koppel, 1921. In-8°, 459 pages.

Le ministère des Affaires étrangères de Danemark a chargé M. Aage Friis, professeur à l'Université de Copenhague<sup>3</sup>, de publier un recueil de documents relatifs à la politique du gouvernement danois dans la question du Slesvig septentrional, depuis la signature du traité de Vienne (1864) jusqu'à l'abrogation de l'article V du traité de Prague (fin de 1878). Le premier tome du recueil a paru ; il concerne la période qui s'étend du 1<sup>er</sup> janvier 1865 au 31 mars 1868 et comprend 442 pièces, principalement des lettres échangées par le gouvernement danois avec ses agents diplomatiques, tirées des archives des Affaires étrangères de Copenhague ou du Rigsarkiv. Dans une introduction, M. Aage Friis déclare avoir publié tous les textes « essentiels ». S'il a dû quelquefois

1. En voici quelques exemples. P. 40, n° 54, Lothaire II a été mis pour Lothaire III. P. 63, n° 176 et 178, Ferri de Pange pour Maurice de Pange. P. 81, n° 274, l'empereur Frédéric pour le roi des Romains Frédéric. P. 146, Conrad III, empereur, pour Conrad III, roi des Romains.

2. P. 38, n° 45, Maurmoutier a été imprimé par erreur pour Marmoutier. P. 64, n° 179, Mireus pour Miraeus. Rozerot pour Roserot. P. 147, Epternach pour Echternach. P. 163, Rodemack pour Rodemach. P. 166, Saint-Vannes pour Saint-Vanne.

3. Voir plus haut, p. 82.

procéder à des coupures, celles-ci ne sont pas, affirme-t-il, de nature « à modifier la conception, soit des traits principaux de la politique, soit de détails importants ».

M. Aage Friis ne s'est d'ailleurs pas contenté de ce rôle d'éditeur. Il a entrepris d'utiliser aussitôt les documents qu'il réunissait. Mais l'étude historique dont il nous donne la première partie n'a pas une source unique. M. Aage Friis a procédé à des dépouillements très étendus. Il a obtenu communication de nombreux papiers de famille, notamment ceux de P. Vedel; il a fait des recherches aux archives des Affaires étrangères de Paris, Stockholm et Vienne, si l'autorisation lui a été refusée de travailler à Berlin. Son ouvrage est donc plus riche de faits que son recueil, mais dans les deux publications le sujet est aussi strictement, sinon même étroitement, délimité. L'auteur étudie la politique du gouvernement danois, non l'attitude du Danemark. Presque jamais il n'est question de l'opinion publique. M. Aage Friis ne s'occupe que de l'action des ministres et des diplomates.

La période 1865-1868, envisagée dans ce premier volume, forme au moins bien un tout. C'est l'histoire des négociations engagées autour de l'article V. La question du Slesvig septentrional, celui de langue et de sympathies danoises, ne s'est posée en effet qu'après le traité de Vienne. Jusqu'en 1864 les cabinets et les partis, à Copenhague, avaient entendu conserver tout le Slesvig. C'est seulement après le désastre que les personnalités dirigeantes, le président du Conseil Bluhme; P. Vedel, le tout-puissant directeur des Affaires étrangères; les envoyés à Berlin et Paris, Quaade et Moltke-Hvitfeld, se trouvèrent d'accord, quelles qu'eussent été leurs conceptions anciennes (Bluhme, conservateur, ex-partisan de l'union personnelle; Vedel, libéral, ami de Lehmann et Monrad, des hommes de l'Eider); pour pratiquer une politique nouvelle. Le Danemark vaincu devait se réclamer exclusivement du principe des nationalités et attendre des circonstances, notamment d'un conflit entre la Prusse et l'Autriche, le retour du Slesvig septentrional, pourvu cependant que cette restitution ne s'accompagnât pas de conditions susceptibles de compromettre l'indépendance de l'État danois. De son côté, Jules Hansen — sur le séjour duquel à Paris M. Aage Friis nous donne des détails neufs, notamment quant aux rapports de Hansen avec Chaudordy et aux subventions, obtenues de Copenhague, en faveur de journalistes français amis de la cause danoise — préconisait le même programme. Lorsque le comte Friis succéda à Bluhme, le changement de cabinet n'entraîna pas un changement de politique.

Entre toutes les grandes puissances, la France seule approuvait pleinement le point de vue danois. Bismarck, dans ses entretiens avec Quaade, déclarait volontiers ne pas tenir personnellement au Slesvig; mais il ajoutait aussitôt que le roi Guillaume ne lui permettrait jamais de faire de larges concessions. Drouyn de Lhuys croyait que la Prusse ne restituerait en tout cas ni Flensborg, ni l'île d'Als, ni

Dybbøl (Düppel). Au printemps de 1866, quand la guerre entre l'Autriche et la Prusse fut désormais certaine, Drouyn conseilla au Danemark d'offrir son alliance à la Prusse, moyennant la promesse écrite d'une rétrocession du Slesvig septentrional. Mais Bismarck se refusa à tout engagement précis.

Nous savions déjà par le livre de M. de Jessen sur *l'Intervention de la France dans la question du Slesvig du Nord* que le gouvernement danois n'avait joué aucun rôle dans l'élaboration de l'article III des préliminaires de Nikolsburg, devenu l'article V du traité de Prague : « ... les populations des districts du nord du Slesvig seront de nouveau réunies au Danemark, si elles en expriment le désir par un vote librement émis. » Mais naturellement, avant même la conclusion de la paix, Frijs et Vedel se préoccupèrent du futur plébiscite. Leurs vues étaient très modérées; ils se seraient contentés des districts d'Haderslev et d'Aabenraa, renonçant ainsi à Als et Dybbøl. Près d'un an allait au reste s'écouler avant qu'on parlât d'appliquer l'article V. Bismarck se borna à déclarer au Landtag que la Prusse tiendrait sa promesse quand elle voudrait. Pourtant, après les élections de février 1867 et l'éclatante victoire du danisme, après une démarche de Benedetti, à la veille de la réunion à Londres d'une conférence européenne où pourrait bien être évoquée la question du Slesvig après celle du Luxembourg, le ministre de Prusse à Copenhague annonça enfin, au début de mai, que son gouvernement était prêt à abandonner le Slesvig septentrional si le Danemark accordait au préalable des garanties suffisantes à la minorité allemande des districts éventuellement rétrocédés. Nous connaissons mal les péripéties de la négociation engagée à la suite de cette déclaration. M. Aage Friis n'a pas eu de peine à montrer que le gouvernement danois avait fait l'impossible pour aboutir à une entente ou tout au moins pour ne pas rompre. Mais Lothar Bucher, désigné comme plénipotentiaire prussien, offrit seulement à Quaade le district d'Haderslev et à des conditions véritablement inacceptables (l'allemand serait la langue unique de l'enseignement primaire). La note danoise du 9 mars 1868, sans fermer la porte à des négociations ultérieures, ne put que constater l'opposition irréductible des points de vue.

Cette brève analyse ne prétend pas mentionner tout ce que l'ouvrage de M. Aage Friis nous apprend de nouveau et très souvent d'important. Mais il faut dire la clarté du récit, la justesse de touche des portraits alertement tracés, ceux de Vedel et de Frijs en particulier, tout ce qui rend vivant un livre où les sentiments du patriote ne font jamais tort à l'impartialité du savant.

A. GANEM.



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

**Histoire générale.** — Les organisateurs du *Congrès international des sciences historiques* tenu à Bruxelles en 1923 n'ont pas tardé à en faire imprimer et distribuer le *Compte-rendu*, qui vient de paraître en un beau volume, bien imprimé chez Weissenbruch (Bruxelles, in-8° carré, 552 p. avec un index), sous la direction de MM. G. DES MAREZ et F. L. GANSHOF. En donner l'analyse serait impossible dans un bref espace. Il suffira de dire qu'il apporte des indications, des clartés sur les problèmes les plus variés de l'histoire universelle. Si tous les peuples cultivés du monde n'ont pas été représentés à ce Congrès (la faute n'en est certes pas aux organisateurs), du moins l'on ne saurait y constater aucune lacune grave dans le plan ni dans son exécution.

Ch. B.

— Martin GRABMANN. *Saint Thomas d'Aquin. Introduction à l'étude de sa personnalité et de sa pensée*, traduit par E. VANSTEENBERGHE (Paris, Bloud et Gay, 1920, in-16, x-228 p.; de la collection des *Études de philosophie et de critique religieuse*). — Entre tous les ouvrages élémentaires consacrés à la philosophie de saint Thomas d'Aquin et à son rôle dans les grands conflits doctrinaux de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, celui de M. Grabmann, professeur à l'Université de Munich — l'historien bien connu de la méthode scolastique — est certainement l'un des plus accessibles et des plus clairs. M. l'abbé Vansteenberghe a donc été bien inspiré en le mettant à la portée des lecteurs français. Il a d'ailleurs pu faire subir au texte original en plusieurs points des corrections importantes, indiquées par l'auteur lui-même, de sorte que cet opuscule nous donne à peu près le dernier état de la science thomiste. La biographie sommaire placée en tête est tout à la fois précise et suggestive; elle sera particulièrement appréciée des historiens. Le volume renferme en outre de bonnes indications bibliographiques où manquent cependant quelques travaux français importants — notamment le grand ouvrage de P. Duhem sur le *Système du monde* — et auxquelles il faudrait ajouter aujourd'hui les remarquables études de M. Gilson.

Louis HALPHEN.

— L.-H. PETITOT, O. P. *Saint Thomas d'Aquin. La vocation, l'œuvre, la vie spirituelle* (Paris, éditions de la « Revue des Jeunes », [1923,] in-16, 157 p.; prix : 5 fr.). — Le livre du P. Petitot ne prétend qu'à faire revivre la « physionomie » du saint docteur et à suivre le mouvement de sa pensée et de sa foi; mais il renferme aussi quelques

pages assez bien venues sur les milieux scolastiques dans le Paris du XIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur a surtout utilisé les beaux travaux du P. Mandonnet. — P. 150, il eût mieux valu ne pas parler de « la bougie » à laquelle, nous affirme-t-on, frère Thomas risquait de se brûler quand il était plongé dans ses méditations.

L. H.

— Emerich RAITZ VON FRENTZ. *Der ehrwürdige Kardinal Bellarmin S. J.; ein Vorkämpfer für Kirche und Papsttum, 1542-1621* (Fribourg-en-Brigau, Herder, 1921, in-8°, XIX-230 p., 7 fig.). — Joseph THERMES. *Le bienheureux Robert Bellarmin, 1542-1621* (Paris, V. Lecoffre, 1923, 1 vol. in-12, vi-204 p.; collection « les Saints »). — Proclamé bienheureux le 15 avril 1923 (le procès a duré trois cents ans), Bellarmin est sorti de l'histoire pour entrer dans l'hagiographie. Il ne faut pas demander autre chose au P. Thermes, qui suit pas à pas l'autobiographie du cardinal. Où peut-il avoir trouvé que Bèze (page 52), « frappant de sa main un exemplaire des *Controverses*, disait à ses amis : voilà le livre qui nous a perdus » ? Le P. Thermes trouve « extravagante » la mesure par laquelle « la reine sanglante » — c'est Élisabeth qu'il veut dire — interdit l'étude de Bellarmin. La vérité est que la reine fit professer à Oxford et à Cambridge des leçons antibellarminiennes, — d'ailleurs Sixte-Quint songeait à mettre le livre à l'index, comme ne donnant pas au pape une suffisante puissance es choses temporelles. On rencontrerait facilement d'autres exemples de ces mesures au XVI<sup>e</sup> siècle sans passer le détroit. — On goûtera les passages multiples où Bellarmin, transformé en prophète, prédit la mort prochaine d'un pape gênant, de Sixte-Quint d'abord (p. 64), puis de Clément VIII (p. 112). On n'est pas plus charitable. — Les amis de la tolérance savoureront cette phrase de la p. 168 : « A un prince chrétien dont le fils voulait épouser une princesse protestante... » Et les esprits non tout à fait dépourvus de sens critique admireront les six médecins romains qui, en 1521 et 1522, ont affirmé la réalité des miracles constatés par « leurs collègues d'il y a trois cents ans ». — Il y a de bons volumes dans la collection « les Saints ». Celui-ci en vérité n'ajoutera rien à la gloire de cette série.

Le livre du P. Thermes ressemble parfois à celui du P. Raitz von Frentz comme un frère, à croire que certaines pages de l'un ont été traduites de l'autre.

Le P. Raitz (qui écrivait avant la confirmation définitive du jugement de béatification) est aussi un hagiographe. Il fait aussi dire par Th. de Bèze : *Hic liber nos perdidit*. Cependant son ouvrage se présente avec une allure plus scientifique. Il est au moins enrichi d'une bibliographie soignée, d'un index (pas complet). Le tour en est un peu plus objectif. On admet que des critiques ont pu être adressées à Bellarmin; on avoue que son autobiographie a été taxée d'immodestie non seulement par Dollinger, mais beaucoup plus tôt par le cardinal Passionei. On explique d'une façon un peu moins simpliste son rôle, c'est-à-dire ses volte-face dans l'affaire de l'avènement de Henri IV. On étudie les rapports du

cardinal avec l'Allemagne. Sur la condamnation par le Parlement de Paris de la réponse de Bellarmin à Barclay, on va jusqu'à écrire : « Il suffit de remarquer que de nos jours il ne se trouverait guère de théologiens d'accord avec Bellarmin pour reconnaître au pape le pouvoir de déposer un prince chrétien, ou de délier les sujets du serment d'obéissance. » Sur ce point, le gallicanisme a vaincu. — Le livre du P. Raitz est lisible.

H. Hr.

— Alfred STERN. *Geschichte Europas von 1848 bis 1871*. Dritter Band (Stuttgart et Berlin, Cotta, 1923, in-8°, xix-390 p.). — Ce tome III, qui est le tome IX du grand ouvrage entrepris par le savant professeur de Zurich, comprend les neuf chapitres suivants : 1° Situation intérieure de la France de 1860 à 1864 ; 2° L'Italie de mars 1860 à la convention de septembre 1864 ; 3° L'insurrection polonaise de 1863 ; 4° La presqu'île des Balkans et les États tributaires de la Turquie de 1861 à 1867 ; 5° L'Angleterre et la politique de paix, 1860-1871 ; 6° L'Allemagne. Le conflit constitutionnel en Prusse et la diète des princes à Francfort, 1862-1863 ; 7° La guerre des duchés en 1864 et la paix de Vienne ; 8° Conséquences prochaines de cette paix ; 9° Les prodromes de la guerre de 1866 ; 10° La guerre de 1866. — Nous reviendrons prochainement sur cet important ouvrage que nous voulons seulement annoncer brièvement aujourd'hui.

— J. P. CHAMBERLAIN. *The Regime of the international rivers Danube and Rhine* (New York, Columbia University, *Studies in history...*, t. CV, fasc. 1, 1923, in-8°, 317 p.). — Ce volume a eu pour point de départ une enquête ordonnée par le président Wilson. L'auteur a été autorisé à en utiliser les parties imprimées à titre officiel par le département d'État. Quoiqu'il se soit placé « au point de vue du juriste, non à celui de l'économiste et de l'historien », les historiens trouveront chez lui un bon exposé de la question, surtout pour le Danube. Il est moins exact sur le Rhin. C'est ainsi que sa bibliographie est pauvre en ouvrages suisses, il ne cite même pas ceux de Vallotton. Il paraît ne rien savoir de la brutalité avec laquelle les gouvernements allemands riverains, avant 1914, déniaient à la Suisse tout droit de contrôle sur le fleuve, sous prétexte qu'elle n'était pas partie aux traités de Vienne. S'il expose la controverse hollandaise relative aux pierres et graviers destinés à la Belgique envahie, il omet de rappeler que, dès le début de la guerre, l'Empire coupa la navigation rhénane en aval de Bâle. Rien non plus sur les projets, destinés à ruiner Rotterdam, du détournement du trafic sur Emden. C'est peut-être parce qu'il ignore ces faits — ignorance grave chez un « expert » officiel — que M. J. P. Chamberlain trouve que rien ne justifie la présidence de la France dans la commission du Rhin.

H. Hr.

— Henri LAMBERT. *Pax Economica...* (Paris, Félix Alcan, 1920, 1 vol. in-16, 324 p.). — Id. *Le nouveau contrat social de l'organisation ou la démocratie individualiste* (Ibid., 1920, 1 vol. in-16,

351 p.). — Ces « deux contributions à la recherche des solutions de quelques questions importantes de mon temps et de tous les temps » n'ont aucun caractère historique. La première, apologie du libre-échange considéré comme facteur nécessaire et suffisant d'une paix durable, ne touche à l'histoire que par un point, en établissant un rapport, à toute époque, entre la politique mercantiliste et la guerre. Comment cette conception mène à approuver les entreprises allemandes au Maroc et à condamner la politique coloniale française, c'est un de ces mystères que peuvent seuls comprendre certains « pacifistes ». — Le second volume, « essai de synthèse sociale », n'a plus rien d'historique.

H. Hr.

— Nous avons reçu du ministre des Affaires étrangères deux fascicules de *Documents diplomatiques* (Livres jaunes. Paris, Impr. nat., 1923). 1° *Documents relatifs aux notes allemandes des 2 mai et 5 juin sur les réparations, 2 mai-3 août 1923* (les notes du gouvernement britannique et de M. Mussolini sont reproduites dans le texte original, suivi d'une traduction française); 2° *Réponse du gouvernement français à la lettre du gouvernement britannique du 11 août 1923 sur les réparations, 20 août 1923* (trois articles : 1° et 2° Lettre de M. Poincaré au marquis de Crewe, ambassadeur de Sa Majesté britannique à Paris, avec une annexe; 3° Lettre de Lord Curzon of Kedleston à M. de Saint-Aulaire, texte original en anglais, du 11 août).

**Antiquité.** — Eugène ALBERTINI. *Les divisions administratives de l'Espagne romaine* (Paris, E. de Boccard, 1923, in-8°, vii-138 p. avec une carte). — Personne n'était mieux qualifié que M. Albertini pour élucider ce sujet difficile. Son travail judicieux, parfaitement documenté, qui élimine beaucoup d'hypothèses aventureuses, est excellent de tout point. Le premier des sept chapitres est consacré à une esquisse sommaire, mais précise, de l'Espagne préromaine; le second à l'époque républicaine, formation en 197, limites, extensions successives des deux provinces Citérieure et Ulérieure, séparées non par l'Èbre, mais par une petite rivière au sud-ouest de Carthagène, maintien de cette division jusqu'au principat d'Auguste; le troisième expose l'œuvre méthodique d'Auguste, division, en 27 et non à d'autres dates proposées par divers savants, de l'Ulérieure en deux provinces, Bétique sénatoriale et Lusitanie impériale, modifications territoriales faites probablement après 7 av. J.-C., limites des trois provinces depuis la mort d'Auguste jusqu'à Dioclétien; les quatrième et cinquième sont consacrés aux subdivisions des provinces et surtout à l'explication des textes difficiles de Strabon et de Plin. Strabon indique pour la Citérieure une organisation qui n'a duré que jusqu'à Claude et ne donne que les circonscriptions des trois légats de cette province et non, comme on l'a soutenu souvent, des diocèses réguliers, administrés par des *legati juridici*. La liste des conventus, dont M. Albertini établit les limites par une critique minutieuse

du texte de Pline, repose sur des *formulae* de différentes époques. L'Asturie-Gallécie a formé dès le I<sup>er</sup> siècle une circonscription financière distincte; au III<sup>e</sup> siècle une province d'Asturie-Gallécie, créée par Caracalla, n'a eu qu'une existence éphémère. Le sixième chapitre étudie les rapports entre les divisions indigènes et les divisions romaines. Le nombre très élevé des cités espagnoles, 513 (neuf en plus pour les Pityuses et les Baléares) s'explique par l'ancien morcellement géographique en *gentes*, en *regiones*, groupes subdivisés eux-mêmes en *gentilitates*, et le gouvernement romain a diminué dans une certaine mesure le particularisme local. Le septième chapitre résume l'œuvre de Dioclétien, la création des six, puis, entre 369 et 385, des sept provinces, les divisions ecclésiastiques. La conclusion montre que Rome a procédé en Espagne par tâtonnements, par retouches, sans pouvoir créer l'unité du pays, sans lui donner de capitale au-dessus de Tarragone, de Cordoue, d'Émerita.

Ch. LÉCRIVAIN.

**Canada.** — Arthur G. DOUGHTY. *Rapport des Archives publiques pour l'année 1921* (Ottawa, impr. Acland, 1923, in-8°, 465 p.; prix : 30 cents). — Ce rapport comprend six parties paginées à part. A. Index numératif des copies que l'administration des Archives a fait exécuter dans les archives et bibliothèques de Grande-Bretagne et de France pendant les années 1919-1921. — B. Proclamations du gouverneur du Bas-Canada, 1792-1815. Ici, l'on donne une transcription littérale de ces textes, tous rédigés en français, même ceux qui émanaient du gouvernement britannique. On y trouvera notamment la proclamation du 1<sup>er</sup> janvier 1801, par laquelle Georges III renonce, sans le dire, à porter désormais le titre de « roi de France » que ses prédécesseurs avaient presque toujours porté depuis 1340. Cette partie occupe 221 pages. — C. Inventaire des documents provenant du « Conseil de commerce » et de la collection Shelburne ou Landsdowne, 1762-1782. — D. Inventaire de la série C. O. 42, qui se rapporte à ce même Conseil, 1763-1786. — E. Lettres du gouverneur J. Parr à Lord Shelburne, relatives à l'arrivée et à l'établissement des Loyalistes de l'Empire-Uni dans la Nouvelle-Écosse, 1783-1784. Il s'agit des royalistes restés fidèles à la mère patrie après la séparation des colonies et la fin de la guerre de l'Indépendance américaine. Le texte en est intégralement reproduit. — F. Statuts du Haut-Canada, 1792-1793. Actes de la législature de cette province, adoptés durant la première session et dans la trente-deuxième année du règne de Georges III. — Ce volume ne peut manquer d'attirer l'attention de tous les érudits qu'intéresse l'étude du Canada et de ses rapports avec la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis jusqu'en 1815.

Ch. B.

**France.** — *Histoire de la littérature française illustrée*, publiée sous la direction de Joseph BÉDIER et Paul HAZARD (Paris, Larousse,



in-4°, fasc. 1 à 26; 2 fr. le fascicule). — Sous la direction de MM. Bédier et Hazard, la librairie Larousse a commencé à publier en avril dernier par fascicules hebdomadaires une nouvelle et luxueuse Histoire de la littérature française qui doit former deux volumes in-quarto. L'ouvrage sera divisé en cinq parties : le moyen âge, par MM. Faral et Bédier pour la période antérieure à la guerre de Cent ans, et par M. Foulet pour les XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles; le XVI<sup>e</sup> siècle, par MM. Plattard, P. de Nolhac, Villey, Bidou; le XVII<sup>e</sup> siècle, par MM. Vianey, D. Rouston, Bédier, P. Moreau, Bidou, Beaunier, André Hallays, Ascoli; le XVIII<sup>e</sup> siècle, par MM. Ascoli et Mornet; du XIX<sup>e</sup> siècle à nos jours, par MM. Hazard, Jean Giraud, Martino et Chaumeix. Vingt-six fascicules avaient déjà paru au milieu d'octobre : soit 312 pages, sur deux colonnes, illustrées de très nombreuses et excellentes gravures dans le texte et hors texte et embrassant la totalité de la période médiévale, le XVI<sup>e</sup> siècle et une bonne partie du XVII<sup>e</sup>. Nous aurons l'occasion, lorsque tous les fascicules auront paru, de revenir à loisir sur cette œuvre aussi solide qu'élégante; il suffira pour le moment de la caractériser brièvement. MM. Bédier et Hazard se sont adressés à des spécialistes rompus à la recherche personnelle, mais en même temps capables de dominer de haut leur sujet et de se plier à une même méthode d'exposition. Cette méthode consiste, autant que nous en pouvons juger par les premiers fascicules, à prendre dans chaque période et pour chaque genre littéraire quelques œuvres significatives et à les caractériser avec netteté, en évitant tout à la fois le pédantisme et les banalités faciles. Ces œuvres, elles-mêmes, sont replacées dans le cadre de l'époque grâce à une abondante illustration, reproduisant soit des sculptures, des miniatures, des dessins anciens, soit des paysages ou des monuments familiers aux hommes qui les ont écrites. A peine de-ci de-là souhaiterait-on, à ce point de vue, un choix un peu différent (par exemple, p. 10, où l'on a eu la malencontreuse idée de reproduire la façade *moderne* de l'église Saint-Seurin de Bordeaux, au lieu de la façade ancienne, qu'elle masque, ou de la fameuse crypte). Enfin, des renseignements bibliographiques concis, mais très soigneusement triés, permettent au lecteur non seulement de se reporter aux meilleures éditions de chaque auteur, mais encore de se familiariser avec les travaux les plus notables dont il a été l'objet. L. H.

— Gustave LANSON. *Histoire illustrée de la littérature française* (Paris, Hachette, in-4°, fasc. 1 à 7; 8 fr. 50 le fascicule). — En même temps que paraît à la librairie Larousse la belle Histoire de la littérature de MM. Bédier et Hazard, la maison Hachette publie également par fascicules (mais par fascicules beaucoup plus compacts) et à peu près sous le même titre une édition refondue et magnifiquement illustrée du « Manuel » bien connu de M. Gustave Lanson. Comme pour l'ouvrage précédent, nous devons nous contenter provisoirement d'une simple et brève annonce, nous réservant de parler tout au long du livre après son achèvement. Au milieu d'octobre,

sept fascicules de soixante pages environ chacun avaient paru, menant l'histoire de notre littérature des origines jusqu'au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à peu près aussi jusqu'au même point que la *Littérature* de MM. Bédier et Hazard. M. Lanson ne s'est pas borné à reproduire son ancien texte : il l'a mis au courant, amendé, y a inséré des développements nouveaux. Parfois, à ce qu'il semble, une refonte plus complète eût été désirable ; on eût pu souhaiter surtout une revision plus attentive de la bibliographie, qui « date » souvent, et d'étrange façon ; mais, tel quel, on relira avec fruit et non sans un plaisir renouvelé cet exposé large, suggestif, dont la valeur est encore rehaussée par l'illustration, d'une extraordinaire richesse, qui en garnit toutes les pages. Notons en particulier plusieurs gravures en couleur d'une très belle venue. — Nous tiendrons régulièrement nos lecteurs au courant des progrès de cette publication, qui sera complète en quinze fascicules.

L. H.

— *Les romans de la Table ronde* nouvellement rédigés par Jacques BOULENGER : *Les amours de Lancelot du Lac*; *Galehaut, sire des îles lointaines*, et *Le chevalier à la charrette*; le *château aventureux* (Paris, Plon, [1923], 2 vol. in-16, 264 et 264 p.; prix : 7 fr. le volume). — Nous avons signalé dans la *Revue historique* (t. CXLIII, p. 240) le premier volume de la jolie adaptation du Roman de Lancelot que M. Jacques Boulenger a commencé de faire paraître l'an dernier. Depuis lors, l'œuvre a progressé, et les deux nouveaux volumes que nous avons reçus sont, comme leur aîné, d'un « renouveleur » habile, doublé d'un écrivain de talent. Ils sont tout entiers occupés par le récit — tour à tour émouvant et féérique, mais toujours pittoresque et éminemment instructif pour l'histoire des mœurs chevaleresques dans la première moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, — des amours de Lancelot et des exploits merveilleux que lui inspire sa passion. Nous nous contentons présentement de cette simple et rapide annonce : nous aurons l'occasion de revenir bientôt sur l'ensemble de l'œuvre.

L. H.

— *Œuvres de Guillaume de Machaut* publiées par Ernest HOEFFNER. T. III (Société des anciens textes français, 1921, in-8°, XLII-263 p.). — Ce volume contient deux poèmes : 1<sup>o</sup> *Le confort d'ami*, composé dans la seconde moitié de l'année 1357 pour le roi de Navarre, Charles le Mauvais, que Jean le Bon tenait prisonnier depuis plus d'un an. Dans une première partie, le poète essaie de « reconforter » le captif ; dans une seconde, il lui prodigue des conseils utiles dans sa triste situation ; la troisième enfin est un véritable traité sur les devoirs des rois et de la noblesse. — Vient ensuite, 2<sup>o</sup> : *Le dit de la Fontaine amoureuse*, appelé encore de *Morpheus* ; ici, c'est à un autre prince du sang que s'adresse Machaut, sans doute à Jean, duc de Berry, troisième fils de Jean le Bon, qui venait de s'embarquer, fort triste, pour l'Angleterre, où il devait demeurer en otage au lieu et

place du roi son père. L'œuvre a été composée vers la fin de l'année 1360. Dans l'introduction, M. Hoepffner a recherché et mis en lumière les sources où Machaut a puisé ce qu'on pourrait appeler la substance poétique de ces deux œuvres, et il en a fait ressortir le réel intérêt historique.

Ch. B.

— Émile MAGNE. *Bourgeois et financiers du XVII<sup>e</sup> siècle. La fin troublée de Tallemant des Réaux, d'après des documents inédits* (Paris, Émile-Paul, 1922, in-18, 426 p. Table et index des deux volumes, le premier étant la *Joyeuse jeunesse de Tallemant des Réaux*, paru en 1921. Bibliographie des œuvres de Tallemant des Réaux, 4 fig.). — Toujours cette façon bizarre d'utiliser les documents, intermédiaire entre l'inventaire d'archives et le roman d'aventures, de scandaleuses aventures. Rien de fatigant comme ces perpétuelles histoires d'alcôve, narrées en un style tarabiscoté, et pas toujours correct (Calprenède le *romaniste*. P. 256, « placé son pécune ». P. 129, n. 2, pourquoi diable mettre au pluriel un mot italien, fût-il trivial, qui devrait être au singulier). On fait souvent dire aux textes bien plus qu'ils ne disent : lorsque les registres « baptistères » de Chouzé (p. 249) appellent M<sup>me</sup> des Réaux « la dame de cette paroisse », c'est la constatation d'un fait, ce n'est pas un surnom ni une « gracieuse appellation ». Sous ce vernis, qui éblouit et qui s'écaille, on trouve d'utiles renseignements sur l'ascension de ces familles de banquiers huguenots, les Rambouillet, les Tallemant et autres, qui jouèrent un rôle sous le Mazarin. On voit comment ces banques, engagées dans les partis, dans les affaires de l'Inde, de l'Amérique, des pays baltiques, faisaient tout d'un coup des faillites douloureuses, suivies d'interminables procès. La réforme de 1670 est sortie de là. On trouvera aussi d'intéressants détails sur les préludes de la Révocation et on voit comment les convertisseurs faisaient le siège d'un vieillard ruiné. Enfin, dans les vingt pages de sa conclusion, M. Magne renonce à toute truculence pour nous donner, en termes simples, une bonne étude sur l'auteur des *Historiettes*.

H. Hr.

— Ernest JOVY. *Pascal n'a pas inventé le haquet. Démonstration lexicographique* (Paris, Éd. Champion, 1923, in-8°, 14 p.). — Id. : *Pascal et saint Ignace* (Ibid., 1923, 57 p.). — La première brochure du savant érudit intéressera les curieux de méthode. On y voit comment se constitue une *Vulgate* historique : une erreur est consciencieusement répétée, et la voilà devenue vérité. Celle-ci a pour père responsable l'abbé Bossut, en 1779. En fait le haquet est connu, sous ce nom, par des lexicographes aussi anciens que Jean Thierry en 1564. Pascal n'a pas plus inventé le haquet que la brouette. — La seconde brochure ne vise à rien de moins qu'à faire de l'auteur des *Pensées* un disciple de saint Ignace. M. Jovy, qui a déjà tiré contre le jansénisme de Pascal mourant le parti que l'on sait des textes discutables de l'abbé Beurrier, s'est ingénié à chercher dans les *Exer-*

cices des idées ou des formules que l'on retrouve chez Pascal, même dans le *Mystère de Jésus*. Tout est dans tout, et tous les livres de piété se répètent, tous les mystiques travaillent sur un fonds commun. Les idées de Pascal « ne présentent rien d'original ». Mais quelle différence entre un « manuel d'ascèse », ce recueil de recettes pour arriver au salut, cette gymnastique pour s'exciter à l'amour de Dieu, et la « méditation ardente et passionnée, cette contemplation de feu, cette contemplation de flamme ». Ce qui en fait le prix, dit M. Jovy lui-même, « c'est qu'elle ait été signée de Pascal, c'est que de tels sentiments aient été vécus par un Pascal ». Qu'après cela Pascal ait pris l'argument du pari au P. Sirmond, qu'il ait lu les *Méditations* du P. Julien Hayneufve, voire la *Philagie* du P. de Barry, cela prouve simplement que « les bibliothèques jansénistes n'étaient... pas absolument fermées aux auteurs d'ouvrages de piété du camp opposé à Port-Royal ». M. Jovy contribue à nous en convaincre.

H. Hr.

— E. MARTIN-SAINT-LÉON. *Histoire des corporations de métiers...* 3<sup>e</sup> édition (Paris, Félix Alcan, 1922, in-8°, xxvii-876 p.). — A propos de la seconde édition (1909) nous avons dit les qualités et les défauts de cet ouvrage, qui demeure un utile instrument de travail. Les six premiers livres (jusqu'en 1791) ont simplement été mis au point. Relevons quelques lacunes dans l'information. Sur l'édit de 1581 il manque au moins le livre d'Eberstadt. Au reste, la bibliographie étrangère est généralement pauvre. Dans la série provinciale, on cherche vainement le travail de Gueneau sur Nevers. Pour les cahiers de 89, il fallait citer Roger Picard. P. 351 (et suiv.), à propos de Strasbourg, lire *Zunft* et non *Zünft*; c'est le pluriel qui fait *Zünfte*. L'exposé relatif à la loi Le Chapelier (et non Chapelier) pèche de deux façons : il ne tient pas suffisamment compte des raisons de circonstance, bien étudiées par Germain Martin; il ne montre pas dans cette « odieuse loi... un des monuments les plus remarquables qu'ait édifiés la tyrannie se couvrant du masque de la liberté », le point d'aboutissement de toute une évolution législative qui a commencé, pour ne pas remonter plus haut, à l'édit de Villers-Cotterets de 1539. Pour la période postérieure, M. Martin-Saint-Léon réunit d'un lien quelque peu fragile les défunctes communautés d'arts et métiers et les formes très diverses d'associations ouvrières. En réalité, les deux parties de son ouvrage ne se rattachent l'une à l'autre que par un postulat, celui de la ressemblance entre la jurande et le syndicat, postulat qui est en même temps un *pium votum* : l'espoir que le syndicat se modèlera sur la jurande, telle que M. Martin-Saint-Léon et le socialisme chrétien l'aperçoivent dans le passé. Aussi, les derniers chapitres, notamment sur le rôle de la C. G. T. avant, pendant et depuis la guerre, manquent-ils souvent de sérénité. M. Martin-Saint-Léon reproche aux syndicalistes de sacrifier aux idoles de leur tribu. Sa tribu aussi a ses idoles et ses formules toutes faites, par exemple les phrases rituelles de la page 794 sur l'Ouest-État.

H. Hr.

— Henri DACREMONT. *Histoires et légendes* (Paris, éd. de la « Nouvelle Revue », 1922, in-8°, 374 p.). — Elles viennent presque toutes du pays d'Ardenne, ou elles tournent autour des gens d'Ardenne, depuis la chanson de Renaud de Montauban jusqu'à Grétry et à Méhul, et même au delà. Elles sont contées avec agrément.

— Louis MAURER. *L'expédition de Strasbourg en septembre 1681*. Correspondance officielle tirée des archives de la Guerre. Préface de M. Arthur CHUQUET (Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1923, in-8°, ix-276 p.; prix : 10 fr.). — M. L. Maurer réunit ici, p. 101-264, tous les documents de janvier à décembre 1681 qu'il a trouvés aux archives du ministère de la Guerre et qui se rapportent à l'expédition de Strasbourg. Sa transcription nous paraît en général être exacte; mais, à notre avis, il a eu tort d'y joindre, à leur place chronologique, des pièces d'autre provenance, par exemple des lettres que Legrelle avait découvertes aux Affaires étrangères et déjà publiées, ou même le texte de la harangue adressée le 24 octobre à Louis XIV par l'évêque François-Égon de Furstenberg et qu'on trouve partout. Il fallait ou se borner aux premiers documents ou les publier tous, sans distinction d'origine. Dans les cent premières pages, M. Maurer expose assez bien les mesures qui furent prises par Louvois pour faire entourer Strasbourg par une très forte armée dans le plus grand secret; il prouve aussi que le magistrat de Strasbourg n'était pas de connivence avec le secrétaire d'État de la Guerre et n'a pas de peine à réfuter les ridicules légendes qui ont été racontées à ce sujet; mais il ignore quelques-uns des travaux publiés dernièrement sur la question, ainsi la biographie du résident français Frischmann par Wentzcke et celle du professeur Ulrich Obrecht par Metzenthin. Surtout il a eu le tort, à l'exemple de Legrelle, de remonter aux origines de Strasbourg et de faire un résumé sommaire de l'histoire de la ville jusqu'en 1681 (chapitre I, 18 p.). Les inexactitudes y sont malheureusement assez nombreuses<sup>1</sup>.

C. PF.

1. P. 2. « Vers 855... Lothaire II s'était vu enlever par son oncle Louis le Germanique la ville de Strasbourg. En 870, le même oncle dépouilla Louis (?), frère de Lothaire, de tout ce qu'il possédait sur la rive gauche du Rhin, déchirant ainsi le traité de Verdun. » Plus loin : « Charles le Simple, seul descendant de Charlemagne qui échappât à la loi salique » (?). — P. 17. « Après la paix de Nimègue, Louis XIV établit à Brisach, dans le Conseil souverain d'Alsace, un tribunal sous le nom de *Chambre de réunion*. » Mais non, le Conseil d'Alsace, qui était redevenu Conseil supérieur, jugea lui-même. — Voici encore d'autres corrections, p. 31, lire Rosheim au lieu de *Rosen*. — P. 35, n. 4. Le petit sénat est différent de la chambre des XIII. — P. 40. La Robertsau fait partie du territoire de Strasbourg. — P. 59. Le prince de Lutzelstein, disons en français de la Petite-Pierre. — P. 75, n. 3. Obrecht décapité sous le régime *autrichien*. Jamais Strasbourg n'a fait partie de l'Autriche. — P. 85. Je suppose qu'au lieu d'archives de Berlin il faut lire archives de Vienne. — On aurait souhaité à la fin une table des noms propres; les notes biographiques, p. 265-273, rendent service.



— Alfred LEROUX. *Géographie statistique et historique du pays limousin depuis les origines jusqu'à nos jours* (Limoges, Ed. Ducourtieux et Gout, 1919, in-8°, 207 p.). — Jusqu'au récent ouvrage d'Auguste Longnon, *La formation de l'unité française*, nous manquons d'ouvrages généraux sur la géographie historique de nos provinces françaises. M. Leroux s'est efforcé de combler cette lacune pour le Limousin. Son étude marque un réel progrès sur sa *Géographie historique du Limousin*, parue en 1909, surtout par l'addition de chapitres spéciaux sur les voies de communication et l'économie urbaine de la région.

Dans l'introduction, l'auteur nous présente l'unité du pays, au sous-sol granitique, à l'altitude moyenne considérable, aux fleuves orientés vers l'Océan. Les populations préhistoriques (grottes de la Vézère), les Ligures, les Ibères et les Celtes ont laissé des traces nombreuses de leur séjour.

Dans son chapitre 1<sup>er</sup>, circonscriptions civiles, M. Leroux oppose à la « civitas » ou « pagus Lemovicinus Major », les dix-huit « pagi minores » connus, subdivisés en vicairies (près de quarante) et en centaines. La principale division ecclésiastique est le diocèse de Limoges, héritier des Lemovices, d'abord réduit peut-être au VII<sup>e</sup> siècle, puis amputé en 1317-1318 de l'évêché de Tulle. Parmi les noms populaires de saints en Limousin, citons Sanctus Aredius, devenu Saint-Yrieix ; Sanctus Medardus, Saint-Merd ; Sanctus Severinus, Saint-Surin.

Les plus anciennes seigneuries féodales nous sont connues dès le IX<sup>e</sup> siècle ; au X<sup>e</sup> siècle, il existe huit fiefs principaux et seize au XV<sup>e</sup> siècle. La vicomté de Limoges fut unie à la couronne en 1589, la vicomté de Turenne, passée en 1445 dans la maison de la Tour, fut achetée en 1737-1739 par Louis XV. La vicomté d'Aubusson fut annexée en 1262 à la Marche. Le comté de la Marche, d'abord marquisat, avait pour capitale primitive Charroux, Philippe le Bel s'en saisit en 1308, à la mort du dernier Lusignan. Le comté devait passer aux Bourbons en 1357, François I<sup>er</sup> le confisqua en 1527. Sur ce dernier point, on pourra se référer à la thèse de M. Thomas, analysée dans les *Positions des thèses* de l'École des chartes en 1923 : *Histoire des comtes de la Marche, de la maison de Charroux*.

À côté des divisions féodales, la royauté vint créer des circonscriptions nouvelles. La sénéchaussée de Limousin, coïncidant avec l'évêché de Limoges, apparaît au XIII<sup>e</sup> siècle ; les États provinciaux sont connus dès 1418. Les plus anciennes sénéchaussées judiciaires, issues de petits bailliages du XIV<sup>e</sup> siècle, sont déjà citées en 1523. Au XVI<sup>e</sup> siècle se constitueront les maîtrises des eaux et forêts, les gouvernements militaires de Limousin et Marche, la généralité de Limoges en 1586, celle de Moulins en 1587. La Révolution française devait créer en 1790 les trois départements de Corrèze, Creuse et

Haute-Vienne. Le premier consul rétablit en 1801-1802 le diocèse de Limoges; celui de Tulle date de 1821.

Dans le chapitre VII, consacré aux voies de communication, il convenait peut-être d'insister avec plus de force sur le curieux parallélisme qui existe entre les chaussées romaines et les voies ferrées actuelles; de Limoges, routes antiques et lignes ferrées rayonnent vers Saintes, Bordeaux, Clermont, Argenton, l'antique Argentomagus.

Signalons, en passant, les études de topographie urbaine sur Limoges par M. Leroux, sur Guéret par M. Lacrocq, sur Tulle par M. Fage. Limoges, centre historique du Limousin, est d'abord une ville gauloise, bâtie près d'un gué, au point où la Vienne devient navigable. Au moyen âge s'opposent la « cité », où se trouve la cathédrale Saint-Étienne, et le « castrum », qui s'éleva autour de Saint-Martial et du donjon du vicomte. Guéret, qui a existé sans doute au VIII<sup>e</sup> siècle, ne nous est connu de façon certaine qu'au XIII<sup>e</sup> siècle; au XV<sup>e</sup> siècle cette ville devint la capitale judiciaire de la Marche. Tulle dut peut-être son nom et son origine à un sanctuaire païen consacré à la déesse Tutela; le noyau primitif de la ville est l'Enclos, où se groupent l'église et le château; dans le faubourg existait dès le VIII<sup>e</sup> siècle un couvent bénédictin.

A l'étude de M. Leroux nous ferons seulement quelques objections de détail. Pourquoi (p. 20) n'avoir pas donné les noms anciens de l'Aurance, Auzett, etc.? Pourquoi n'avoir pas groupé en un même paragraphe les observations sur les Leuci, Chalus (Castrum Lucii), le pays de Ligoure, au lieu d'en parler page 39, pour y revenir page 41? Il convenait, en outre, d'en rapprocher Toulx-Sainte-Croix (Creuse), Tullum, car dans la Belgique I<sup>re</sup> Tullum, aujourd'hui Toul (Meurthe-et-Moselle), était la capitale des Leuci. Une partie de la note 2, page 94, aurait pu passer dans le texte en un très bref résumé sur la politique des Plantagenets vis-à-vis du roi de France et de leurs sujets limousins.

En dernière analyse, la géographie de M. Leroux, illustrée de huit cartes, guide précieux pour le lecteur étranger au pays, est un ouvrage très complet, au courant des travaux les plus récents. Ce compendium est le résultat de plus de vingt-cinq ans de recherches, opérées principalement dans les archives de la Haute-Vienne. M. Leroux nous y retrace l'histoire d'une province agricole, bien française, où la vie locale est restée très vivace jusqu'à nos jours.

Camille DAVILLÉ.

— Élie REYNIER. *Le pays de Vivarais* (Vals, impr. Aberlen, 1923, 1 vol. in-8°, 171 p.; cartes, graphiques et clichés photographiques; prix : 12 fr.). — Nous signalions récemment (CXLIII, 287) la monographie sur la *Soie en Vivarais*, du même auteur. Le présent ouvrage intéresse moins directement l'histoire; c'est surtout de géographie

physique et humaine qu'il traite. Mais la description très précise et vivante que nous donne M. Reynier de ce pays si varié et si pittoresque emprunte certains éléments à l'histoire du passé; il montre notamment comment les luttes religieuses ont influé pendant des siècles sur le caractère des habitants. Le morcellement de la propriété, si frappant aujourd'hui en ce pays, est un phénomène ancien. Les communications, entravées par la nature de la contrée, ont été très difficiles jusqu'à une époque tout à fait contemporaine; le Vivarais nous présente peut-être un des exemples les plus caractéristiques de la grande transformation économique qui est née des moyens de communication modernes (routes, chemins de fer, tramways, etc.). Cette révolution a accru l'émigration de ce pays pauvre et prolifique, dont la population a cependant diminué depuis un demi-siècle.

H. SÉR.

**Grande-Bretagne.** — *Calendar of state papers. Colonial series. America and West Indies, June, 1708-1709*, preserved in the P. Record Office. Edited by Cecil HEADLAM (Londres, H. M's Stationary office, 1922, in-8°, XLIII-642 p.; prix : 40 s. 9 d.). — Ce volume contient un grand nombre de réponses faites par diverses colonies anglaises des Indes occidentales à des demandes faites par le ministère du Commerce en 1708 sur le chiffre de la population, la situation industrielle et économique, le mouvement du commerce maritime, etc. Il touche directement la France en ce qu'il est question de préparatifs pour une campagne contre les possessions françaises : le Canada, la Nouvelle-Écosse, Terre-Neuve; ce projet fut accueilli avec enthousiasme par la plupart des colonies anglaises, excepté la Pennsylvanie, où les Quakers refusèrent de lever le contingent demandé; mais la flotte qui devait appuyer le mouvement n'arriva point à temps et le projet fut abandonné. Naturellement, le volume est rempli de renseignements intéressants sur les colonies américaines et sur les « Plantations » des Indes occidentales.

Ch. B.

**Grèce.** — LÉON MACCAs. *La question gréco-albanaise* (Nancy et Paris, Berger-Levrault, 1921, 1 vol. in-8°, 242 p.; prix : 40 fr.). — Ce volume est une œuvre de propagande nationale; l'auteur veut démontrer que l'Épire du Nord doit être rattachée à la Grèce. Mais ce n'est pas seulement un plaidoyer politique. M. Maccas cite beaucoup de documents et de faits, dont l'histoire peut tirer parti. L'Épire du Nord est un territoire de 444 kilomètres carrés de superficie, avec une population de 223,000 âmes, tandis que l'Épire du Sud, rattachée à la Grèce, s'étend sur 3,000 kilomètres carrés et comprend une population de 265,000 âmes. D'après une statistique de 1908, l'Épire du Nord comprend 128,000 habitants appartenant à la religion grecque et 95,000 à la musulmane. M. Maccas conteste les données statistiques fournies par les Albanais et qui tendent à augmenter l'importance de leur race. En ce qui concerne la langue, la moitié des chrétiens parlent l'albanais.

Mais l'auteur soutient, non sans raison, que la langue n'est pas le critérium absolu de la nationalité; la religion, non plus : parmi les musulmans, il y a de nombreux *crypto-chrétiens*, convertis de force assez récemment et qui conservent certaines pratiques de leur ancienne religion. Parmi les musulmans, un assez grand nombre de personnes désirent le rattachement à la Grèce; parmi les Épirotes qui parlent l'albanais, il y a aussi de nombreux partisans de la culture hellénique.

Que valent les arguments présentés par M. Maccas? C'est ce qu'il est assez difficile d'apprécier. S'en référant à l'histoire, M. Maccas s'efforce de démontrer que l'Épire, dès l'antiquité, était habitée par des populations grecques et qu'au moyen âge elle resta fidèle à la culture hellénique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Moschopolis et Korytza-en furent des centres importants; Chimarra et Souli étaient de véritables forteresses de la nationalité grecque. Mais les Turcs et, en particulier, Ali-Pacha s'efforcèrent d'albaniser le pays par la violence, souvent par les procédés les plus cruels. Aussi beaucoup d'Épirotes ont-ils émigré au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, environ 150,000. Mais le patriotisme hellénique subsista intact, notamment à Chimarra et à Korytza, et les riches Épirotes du Nord furent de généreux bienfaiteurs pour leurs compatriotes grecs d'Europe et d'Asie. Des écoles grecques furent fondées en grand nombre en Épire, écoles qui attirèrent la clientèle albanaise elle-même.

M. Maccas examine ensuite ce qu'il appelle les *titres internationaux* de l'Épire du Nord. Il prétend que les Turcs s'appliquèrent à créer artificiellement une Albanie pour combattre les chrétiens, et il montre comment, depuis 1863, l'Autriche et l'Italie se sont opposées à l'extension de l'hellénisme vers le Nord; au Congrès de Berlin, l'Autriche empêcha le rattachement de l'Épire à la Grèce. C'est aussi l'Autriche qui, en 1912, fit reconnaître « l'intégralité albanaise », tandis que l'Italie se dressait contre l'Épire. En 1913, après la guerre des Balkans, l'Europe reconnaît donc l'État albanais et la Commission d'enquête, à la fin de cette même année, enlève à la Grèce toute l'Épire du Nord, que ses troupes avaient occupée. C'est alors qu'éclata, en ce pays, une révolte « spontanée » (M. Maccas s'applique à prouver que le gouvernement grec ne l'encouragea nullement). A la suite de cette révolte, fut organisé un gouvernement provisoire, et les puissances se décidèrent à reconnaître l'autonomie de l'Épire du Nord, sous la suzeraineté de l'Albanie. C'est cette suzeraineté dont les Épirotes veulent s'affranchir.

Ils pensaient qu'ils y arriveraient à la faveur de la guerre mondiale. Mais, dès 1916, l'Italie s'efforça de mettre la main sur l'Épire du Nord et de déhelléniser le pays en s'appuyant sur le fanatisme musulman des Albanais et en favorisant leurs procédés de violence; seule, la région de Korytza se trouvant dans la zone d'occupation française put s'y soustraire. Pendant les négociations de paix, Venizelos demanda l'annexion, gagna à ses vues la France et l'Angleterre (1919), et l'Italie

elle-même reconnu officiellement la réunion de l'Épire du Nord à la Grèce au début de 1920. Mais le ministre Giolitti dénonça l'accord conclu par Tittoni. Voilà où en était la question en 1921.

Dans une dernière partie, M. Maccas s'efforce de démontrer que l'Épire, région civilisée, ne peut être réunie au pays encore barbare qu'est l'Albanie, que la géographie la sépare de l'État albanais, que ce dernier ne possède encore ni ports ni routes, qu'au point de vue économique l'Épire du Nord se rattache étroitement à la Grèce. L'impérialisme italien peut être hostile à la réunion de l'Épire septentrionale à la Grèce, mais les véritables intérêts de l'Italie n'y sont pas opposés. L'auteur préconise même, entre la Grèce et l'Albanie, une entente qui, le passé une fois liquidé, pourra être avantageuse pour les deux pays.

Henri SÈE.

**Hongrie.** — Nous avons reçu la première livraison d'une *Revue des Études hongroises et fino-ougriennes* qui paraît en français, sous les auspices de l'Académie hongroise des sciences et sous la direction de MM. Zoltan Baranyai et Alexandre Eckhardt. Dans cette livraison nous trouvons les articles suivants : comte Étienne ZICHY. L'origine du peuple hongrois. — Dezső PAIS. Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád. I : relations politico-dynastiques et ecclésiastiques. — Jenő KASTNER. Petöfi, 1823-1849. — Flóris HOLIK. Saint Jacques de Compostelle et saint Ladislav de Hongrie. Parmi les comptes-rendus, une critique très acerbe de M. Gyula Miskolcz sur l'étude de M. Nicolas Iorga : « Die Madjaren », qui a paru dans la *Weltgeschichte* d'Hans F. Helmut, et une annonce d'une brochure d'André Leval : « La Révolution française, Napoléon I<sup>er</sup> et la Hongrie ; essai de bibliographie, 1790-1822 ». — Cette revue est une publication trimestrielle qui paraît à Paris chez Édouard Champion ; le prix de l'abonnement est actuellement fixé à 35 francs par an.

**Orient.** — Paul MASSON-OURSSEL. *Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne* (Paris, Geuthner, 1922, in-8°, 314 p.). — La philosophie de l'Inde n'avait jamais, jusqu'à ce jour, fait l'objet que d'analyses fragmentaires, et les ouvrages qui se donnaient pour des exposés historiques n'avaient d'une histoire que le nom (ainsi Dasgupta, *History of indian philosophy*, Cambridge, 1922). Sans aucun doute, un essai de synthèse peut paraître prématuré dans un domaine où d'immenses littératures demeurent encore ou inexplorées ou à peine défrichées. L'auteur, toutefois, a tenté cette synthèse, sans en méconnaître le caractère rudimentaire et tout provisoire. Il a cherché à équilibrer les diverses parties d'un énorme sujet, c'est-à-dire les facteurs essentiels de l'intellectualité indienne : tradition védique ; matérialisme du Jainisme primitif, des Cārvākas, du Vaiçesika ; inspiration de l'ascétisme yogin, destiné à suggérer des systèmes grandioses ; agnosticisme, puis idéalisme bouddhique, et constitution subséquente de systèmes philosophiques au sein du brahmanisme ; enfin, partout, une influence des religions populaires, assimilées par les brahmanes pour triompher



du bouddhisme. Ces différents facteurs, dont l'opposition alimenta une longue sophistique, s'harmonisèrent, à partir de l'ère chrétienne, en une scolastique à laquelle aucune « Renaissance » n'a mis fin. Ces considérations rejoignent celles d'un autre travail, *La philosophie comparée* (Félix Alcan, 1923, in-8°, 201 p.; prix : 42 fr. 50), où il est montré que l'opposition entre une sophistique primordiale et une scolastique ultérieure se manifesta aussi bien en Chine ou dans l'Inde qu'en Europe, et où l'on préconise pour chaque problème spéculatif l'opportunité de s'enquérir des solutions qui lui furent données dans ces trois grands foyers d'humanité, dont l'évolution fut synchroniquement parallèle. Le souhait exprès de l'auteur serait que la pensée de l'Inde et celle de la Chine fussent désormais intégrées à la philosophie tout court, c'est-à-dire à l'étude critique ou positive de la pensée humaine, étude fondée sur l'histoire comparative.

— Giuseppe TUCCI. *Storia della filosofia cinese antica* (Bologna, N. Zanichelli, 1921, in-8°, xii-222 p.). — Initié à l'indianisme par C. Formichi, à la sinologie par G. Vacca, qui fut élève de Puini, l'auteur de ce travail était le mieux outillé des orientalistes italiens pour écrire une histoire de la philosophie chinoise, dont voici le premier volume. L'œuvre est succincte, mais lucide, et répandra des notions très justes sur la pensée d'une fraction fort importante de l'humanité. Comprenant 115 pages d'exposé, suivies de 100 pages de traduction, elle s'arrête actuellement à la fin de la dynastie des Ts'in; souhaitons que l'auteur ne s'en tienne pas, comme jadis Suzuki (*A brief history of early chinese philosophy*, Londres, 1914), à l'antiquité, mais pousse le récit et l'analyse jusqu'aux temps modernes.

Résumer les doctrines philosophiques de la Chine ancienne est une tâche complexe, tant se firent jour en grand nombre, dans les six siècles qui précéderent notre ère, les attitudes spéculatives. Au cours de cette période « héroïque » furent aperçues en toute netteté la plupart des idées qui devaient défrayer la réflexion ultérieure, sans compter bien d'autres qui n'eurent pas de lendemain. La librairie indigène a pu, sans trop d'exagération, éditer une collection des « cent philosophes », dont beaucoup remontent à l'antiquité. M. Tucci attire et retient l'attention sur les plus originaux d'entre ces esprits, dont certains ont poussé l'originalité jusqu'au paradoxe. Mais il faut aussi, non seulement pour clarifier l'exposé, mais pour s'expliquer les temps anciens, grouper soit par écoles, soit en fonction des sujets traités, ces esprits si divers. A ce propos, peut-être l'auteur eût-il pu mettre en plus grand relief, par exemple, le caractère sophistique de presque tous ces doctrinaires, Confucius y compris; — les éléments communs à Confucius et à Lao, ne fût-ce que l'idée de *tao*; — l'unité de doctrine qui se manifeste chez Lao, Tchouang et Lie; — le rôle capital joué par la théorie des dénominations correctes, non seulement chez Yin Wen, mais chez Confucius et bien d'autres; — l'obsession de certains problèmes.

tel celui de la bonté ou malignité de l'espèce humaine chez Mencius comme parmi ses élèves ou ses adversaires. On eût gagné aussi, comme cherche à le faire de façon si pénétrante M. Granet, à comprendre les productions intellectuelles de la Chine ancienne en fonction de son état social, qui dès le début de la période historique est une féodalité, mais tend à une centralisation impériale. L'auteur, auquel sa grande valeur d'indianiste donnera le droit d'apprécier la philosophie chinoise postboudhique, a fait fort à propos plusieurs comparaisons entre des pensées chinoises et des pensées indiennes; mais nous doutons qu'il faille tenir pour fondée la tradition qui attribue l'*Arthashastra* à un ministre de Candragupta (V. Nâg, *Les théories diplomatique de l'Inde et l'A.*, thèse, Paris, Jouve, 1923); et certes les vues de feu Guimet sur la pseudo-origine indienne du taoïsme ne méritaient guère l'honneur qui leur est fait en ce livre: tout au plus doit-on reconnaître à ce propos que la Chine comme l'Inde eut, dès les origines, ses yogins — si l'on appelle ainsi des ascètes soucieux de régir, en eux-mêmes et dans le monde, la vie universelle par une discipline des souffles.

P. MASSON-OURSSEL.

— René Grousset. *Histoire de l'Asie* (Paris, Crès, 1922, 3 vol. in-8°, III-308 (*l'Orient*), 400 (*l'Inde et la Chine*) et 486 p. (*le monde mongol, le Japon*)). — *Histoire de la philosophie orientale: Inde, Chine, Japon* (Paris, Nouvelle librairie nationale, 1923, in-16, 376 p.). — Les conditions tant spirituelles que matérielles de la civilisation moderne ne permettent plus aux Européens de supposer que leur culture se suffit à elle-même: l'Asie en particulier, qui géographiquement et historiquement fait bloc avec l'Europe, mérite à tous égards d'être étudiée solidairement avec notre Occident. L'orientalisme ne saurait demeurer une curiosité de spécialistes ou de dilettantes, mais doit être l'une des bases essentielles de l'humanisme. D'autre part, notre connaissance de l'Orient, proche ou lointain, fait sans cesse des progrès, dont le grand public reste trop ignorant ou ne reçoit qu'une information inexacte. M. Grousset rend donc un très réel service en mettant au point ce que tout homme cultivé devrait savoir de l'histoire asiatique prise dans son ensemble. Cette œuvre d'excellente vulgarisation ne se pouvait effectuer que de deuxième ou de troisième main; du moins l'auteur y a-t-il apporté assez de zèle pour que les spécialistes, loin de le rebuter dans l'exécution d'une tâche qui dépasse la compétence de tout historien, quel qu'il fût, s'entendissent de bonne grâce pour parfaire, dans une seconde édition de l'ouvrage, une tentative d'abord très inadéquate. L'édition de 1922, où, sans qu'on en puisse faire grief à l'auteur, abondaient les déficiences, va donc être remplacée par une autre plus satisfaisante. Le mérite principal de M. Grousset restera l'entreprise elle-même, qu'aucun spécialiste assurément n'eût osé assumer.

*L'Histoire de la philosophie orientale* offre en petit les mêmes caractères que présente en grand l'œuvre précédente. Le tableau de la

pensée indienne intéressera et instruira, quoiqu'il omette des éléments essentiels, par exemple le facteur matérialiste, ou des sujets notables, telles les diverses formes de logique indigène, et quoiqu'il n'accorde pas à la doctrine jaina tout l'intérêt documentaire qu'elle recèle sur les premiers âges. Mais son exposé de la pensée chinoise est tout à fait insuffisant : il n'attribue pas au *Yi king* la place qui lui revient; il ne soupçonne pas l'importance de la sophistique dont pourtant Forke et d'autres avaient signalé le rôle. La réflexion japonaise se trouve encore plus pauvrement analysée. Nous regretterons enfin que l'auteur s'appuie trop souvent sur de faibles ou de médiocres autorités; qu'il suive, par exemple, Mac Govern ou Wieger de préférence à L. de la Vallée-Poussin ou à Chavannes.

P. M.-O.

— P. L. VAIDYA. *Études sur Āryadeva et son « Catuṣcataka »*, chap. VIII-XVI (Paris, Geuthner, 1923, in-8°, 177 p. Thèse de Paris pour le doctorat d'Université). — Ce travail est à la fois une prouesse de philologue et une précieuse contribution à l'histoire de la pensée indienne. M. Vaidya restitue, avec la plus magistrale sûreté, l'original sanscrit de la moitié du *Catuṣcataka*, en se fondant sur la version tibétaine, confirmée d'ailleurs par la lecture de la version chinoise. Et le texte ainsi restitué jette les plus vives lumières sur la doctrine mādhyamika, qui, vers le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, orienta le Grand Véhicule vers des penses nouveaux. Une remarquable introduction, qui suit la voie « moyenne » — *madhyamā pratipad* — entre le dogmatisme et le scepticisme chronologiques, nous assure, en se fondant sur de solides raisons, que les docteurs les plus importants du bouddhisme se peuvent désormais fixer dans la série des temps sans que soit à redouter une erreur plus grande que celle d'un quart de siècle.

P. M.-O.

KĀLIDĀS NĀG. *Les théories diplomatiques de l'Inde ancienne et l'« Arthaśāstra »* (Paris, Jouve, 1923, in-8°, 147 p. Thèse de Paris pour le doctorat d'Université). — Parmi les productions de la jeune Inde, très soucieuse d'approfondir et de faire connaître les théories sociales de l'Inde ancienne, l'œuvre que voici se signale comme émanant non d'un publiciste ou d'un propagandiste, mais d'un historien. A la différence de ses devanciers, l'auteur a lu le texte fondamental, récemment retrouvé, des écoles d'économie ou de politique. Quoique cet *Arthaśāstra* ne paraisse pas dater du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère, comme voudrait la tradition qui l'impute à Cānakya-Kauṭilya, ministre de Candragupta, il est le premier traité scolastique faisant autorité en cette sorte de spéculation, et suppose sans nul doute l'expérience antérieure de nombreuses générations où abondèrent sophistes et machiavels, conseillers intéressés des rois ou des républiques en rivalité. La difficulté intrinsèque du texte s'augmente par l'ignorance où nous sommes de ses sources et de ses plus anciens commentaires. Le mérite est grand d'avoir, à la lumière de ce document, restitué ou pressenti maintes données historiques dans les épopées, voire dans les recueils

védiques. La sagacité de l'analyste découvre dans le document même une foule d'indications sur un âge féodal de la société indienne, avec lequel contraste du tout au tout l'impérialisme centralisateur de Candragupta. — La haute valeur de l'ouvrage n'est en rien compromise par les imperfections matérielles qu'il présente. Mais l'auteur aurait pu indiquer avec plus de netteté les restrictions avec lesquelles il définissait son sujet. Le gros du livre est une analyse des sixième et septième *adhikarana*, que l'on tient pour particulièrement instructifs quant à la technique « diplomatique ». A dire vrai, l'*Arthaśāstra* est un traité de politique et d'économie plutôt qu'un manuel de diplomatie. Ici comme en toute occasion éclate la divergence entre les notions indiennes et les nôtres. L'étude de l'*artha*, que M. Nāg appelle « science du profit », est à la fois science des réalités — *realia* — c'est-à-dire la science économique, et détermination des fins ou des buts ; or, tout souverain poursuit des fins politiques et des buts économiques. Les fins spirituelles ou religieuses furent exclues de l'*Arthaśāstra* lorsque l'Inde tomba tacitement d'accord que le salut ne se pouvait obtenir qu'au mépris des fins utilitaires. D'où le caractère presque entièrement laïque de cette étude ; si elle fut un jour accaparée par l'école des juristes, ce ne fut possible que dans la mesure où la loi, *dharma*, prenait une valeur strictement temporelle. — P. M.-O.

**Russie.** — L. TROTSKY. 1905, traduction de PARIJANINE (librairie de l'*Humanité*, Paris, 1923, 1 vol. in-8°, 382 p. ; « Bibliothèque communiste » ; prix : 15 francs). — Ce livre, qui retrace la première grande révolution russe, celle de 1905, a été écrit en exil, à Vienne, en 1908-1909 (et pour une première édition allemande, laquelle parut à Dresde), par celui qui devait être en 1917, et qui est encore en 1923, l'un des protagonistes de la troisième révolution. Il y a d'ailleurs entre les deux mouvements d'incontestables analogies : le premier est sorti de la défaite par le Japon, le dernier est sorti de la défaite par l'Allemagne. Il s'agit ici moins d'un ouvrage d'ensemble que d'une juxtaposition de morceaux et d'articles ; mais l'écrivain a du talent et de la vigueur ; on le lit avec un intérêt très soutenu. La première partie (pages 3 à 262) est la plus substantielle : elle s'ouvre par un tableau très complet du développement social de la Russie et une analyse du tsarisme, du capitalisme et de la question agraire ; puis le mouvement de 1905 est retracé continuellement depuis la pétition du peuple du 9 janvier avec Capone ; alors « le prolétariat s'avance pour la première fois, sous un étendard qui lui appartenait en propre, vers un but qui était bien à lui » (p. 55). Suit le récit des illusions du printemps, de la grève d'octobre, du ministère de Witte, de la grève de novembre et de l'avortement de décembre. En somme, le soviét des députés ouvriers avait siégé cinquante jours. Mais, d'après Trotsky, il avait préparé et assuré l'avenir. A signaler un intéressant développement sur les « forces motrices de la révolution russe » (p. 41 à 56) comparée aux autres révolutions contemporaines, notamment en France et en Autriche. A la date où il rédigeait ces souvenirs, Trotsky n'éprouvait-il pas quelque

découragement? Il constatait qu'aucune des anciennes révolutions n'a absorbé autant d'énergie populaire et assuré aussi peu de conquêtes positives que celle de 1905. Du moins, en tirait-il un enseignement : la prochaine devra être exclusivement « prolétarienne », suivant la formule de Karl Marx. — A noter aussi un portrait pénétrant du comte Witte, « héraut de l'idée d'un capitalisme autocrate et policier », qui « avait l'air d'un génie politique » (p. 105), et dont la révolution fit la carrière, restée assez mystérieuse.

Finalement, le soviet arrêté, après un long procès que retrace la deuxième partie (p. 267 à 370), Trotsky fut condamné à la Sibérie. Les lettres qu'il écrivit en cours de route ont le plus vif intérêt, ainsi que le récit de son évasion, avec un attelage de rennes, dans la forêt vierge et le marais, sur une longueur de sept à huit cents verstes. Il revint en Europe pour préparer la révolution d'octobre 1917, conçue cette fois « sur le plan international, sur l'arène d'une révolution prolétarienne mondiale ».

Des études au crayon et des dessins à la plume dus à une artiste de Petrograd, M<sup>me</sup> Zaroudna-Kavos, illustrent cette publication.

Roger LÉVY.

— Encarnación ALZONA, Ph. D. *Some french contemporary opinions of the Russian Revolution of 1905* (New York, Columbia University, volume C, number 2). — Cette brochure de 117 pages est quelque chose d'analogue à ces mémoires que l'on exige en France des candidats à la licence. Hâtons-nous de dire que, en général, ces mémoires valent mieux que la présente dissertation. Le sujet en est assez mal choisi : il est à peu près dénué d'intérêt. L'auteur, après une introduction, décrit le cours de la révolution de 1905 en Russie jusqu'au milieu de l'année 1906 et fait connaître l'opinion des divers Français sur ces événements. Certaines naïvetés de l'auteur trahissent quelque ignorance. La *Revue politique et littéraire* est qualifiée (p. 15) de revue catholique, probablement parce qu'elle a inséré des articles d'Anatole Leroy-Beaulieu (cf. p. 116). Le *Journal des Débats* est appelé « conservateur », sans autre explication. Witte, en route pour Portsmouth, est qualifié prématurément « comte de Witte » (sic). Il semble que l'auteur ait écrit trop vite et ne fût pas précisément préparé, même à la modeste tâche qu'il a assumée. — E. DUCHESNE.

— Colonel RÉZANOF. *La troisième Internationale communiste. Le « Komintern »* (Paris, éditions Bossard, 1922 ; prix : 3 fr. 90.) — Le mot « Komintern » est une de ces abréviations bizarres qui sont en usage en Russie depuis la guerre : il signifie « Le communisme international ». L'auteur, dont nous ignorons tout, qui s'intitule « Procureur de la justice militaire de l'armée russe impériale », a dédié son ouvrage « aux délégués à la Conférence internationale de Gènes ». Il y expose l'idéologie, la tactique et le développement actuel de la III<sup>e</sup> Internationale communiste. Il croit à l'impossibilité de l'évolution du bolchévisme et invite les représentants de l'Europe à lutter



sans merci (hélas!) contre lui. Onze photographies des principaux chefs bolchévistes illustrent le volume. E. D.

— Serge DE CHESSIN. *L'Apocalypse russe. La Révolution bolchévique, 1918-1921* (Paris, Plon-Nourrit, 1921; prix : 7 fr.). — Ce livre, bourré de faits, échappe à l'analyse. On le lira d'ailleurs avec intérêt, sans s'arrêter au romantisme du titre et de la préface, en regrettant seulement que certains faits ne soient pas attestés par le renvoi aux sources. Enfin, le style constamment tendu rend la lecture pénible : la simplicité du ton n'enlèverait rien à l'horreur des faits racontés; mais M. S. de Chessin a sa manière, à laquelle il tient. La première partie, consacrée d'abord au récit du « calvaire » de Nicolas II (chap. I), décrit ensuite (chap. II et III) « les frénésies de la terreur rouge et du marxisme ». La deuxième partie (*La cité nouvelle*) est un exposé de la doctrine de l'État communiste et de son immixtion souveraine dans tous les domaines (chap. I et II). Les chapitres III-IV montrent le bolchévisme s'essayant à la propagande avec un succès relatif. Les transcriptions laissent souvent à désirer, l'*f* prend souvent, indûment, la place du *v*. Il faut lire : p. 173, Kokovtsev; p. 199, Khvostov, *ibid.* Inostrantsev, *ibid.* Vladimir; p. 215, Tchouvaches; p. 236, Thévenet (?) et non *Tévéné*; p. 253, Kerjentsev; p. 273, Chliapnikov, etc. Les fautes d'impression ne sont pas rares; nous signalons seulement les suivantes : p. VIII, n. 1; p. 25; p. 173, il faut lire *khoziaistvo*; p. 185, l. 17; p. 321, lire Rohrbach. E. D.

**Bibliographie.** — *The subject index to periodicals, 1920.* Issued by the Library Association. B-E : *Historical, political and economic sciences* (Londres, Grafton et C<sup>ie</sup> Coptic Street, 259 p. in-4<sup>e</sup> à deux colonnes; prix : 1 l. 1 sh.). — C'est le second fascicule de ce précieux dépouillement des articles sur les sciences historiques, politiques et économiques, qui ont été publiés dans les revues et journaux d'Europe et des États-Unis. Comme le titre l'indique, les articles sont rangés par matières. Indiquons au hasard, pour donner une idée de la variété de ce dépouillement, les rubriques : « Democracy », « Deschanel Paul (appréciations) », « Disraeli (Benjamin) », « Divine rights of kings », « Dockers », « Drunkenness », « Dry trade », « Eastern question », etc. On ne dit pas d'ailleurs quel principe a présidé au choix, soit des articles mentionnés, soit des périodiques soumis à l'examen des collaborateurs. Donnons du moins quelques chiffres : dans le présent fascicule sont analysés 402 périodiques fournissant près de 5,900 articles. Ch. B.

## RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

---

### FRANCE.

1. — **Annales révolutionnaires.** 1923, juillet-août. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les subsistances. Le vote du maximum général, septembre 1793. — Georges JAVOGUES. Lamartine et Claude Javogues (Claude Javogues, député à la Convention, régicide et babouviste, fut condamné à mort et fusillé le 10 octobre 1796 comme ayant pris part à l'échauffourée du camp de Grenelle. Lamartine l'accuse d'avoir fait déterrer et détruire les corps des rois enterrés à Saint-Denis; mais à la date de cette profanation il était à Lyon. Même suite d'erreurs dans le chapitre où Lamartine montre le rôle joué par Javogues dans l'exécution des deux Rochefort, père et fils, fusillés à Feurs le 17 décembre 1793; mais, au moment du procès, il était à Saint-Étienne. Il est vrai que, dans ses Confidences, Lamartine a rendu justice à Javogues « qui laissait », dit-il, « à ma mère, la meilleure impression ». On sait de longue date combien peu de créance mérite Lamartine historien). — Émile GRANIER. Un club limousin. La Société des Amis de la Constitution, plus tard des Amis de la Liberté, établie à Eymoutiers, Haute-Vienne. — Antoine RICHARD. Le Paris d'août 1793 vu par un provincial (publie le compte-rendu adressé au club des Cordeliers de Pau par un des commissaires de la ville, sur son séjour à Paris et les impressions qu'il en rapportait. Il s'attache à prouver que la ville de Paris était ardemment républicaine et qu'elle n'exerçait aucune tyrannie sur la Convention). — Albert MATHIEZ. Notes sur les frères Simon, banquiers et négociants, 1792-1794. — Id. La fortune de Camus (il déclare qu'au mois d'avril 1789 il possédait un revenu de 23,200 livres; en l'an IV, ce revenu était tombé à 5,222 livres, et il avait six enfants vivants, dont une fille mariée). — C.-rendus : R. Reuss. La constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace, 1790-1795 (utile à cause de sa très abondante documentation. A. Mathiez fait d'importantes réserves quant au fond). — H. Salomon. L'incident Hohenzollern (examen très solide et vraiment critique, sauf en ce qui concerne la diplomatie de la troisième République).

2. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** 1923, janvier-juin. — René CAGNAT. Notice sur la vie et les travaux de M. Robert de Lasteyrie. — Léon LEVILLAIN. Le formulaire de Marculf et la critique moderne (Marculf est un moine parisien qui a dédié son recueil à l'évêque de Paris, Landri, qui vivait au milieu du VII<sup>e</sup> siècle. Il a uti-

lisé, outre les archives de son monastère, celles de la cathédrale de Paris où Landri, ancien référendaire de Clovis II, avait aussi déposé les documents provenant de ses fonctions premières. Il composa son formulaire vers 650, année qui s'accorde avec le développement qu'avait pris le maire du palais de Neustrie sous le règne de Clovis II). — Édouard DECQ. L'administration des eaux et forêts dans le domaine royal en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, suite et fin (en appendice : liste chronologique des « souverains maîtres » à cette époque). — P.-Fr. FOURNIER. Affiches d'indulgence manuscrites et imprimées des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. — C. BRUNEL. Une table pascalle de Guillaume de Mandagout (cette table a été composée entre 1280 et 1307, avec un éclaircissement élémentaire : « Si enim volueris invenire Pascha... »). — Jules VIARD. Itinéraire de Philippe VI de Valois; additions et corrections. = C.-rendus : J. B. Bury. History of the later roman empire, 395-565 (précieux remaniement d'un excellent ouvrage). — Éginhard. Vie de Charlemagne, éditée et traduite par Louis Halphen (texte bien établi, traduction fidèle; l'annotation eût pu être moins réduite). — Al. Cartellieri. Philipp II August, König von Frankreich, IV (immense répertoire de faits groupés avec beaucoup d'ordre et de clarté). — Charles Samaran. Jean de Bilhères-Lagraulas, cardinal de Saint-Denis (apporte beaucoup de renseignements nouveaux sur l'histoire de France pendant les vingt dernières années du XV<sup>e</sup> siècle). — Olivier Martin. Histoire de la coutume de la prévôté et vicomté de Paris, t. I (remarquable). — Le P. Gratien. Le grand schisme et la réforme des Cordeliers à Saint-Omer, 1408-1409 (intéresse l'histoire générale). — Louis Amiet. Essai sur l'organisation du chapitre cathédral de Chartres du XI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle (bon). — Joseph Billoud. Les États de Bourgogne aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles (important). — Pierre Besnard. Les origines et les premiers siècles de l'Église chalonaise (bon mémoire). — Monuments du procès de canonisation du Bienheureux Charles de Blois, duc de Bretagne, 1320-1364 (c'est un document reproduit tout brut; il appelle une étude approfondie). — G. Delorme. Les deux Aquitaines et la commission des Réguliers (utile recueil de documents). — Johan Vising. Anglo-norman language and literature (bon). — Hilding Kjellman. Le troubadour Raimon Jordan, vicomte de Saint-Antonin (bon). — Léo Verriest. Histoire des institutions et du droit belges. Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut du XI<sup>e</sup> siècle à la Révolution (excellent travail où sont utilisées beaucoup de pièces originales). — Giuseppe Zucchetti. Il « Chronicon » di Benedetto, monaco di S. Andrea del Soratte e il « Libellus de imperatoria potestate in urbe Roma » (excellente édition). — D. L. Galbreath et H. de Vevey. Manuel d'héraldique (utile).

3. — **Bulletin de la Société d'histoire moderne.** 1923, mai. — A. BLUM. La société anglaise au XVIII<sup>e</sup> siècle et Hogarth (les images et les caricatures de Hogarth étaient pour lui un moyen d'exercer une influence sur l'opinion publique et de flétrir l'immoralité de son temps;

ce sont « des tableaux de morale en action destinés à édifier ses compatriotes »). — Juin. PERREUX. La Conspiration gauloise; un épisode de l'alliance carlo-républicaine, 5-6 juin 1832 (c'était une société secrète composée de républicains et de carlistes, organisée et dirigée par un spéculateur à la Bourse qui croyait entraîner tout avec une poignée d'hommes). — Jules ISAAC. Quelques précisions sur la question des réserves et leur utilisation en 1914 (discute les allégations, contradictoires au moins en apparence, des Allemands et de certains spécialistes français tels que le général Buat).

4. — **Bulletin hispanique.** 1923, juillet-septembre. — A. CASTRO. Une charte léonaise intéressante pour l'histoire des mœurs (3 juillet 1284; fait connaître la conduite scandaleuse des religieuses de Notre-Dame de Zamora). — G. CIROT. Valeur littéraire du *Viage entretenido* (pièce d'Agustín de Rojas, début du XVII<sup>e</sup> siècle). — S. GRISWOLD MORLEY. *Ya anda la de Mazagatos* (étude sur une pièce attribuée à Lope de Vega; article en espagnol). — J. SARRAILH. D. Juan Antonio Llorente (quelques documents sur le procès qui fut fait à ce partisan de Joseph en 1808 et sur l'interdiction en 1816-1817 de ses *Anales de la Inquisicion*). — Max SORRE. La mesta (étude sur la transhumance, d'après l'ouvrage anglais de Julius Klein). — R. RICARD. Note sur Fr. Pedro Melgarejo, évangélisateur du Mexique. — M. BATAILLON. Charles-Quint et Copernic (un des correspondants de l'Empereur en Allemagne lui envoya en 1543 le *De revolutionibus orbium coelestium* de Copernic). — C.-rendus : Cl. Sánchez Albornoz *Menduina*. La curia regia portuguesa. Siglos XII y XIII (excellente étude d'histoire administrative). — Leo Wiener. *Africa and the discovery of America*, t. I (thèse contestable). — Alonzo de Santa Cruz. *Crónica del emperador Carlos V* (intérêt de cette chronique jusqu'ici inédite). — Narciso Alonso Cortés. Datos para la biografía artística de los siglos XVI y XVII (recueil de documents trouvés dans les archives de Valladolid). — Le P. Paul Dudon. Le quietiste espagnol Michel Molinos, 1628-1696 (ouvrage capital). — Hayward Keniston. List of works for the study of Hispanic-American history (bibliographie indispensable). — Arturo Farinelli. *Viages por España y Portugal desde la edad media hasta el siglo XX* (notes classées dans l'ordre chronologique de tout ce qui concerne des impressions de voyage).

5. — **Journal des Savants.** 1923, juillet-août. — M. PROU. La formation de l'unité française (d'après l'ouvrage d'A. Longnon : résumé de la formation de la France). — Ch. DIEHL. L'art russe avant Pierre le Grand (d'après le livre de Réau; distingue les grandes périodes de l'art russe jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle et montre ce que cet art, malgré les imitations de l'art byzantin et de l'art français, a d'original). — J. CARCOPINO. L'intervention romaine dans l'Orient hellénique, II (de 216 à 201; montre l'originalité et la valeur des conclusions de M. Holleaux). — C.-rendus : le P. Gaudence Orfali.

Capharnaüm et ses ruines d'après les fouilles accomplies par la custodie franciscaine de Terre-Sainte, 1905-1921 (on a trouvé les restes de la synagogue; méthode sûre et prudente dans la restauration). — *René Grousset*. Histoire de l'Asie, 3 vol. (il a fallu beaucoup d'audace et aussi d'inexpérience pour entreprendre un pareil travail).

**6. — Polybiblion.** 1923, juillet. — *Charles Richet*. Le savant. (« petit livre qui remue beaucoup d'idées, toutes discutables »). — *M. Mignon*. Les affinités intellectuelles de l'Italie et de la France (série d'articles de littérature comparée). — *Hefele et Hergenröther*. Histoire des conciles, traduction par Dom *Leclercq*, t. VIII, 2<sup>e</sup> partie (le volume est en réalité consacré à une histoire de la réforme allemande, avant le Concile de Trente). — *E. Bourgeois et L. André*. Les sources de l'histoire de France, xvii<sup>e</sup> siècle; t. III : les Biographies (observations de détail). — *J. Billioud*. Les États de Bourgogne aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles (bon). — *J. Régny*. Histoire du Vivarais, t. II (recherches étendues). — *D<sup>r</sup> Cabanès*. Mœurs intimes du passé, 7<sup>e</sup> série. Enfances royales (intéressant). — *Pierre Paul*. Le cardinal Melchior de Polignac, 1661-1741 (intéressant). — *Guy Stanton Ford*. Stein and the era of reform in Prussia, 1807-1815 (clair et précis). — *E. Gabory*. Les Bourbons et la Vendée (veut démontrer que les Bourbons n'ont pas été ingrats). — *Princesse Pauline de Metternich*. Souvenirs (tableau de la cour impériale de 1859 à 1870). — *Olof Høijer*. Le comte d'Aerenthal et la politique de violence (sur l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche). — *A. Iswolsky*. Mémoires (peu de livres plus intéressants). — *G. Mondaini*. La colonisation anglaise, trad. de l'italien par *G. Hervo*, 2 vol. (très utile). — *Emm. de Margerie*. Le Jura; t. I : Bibliographie (remarquable). — *F.-C. Lonchamp*. Manuel du bibliophile suisse (beaucoup de renseignements).

**7. — La Révolution de 1848.** 1923, juillet-août. — *G. VAUTHIER*. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, et le gouvernement de Louis-Philippe (détails sur le sac de Saint-Germain-l'Auxerrois, de l'archevêché et de Conflans en février 1831; attitude hostile du prélat; la paix ne se fit que vers 1838, une année avant sa mort). — *R. SCHNERB*. La Côte-d'Or et l'insurrection de 1848 (pourquoi les habitants de ce département se déclarèrent en faveur de l'Assemblée nationale). — *M<sup>lle</sup> VERGEZ-TRICOM*. La vie politique et les partis à Lyon en 1852, suite (les fêtes, la visite du prince-président à Lyon, la proclamation de l'Empire). — *R. LÉVY*. La question des accidents de chemin de fer en 1848 (projets formés avant la Révolution de février pour y remédier).

**8. — La Révolution française.** 1923, juillet-septembre. — Doctorat de *M. ABENSOUR*. La femme et le féminisme avant la Révolution (xvii<sup>e</sup> siècle). Résumé de l'ouvrage fait par l'auteur. — Doctorat de *M. Nicolle* à Caen. Thèse principale : Histoire de Vire pendant la



Révolution, 1789-1800; thèse complémentaire : la Vente des biens nationaux à Vire et dans les communes voisines. Compte-rendu très élogieux de H. PRENTOUT. — LÉON DUBREUIL. Les débuts de la Révolution à Évreux. Le duc de Bouillon (Godefroy-Charles-Henry de La Tour d'Auvergne, duc souverain de Bouillon, cinquième comte d'Évreux, résidant au château de Navarre, fut nommé, le 20 juillet 1789, commandant de la milice bourgeoise d'Évreux; plus tard il fut un des trois commissaires pour la formation du département de l'Eure; après la fête de la Fédération, il donna à la ville le bâtiment des halles; il mourut le 3 décembre 1792). — C. RICHARD. Les savants et le salpêtre en Normandie sous la Terreur (les éléments de cet article sont empruntés à la thèse de l'auteur). — Henri SÉE. Quelques remarques sur Taine historien (il n'était pas un historien de métier; il obéissait à des idées préconçues; il a souvent négligé les recherches essentielles; mais il a compris que l'histoire devait se renouveler par l'étude des faits économiques et sociaux). — Paul RAPHAËL. Comment M. Georges Goyau écrit l'histoire (plutôt en hagiographe qu'en historien). — C.-rendus : *Henri Sée*. Les idées politiques en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (résumé clair et bien ordonné des théoriciens de la politique en ce siècle). — Mémoire écrit par Marie-Thérèse-Charlotte de France sur la captivité des princes et princesses, ses parents, depuis le 10 août 1792 jusqu'à la mort de son frère, juin 1795 (reproduction photographique de l'original). — Abbé *Louis Brochard*. Histoire de la paroisse et de l'église de Saint-Laurent de Paris (beau volume, bien illustré). — *Marcel Lebrun*. Histoire du collège de Pontoise, 1564-1922 (intéressant; on créa en l'an IV à Pontoise une « école centrale supplémentaire »).

9. — *Revue archéologique*. 1923, janvier-avril. — G. SEURE. Archéologie thrace. Documents inédits ou peu connus (2<sup>e</sup> série, nos 189-227). — M. VALOTAIRE. Catalogue des vases peints du cabinet Turpin de Crissé (actuellement au musée Pincé à Angers; avec des-sins, 56 numéros). — G.-J. BRIATIANU. Les bijoux de Curtea de Argesh et leurs éléments italiens (trouvés en Roumanie lors des fouilles de 1920; cherche à déterminer les voies de pénétration du commerce italien en Valachie). — Ch. BRUSTON. Encore une amulette expliquée par l'hébreu (amulette gnostique trouvée en 1909 à Carthage). — P. ROUSSEL. Le renouvellement de la ligue de Corinthe en 302 d'après une inscription d'Épidaure (mal commentée en 1918 par M. Cavvadias; conclusions très probantes). — L. SIRET. La double gestation de Dionysos (d'abord dans le sein de Sémélé, puis dans la cuisse de Jupiter; explication fort naturaliste de ce mythe). — A. BOISSIER. Bibliographie des publications de Max van Berchem, 1886-1922. = Variétés. La tombe de Toutankh-Amon; les fouilles de Sâlihîyeh sur l'Euphrate. — Nouvelles archéologiques. = C.-rendus : *L. Febvre*. La terre et l'évolution humaine (remarquable). — *D<sup>r</sup> Capitan*. La préhistoire (clair et bien au courant). — Sir *George Frazer*. The gol-

den bough (édition abrégée; cet abrégé est un bienfait). — *P. Gaudence Orfali*. Capharnaüm et ses ruines (de quelle époque est la synagogue déblayée?). — *Ch. Picard*. Éphèse et Claros (« témoignage d'une érudition extraordinaire, d'une force herculéenne de travail, d'une critique personnelle toujours à l'affût »). — *Léon Heuzey*. Histoire du costume antique (remarquable). — *Corpus vasorum antiquorum*. Musée du Louvre, fasc. I par *E. Pottier* (importance de ce *Corpus*). — *Pericle Ducati*. Storia della ceramica greca (excellent). — *F. Courby*. Les vases grecs à reliefs (bon livre). — *Ettore Pais*. Italia antica (série de mémoires). — *A. Piganiol*. Recherches sur les jeux romains (« l'auteur a de la hardiesse, mais aussi du savoir et du goût »). — *Albert Grenier*. Les Gaulois (opinions bien motivées). — *L. Desnoyers*. Histoire du peuple hébreu des Juges à la Captivité, t. I (érudition de bonne qualité). — *Émile Mâle*. L'art religieux du XII<sup>e</sup> siècle en France (plein d'originalité, de vigueur et de charme). — *Jean Babelon*. Jacopo da Trezzo et la construction de l'Escorial (d'après les archives de Simancas).

**10. — Revue critique d'histoire et de littérature.** 1923, 1<sup>er</sup> août. — *Lynn Thorndike*. A history of magic and experimental science during the first thirteen centuries of our era (ouvrage de grande valeur). — *L. Desnoyers*. Histoire du peuple hébreu des Juges à la Captivité, t. I (livre savant et bien écrit; critique avisée, mais qui ne fait pas assez large la part à la légende, au folklore, dans les documents bibliques). — *R. Kann*. Le plan de campagne allemand de 1914 et son exécution (remarquable; beaucoup de sens critique). — *A. Hachette*. Le couvent de la reine à Versailles (bonne étude sur la construction de ce couvent, qui est aujourd'hui le lycée Hoche, et sur son architecte Richard Mique). — *Paul Matter*. Cavour et l'unité italienne; I : Avant 1848 (remarquable). — *Baron du Bourget*. La brigade de Savoie, 1660-1860 (bon). — *J. Massebauau*. L'État contre la Nation (étude sur l'évolution de l'État français depuis ses origines et sur les méfaits de l'étatisme). — *Lévignac et Lionel de La Laurencie*. Histoire de la musique, t. V (important). — 15 août. *E. Pottier*. *Corpus vasorum antiquorum* (premier fascicule d'un *Corpus* général entrepris par l'Union académique internationale. A tous égards, c'est un modèle). — *Léon Heuzey*. Histoire du costume antique (remarquable). — *Julien Costantin*. Origine de la vie sur le globe (résumé d'un intérêt puissant, mais qui n'est pas assez mis à la portée du grand public). — *Rapports et notices* sur l'édition des *Mémoires de Richelieu*, III, 7. — *Ernest Jovy*. Le P. François Jacquier et ses correspondants (utile pour l'histoire du mouvement scientifique en France au XVIII<sup>e</sup> siècle). — *A. Benassi*. Per la biografia del Condillac (détails tirés de la correspondance du ministre Du Tillot). — *Albert Mousset*. La Petite Entente (étude bien informée sur ses origines, son histoire et son avenir). — *Giovanni Giolitti*. *Mémoires de ma vie* (fort intéressant; explique bien pourquoi il fut hos-

tile à l'intervention de l'Italie dans la guerre : en 1915, il pressentait que cette guerre durerait longtemps encore, et il voulait attendre le moment où l'Autriche épuisée achèterait sa neutralité par des concessions territoriales). — *O.-G. Lecca*. Formation et développement du pays et des États roumains (bon). = 1<sup>er</sup> septembre. *J. Grill*. Untersuchungen über die Entstehung des vierten Evangeliums, t. II (beaucoup d'érudition et d'observations fines). — *J. Nørregaard*. Augustins Bekehrung (dissertation solide et bien conduite). — *A. Lipman*. Les origines juives de la cène chrétienne (estimable, sans originalité). — *L. Bournet*. Le christianisme naissant (honnête compilation). — *H. Girard et H. Moncel*. Bibliographie des œuvres d'Ernest Renan (complet et bien ordonné). — *A. Chiquot*. Histoire ou légende? Jean Tauler et le « Meisters Buoch » (il n'est plus permis de considérer Tauler comme l'auteur du « Livre du Maître »). — *Louis André et Émile Bourgeois*. Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France; t. XX : Hollande; I : 1648-1697 (excellente publication).

**11. — Revue de l'histoire des colonies françaises.** 1923, 3<sup>e</sup> trimestre. — *M. DUTREB*. L'amiral Dupré et la conquête du Tonkin (les préliminaires, 1857-1873 ; publication de nombreux documents ; à suivre). — *Claude FAURE*. Les essais de pêche au banc d'Arguin en 1825, 1826 et 1827 (à propos de la reprise actuelle de la pêche dans ces parages qui préoccupe le gouvernement de l'Afrique occidentale). — *Ch. MONCHICOURT*. Un autre texte du « Mémoire sur Tunis », publié par Chateaubriand (Chateaubriand visita Tunis et les ruines de Carthage au retour de son voyage d'Orient, janvier-mars 1807 ; on lui remit un cahier « qui traite de l'état actuel de ce royaume, de son gouvernement, de son commerce, de son revenu, de ses armées, de ses caravanes ». Il donne ce mémoire à la fin de son *Itinéraire*, avec des modifications ; on publie ici un texte différent, meilleur ; le mémoire a été écrit en 1788 par Antoine Nyssen, consul de Hollande en Tunisie, pour Raynal). — *M. BESSON*. Les derniers Natchez. Épisode de la colonisation de la Louisiane en 1730 (récit de l'expédition où les Natchez furent défaits en 1730. Deux « soleils » de cette nation furent faits prisonniers ; ils furent internés, puis, comme leur entretien coûtait fort cher, vendus). — *A. MARTINEAU*. Les deux marquises de Montlezun (l'une fille de La Bourdonnais, l'autre belle-fille de Dupleix). = C.-rendu : *A. M. Skalkowski*. Polacy na San Domingo (les Polonais à Saint-Domingue, 1802-1809 ; importance des Polonais dans la funeste expédition de Bonaparte). — Notes bibliographiques.

**12. — Revue des études historiques.** 1923, juillet-septembre. — *C. BELMON*. Un évêque français à l'assemblée de Tours et au concile de Pise : François d'Estaing (extrait d'une vie de cet évêque de Rodez, vie qui doit paraître bientôt en librairie). — *P. MARMOTTAN*. La typographie orientale des Médicis et Napoléon (Napoléon I<sup>er</sup> fit venir à

Paris les beaux caractères arabes que possédaient les Médicis; les Alliés les restituèrent aux Médicis en septembre 1815; documents à ce sujet). — G. GAUTHEROT. Charles X et la duchesse de Berry en Angleterre (en 1831; comment on y préparait un coup d'État en faveur du jeune Henri V). — G. VAUTHIER. Cent mariages célébrés à Notre-Dame de Paris en 1779 (à la suite de la naissance du premier enfant de Louis XVI et Marie-Antoinette, celle qui sera la duchesse d'Angoulême). — Léon DERIES. Un épisode des luttes franco-anglaises en 1804 (on accusait le gouvernement anglais de vouloir introduire en France la peste dans des ballots de coton). — P. RAIN. Plutarque a-t-il menti? (critique de l'ouvrage de J. de Pierrefeu). — C.-rendus : *Philippe Selk*. Un livre d'argile : le poème du Su-nir (poème écrit sur des tablettes en terre cuite, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). — R. Parisot. Histoire de Lorraine, t. I et II (excellent). — L. Gillet. Histoire des arts (dans la collection de Hanotaux). — R. Fawtier. Sainte Catherine de Sienne (jette de lourdes pierres dans le jardin de la sainte). — Commandant Weil. Le général de Stamford (agent de la coalition de 1793 à 1806; l'auteur de l'article fait de Frédéric-Guillaume II de Prusse le *filz aîné* de Frédéric II). — Au Canada (compte-rendu de la mission envoyée par la France dans ce pays en juin-juillet 1922).

**13. — Revue des études napoléoniennes.** — Cette Revue, fondée en 1912, avait pu paraître jusqu'à la fin de la guerre. Elle a dû interrompre sa publication en 1919. En octobre 1921, après les fêtes du centenaire de la mort de Napoléon, elle a fait paraître un numéro où sont reproduits les discours prononcés les 4 et 5 mai. Mais elle a reparu d'une façon régulière à partir de 1922 avec M. Édouard Driault comme directeur, M. Jean Bourguignon comme rédacteur en chef. Nous en donnons une analyse : 1922, janvier-février. Frédéric MASSON. Les complots jacobins au lendemain de brumaire (affaire Chevalier et Veycer; conspiration du 10 vendémiaire an IX). — G. LA-COUR-GAYET. Napoléon à Berlin en 1806 (conférence faite sous les auspices des *Amis des lettres françaises*, sous la présidence du général de Castelnau). — Éd. DRIAULT. Napoléon au centenaire de sa mort, suite au n° suivant (étude des ouvrages de Chassé, d'Auriac, Guyot, Lacour-Gayet). — Mars-avril. Hippolyte BUFFENOIR. Napoléon et Jean-Jacques Rousseau (passion de Napoléon pour les écrits de Jean-Jacques; quelques passages de sa correspondance sur Rousseau). — G. VAUTHIER. Les princes espagnols à Valençay (Ferdinand, prince des Asturies; Dom Carlos, son frère, et leur oncle Dom Antonio; de 1808 à 1813). — P. MARMOTTAN. La mission du général Hédouville à Lucques en juin-juillet 1805 (devait y installer les princes Félix et Élisabeth Baciocchi, beau-frère et sœur de l'Empereur). — M. HANDELSMAN. Instructions et dépêches des résidents de France à Varsovie (extraits des deux volumes publiés par M. Handelsman). — C.-rendus : L. Fiaux. La Marseillaise; son histoire dans l'histoire des

Français depuis 1792 (ardent et sincère). — J. Durieux. La Dordogne militaire (vivant et savant). — F. Robidou. Les derniers corsaires malouins : la course sous la République et l'Empire, 1793-1814 (intéressant et neuf). — Mai-juin. G. CAUDRILLIER. La découverte du complot de l'an XII (complète l'étude qu'il a publiée dans la *Revue historique* en 1902, t. LXXVIII). — Éd. GACHOT. Un régicide allemand : Frédéric Staps (avait projeté un attentat contre l'Empereur à Schœnbrunn le 12 octobre 1809; Staps fut exécuté le 15). — A. FRANCASTEL. Ingres et Napoléon (portrait de Bonaparte au musée de Liège; esquisse de l'apothéose de Napoléon au Louvre; le Napoléon I<sup>er</sup> de l'hôtel des Invalides). — Élie PEYRON. Qui est l'auteur du manuscrit venu de Sainte-Hélène? (réponse : le général Marmont, qui aurait écrit ces quatre-vingts pages pour y glisser cette ligne : « J'ai accusé le général Marmont de m'avoir trahi. Je lui rends justice aujourd'hui »). — Juillet-août. Gellio CASSI. Napoléon et la défense de l'Italie sur la Piave (analogie entre la campagne de 1809 et la guerre en Italie de 1915-1918). — Élie BORTCHAK. Napoléon et l'Ukraine (Napoléon s'est occupé de l'Ukraine au point de vue militaire; il a voulu aussi en faire connaître le passé; à son instigation, Lesur a composé l'histoire des Cosaques). — G. LACOUR-GAYET. Napoléon à Fontainebleau en 1814 (fac-similé de l'autographe de l'abdication). — Septembre-octobre. C.-H. DUFESTRE. La manœuvre de Boulogne et les conséquences de son échec (étude d'ensemble sur les opérations navales de Napoléon contre l'Angleterre de 1803 à 1806). — JEHAN D'IVRAY. La première occupation anglaise en Égypte (en 1807, les Anglais débarquèrent en Égypte et y restèrent sept mois). — Michel LHÉRITIER. Napoléon à Schœnbrunn (signale les publications autrichiennes sur Schœnbrunn et Napoléon; retrace l'histoire des séjours de l'Empereur en 1805, avant et après Austerlitz; en 1809, avant et après Wagram). — E.-C. CORTI. Les idées de l'impératrice Eugénie sur le redressement de la carte de l'Europe, d'après les rapports du prince Richard de Metternich (scène entre Eugénie et le chevalier Nigra le 9 mai 1862; puis analyse le remaniement de la carte de l'Europe proposé par l'Impératrice, d'après une lettre écrite par Richard de Metternich le 22 février 1863, lettre que M. Alfred Stern a déjà publiée en 1921 dans la *Rev. histor.*, t. CXXXVII, p. 68). — Novembre-décembre. Dr Ch. BARBAUD et L. CARBO. Le retour d'Égypte; escale à Ajaccio : une semaine ignorée de la vie du général Bonaparte (début d'octobre 1799; accueil enthousiaste qui lui est fait). — François DUTACQ. Napoléon et l'autonomie communale (Napoléon s'opposa à l'absorption par Lyon des communes de Vaize, la Croix-Rousse et la Guillotière). — Jules DECHAMPS. Propos stendhaliens (son admiration pour Napoléon). — A. FRANCASTEL. Le berceau du roi de Rome (par Prudhon; jugements divers sur cette œuvre qu'on a revue à Paris lors de l'exposition Prudhon). — Baron DE PIQUET. Un dessin et deux billets du roi de Rome (le dessin de 1830 représente un combat de Cosaques; traduction en



français de deux billets assez insignifiants). — E.-C. CORTI. L'empereur Napoléon III après Sadowa, d'après les rapports du prince Richard de Metternich (très intéressant; Metternich, qui aurait souhaité une intervention de la France, écrit : « Jamais depuis que je connais le couple impérial je n'ai vu l'Empereur si complètement nul et l'Impératrice prenant à cœur nos intérêts avec une fougue et un zèle si extrêmes »). — 1923, janvier-février. G. LACOUR-GAYET. Napoléon et l'Empire de la mer : la traversée de la Méditerranée en 1798 (composition de la flotte; la traversée du 19 mai au 1<sup>er</sup> juillet 1798, pendant quarante-quatre jours). — John GRAND-CARTERET. La légende napoléonienne par l'image vue sous un jour nouveau (il ne s'agit plus du Napoléon de l'épopée, mais de l'appel « au grand homme », chaque fois que les événements du jour suscitent une comparaison avec lui; très intéressant). — Éd. DRIAULT. Les historiens de Napoléon : le lieutenant-colonel Grouard (dans ses ouvrages de stratégie). — Mars-avril. Fr. MASSON. L'affaire Becdelièvre. L'affaire Du Chatellier. La contre-police de Cadoudal (Becdelièvre fut tué le 2 nivôse an IX; Du Chatellier l'avait été à la fin de frimaire; ont-ils été victimes de la contre-police de Georges?). — Théo. FLEISCHMAN. Le premier consul dans les Flandres, messidor an XI (extrait d'un livre à paraître, « Napoléon en Belgique »). — Hippolyte BUFFENOIR. Napoléon et le comte Molé (d'après les mémoires du comte). — Jules DECHAMPS. Napoléon et le pays de Liège (ses deux visites en 1803 avec Joséphine, en 1814 avec Marie-Louise; fidélité des Liégeois au souvenir de l'Empereur). — Dr DEAK. Les Français en Croatie de 1809 à 1813 (rappel de ce que la France a fait pour ce pays. Les Croates constituent le rameau sud slave le plus cultivé et qui a subi le plus l'influence de la culture occidentale). — Marcel BLANCHARD. Note sur des exportations d'ouvriers français en Catalogne (de 1818 à 1820, ouvriers verriers ou de manufactures de draps; à la suite de la crise économique de 1820, ces émigrants regagnèrent leur patrie). — Mai-juin. Paul MARMOTTAN. Joseph Bonaparte et les Piranési (collection de gravures des Piranési qui se trouvait naguère encore au château de Morfontaine; fabrique de vases de forme étrusque établie à Plailly, près de Morfontaine). — A. PINGAUD. Le premier royaume d'Italie. Le développement du système napoléonien, suite dans les deux numéros suivants (l'omnipotence de l'État; la conquête des esprits; l'action gouvernementale; importante étude, imprimée en petits caractères et qui, sans doute, formera un volume, sur lequel nous aurons à revenir). — Roger LÉVY-GUÉNOT. Les fortifications de Paris, 1841-1860, 1871-1919 (histoire des agrandissements de Paris; les onze communes suburbaines absorbées en 1860; déclassement des fortifications; débuts des travaux de démolition; projets formés). — A. FRANCASTEL. Sur Canova (à propos de la statue de Bonaparte, au musée Bréra de Milan). — C.-rendus : *Carles Rahola*. La dominació Napoleónica a Girona, 1810-1814 (ouvrage critique). — *Joachim Kühn*. Napoléon (a détaché le per-

sonnage de l'histoire générale). = Juillet-août. Éd. DRIAULT. Les études napoléoniennes en France et hors de France (insiste sur l'œuvre de la *Revue des études napoléoniennes*. Communication faite au Congrès de Bruxelles). — F. CHARLES-ROUX. La Turquie, les Mameluks et la première occupation anglaise en Égypte, 1801-1803, fin au n° suivant (conflits entre Turcs, Mameluks et Anglais; le traité d'Amiens stipulait la rétrocession de l'Égypte à la Turquie, et le 16 mars 1803 la garnison anglaise d'Alexandrie s'embarquait). — Georges BOURGIN. Un chapitre de la question romaine sous le Second Empire (la mort du général Lamoricière, le vaincu de Castelfidardo, 11 septembre 1865. Dans l'ouest de la France, le haut clergé essaya à cette occasion de créer une agitation contre le gouvernement, allié de l'Italie). = Septembre-octobre. Colonel A. GROUARD. Les batailles autour de Metz, août 1870 (coup d'œil d'ensemble). — Éd. DRIAULT. La collection Bernard Franck (consacrée au Premier Empire).

14. — **Revue d'histoire de l'Église de France.** 1923, avril-juin. — Marc DUBRUEL. La cour de Rome et l'extension de la régalie (explique pourquoi la cour de Rome, effrayée des empiétements continus et progressifs de la bureaucratie royale sur les droits de l'Église, décida, sous Innocent XI, que cependant Louis XIV avait contribué à faire élire, de ne plus reculer. C'est l'affaire de la Régale qui, posée déjà en 1673, fut sérieusement engagée après l'élection du nouveau pape en 1676). — Eugène WELVERT. La légende de Lakanal : Lakanal en mission en Dordogne (c'est en quelque sorte une réfutation de la thèse soutenue en 1917 par M. Henri Labrousse). — André VAQUIER. Les origines de la Grande Confrérie Notre-Dame aux prêtres et aux bourgeois de Paris. = C.-rendus : B. Kirsch et H.-S. Roman. Les Ordres frères. Saint François d'Assise. Pèlerinages aux sanctuaires franciscains (utile, malgré d'assez nombreuses inexactitudes). — Le P. Henri Fouqueray, S. J. Histoire de la Compagnie de Jésus en France; III : 1604-1623 (remarquable).

15. — **Le Correspondant.** 1923, 10 juillet. — Domenico RUSSO. M. Mussolini. — Georges ÉLIE. La Kabylie du Djurdjura et les Pères blancs, fin le 25 juillet (intéressant pour l'histoire des mœurs kabyles. Les Kabyles et les Pères blancs pendant la guerre). = 25 juillet. Comte Jean DE PANGE. Cinq ans après (sur la question des réparations et de la Ruhr). — Comte R. DE GONTAUT-BIRON. France et Palestine. La genèse de l'abandon de nos droits (histoire des mandats sur la Palestine et la Syrie depuis 1919, nouveau domaine où s'affrontent les intérêts rivaux de l'Angleterre et de la France). — LIBER. Le général Weygand (son rôle depuis la première bataille de la Marne). = 10 août. Pierre MOREAU. Catholicisme et romantisme (à propos de la thèse d'Auguste Viatte : « Le catholicisme chez les Romantiques »). — A. DE LUPPÉ. Un voyage en France au XVIII<sup>e</sup> siècle (publie le journal d'un « Voyage de M. Méliand de Thoisy, maître des

requêtes, et de M. Thirion d'Ouarville, conseiller au Parlement, en Bourgogne, Lyonnais, Dauphiné, Languedoc et Provence », 1737). — Domenico RUSSO. Don Sturzo et le parti populaire italien. — Jacques DE COUSSANGE. En Finlande; croquis et impressions. — Francis VINCENT. Une histoire des lettres (celle qu'a écrite M. Strowski pour l'Histoire de la nation française de G. Hanotaux). — Alexandre MASSERON. Un document de vie florentine au XIV<sup>e</sup> siècle (analyse un livre récemment édité par M. Morpurgo : « Il libro di buoni costumi »; ce livre a été composé par « Paolo di Messer Pace da Certaldo », qui exerça à Florence d'importantes charges communales jusqu'en 1338, mais qui vivait encore au temps de la guerre de Pise en 1362-1364). = 25 août. Georges LECHARTIER. La succession de M. Harding et le nouveau président des États-Unis. — Louis VIGNON. Le Maroc d'aujourd'hui. L'emprise politique, suite et fin le 10 septembre. — \*\*\*. La vérité sur Alexandre Stamboulisky (intéressant portrait de l'ancien dictateur bulgare : « L'histoire condamnera sans doute ses méthodes; elle approuvera ses mobiles. » Stamboulisky « n'était pas seulement un bon Bulgare, mais encore un grand Européen »). — DE LANZAC DE LABORIE. Le maréchal Bugeaud et sa correspondance, fin le 10 septembre (d'après ses « Lettres inédites » récemment publiées par M<sup>lle</sup> Féray-Bugeaud d'Isly; c'est une biographie abrégée, mais mise au point, du maréchal). = 10 septembre. \*\*\*. A propos du traité de Lausanne. Les conceptions d'Ismet Pacha. — Robert PERRET. Pie XI alpiniste. = 25 septembre. Alexandre MASSERON. Pour préparer le septième centenaire de la mort de saint François d'Assise, 4 octobre 1226-4 octobre 1926 (précieux article bibliographique où sont mentionnées les principales revues et publications scientifiques qui ont pour objet de faire comprendre la vie, les œuvres, l'action de saint François dans la vie religieuse, artistique et morale de l'humanité). — Henry BORDEAUX. Souvenirs sur le général Maistre (touchant et instructif). — Jacques ZEILLER. Paganisme oriental et hérésie chrétienne en pays danubien (on peut admettre qu'au III<sup>e</sup> siècle de notre ère les Daces, les Gètes, en général les peuples des provinces qui formaient la frontière danubienne, admettaient l'existence d'un dieu suprême, sorte de médiateur entre lui et les mortels, qui régnait sur des divinités moindres, les « dii minores »; ce culte prépara les voies à l'hérésie d'Arius, qui ne refusait pas au Verbe, incarné sur terre en Jésus, le titre de Dieu, mais faisait de lui un Dieu inférieur, subordonné. « Les Illyriens, sujets de Rome, auraient donc été entraînés vers l'arianisme plutôt que vers le credo de Nicée par un mouvement presque instinctif. » Encore n'est-il pas certain que les cultes orientaux importés en Illyrie aient poussé des racines très profondes; certains faits permettent « de penser que les facteurs occasionnels et politiques ont été les plus décisifs » et qu'il faut « reléguer à l'arrière-plan le passé religieux du pays »). — Léonce CELIER. Mazarin a-t-il été naturalisé Français? (oui, deux fois, en avril 1639, puis en 1643

par des lettres patentes confirmées en 1654; intéressant exposé des avantages conférés par les lettres « de naturalité » ou de « surannation » et sur les « libertés de l'Église gallicane » qui en limitaient l'octroi).

**16. — La Revue de France.** 1923, 15 juillet. — G. DE LA ROCHE-FOUCAULD. Le sentiment familial chez La Rochefoucauld. — Émile PICARD. Pascal mathématicien et physicien. — Jules CLARETIE. Souvenirs du dîner Bixio, III, suite le 1<sup>er</sup> août et fin le 15 août (c'est encore Gallifet qui est le plus intéressant). — Raymond RECOULY. Comment s'est relevée l'Autriche (grâce à Mgr Seippel et à la Commission de contrôle établie par la Société des Nations). — Commandant de MIERRY. Avec Foch en Europe centrale. = 1<sup>er</sup> août. Raymond RECOULY. La crise franco-britannique (la campagne de presse entreprise contre la France est due « vraisemblablement à l'action de quelques membres germanophiles du Cabinet, désireux de faire pression à la fois sur leurs collègues et sur nous »). = 15 août. Comte FLEURY. Les dernières batailles de 1814 (publie la correspondance inédite échangée alors entre les généraux Bertrand et Drouot). = 1<sup>er</sup> septembre. Raymond RECOULY. Le journalisme et la politique internationale (emprunte ses exemples surtout au grand reportage anglais : Blowitz, etc.). — Georges LECOMTE. Nuits de la Saint-Jean en Suède (note et cherche à expliquer la neutralité, parfois malveillante, de la Suède à l'égard de la France pendant et après la guerre). — P. DE NOLHAC. La ville de Pascal (Clermont, où Pascal alla chercher en 1660 un repos dont il avait grand besoin; il y ébaucha son Apologie du christianisme dont les *Pensées* ne sont que les jalons provisoires). = 15 septembre. J.-Augustin LÉGER. Figures d'outre-Manche : M. Stanley Baldwin. — Lieutenant-colonel REVOL. Que nous apprit la guerre? (beaucoup de traits intéressants à noter sur la manière de commander, de maintenir ou remonter le moral du soldat). — Raymond RECOULY. Les discussions franco-britanniques.

**17. — La Revue de Paris.** 1923, 1<sup>er</sup> août. — Pierre DE NOLHAC. Le dernier voyage de Pascal (quatre pages sur le dernier voyage que fit Pascal à sa ville natale; il alla demander le repos et la santé à Clermont pendant l'été de 1660; il en rapporta sans doute quelques fragments des *Pensées* et le plan de l'œuvre; « les deux années qui lui restaient à vivre se couronnèrent par ces jours suprêmes où son âme atteignit les hauteurs de la sainteté, où son intelligence rayonna de sa plus pure lumière »). — Duchesse DE DINO. Lettres à M. Thiers, II (Londres, du 18 octobre 1830 au 9 septembre 1831). — Sir George BUCHANAN. Mon ambassade en Russie, 1917, III (ses rapports avec les socialistes russes, que le Comité de guerre estimait nécessaire de gagner à la cause des Alliés. Rupture de Kerensky avec Korniloff. Sur Kerensky, l'ambassadeur écrit : « Il a deux âmes, une de premier ministre et de patriote, une autre de socialiste et d'idéaliste; quand

la première l'emporte, il ordonne des mesures énergiques et parle d'établir une discipline de fer; mais, dès qu'il écoute les conseils de la seconde, il retombe dans l'inaction et laisse mépriser ses propres ordres ». — Colonel LOIR. Une opération de cavalerie en Pologne (juillet 1920; très vivant et instructif; le succès de ce raid audacieux contribua beaucoup à dégager Varsovie). = 15 août. Richard GRELLING. Le prince Henri de Prusse en Angleterre, du 25 au 27 juillet 1914 (ce voyage avait pour objet de connaître exactement la pensée du ministère britannique sur le parti qu'il allait prendre dans le conflit européen. Le frère de l'empereur prétend que le roi George V laissa entendre que l'Angleterre resterait neutre; mais le roi n'a pu tenir un pareil langage qui était contraire à la Constitution. L'illusion que se fit le prince eut d'ailleurs le résultat funeste de fixer les irrésolutions du Kaiser; c'est bien d'ailleurs la preuve que Guillaume II voulait la guerre). — Duchesse DE DINO. Lettres à M. Thiers, suite et fin (du 27 septembre 1831 au 2 novembre 1837; intéressants détails sur le ministère Thiers et sur sa chute en août 1836; « et c'est à cette odieuse Espagne qu'il faut attribuer votre retraite! Que cette Espagne est haïssable et que ne l'avez-vous repoussée dès le premier jour! »). = 1<sup>er</sup> septembre. Princesse METTERNICH. Souvenirs d'enfance et de jeunesse, I (délicieux récits sur l'enfance de la future princesse, passée auprès de son grand-père, le célèbre chancelier de l'empire d'Autriche; elle nous le montre dans l'intimité de la famille: bon, paternel, parfait homme du monde, sans rancune contre ses ennemis, accueillant même Louis Blanc avec grâce, bien qu'intransigeant sur ses principes monarchiques et religieux. Amusants détails sur les rapports que la princesse, alors ambassadrice d'Autriche à Paris, eut avec Richard Wagner et sur l'accueil hostile que le snobisme parisien fit à la « musique de l'avenir »). — A. AULARD. Le forçat Gargaz et la Société des Nations (Pierre-André Gargaz, condamné à vingt ans de travaux forcés comme complice d'un assassinat dont, sans doute, il n'était pas coupable, adressa, en 1779, à B. Franklin deux manuscrits tendant à faire « établir une paix perpétuelle entre tous les souverains de l'Europe et leurs voisins ». Libéré du bagne, il alla faire visite à Franklin lui-même et il lui persuada de faire imprimer son livre: *Conciliateur de toutes les nations d'Europe*; ce qui fut fait. Un exemplaire a été retrouvé dans les papiers de Franklin. Déjà Gargaz réédita lui-même son œuvre en l'an V sous le titre d'*Union franc-maçonne*, où il proposait de réunir un « Congrès supérieur et perpétuel » dont le siège serait à Toulon). — Colonel MONTEIL. Contribution d'un vétéran à l'histoire coloniale (très intéressants souvenirs sur les origines des établissements français du Sénégal, de 1875 à 1886; au début, Monteil était simple lieutenant sous les ordres de Brière de l'Isle, dont il fait l'éloge le plus chaleureux; il fut associé bientôt au capitaine Gallieni, dont il devint l'ami et sur qui il fournit des renseignements précieux). — Gustave SIMON. Sarah Bernhardt; notes et



souvenirs, suite et fin. = 15 septembre. Jean-Jacques ROUSSEAU. Lettres inédites (quinze lettres de 1761 à 1778, préparées pour l'impression par Théophile Dufour et éditées par sa fille, M<sup>me</sup> Noëlle Roger). — Princesse METTERNICH. Souvenirs d'enfance et de jeunesse, fin (sur Liszt, « plus sympathique que Wagner »; sur Rouher, « littéralement pétillant d'esprit », et sur maître Lachaud qui le dépassait encore, 1862; sur le comte Taaffe, auquel on joua un mauvais tour des plus malicieux; sur le fameux spirite Douglas Hume, 1863). — Charles GÉNIAUX. Un département en péril; la dépopulation des Basses-Alpes. — Commandant KœLTZ. La bataille de Lorraine, prémisses de la victoire de la Marne, août 1914; I : Du 10 au 16 août. = 1<sup>er</sup> octobre. Comte PRIMOLI. Caprice de prince (caprice d'un moment que le prince Louis-Napoléon eut, en juillet 1850, pour la duchesse d'Asti, et qui resta tout platonique; le récit en fut fait par la duchesse elle-même, le jour où elle apprit la mort de Napoléon III en 1873). — M. MARION. Le retour à la saine monnaie après le papier-monnaie révolutionnaire. — Commandant KœLTZ. La bataille de Lorraine; suite et fin (l'offensive française a donné des résultats positifs; en arrêtant les VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> armées allemandes, « elle a contribué à disloquer le plan de Moltke et, de ce fait, elle a été une des prémisses heureuses de la victoire de la Marne »). — Constantin PHOTIADÈS. Marie Kalerig-Moukhanow, née Nesselrode, 1822-1870, I (utilise la correspondance inédite des Nesselrode; nièce du comte Nesselrode, chancelier de Russie, fille d'un seigneur des provinces rhénanes naturalisé Russe et d'une Polonaise, Marie « la Polonaise » épousa en 1839 Jean Kalerig, né d'un Grec transplanté en Russie et d'une Polonaise, mariage que ne tarda pas à troubler la jalousie barbare de l'époux. Ils se séparèrent; s'étant éprise du prince Demidov, elle eût pu demander et obtenir le divorce; elle s'y refusa cependant par scrupule religieux et par crainte de nuire à l'avenir de sa fille; aussi se résigna-t-elle à rompre une liaison où elle pensait trouver le bonheur). — Commandant WEIL. Un ambassadeur de France à la cour de Sardaigne : le marquis de Rumigny, 1836 (publie deux lettres de Rumigny : l'une à Thiers, 14 mai, l'autre à Molé, 14 décembre. Dans la seconde, il transmet à son chef les renseignements qu'il a recueillis sur les derniers moments de Charles X et sur l'héritier de la couronne de France : « M. le duc de Bordeaux est fort chétif; sa taille est petite et courte, son teint sans couleur, son corps sans vigueur. Sa poitrine paraît très faible; il a craché le sang trois fois depuis son arrivée à Goritz... »).

18. — *Revue des Deux Mondes*. 1923, 15 juillet. — Louis BERTRAND. Louis XIV; II : l'Éveil à l'amour et à la gloire. — Gabriel HANOTAUX. Hier et demain. Bibliophiles (parmi lesquels M. Hanotaux se range lui-même avec une grâce un peu mélancolique). — Philippe BAUCQ. Journal de ma captivité; III : Octobre 1915. — Ambroise GOR. Le dénouement du drame Baucq-Cavell (relation précise et détaillée du procès qui se termina, comme on sait, par la mort des deux prin-

cipaux inculpés. A noter la précipitation avec laquelle il fut procédé à l'exécution « pour des raisons d'État ». — Comte KOKOVITZOFF. Après le 12<sup>e</sup> Congrès du parti communiste russe. Y a-t-il une évolution du bolchévisme? — Victor GIRAUD. Blaise Pascal; III : Dans la mêlée (comment sont nées les *Provinciales*, et pourquoi ont-elles été interrompues? Le fond de la polémique : probabilisme et casuistique. La philosophie religieuse des *Provinciales*). = 1<sup>er</sup> août. Louis BERTRAND. Louis XIV; III : la Vie délicate (celle où il se complut dans ses bâtiments somptueux et d'un si haut goût). — Gabriel HANOTAUX. L'Allemagne d'hier. Le premier craquement de l'empire. Juin-septembre 1917. — P. DE LA GORCE. Le Concordat de 1801; I : Préliminaires et premiers pourparlers. — Maurice PERNOT. L'expérience italienne; IV : le Dénouement fasciste. = 15 août. Louis BERTRAND. Louis XIV; IV : Entre l'aigle et le lion (traduisons : entre l'Empire et l'Espagne; tableau de la politique extérieure de Louis XIV, qu'il convient d'admirer parce qu'elle s'inspirait des intérêts les plus évidents de la France et de son roi). — Général MANGIN. Autour du continent latin avec le « Jules Michelet »; VIII : l'Uruguay et le Brésil. Conclusion. — Frédéric MASSON. Lettres inédites de George Sand et du prince Napoléon; I : 1852-1863 (cette correspondance met en bonne lumière le caractère du prince, ami dévoué, mais sans influence à la cour. G. Sand lui recommande des amis persécutés ou dans le besoin et il s'empresse de leur venir en aide, souvent sans réussir). — Victor GIRAUD. Blaise Pascal; IV : Vers la sainteté (Pascal directeur d'âmes; M<sup>lle</sup> de Roannez; les discours sur la condition des grands; les discussions sur le formulaire; les dernières années et la mort). = 1<sup>er</sup> septembre. Louis BERTRAND. Louis XIV, fin (l'homme « qui a épousé la France est le type le plus parfait du Latin qu'on ait jamais vu »; il a « par-dessus tout le bon sens et la mesure du Français »). — André CHEVRILLON. Pour les fêtes de Tréguier : Renan et la Bretagne. — \*\*\*. Conférence de La Haye. Le code de la guerre aérienne. — Pierre DE LA GORCE. Le Concordat de 1801, II (négociations à Paris entre Bernier, commissaire français, et Mgr Spina, délégué du Saint-Siège; à Rome entre Caccia et Consalvi; mais, comme le disait Caccia, « nous ne parlons pas la même langue »; il écrivait : « Les hommes de ce pays-ci étant d'un caractère souple cèdent à la force », mais en même temps il ajoutait qu'avec eux « il faudra s'y prendre doucement »). = 15 septembre. Maurice BARRÈS. Enquête aux pays du Levant; IX : Antioche et la traversée du Taurus. — Lettres inédites de George SAND et du prince NAPOLÉON, suite et fin (de novembre 1863 au 8 juin 1876; intéressante lettre du prince sur la *Vie de Jésus*, de Renan, qui venait de paraître. Le 3 juillet 1866, il écrit : « Tous mes vœux sont contre cette affreuse Autriche et pour les ennemis, y compris même Bismarck »; le 28 novembre 1870 : « L'Empire n'est pas coupable de la guerre malheureuse et d'avoir été vaincu; il est coupable de l'avoir entreprise follement, légèrement; voilà le vrai »).

— ARTHUR-LÉVY. Le service géographique de l'armée pendant la guerre. = 1<sup>er</sup> octobre. Comte d'HAUSSONVILLE. Souvenirs (intéressant pour l'histoire de la « jeunesse libérale » sous le Second Empire). — Maurice BARRÈS. Enquête aux pays du Levant; X : Au milieu des derviches tourneurs (visite à la dervicherie de Konia; œuvre poétique et liturgique de Ddejelal-eddin et de Chema-eddin). — Pierre DE LA GORCE. Le Concordat de 1801; III : Menaces de rupture et dénouement (c'est après huit mois de négociations, neuf projets successifs, deux mémorables menaces de rupture que fut signée la « Convention du 26 messidor an IX », 15 juillet 1801). — Paul HAZARD. Six professeurs français à l'Université Columbia. — Pierre PARIS. Pour mieux connaître Goya, I. — Albert PERRAUD. La question rhénane et la politique française au XIX<sup>e</sup> siècle.

19. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus, année 1922. — P. MONTET. Lettres au sujet des fouilles de Byblos dans l'automne 1921. — R. LANTIER. Notes de topographie carthaginoise (cimetière romains et chrétiens de Carthage). — L. CHATELAIN. Travaux et recherches au service des antiquités du Maroc depuis 1919 (particulièrement à Volubilis). — R. CAGNAT. Deux bornes milliaires de Syrie (sur la route d'Héliopolis à Émèse). — IDEM. Rapport sur la situation des publications de l'Académie pendant le second semestre de 1921, plus loin celui sur le premier semestre de 1922). — É. CHATELAIN. Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome durant l'année 1920-1921. — L. JOULIN. La protohistoire de la France du Sud et de la péninsule hispanique, d'après les découvertes archéologiques récentes. — L. POINSSOT et R. LANTIER. Note sur deux stèles de Carthage (observations sur les hachettes qui les ornent). — J.-B. CHABOT. Note sur une inscription punique de Carthage (dédicace à Tanit). — M. PROU. Note sur un diplôme faux de Charles le Chauve pour Saint-Germain-des-Prés (a été fabriqué par le scribe qui a écrit le diplôme de Henri I<sup>er</sup> de 1058). — Th. HOMOLLE. Remarques sur la carrière d'Euboulos, clérouque athénien de Délos, 166-159. — Comte DURRIEU. Les filles d'Agnès Sorel (elles étaient au nombre de quatre; l'une épousa l'amiral Prigent de Coëtivy; observations sur son livre d'heures qui se trouve à Vienne). — Éd. CUQ. Note sur Julius Priscus, préfet du prétoire de Gordien (il partagea cette fonction avec Timésithée en 242-243). — N. IORGA. Influences dalmato-vénitiennes en Roumanie. — Ch. DIEHL. Les fouilles du corps d'occupation français à Constantinople. — Th. HOMOLLE. Note complémentaire sur les bas-reliefs découverts à Athènes dans le mur de Thémistocle. — É. CHATELAIN. Un prétendu fragment de Plaute en onciale du IV<sup>e</sup> siècle à la bibliothèque de Berlin (il s'agit sans doute d'un faux). — Ch. DIEHL. L'évangélaire de l'impératrice Catherine Comnène (il lui fut offert en 1063). — Aug. AUDOLLENT. Nouvelles fouilles aux Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme). — J. LOTH. Le sens de « nepos » dans deux inscriptions

latines de l'île de Bretagne (neveu, petit-fils ou descendant). — J. BAILLET. Constantin et le dadouque d'Eleusis (le dadouque visita les Syriages sous Constantin et deux *graffiti* de la vallée des Rois à Thèbes signalent sa présence : quel était le but de son voyage?). — Le R. P. DELATTRE. Fouilles sur l'emplacement d'une basilique près de Douar-ech-Chott à Carthage. — Fr. CUMONT. Pascal Fourcade, explorateur de l'Asie Mineure (de 1802 à 1810). — P. PERDRIZET. Une fondation du temps de Ptolémée Épiphane : le temple du dieu Lion à Léontopolis (probablement on nourrissait dans ce temple un lion et une lionne). — L. CARTON. Les fouilles de Bulla-Regia au printemps de 1922. — E. POTTIER. Rapport sur les travaux archéologiques du Service des antiquités de Syrie et sur la fondation de l'École française de Jérusalem. — P. LACAU. Rapport sur les travaux du Service des antiquités d'Égypte en 1921-1922. — P. MONCEAUX. Découverte d'un groupe d'édifices chrétiens à Djemila (avec un plan). — Année 1923, janvier-avril. Comte DE SAINT-PERRIER. La statuette féminine stéatopyge de Lespugue (remonte à l'âge du renne; Lespugue, arr. de Saint-Gaudens, Haute-Garonne). — Fr. CUMONT. Rapport sur une mission à Sâlihiyeh sur l'Euphrate (peintures découvertes; existence d'une ville grecque dans ce site désolé; histoire de cette ville; étude très importante). — R. CAGNAT. Rapport sur la situation des publications de l'Académie pendant le second trimestre de 1922. — J. CARCOPINO. Un calendrier romain trouvé à Veroli (il date de la période entre 14 et 41 ap. J.-C.). — P. MONTET. Les fouilles de Byblos en 1922. — A. DE LABORDE. Origine de la représentation de la mort chevauchant un bœuf dans les livres d'heures de la fin du *xv<sup>e</sup>* siècle (elle a été inspirée par la décoration des pages de la *Danse aux Aveugles*, que les artistes avaient exécutée en suivant exactement le texte du poète). — J. LOTH. L'épée de Tristan (ce nom a été donné à une épée qui faisait partie du trésor des rois d'Angleterre sous Jean sans Terre). — Éd. CUQ. La loi Gabinia contre la piraterie (67 av. J.-C., d'après une inscription trouvée à Delphes). — A. WILMART. Les éditions anciennes et modernes des prières de saint Anselme. — M. CASANOVA. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes (origine de cette légende).

## ALLEMAGNE.

20. — *Historische Zeitschrift*. T. 127, 2<sup>e</sup> livraison. — Gilbert BEYERHANS. Nouveaux problèmes sur saint Augustin (examine les travaux de E. Troeltsch, Reuter, Mausbach, Offergelt, Bernheim, Mayer). — Wilhelm MOMMSEN. Richelieu homme d'État (explique sa théorie de la « raison » et de la « réputation »; Richelieu n'a pas pratiqué une politique de violence, mais une politique de prudence et de sage modération). — Paul WAGNER. Lettres à Scharnhorst (de Knezebeck, Boyen, Humboldt, Clausewitz, Mülling, prince de Schwar-



zenberg, 1813). — K. HAMPE. Histoire du monde pendant le moyen âge (examine les volumes de S. Hellmann et Kurt Kaser, dans la collection entreprise par L. M. Hartmann). — Johannes BAUERMANN. Observations critiques au t. III des « Pensées et souvenirs de Bismarck ». = C.-rendus critiques : *Theodor Litt*. Individuum und Gemeinschaft (étude sociologique de premier ordre). — *Erick Marks* et *Karl Alexander v. Müller*. Meister der Politik (série d'excellents portraits faits par divers écrivains de Périclès à Bismarck et au prince Ito, en passant par Charlemagne, Calvin, Colbert). — *Emmanuel Mauding*. Königsbrief Karls d. Gr. an Papst Hadrian über Abt-Bischof Waldo von Reichenau, Pavia. Palimpsest-Urkunde aus Cod. Lat. Monac. 6333 (découverte importante; mais l'éditeur ne sait pas l'histoire carolingienne). — *Ernst Perels*. Papst Nikolaus I. und Anastasius Bibliothecarius (remarquable). — *Manfred Laubert*. Die preussische Polenpolitik von 1772 bis 1914 (fragments d'une étude inachevée). — *Hermann Schulze-Delitzsch*. Schriften und Reden, hrg. von F. Thorwart, 5 vol. (le 5<sup>e</sup> volume est une biographie de Schulze; mais Thorwart évite de prendre parti lui-même dans les luttes que Schulze dut soutenir). — *Ferdinand Lassalle*. Nachgelassene Briefe und Schriften, t. I et III (importante publication). — *Gustav Roloff*. Die Bilanz des Krieges. Ursprung, Kampf, Ergebnis (court résumé, mais déjà vieilli). — Dr *Arnold Luschn von Ebengreuth*. Grundriss der österreichischen Reichsgeschichte, 2<sup>e</sup> édition; Dr *Emil We-runsky*. Oesterreichische Reichs- und Rechtsgeschichte (deux volumes qui se complètent). — *L. von Südland*. Die südslavische Frage und der Weltkrieg (remarquable, mais se place trop au point de vue croate). — Notices et nouvelles. = 3<sup>e</sup> livraison. Victor EHRENBURG. Le sens de l'histoire grecque (considérations générales sur le rôle de la Grèce, placée entre l'Orient et l'Occident; leçon d'ouverture prononcée à l'Université de Francfort-sur-le-Mein le 30 octobre 1922). — Gerhard RITTER. La signification historique de l'humanisme allemand (les historiens se sont trop contentés de faire la biographie des humanistes allemands : il faut s'attacher à définir la place de cet humanisme entre la scolastique et la réforme; brillantes généralités). — W. PLATZHOFF. L'Angleterre et le plan impérial au début de 1870 (en janvier 1870, Lord Clarendon, ministre des Affaires étrangères, dans un entretien avec Bernstorff, ambassadeur prussien à Londres, suggéra l'idée que le roi de Prusse prit le titre de *Kaiser*; l'auteur publie une dépêche à Bismarck du 17 janvier repoussant cette suggestion; puis indique comment, malgré tout, cette idée prit corps). — Carl NEUMANN. L'histoire de l'Université de Bonn par Friedrich von Bezold. = C.-rendus : Chr. L. Lange. Histoire de l'internationalisme, t. I, jusqu'à la paix de Westphalie (résultats maigres; en réalité, il n'y a pas eu d'internationalisme avant 1648). — *Veit Valentin*. Geschichte des Völkerbundgedankens in Deutschland (graves réserves). — The Cambridge mediaeval history, t. III. Germany and the western





Empire (on proteste contre l'exclusion des historiens allemands, on loue certains chapitres, celui de Vinogradoff entre autres, mais on signale les lacunes des chapitres sur la littérature et les arts). — *Paul Haake*. August der Starke im Urteil seiner Zeit und der Nachwelt (montre les jugements divers portés sur cet électeur de Saxe et cherche à les expliquer). — *Felix Rachfahl*. Die deutsche Politik Friedrich Wilhelms IV. im Winter 1848-1849 (remarquable). — *H. Oncken*. Aus Rankes Frühzeit (s'est servi de correspondances inédites). — *Dr H. Schnee*. Deutsch-Ostafrika im Weltkrieg (efforts faits pour défendre la colonie). = Notices et nouvelles (analyses de petits ouvrages et d'articles de revues).

## DANEMARK.

**21. — Videnskabernes Selskabs historisk-filologiske Meddelelser.** Tome V, livraison 2, 1921. — *Frederik Poulsen*. Vases grecs récemment acquis par la glyptothèque de Ny Carlsberg. = Tome VI, livraison 1, 1922. *Arthur Christensen*. Textes ossètes (le savant orientaliste les a recueillis en interrogeant quelques Ossètes, prisonniers de guerre évadés des camps allemands et cantonnés en Sélande). = Livraison 8. *F. Ohrt*. Les formules d'incantation en cas de contusion et de blessure, leur origine et leur interprétation.

## ÉTATS-UNIS.

**22. — The American historical Review.** 1923, janvier. — *Charles H. Haskins*. L'histoire de l'Europe et la science américaine (discours prononcé par M. Haskins comme président de l'Association historique américaine en 1922; il y expose la part prise par les historiens américains à l'étude de l'histoire européenne et leur donne d'excellents conseils, dont les historiens européens pourront aussi faire leur profit). — *S. F. Bemis*. La mission de Thomas Pinckney à Londres, 1792-1796 (particulièrement intéressant pour l'histoire de la question de la « presse » des matelots américains par l'Angleterre). — *A. Presniakov*. Les études historiques en Russie pendant la crise révolutionnaire (curieux renseignements sur la réorganisation des archives russes et sur les conditions dans lesquelles se fait actuellement le travail historique en Russie). = Document : Comptes de l'agent d'un gouverneur colonial au XVII<sup>e</sup> siècle (montrent l'état désordonné des finances en Angleterre à la fin du règne de Charles II et le système de pots-de-vin en usage dans les ministères). = C.-rendus : *J. T. Shotwell*. An introduction to the history of history (sérieux, mais juge trop souvent les historiens anciens d'après les idées modernes). — *Benedetto Croce*. History; its theory and practice (étude à la fois paradoxale et très pénétrante sur les bases philosophiques de l'histoire). — *J. N. Larned*. The new Larned history for

ready reference, I (nouvelle édition, revue et corrigée par différents auteurs, de la volumineuse « Histoire racontée par les historiens » de Larned; souvent trop populaire). — *L. Febvre*. La terre et l'évolution humaine (critique acerbe). — *A. A. Goldenweiser*. Early civilization; an introduction to anthropology (manuel indispensable). — *L. Massignon*. Al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam (très important travail sur la théologie mulsumane). — *Ramsay Muir*. A short history of the British Commonwealth, I (bonne synthèse). — *Thomas J. Campbell*. The Jesuits, 1524-1921 (brillant récit). — *G. P. Insh*. Scottish colonial schemes, 1620-1686 (bon). — *Dom H. Leclercq*. Histoire de la Régence pendant la minorité de Louis XV (travail minutieux et définitif). — *R. M. Jones*. The later periods of Quakerism (bien étudié, un peu long). — *Sir A. W. Ward and G. P. Gooch*. The Cambridge history of British foreign policy, I (écrit en collaboration par différents auteurs; quelques critiques, mais dans l'ensemble très utile). — *E. Lavisse*. Histoire de France contemporaine, IX (compte-rendu élogieux; les quelques pages que M. Seignobos a consacrées aux effets économiques de la guerre font regretter que cette partie ne soit pas développée davantage). — *M. Paléologue*. La Russie des tsars pendant la Grande Guerre (passionnant, mais incomplet; comment l'auteur a-t-il pu reproduire si exactement les conversations qu'il cite?). — *H. P. Biggar*. The works of Samuel de Champlain, I (édition modèle). — *Claude H. Van Tyne*. The causes of the war of independence (les travaux récents ont été bien utilisés, mais peu de recherches originales). — *Cardinal Goodwin*. The Trans-Mississippi West, 1803-1853 (intéressant et savant, mais inégal). — *E. I. Mac Cormac*. James K. Polk (épuse le sujet). — *R. J. Cleland*. A history of California; the American period (excellent). — *P. J. Treat*. Japan and the United States, 1853-1921 (conférences assez superficielles). — *E. P. Oberholtzer*. A history of the United States since the civil war; II: 1868-1872 (documenté, mais extrêmement partial). — *W. S. Robertson*. History of the Latin-American nations (excellent précis). = Avril. — La réunion de l'American historical Association à New-Haven (compte-rendu de la réunion). — *J. W. Thompson*. La féodalité allemande (important article, où l'auteur met surtout en lumière les différences qui séparent la féodalité allemande de la féodalité française et le rôle des « ministeriales »). — *E. C. Carter*. L'importance du commandement militaire en Amérique de 1763 à 1775 (en créant une armée permanente et un commandant en chef chargé de la défense des colonies et de l'administration des territoires indiens, le gouvernement anglais aboutit à superposer aux autorités civiles une autorité militaire, contre laquelle protestèrent les colonies). = Notes : Dernier avis de Charles-Quint à son fils (texte intéressant). = Document : Washington et le Potomac, 1769-1796 (correspondance relative au projet d'améliorer la navigation du Potomac et de relier ce fleuve à l'un des affluents de l'Ohio, projet auquel Washington s'intéressa

très vivement). = C.-rendus : *W. K. Wallace*. The trend of history; origins of twentieth century problems (intéressante tentative de synthèse). — *R. Shafer*. Progress and science (démolition de la notion de progrès). — *H. Jenkinson*. A manual of archive administration (bon). — *F. Schevill*. The history of the Balkan peninsula (utile manuel). — *J. Ribera*. La musica de las cantigas (important pour l'étude des relations entre la musique orientale et la musique européenne). — *A. Tilley*. Medieval France; a companion to French studies (bon, au moins dans les parties qui sont dues à la collaboration d'historiens français). — *A. Longnon*. La formation de l'unité française (n'a pas vieilli, bien qu'écrit trente ans avant la publication). — *W. Oechsti*. History of Switzerland (bon manuel, surtout pour l'histoire politique). — *P. Van Dyke*. Catherine de Médicis (admirablement documenté et très bien présenté). — *H. Robinson*. The development of the British Empire (Baedeker historique). — *W. P. Cresson*. The Holy Alliance; the European background of the Monroe doctrine (insuffisamment étudié). — *J. V. Fuller*. Bismarck's diplomacy at its zenith (bonne monographie). — *Lepsius, Bartholdy et Thimme*. Die grosse Politik der Europäischen Kabinette, 1871-1914; vol. I-VI : 1871-1890 (longue et intéressante analyse de cette importante publication de documents). — *R. S. Baker*. Woodrow Wilson and world settlement (prend parfois l'allure d'une apologie en faveur de Wilson et de l'Amérique, mais beaucoup de faits et de documents utiles). — *S. B. Forman*. Our Republic; a brief history of the American people (satisfaisant, en somme, malgré des imperfections). — *T. J. Wertenbaker*. The planters of the colonial Virginia (utile, mais théorie générale contestable). — *C. G. Bowers*. The party battles of the Jackson period (assez superficiel). — *C. H. Carey*. History of Oregon (surtout intéressant pour la période ancienne). — *Tyler Dennett*. Americans in Eastern Asia (important travail sur les rapports de l'Amérique avec la Chine, le Japon et la Corée au XIX<sup>e</sup> siècle). — *J. F. Rhodes*. The Mac Kinley and Roosevelt administrations, 1897-1909 (intéressant, comme tout ce qu'écrit l'auteur; mais il s'est borné à l'histoire politique et il n'y a aucun essai de synthèse). — *B. J. Hendrick*. The life and letters of Walter H. Page (la partie essentielle est la correspondance échangée avec le président Wilson et le colonel House, avant et pendant la guerre, alors que Page était ambassadeur à Londres). — *O. D. Skelton*. The life and letters of Sir Wilfrid Laurier. *J. W. Dajoe*. Laurier; a study in Canadian politics (ces deux biographies, la première officielle, la seconde plus indépendante, se complètent l'une l'autre). = Juillet. *Waldo G. Leland*. Le congrès international des sciences historiques tenu à Bruxelles. — *D. PERKINS*. La Russie et les colonies espagnoles, 1817-1818 (bien qu'Alexandre I<sup>er</sup> fût favorable à l'Espagne et ses ministres encore davantage, la Russie se montra fort modérée) — *J. T. Adams*. Une région inexplorée dans l'histoire de la Nouvelle Angleterre (il s'agit de la période 1713-1763, qu'il serait

indispensable de mieux connaître pour arriver à une explication satisfaisante de la révolution américaine). — D. H. BACOT. Les hautes terres de la Caroline du Sud à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (tableau pittoresque de l'intérieur de la Caroline avant le développement des grandes plantations de coton et la généralisation de l'esclavage). = Notes : Protestation contre une loi récente de l'État de Wisconsin, qui tend à exclure des écoles tout livre d'histoire qui « falsifie » la vérité au sujet de la guerre d'indépendance et de la guerre de 1812, « calomnie » les fondateurs de la nation ou fait de la propagande en faveur d'une nation étrangère. = Document : Washington et le Pottomac (suite et fin). = C.-rendus : R. B. Dixon. The racial history of man (très mauvaise méthode). — L. Delaporte. La Mésopotamie; les civilisations babylonienne et assyrienne (bon résumé; bibliographie insuffisante). — E. J. Rapson. The Cambridge history of India, I (excellent guide, dû à la collaboration d'un groupe de savants indianistes). — G. Hanotaux. Histoire de la nation française, XI : Histoire des arts, par Louis Gillet (parfois contestable et un peu chauvin, mais le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle sont bien traités). — L. Wiener. Africa and the discovery of America, II, III (essaie de démontrer, au moyen d'étymologies fantaisistes, que l'Afrique et le monde arabe ont influé sur l'Amérique avant l'époque des grandes découvertes). — Le P. H. Fouqueray. Histoire de la Compagnie de Jésus en France; III : 1604-1623 (érudit et ne manque pas d'intérêt, surtout pour l'étude de la théorie du régicide). — Ramsay Muir. A short history of the British Commonwealth, II (original et suggestif). — Marc Peter. Genève et la Révolution (savant travail). — R. B. Mowat. A history of European diplomacy, 1815-1914 (lisible, mais peu complet et plus d'une erreur). — F. A. Simpson. Louis Napoléon and the recovery of France, 1848-1856 (bien étudié et vivant; un peu trop favorable à Louis Napoléon). — R. Marchand. Un livre noir, II (suite d'une publication de documents diplomatiques provenant des archives russes; des lacunes et arrangement défectueux; ils montrent le rôle de M. Poincaré avant la guerre). — Djemal Pasha. Memories of a Turkish statesman, 1913-1919 (utile pour la période qui a précédé la guerre). — C. E. Fayle. Seaborne trade, II (remarquable travail sur l'histoire du commerce maritime de la Grande-Bretagne en 1915 et 1916). — J. Castagné. Le bolchevisme et l'Islam (excellent tableau de la propagande bolcheviste parmi les musulmans, en Russie et hors de Russie). — A. J. Toynbee. The western question in Greece and Turkey (pénétrante étude, remarquablement impartiale). — J. Sullivan. The papers of Sir William Johnson, I-III (documents sur les rapports entre l'Angleterre et les Indiens du Nord, de 1755 à 1774). — E. B. Greene. The foundations of American nationality (très au courant et d'une lecture facile). — C. Becker. The declaration of independence; a study in the history of political ideas (excellent). — W. P. M. Kennedy. The constitution of Canada (se laisse lire, mais bien des questions sont éludées).



## GRANDE-BRETAGNE.

**23. — The English historical Review.** 1923, juillet. — Reginald L. POOLE. Jean de Salisbury à la cour pontificale (on admet généralement qu'après avoir terminé ses études en France, 1147, Jean de Salisbury entra au service de l'archevêque de Cantorbéry, Thibaud, le prédécesseur immédiat de Thomas Becket. Un examen minutieux de ses œuvres montre au contraire qu'il était attaché au service de la cour de Rome en 1148 et qu'il y resta jusqu'après la mort d'Eugène III, le 8 juillet 1153, même après l'élection d'Anastase IV, qui eut lieu le 12 juillet suivant. Il ne devint clerc de l'archevêque Thibaud qu'au début de 1154). — Miss Mabel H. MILLS. Les shériffs à l'Échiquier de 1272 à 1307 (savante dissertation sur la manière dont les shériffs rendaient, chaque année, compte à l'Échiquier de leur gestion financière et sur les différents rôles où était consigné le détail de leurs opérations : les « Receipt », les « Memoranda » et les « Pipe rolls »). — P. GEYL. Frédéric-Henri d'Orange et le roi Charles I<sup>er</sup> (négociations entre le roi d'Angleterre et la famille d'Orange pour le mariage du prince Frédéric-Henri avec Marie, fille aînée de Charles I<sup>er</sup>, mariage souhaité par le prince qui pensait affermir sa situation en Hollande par cette union avec la famille royale; il fut célébré à Whitehall le 12 mai 1641; mais l'opposition des États de Hollande empêcha le prince d'en retirer les avantages politiques qu'il en attendait). — Sir Richard LODGE. Le traité de Hanau en 1743 (exposé minutieux des négociations conduites à Hanau pour sauver la situation désespérée de l'empereur Charles VII). — William MILLER. La chronologie de Trébizonde (apporte quelques corrections aux dates fournies par Finlay). — E. R. ADAIR. Les brouillons du registre du Conseil privé (montre le procédé employé par le clerc du Conseil privé pour confectionner son registre, surtout au temps de la reine Elisabeth). — J. H. ROUND. Robert Aylett et Richard Argall (quelques notes biographiques sur ces deux personnages qui étaient contemporains et appartenaient l'un et l'autre au comté d'Essex). — A. T. BANNISTER. La visite de l'église cathédrale de Hereford (conflit entre l'évêque et le chapitre, 1634-1636). — C.-rendus : Moriz Wlassak. Der Judikationsbefehl der römischen Prozesse (bonne étude sur la procédure civile du droit romain). — J. B. Bury. History of the later roman empire 395-565 (heureuse refonte d'un ouvrage déjà remarquable sous sa première forme). — Ch. Plummer. Lives of Irish Saints (recueil de vies de saints admirablement éditées). — Close rolls of the reign of Henry III, 1247-1254 (fort bien publié). — Eileen Power. Medieval english nunneries, 1275-1535 (travail très méritoire comme répertoire de faits). — Calendar of State papers. Foreign Series. Elizabeth; vol. XX : 1585-1586, edited by Sophie C. Lomas. — J. H. Pollen. Mary, queen of Scots, and the Babington plot (important; le P. Pollen admet que Marie eut con-

naissance du complot, mais nie qu'elle y ait donné son assentiment). — *A. F. Stuart*. Trial of Mary, queen of Scots (n'ajoute rien d'important aux textes déjà publiés par Cobbett; critique insuffisante). — *Manuscripts of A. G. Finch*, vol. II (dans ce volume sont analysés les papiers personnels de la famille Finch de 1670 à 1690 et une partie de la correspondance officielle de Daniel Finch, second comte de Nottingham). — *Adrien Boudou*, S. J. Le Saint-Siège et la Russie; leurs relations diplomatiques au XIX<sup>e</sup> siècle; I : 1814-1847 (important pour l'histoire de l'insurrection polonaise de 1831, les entrevues du pape Grégoire XVI avec le tsar Nicolas I<sup>er</sup> en 1845 et les négociations pour un concordat qui en fut la suite). — *W. P. Cresson*. The Holy alliance; the european background of the Monroe doctrine (publie quelques documents intéressants, mais ne sait pas les mettre en valeur. On s'étonne que cet ouvrage ait trouvé place dans la division consacrée au droit international par la Fondation Carnegie pour la paix). — *Oscar Douglas Skelton*. Life and letters of Sir Wilfrid Laurier (important). — *Carl Becker*. The declaration of independance (montre que ce document fameux n'a d'autre objet que de justifier la résolution déjà votée par le Congrès le 2 juillet 1776; c'est le chef-d'œuvre de Jefferson). — *Louise Burnham Dunbar*. Study of monarchical tendencies in the United States 1776-1801 (bon).

**24. — History.** 1923, janvier. — *Prof. R. W. SETON-WATSON*. Les origines des Roumains (l'existence de deux groupes de populations roumaines au nord et au sud du Danube ne peut s'expliquer par une série d'émigrations successives, mais tout simplement par le fait que la population dace autochtone s'est maintenue dans les deux massifs montagneux des Carpathes et du Rhodope, tandis que la plaine était occupée par des peuples d'autre origine. Tableau résumé de l'histoire des Roumains du Danube du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle). — *Prof. A. F. POLLARD*. Lord Bryce et les démocraties modernes. — *Basil D. REED*. Les collections de timbres-poste et l'enseignement de l'histoire moderne. — *H. W. RICHMOND*. Sir Julian Corbett; notice nécrologique. — *G. N. CLARK*. L'acte de navigation de 1651 (avec une utile bibliographie). — *C.-rendus* : *P. N. Ure*. The origin of tyranny (important pour l'histoire de la Grèce archaïque). — *H. M. Beatty*. A brief history of education (bon résumé). — *J. A. K. Thomson*. Greeks and Barbarians (bon). — *B. J. Kidd*. A history of the Church to A. D. 461 (beaucoup d'érudition). — *A. J. Carlyle*. Mediæval political theory in the West, vol. IV (ce volume expose et examine les théories sur les rapports entre l'Empire et l'Église du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle; très important). — *A. P. Usher*. An introduction to the industrial history of England (critique des idées généralement répandues sur l'histoire économique). — *R. E. G. Cole*. Chapter acts of the cathedral church of St. Mary of Lincoln, 1520-1559 (recueil de testaments, très intéressant pour l'histoire religieuse). — *Rose Graham*. The chantry certificates and the Edwardian inventories of Church goods for Oxfordshire (bon). —

*H. G. Rawlinson.* British beginnings in Western India, 1579-1657. An account of the early day of the British factory at Surat (bon résumé). — *Ethel B. Sainsbury.* A calendar of the court minutes, etc., of the East India Company, 1660-1663. — *G. M. Trevelyan.* British history, 1782-1901 (remarquable; mais on s'explique mal pourquoi l'auteur a choisi ces deux dates). = Avril. T. F. Tout. La place du moyen âge dans l'enseignement de l'histoire (la connaissance des institutions médiévales peut seule expliquer le mécanisme actuel du gouvernement; la méthode employée pour approfondir les notions qu'il en faut avoir est la meilleure des gymnastiques pour former un historien). — W. J. Harte. Comment écrire l'histoire locale; exemple fourni par Exeter. — Norman H. Baynes. Ouvrages récents sur l'histoire grecque et romaine. — Miss E. Jeffries Davis. Le grand incendie de Londres (utilise largement les documents réunis et publiés par Walter G. Bell, 1920). = C.-rendus : *William R. Shepherd.* Historical atlas, 1<sup>re</sup> livr. — Sir Percy Sykes. Persia (bon). — Volonakis. The island of Rhodes and her eleven sisters (instructif; mais est-il exact de faire du Dodécannèse une entité historique?). — F. J. Foakes Jackson. An introduction to the history of Christianity, 590-1314 (insuffisant). — P. H. Winfield. The history of conspiracy and abuse of legal procedure (excellent). — Les publications de la « Grotius Society ». — W. S. Robertson. History of the latin-american nations (remarquable). — H. L. Hoskins. Guide to latin-american history (bon résumé écrit au point de vue surtout des intérêts commerciaux de l'Amérique du Nord). — Acts of the Privy council of England, 1613-1614. — The works of Samuel de Champlain, I (admirable édition entreprise sous la direction de H. P. Biggar; la traduction anglaise, par W. F. Canong, et les notes qui l'accompagnent ont un grand intérêt historique). — G. Anderson et M. Sabedar. The development of an Indian policy, II (recueil de documents assez mal composé, mais qui rendra des services). = Juillet. A.-F. Pollard. Histoire et progrès (discussion des idées exprimées par MM. Bury, Inge et Croce sur l'idée de progrès et sur la manière d'écrire l'histoire). — Hilary Jenkinson. Autographes (des précautions qu'il faut prendre en ce qui concerne les autographes dans les documents d'archives au moyen âge). — Miss R. Reid. L'exposition du travail manuel à Exeter et son intérêt historique. — A. G. Little. Sainte Catherine de Sienne (à propos de l'étude critique des sources par M. Fawtier). = C.-rendus : *Alexander A. Goldenweiser.* Early civilisation; an introduction to anthropology (original et instructif). — E. J. Rapson. The Cambridge history of India, vol. I (remarquable). — M. Rostovtzeff. Iranians and Greeks in Southern Russia (important). — Quennell. Everyday life in old Stone age, in the New Stone, bronze and early iron ages (estimable résumé). — H. J. Fleure. The races of England and Wales (bon abrégé). — A. Watkins. Early British trackways (trop d'hypothèses peu vraisemblables). — Harold Peake. The english village

(cherche à déterminer l'origine des villages par le caractère anthropologique de leurs habitants). — *Claude Jenkins*. The monastic chronicler and the early school of St Albans (excellent). — The Baburnama in english, by *Zahiruddin Muhammad Babur*, translated from the original turki text by *A. S. Beveridge* (excellente traduction des Mémoires rédigés par l'empereur Babour).

**25. — The Quarterly Review.** 1923, avril. — Lord ERNLE. Souvenirs sur l'époque de la reine Victoria (souvenirs de Lady Georgiana Peel, de Constance Battersea, de la comtesse de Jersey, de Margot Asquith; journal de Lady Knightley of Fawsley). — Sir George ASTON. Haig et Foch (à propos de l'ouvrage de G. A. B. Dewar, qui attribue à Haig l'honneur du plan réalisé par Foch. Il est vrai que l'offensive de Haig en 1918 a été décisive sur le front occidental; mais à Foch revient le mérite d'avoir réglé avec une incontestable maîtrise la coordination des armées française, britannique, américaine et belge, qui eut finalement raison des Allemands). — Tancred BORENIUS. Le retour aux primitifs italiens. — H. W. C. DAVIS. La politique extérieure de la France depuis 1789 (d'après l'Histoire de France contemporaine de Lavissee, l'Histoire officielle de la politique des cabinets européens de 1871 à 1914 publiée en Allemagne, les ouvrages d'A. B. Keith et les Origines de la guerre par R. Poincaré). — Edwyn BEVAN. La crainte de Dieu (d'après les ouvrages de Max Pohlenz et de Westermarck). — Vicomte ESHER. Un grand ambassadeur (Walter H. Page, ambassadeur des États-Unis en Angleterre, d'après sa Vie et ses lettres, publiées par Burton J. Hendrick). — Prince D. S. MIRSKY. L'Ukraine (et les années révolutionnaires de 1917-1921). — George SAMPSON. Bacon et Shakespeare. — Reginald LENNAR. Les Scandinaaves et leur rôle dans l'histoire d'Angleterre (conclusions tirées des plus récents travaux). — Le parti travailliste. = Juillet. W. R. INGE doyen de Saint-Paul. La situation tragique du catholicisme (analyse un ouvrage récent de Friedrich Heiler : « Der Katholicismus, seine Idee und seine Erscheinung »; l'auteur est un catholique devenu luthérien, parce qu'il n'a pu supporter la persécution dirigée par Rome contre le modernisme. Il fait le procès du catholicisme et de sa conception fondamentale, qui le rend incapable de justifier jamais son titre de « catholique », c'est-à-dire universel. La condamnation du modernisme peut le mener à sa perte. Le doyen de Saint-Paul estime que la poursuite d'une religion universelle est une chimère et que le système d'églises nationales, indépendantes les unes des autres, qui scandalise Heiler, « est probablement supérieur à l'idée d'une autorité centrale, unique ou d'une organisation ecclésiastique embrassant le monde entier »). — Sir Arthur G. BOSCAWEN. La question des logements ouvriers (résume les nombreuses discussions soulevées depuis près d'un siècle sur cette question sociale dans le parlement britannique). — Ce que l'Allemagne peut payer. — F. A. W. GISBORNE. Le gouvernement paternel aux Antipodes (tel qu'il est pratiqué en Aus-



tralie : « De l'enfance à la décrépitude, le citoyen australien est l'objet de la sollicitude paternelle de l'État ». — Frédéric WHYTE. M. Raymond Poincaré (biographie de l'actuel président de la République, à l'effet de prouver qu'on se fait de lui en Angleterre une idée fausse en le considérant tantôt comme un impérialiste dangereux et sans scrupule, ennemi fanatique des Allemands, tantôt comme un « gaffeur » à la tête de bois, un pantin dont de plus habiles que lui tirent les ficelles). — J. W. GORDON. Le dictionnaire de la langue anglaise (de Johnson à Ernest Weekley). — Geoffrey DRAGE. Assistance publique et démoralisation. — L'Église et le « Prayer book » (une sage politique conseille de toucher le moins possible au livre qui règle la foi et la liturgie de l'Église).

26. — *The Scottish historical Review*. 1923, avril. — James CURLE. Le fort romain de Balnildy (à propos de l'ouvrage récent de S. N. Miller sur ce castellum, construit pour renforcer le mur d'Antonin). — W. C. DICKINSON. La mort de Lord Russell, 1585 (Francis Russell, fils du comte de Bedford, fut tué accidentellement dans une de ces querelles de frontières si fréquentes alors en Écosse; cette mort fournit à la reine Élisabeth l'occasion d'intervenir dans les affaires d'Écosse pour renverser le comte d'Arran et rappeler les seigneurs qu'il avait bannis). — Walter SETON. Quelques reliques d'Alexandre Seton, comte de Dunfermline et chancelier d'Écosse (un document de l'année 1612 et plusieurs livres provenant de sa bibliothèque). — P. GEYL. Guillaume II, prince d'Orange, et les Stuarts. — W. N. NEILL. La dernière exécution pour crime de sorcellerie en Écosse, 1722. — C. A. MALCOLM. L'office de shérif en Angleterre; son origine et ses premiers développements; suite. = C.-rendus : Alan Orr Anderson. Early sources of scottish history, 500-1286 (excellente publication de textes traduits, rangés dans un ordre strictement chronologique et annotés). — J. H. Pollen. Mary, queen of Scots, and the Babington plot (beaucoup de faits nouveaux et présentés de main de maître). — Charles S. Terry. The Jacobites and the Union. The Forty five (deux utiles volumes d'extraits tirés de récits contemporains sur les soulèvements des Jacobites en 1715-1719 et en 1745; mais on voudrait y trouver aussi la critique des sources). — A. Fr. Stewart. Seigneur Davie; a sketch life of David Riccio (bon). — David Hay Fleming. The register of the privy seal of Scotland; vol. II : 1529-1542. — Kenneth H. Vickers. A history of Northumberland, vol. XI (belle et bonne publication). — Hew Scott. Fasti ecclesiae Scoticanæ, vol. IV (utile réédition). — William Senior. Doctors' Commons and the old court of admiralty (le tribunal de l'Amirauté fut le seul où l'on appliquât le droit civil, opposé à la « Common law »; on invoqua plusieurs fois l'autorité des « civilian lawyers », surtout dans des affaires relevant du droit international. Là est l'intérêt de ce petit livre). = Juillet. R. W. SETON-WATSON. Une Histoire de la politique étrangère de l'Angleterre (à propos de la « Cambridge history of British



foreign policy », 1783-1919, publ. par A. W. Ward et G. P. Gooch). — R. K. HANNAY. Le Conseil général des États du royaume (montre la distinction qu'il convient d'établir en Écosse entre la Haute Cour de Parlement, d'une part, et, de l'autre, le « general council » et la « convention » des trois États du royaume; lente introduction des représentants des communautés urbaines dans le « consilium generale » qui ne se confondait pas d'abord avec le Parlement; ces deux assemblées tendirent à se rejoindre surtout à partir de Jacques III). — James GRAY. Limites des grands fiefs dans le diocèse de Caithness peu après 1222 (elles ont été fixées d'après les limites des paroisses). — C. A. MALCOLM. L'office de shériff en Écosse; son origine et son développement; suite et fin : Du xv<sup>e</sup> au xvii<sup>e</sup> siècle. — Nécrologie : John Maitland Thomson (auquel on doit notamment le « Register of the great seal ») et James Wilson (un des auteurs du volume consacré au Cumberland dans la « Victoria counties history »). — C.-rendus : *Rostovtzeff*. Iranians and Greeks in South Russia (remarquable). — A. F. STEUART. Trial of Mary, queen of Scots (examen critique des pièces du procès; plusieurs sont inédites). — *Harold Peake*. The bronze age and the celtic world (remarquable). — *W. R. Halliday*. Lectures on the history of roman religion from Numa to Augustus (intéressant). — *Eleonor S. Rohde*. The old english herbals (savant et captivant). — *James Coutts*. The anglo-norman peaceful invasion of Scotland, 1057-1200 (montre l'origine des grandes familles écossaises). — *Walter C. Meller*. The boy bishop and other essays on forgotten customs and beliefs of the past (beaucoup de recherches). — *G. H. Guttridge*. The colonial policy of William III in America and the West Indies (bon; l'épisode de Darien laisse à désirer).

**27. — Transactions of the royal historical Society.** 4<sup>e</sup> série, t. V (1922). — H. G. RAWLINSON. L'ambassade de William Harborne à Constantinople, 1583-1588. — H. G. RICHARDSON. Les « Year-books » et les « Plea rolls » considérés comme source d'information historique (montre la grande importance pour l'histoire de ces deux sources de renseignements, mais en insistant davantage sur celle des « Plea rolls », qui sont plus anciens que les « Year-books », mieux conservés, plus intelligibles, puisqu'ils sont rédigés en latin, et non moins intéressants pour le philologue, le latin conservant nombre d'expressions d'origine française. En appendice : 1<sup>o</sup> une note sur l'intérêt que présentent les « Plea rolls » pour l'étude des institutions politiques. Documents inédits relatifs à Hugues Bigod en 1259-1260; 2<sup>o</sup> note bibliographique sur les « Year-books » et sur les « Plea rolls »). — F. W. BUCKLER. La théorie politique de l'insurrection hindoue (celle des cipayes en 1857). — Gwen. WHALE. Influence de la révolution industrielle du xviii<sup>e</sup> siècle sur les origines de la réforme parlementaire (le besoin d'une réforme s'est fait sentir par un progrès assez lent de 1760 à la Révolution française. La misère croissante dans la classe ouvrière, par suite de la politique du laisser-faire, des

changements dans les méthodes industrielles, de l'enclosure des terrains communaux, suscite déjà à la fin de cette période des réclamations pour une réforme radicale de l'organisation parlementaire). — Sir Francis PIGGOTT. Notes pratiques sur la recherche historique (dans les archives publiques et privées et dans les textes imprimés, qui sont souvent difficiles à consulter et dont le texte ou les traductions ne sont pas sûrs. Il y a tout un effort bibliographique à faire). — Gladys Scott THOMSON. L'office de « deputy-lieutenant » ; son origine et son développement (cet office, créé sous les Tudors dans un intérêt surtout militaire, fut aussi un rouage important de l'administration locale intéressant la vie commune du pays en général). — Eveline C. MARTIN. Établissements anglais sur le « Golden Coast » ou Côte de l'or en Guinée dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (avec une longue note, p. 190-208, sur les sources manuscrites et la bibliographie).

## ITALIE.

28. — *Archivio della r. Società romana di storia patria*. Vol. XLIV, fasc. 1-4 (Rome, 1921). — G. CAETANI. Margherita Aldobrandesca et les Caetani (Marguerite, fille du comte palatin Aldobrandino Rosso da Pitigliano, mort en 1284. Née en 1254, elle épousa d'abord le comte Gui de Montfort, qui plus tard assassina le prince Henri d'Angleterre à Viterbe; puis successivement quatre autres maris, dont Roffredo III Caetani. Elle mourut après 1305, après avoir combattu avec ardeur Boniface VIII). — G. CASTELLANI. Les « *Fragmenta romanae historiae* » ; étude préparatoire à une édition nouvelle de ces fragments; suite et fin (chronique anonyme, intéressante pour l'histoire de Rome pendant la période de 1330 à 1360 environ). — C. SCACCIA-SCARAFONI. Documents relatifs aux aïeux maternels d'Aonio Paleario (Paleario fut un humaniste notable de Veroli; ces documents remontent au milieu du XV<sup>e</sup> siècle). — A. MERCATI. Un document de l'année 1423 sur l'Université de Rome. — G.-B. PICOTTI. Jean de Médicis au conclave pour l'élection d'Alexandre VI (suivent treize documents inédits de 1492). — G. ZIPPEL. Les chevaliers de Rhodes à Rome (notes historiques du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle). — A. CAMETTI. Giovanni Pierluigi da Palestrina et son commerce de fourrures (fin du XVI<sup>e</sup> siècle). — E. TEA. La forteresse des Frangipani, près de Velia (XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles). — I. GIORGI. Les papes des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles et les biographies rédigées à Farfa. — M. CERRATI. Sources pour l'histoire de l'antique basilique du Vatican. — P. FEDELE. L'inscription du cloître de Saint-Paul (nouvelle édition d'une inscription qui a été mal reproduite et mal interprétée). = Actes de la Société. = C. rendus : Les publications concernant Boniface VIII et son temps qui ont paru de 1914 à 1921, par Pietro FEDELE. — Les publications relatives au quatrième centenaire de Raphaël, par Carlo CECCHELLI. — Marcus Vattasso et Henricus Carusi. Bibliothecae apostolicae

Vaticanae codices manuscripti recensiti. Codices latini 10301-10700 (400 volumes qui intéressent surtout l'histoire de Rome). — *Thomas Ashby*. La campagna romana al tempo di Paolo III. Mappa della campagna romana di Eufrosino della Volpaia (belle reproduction du plan de Rome en 1547, avec un excellent commentaire). — *Luigi Volpicella*. Regis Ferdinandi I instructionum liber, 10 maggio 1486-10 maggio 1488 (édition remarquable). — *Pietro Torelli*. Studi e ricerche di diplomatica comunale (bon).

29. — *Archivio storico italiano*. Anno LXXVII, vol. II, disp. 3-4 del 1919, nos 295-296 (publié le 10 novembre 1922). — *Amerigo D'AMIA*. Les tribunaux pisans au XII<sup>e</sup> siècle; organisation et procédure (mémoire de 120 pages). — *Farinata* et sa famille. Deux articles : 1<sup>o</sup> *Pietro SANTINI*. Malheureuses parentés et haines de parti dans cette famille (documents inédits de 1264 à 1268). 2<sup>o</sup> *Niccolò OTTOKAR*. La condamnation posthume de *Farinata degli Uberti* (publie l'acte par lequel le podestà de Florence notifie en 1283 la sentence d'excommunication prononcée par l'Inquisition, dix-neuf ans auparavant, contre *Farinata*, sa femme, leurs fils et leurs neveux, et en outre, comme conséquence, ordonne la confiscation de l'héritage des *Uberti*, sentence contre laquelle proteste le procureur des fils et neveux des condamnés. Le crime reproché à *Farinata* et à sa femme consistait dans le fait d'avoir donné l'hospitalité à des hérétiques, de les avoir adorés « juxta heretici ritus abusum » et d'être morts « hereticorum damnabili consolamento recepto »). — *Alceste GIORGETTI*. Fra' Luca Bettini et son plaidoyer en faveur de Savonarole (ce Bettini est un dominicain; né vers 1489, il entra au couvent de Saint-Marc en 1506 et en fut chassé en 1526 avec son frère *Domenico* pour avoir composé divers écrits où il montrait la nécessité d'une réforme dans l'Église. Un de ces écrits était une « *Defensio fratris Hieronymi Savonarolae Ferrariensis* », document qui est publié en appendice. Il ressort de ce texte que le crime reproché à Savonarole concernait non pas le dogme, mais les sermons où il attaquait *Alexandre VI* et ses ministres et montrait la nécessité d'une réforme profonde opérée par l'Église elle-même dans son chef et dans ses membres). — *Ada FOÀ*. La politique intérieure du gouvernement provisoire en Toscane du 8 février au 13 avril 1849. = C.-rendus : *S. Nicastro*. Sulla storia di Prato (conférences faites devant un public assez ignorant et mises à sa portée). — *Giuseppe La Mantia*. Codice diplomatico del re Aragonesi di Sicilia, 1282-1355 (important; trop de notes d'un caractère tout personnel). — *P. Molmenti*. Carteggi Casanoviani; lettres del patrizio Zaguri a *Giacomo Casanova* (lettres écrites à *Casanova* quand il était enfermé dans le château de Dux en Bohême). — *Angiolo Gambaro*. Primi scritti religiosi di *Raffaello Lambruschini* (instructif). = Anno LXXVIII, vol. I, disp. 1 de 1920, n<sup>o</sup> 297. A partir de cette livraison, l'*Archivio* paraît tous les trois mois. — *Isidoro DEL LUNGO*. Histoire d'un faux (une chronique des Frères Prêcheurs du monastère de Sainte-Catherine à

Pise désigne comme inventeur des lunettes un certain frère Alessandro della Spina, qui mourut en 1313. Un faussaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ferdinando Leopoldo Del Migliore, imagine d'enlever l'honneur de cette invention à un Pisan pour la donner à un Florentin : Salvino degli Armati, mort en 1317. Cette imposture a trompé les historiens postérieurs, même en Allemagne). — Arnaldo FORESTI. Voyages de François Pétrarque d'Italie à Avignon (I : Mission donnée au poète par l'archevêque Giovanni Visconti pour un traité de paix entre Gènes et Venise, 1353. II : Aux sources de l'Adige, en route pour Avignon, avec une mission pour le pape Clément VI). — Martino BRANCO. Conflit pour la possession de la Sardaigne entre les deux républiques de Pise et de Gènes (XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles). — Alfonso LAZZARI. Les « Ricordi di governo » d'Alphonse II d'Este, duc de Ferrare (ces réflexions ont été écrites en 1566 au moment où le duc allait partir pour combattre les Turcs en Hongrie; elles ont été adressées par l'auteur à son frère, le cardinal Louis). = C.-rendus : *M. Roberti*. Le origini romano-cristiane della comunione dei beni fra coniugi (sujet traité avec beaucoup de science et d'ampleur). — *A. Solmi*. Studi storici sulle istituzioni della Sardegna nel medio evo (important recueil d'articles). — *G. Zaccagnini*. Cirro da Pistoia (bon). = Disp. 2, n° 298. Luigi CHIAPPELLI. Maîtres et écoles à Pistoia jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle (huit documents publiés en appendice). — *R. Quazza*. La lutte diplomatique entre Gènes et l'Espagne après qu'Alberoni se fut enfui de la Ligurie, 1722. — *Amy A. Bernardy*. La mission de Benjamin Franklin à Paris d'après les dépêches des ambassadeurs vénitiens en France, 1776-1786. = C.-rendus : *Vincenzo Epifanio*. L'idea italiana e i re d'Italia nei secoli (médiocre). — *P. Torelli*. Studi e ricerche di diplomatica comunale (bon instrument de travail). — *Fernanda Sorbelli-Bonfà*. Camilla Gonzaga Faà (bonne étude sur une des plus scandaleuses aventures matrimoniales qui aient agité les brillantes cours italiennes du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle). — *Alberto Dall'olio*. La difesa di Venezia nel 1848 (d'après la correspondance échangée entre Charles Berti Pichat et Auguste Aglebert). = Vol. II, disp. 1, n° 299. Carlo FIORILLI. Les peintres à Florence compris dans la corporation des médecins, des épiciers et des merciers (corporation où se fit inscrire Dante, sans doute parce qu'il ne put se faire admettre dans celle des juges et des notaires, la seule qui eût un caractère intellectuel. Les peintres étaient associés aux épiciers parce que ceux-ci vendaient les couleurs que ceux-là employaient. Cette corporation : « Arte dei medici, speciali e merciai », était le sixième des « arts majeurs ». Analyse les statuts de cette corporation, dont les plus anciens sont de 1313. Les peintres, « dipintori », n'y avaient qu'une situation subordonnée, comme celle de simples ouvriers manuels. Publie quinze documents des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles). — *Lamberto Naldini*. La « Tallia militum societatis tallie Tuscie » de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (la « tallia » est une « societas militum », une armée de mer-



cenaires payée par les communes; histoire et organisation de la « *talia* » toscane dans le dernier quart du XIII<sup>e</sup> siècle). — C.-rendus : *Ugo Monneret de Villard*. L'organizzazione industriale nell'Italia longobarda durante l'alto medio evo (bon). — *G. Des Marez*. La nationalité belge et Bruxelles capitale (bonne vue d'ensemble). — *Eduardo Ibarra y Rodriguez*. Origen y vicissitudes de los titulos profesionales en Europa (discours de réception à l'Académie d'histoire de Madrid). — *Sighinolfi*. Salatiele e la sua ars notaria (étude neuve en certains points sur un maître célèbre de l'« *ars notaria* » à l'Université de Bologne au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle). — *R. Bargioni*. Dino da Mugello (bonne biographie d'un jurisconsulte du XIII<sup>e</sup> siècle). — *B. Barbadoro*. La condanna di Dante e le fazioni politiche del suo tempo (remarquable étude sur les idées politiques du poète et de son parti). — *P. Torelli*. L'archivio Gonzaga di Mantova (très utile). — *Cesare Sardi*. Un Lucchese in Olanda ed in America nel sec. XVIII (biographie d'Ottavio Sardi, d'après sa correspondance). — *Sante Laria*. Fasti militari dei finanzieri d'Italia (ce corps a joué un rôle plus important qu'on ne croit à l'époque du « *Risorgimento* »). — Disp. 2, n° 300. *Girolamo Mancini*. Giovanni Tortelli, collaboratore du pape Nicolas II pour la fondation de la bibliothèque Vaticane (documents tirés des mss. du Vatican : latin n° 3122; grec n° 1411). — *Antonio Anzilotti*. Vincenzo Gioberti et l'échec de la guerre fédérale en 1848. — C.-rendus : *C. Lazzeri*. Guglielmino Ubertini, vescovo di Arezzo, 1248-1289, e i suoi tempi (beaucoup de faits, présentés sans ordre et sans exactitude). — *Guglielmo Pellegrini*. L'umanista Bernardo Rucellai e le sue opere storiche (intéressante brochure). — Anno LXXIX, 1921, vol. I, disp. 1, n° 301. *Arrigo Solmi*. L'Église et l'État dans la pensée de Dante (les deux pouvoirs ont une origine divine; ils doivent donc être indépendants l'un de l'autre, sans qu'aucun doive tenter d'asservir l'autre. Donc il est nécessaire, pour le repos du monde, qu'ils s'entendent, que l'empire d'Allemagne, légitime continuateur de l'Empire romain, et l'Église romaine coordonnent leur action selon les lois divines et humaines. Dénier au pape le droit de dominer aussi le monde laïque, c'était fonder la civilisation laïque et catholique de l'époque moderne). — *Guido Mazzoni*. Le nom de Dante et les deux sociétés italiennes qui ont pris ce nom (la Società dantesca et la Società Dante Alighieri sont, dans l'histoire du Risorgimento italien, deux témoins parallèles, ou mieux jumeaux, d'un même amour). — *Isidoro Del Lungo*. Le « juste jugement » prononcé par Dante, *Purgatoire*, VI, 100 (en prédisant la mort d'Albert d'Autriche par la main de son père; dissertation sur la date où fut écrit le sublime sixième chant du *Purgatoire*). — *Antonio Panella*. Florence et l'examen critique de l'œuvre de Dante. — *Cesare Livì*. Dante à la scène (analyse les œuvres où Dante, qui n'a d'ailleurs rien d'un « dramatis persona », a été mis sur la scène). — *Francesco Maggini*. L'exposition dantesque à la Laurentienne de Florence. — *Armando Sapori*.



Compte-rendu critique des publications italiennes sur Dante à l'occasion du Centenaire (article de quarante-six pages). = Disp. 2, n° 302 (30 sept. 1922). Isidoro DEL LUNGO. Alberto del Vecchio; notice nécrologique (Del Vecchio est mort le 11 juillet 1922 à l'âge de soixante-treize ans). — Luigi CHIAPPELLI. Pistoia au temps des Lombards (la ville et son territoire, avec une carte. On peut dire qu'en général l'occupation lombarde eut un caractère stratégique; elle ne se fit réellement sentir que sur des points d'importance militaire. Appendice contenant quatorze documents inédits). — Antonio ANZILOTTI. Un ami napolitain de G.-P. Vieusseux : le baron Giacomo Savarese (en appendice, une longue lettre de Savarese à Vieusseux sur la « conquête » du royaume de Naples par les Piémontais, datée de Resina, le 13 juillet 1861). = C.-rendus : Guido Libertini. Le isole Eolie nell' antichità greca e romana (bonne monographie; on y trouve d'assez nombreuses inscriptions grecques, mais mal reproduites en typographie). — La storia d'Italia di Francesco Guicciardini, sugli original manoscritti, a cura di Alessandro Gherardi (remarquable édition critique d'un texte maintes fois remanié par son auteur). — Henri Carré. La noblesse de France et l'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle (important et « définitif »). — Francesco Landogna. Giuseppe Mazzini e il pensiero giansenistico (très important et instructif). — Enrique Pacheco y de Leva. La política española en Italia; I : 1521-1524 (important recueil de documents). — Romolo Quazza. Nevers contro Nemours nel 1624 (bref article où sont utilisés des documents tirés des archives de Mantoue). = Vol. II, disp. 3-4. Girolamo MANCINI. Ce que les Cortonates ont fait pour la civilisation italienne (important mémoire de 177 pages). — Pietro SANTINI. Les plus anciens manuscrits qui nous restent des institutions florentines concernant le Podestà et le Capitaine du peuple (énumération de ces manuscrits, époque de leur rédaction, rapports qu'ils ont les uns avec les autres. Article posthume, l'auteur étant mort en juillet 1921). — Achille DE RUBERTIS. Vincenzo Gioberti et le projet de Constituante élaboré par Giuseppe Montanelli, ministre des Affaires étrangères de Toscane, 1848. = C.-rendus : Luigi Schiaparelli. La scrittura latina nell' età romana (très remarquable). — Pietro Vaccari. La territorialità come base dell' ordinamento giuridico del contado, Italia superiore e media (intéressantes considérations sur l'organisation féodale des campagnes dans l'Italie supérieure du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle). — Michele Catalano. Lucrezia Borgia duchessa di Ferrara (utilise avec succès des documents nouveaux). — Luigi Venturini. Milano ne' suoi storici settecenteschi (bon).

30. — Archivio storico lombardo. 5<sup>e</sup> série, anno XLVIII, fasc. 1-2, 31 juillet 1921. — Angelo BELLINI. Les antiquités d'Arzago (humble village situé sur la route ducale qui mène du lac Majeur à Milan, mais riche en monuments anciens : pierres romaines et médiévales, très vieille église, etc. Il donna à l'Eglise plusieurs évêques, dont Arnolfo,

consacré archevêque de Milan en 998, et plusieurs théologiens, tels qu'Anselme de Besate : « Anselmus de Bixate, dictus Peripateticus », qui vivait au XI<sup>e</sup> siècle). — Giuseppe POCHETTINO. L'impératrice Angelberge, 850-890 (biographie très détaillée d'une des princesses les plus remarquables de la période carolingienne; elle fut la femme de l'empereur Louis II). — Ugo BASSANI. La « Bragania » (étude sur une forme de contrat mal connu, caractérisé d'une manière très vague par des expressions telles que « braganiam facere, emere, perdere, vendere », contrat issu du droit lombard et qui disparut quand on commença de rédiger les contrats par écrit). — Ugo MONNERET DE VILLARD. Un diplôme de Louis le Pieux et les « Clusas » lombardes (un diplôme de l'an 831 pour l'église de Strasbourg nomme trois localités : Quentowico, aujourd'hui Étapes; Dorestado, qui est Wijk-bij-Duurstede, province d'Utrecht, et « Clusas », qui reste à identifier. On a voulu trouver ce nom dans la vallée d'Aoste, mais le texte montre qu'il doit être cherché dans la partie nord-ouest de l'empire carolingien. Peut-être l'Écluse?). — Al. COLOMBO. Deux récits inédits sur la République ambrosienne (ils exposent les événements qui se produisirent à Milan après la mort de Philippe-Marie Visconti, l'un, assez abrégé, pour les années 1447-1450; l'autre, plus circonstancié, pour quelques mois de 1448). — Giorgio NICODEMI. Le rapport de Cicognara sur les beaux-arts en Italie (daté de Venise, le 9 décembre 1809). = C.-rendus : *Neera*. Una giovinezza del secolo XIX (renseigne sur l'état d'esprit des générations qui ont vu le « risorgimento » national et qui y ont pris part). — *Ad. Colombo*. Carteggi e documenti diplomatici inediti di Emanuele d'Azeglio, t. I (très intéressant). = Fasc. 3-4, 31 décembre 1921. Achille DINA. Isabelle d'Aragon, duchesse de Milan et de Bari (érudite biographie de 188 pages et dix-sept chapitres, de 1470 à 1525; intéresse l'histoire de Ludovic le More, de la rivalité entre la France et de l'Espagne en Italie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et pendant le premier quart du XVI<sup>e</sup>). — Orazio PREMOLI. Giovanale Sacchi; mémoires et lettres inédits (publie des documents inédits sur l'activité littéraire et scientifique du P. Sacchi; savoir soixante-deux lettres, dont une, très longue, de Stefano Rota, ancien professeur de Sacchi, écrite, un an après la mort de celui-ci, au P. Silvio Zanaboni. Sacchi mourut le 9 septembre 1789 au Collège impérial des Nobles). — Cesare MANARESI. La date d'année dans les documents de Bobbio qui sont compris dans le Recueil des actes du monastère de Saint-Columban à Bobbio jusqu'à l'an 1208 (pour la période de 1073 à 1156, on peut hésiter entre le style de la Nativité ou le style florentin, entre l'indiction grecque ou la « bedana »; de 1163 à 1207, ce fut certainement le style florentin avec l'indiction « bedana ». Le dernier éditeur du Recueil, Giulio Buzzi, croyait que le style pisan avait persisté à Bobbio jusqu'en 1191). — Rinaldo BERETTA. Giovanni Battista Beanio, prévôt de Seveso, 1594-1604. — Alessandro GIULINI. Figurines milanaises dans les Mémoires de Casanova. =

C.-rendus : *E. Pacheco y de Leyva*. La política española en Italia. Correspondencia de don Fernando Marin, abad de Nájera, con Carlos I (documents intéressants pour l'histoire des années 1521-1527; mais les erreurs de détail sont nombreuses). — *L. Venturini*. Milano nei suoi storici settecenteschi (assez bon chapitre d'histoire littéraire). = Bibliographie d'histoire lombarde. = Anno XLIX, 5<sup>e</sup> série, fasc. 1-2, 30 juin 1922. Omero MASNOVO. Pier Grosolano et son épitaphe (Pier Grosolano fut archevêque de Milan de 1102 à 1112. On ne sait rien de ses origines; son nom même a soulevé des discussions nombreuses sans résultat certain. Dans son épitaphe, qu'il faut d'ailleurs corriger par endroits, il est dit « Insubrius patria, Chrysolanæ gentis alumnus »; peut-être était-il originaire de Parme, localité où l'influence grecque dominait alors, ce qui expliquerait le changement de son nom : Grosolanus en Chrysolanus). — Romolo QUAZZA. Ferdinand Gonzague et Charles-Emmanuel I<sup>er</sup>, du traité de Pavie à l'accord de 1624 (d'après des documents inédits conservés à l'Archivio Gonzaga. Long mémoire de presque cent pages). — Giuseppe ROTONDI. Un passage du *Chronicon majus* de Galvano Flamma et le monastère de Torba (commente un récit légendaire de cette Chronique, où il est dit que, sous les racines d'un arbre très vieux déraciné par une tempête, on trouva un tombeau d'un roi des Lombards, appelé Galdanus de Turbeth, portant encore à son côté l'épée avec laquelle Tristan avait « lamorath d'Yrlanth ». Recherches sur l'origine de cette légende). — Mario-E. TAGLIABUE. Le « Liber noticie sanctorum Mediolani »; notes topographiques (avec une carte). — Vittorio ADAMI. Auberges antiques trouvées dans une vieille rue de Milan. — Alessandro VISCONTI. La chaire municipale et provinciale de droit dans les écoles palatines et la suppression des chaires fondées par Paolo da Cannobio (notes sur l'enseignement supérieur à Milan au xviii<sup>e</sup> siècle). = C.-rendu : *Natale Grimaldi*. La signoria di Barnabò Visconti e di Regina della Scala in Reggio, 1371-1385 (bon). = Fasc. 3-4, 31 décembre. Alessandro COLOMBO. Deux souvenirs toponomastiques concernant Milan à l'époque lombarde et franque (1<sup>o</sup> la « via Scaldasole », qui garde le souvenir du Schulthess lombard; 2<sup>o</sup> la place « Cordusio », qui garde celui de la « curia ducis » ou « Curtis mediolanensis », résidence d'un des nombreux ducs établis par les Lombards dans la Haute-Italie. En appendice, un Catalogue des ducs, marquis et comtes de Milan jusqu'à la fin du xi<sup>e</sup> siècle). — Silvio PIVANO. Le testament et la famille de l'impératrice Angelberge (femme de l'empereur Louis II, qui mourut en 875; elle était d'origine lombarde; elle fit son testament à Brescia en mars 877; sa généalogie, d'après un tableau tracé par Baudi di Vesme). — Francesco LANDOGNA. La genèse des « Honorantie civitatis Papie » (ce document, que nous connaissons par une copie du xiv<sup>e</sup> siècle, a été rédigé au ix<sup>e</sup> siècle, avant l'an mille; les arguments de certains auteurs, qui ont cru pouvoir le dater de 1027, ne sont pas recevables. Le document est du plus haut intérêt pour l'histoire économique). —

— A. BELLINI. Le bienheureux Landolfo de Vergiate (ce personnage a sa place dans les *Acta Sanctorum* à la date du 7 juin; le lieu de sa naissance est non Varigliè, comme il est dit dans les A. SS., mais Vergiate, localité du Haut-Milanais, non loin de Sesto Calende. Ordonné prêtre à Pavie, il suivit son archevêque Anselme à la Croisade, en 1099, et assista à sa mort qui eut lieu à Constantinople le 30 septembre 1101. Sa conduite dans ces circonstances a été défigurée par le chroniqueur Landolfo le Jeune. Il mourut évêque d'Asti le 7 juin 1134 dans la trente et unième année de son pontificat). — R. BERETTA. Les De Robiano et leur tombeau à Saint-Laurent de Milan (histoire de cette famille noble au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle). — G. NICODEMI. Un curieux document iconographique de la peste de Milan en 1630. = C.-rendus : *Arrigo Solmi*. Il comune nella storia del diritto (remarquable synthèse extraite de l'« *Enciclopedia giuridica italiana* » en 1922). — P. Vaccari. La territorialità come base dell'ordinamento giuridico del contado Italia superiore e media (bon, mais l'auteur n'a pas assez tenu compte des faits économiques et politiques). — A. Büchi. Korrespondenzen und Akten zur Geschichte des Kardinals Matth. Schiner (important). — Romolo Quazza. Politica europea nella questione Valtellinica (bon). = *Mélanges* : Emilio GALLI. Notes sur la famille de l'archevêque Ariberto d'Antimiano. — Giuseppe GALLAVRESI. Giuseppe Parini, censeur au service de la « Società di pubblica istruzione », 1796.

31. — *Archivio storico Siciliano*. Nouvelle série, anno XLIII, 1920, fasc. 1-2. — S. ROMANO. A Fiume et en Dalmatie. Impressions et souvenirs d'histoire italienne. — G. ABBATESAS. Les aspirations italiennes dans les chants des poètes de l'Italie « irredenta ». — C.-A. GARUFI. Études sur l'histoire de l'Inquisition en Sicile au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle. Documents tirés des archives espagnoles (note 4 : conflits de juridiction entre les Inquisiteurs et le vice-roi). — P. LEMMI. Les sociétés secrètes en Sicile de 1814 à 1819 (publie le texte d'une « *Istoria di fatti occorsi in Sicilia da decembre 1814 sino al 1819* » adressée à la haute police de Gènes par l'abbé Luigi de Oddo « afin de la faire parvenir sûrement aux mains du roi des Deux-Siciles à Naples »). — Giuseppe LA MANTIA. Sur l'expression « *Consuetudine generale del regno* » employée en Sicile en 1408 et sur les coutumes particulières désignées par cette dénomination (ces coutumes avaient surtout pour but de protéger les propriétés contre les dégâts causés par les animaux qu'on menait pâtre).

## CHRONIQUE.

---

**France.** — Nous avons appris avec chagrin la mort de M. André WALTZ, décédé à Colmar, le 20 octobre dernier, dans sa quatre-vingt-sixième année. Il a rempli avec beaucoup de dévouement les fonctions de bibliothécaire de la ville depuis 1881 jusqu'à la veille de sa mort. Il a écrit sur Colmar une série d'excellents articles et deux volumes qui seront sans cesse consultés : le *Catalogue des fonds Chauffour* et la *Bibliographie colmarienne*.

— Avec M. Léonce PINGAUD, mort le 22 septembre dernier, disparaît le dernier survivant de la promotion des historiens de l'École normale en 1862. Ils étaient au nombre de quatre : Gabriel Monod, le fondateur de la *Revue historique*, Ernest Lavisse, Léonce Pingaud et Paul Gaffarel, qui en ont été longtemps les fidèles collaborateurs. Après avoir enseigné dans divers lycées et après un court stage à la Faculté des lettres de Nancy, M. Pingaud fut nommé à la Faculté de Besançon, à laquelle il est resté attaché plus de quarante ans et qui gardera pieusement son souvenir. Sa thèse sur la *Politique de saint Grégoire le Grand* conserve encore une valeur historique, malgré les publications faites sur ce pape depuis 1872. Nombreux ont été les ouvrages qu'il a publiés. Citons parmi eux : *les Saulx-Tavannes* (1876); *les Français en Russie et les Russes en France* (1885); *Choiseul-Gouffier : la France en Orient sous Louis XVI* (1887); *le Comte d'Antraigues* (1893); *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons* (1901); *Jean de Bry et le Congrès de Rastadt* (1909) et, tout récemment, la *Jeunesse de Charles Nodier*, remplie de détails fort curieux.

— M. le chanoine Ulysse CHEVALIER, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est mort le 27 octobre 1923 dans sa quatre-vingt-troisième année. Nous lui consacrerons une notice dans notre prochaine livraison.

— Un Congrès d'histoire des religions s'est réuni à la Sorbonne du 8 au 13 octobre dernier. Il était sorti de l'initiative de la Société Ernest Renan, désireuse de fêter le centenaire de son illustre patron par une manifestation scientifique digne de lui. La date n'était peut-être pas des mieux choisies, car elle tombait après la rentrée des lycées en France, de beaucoup d'universités à l'étranger; mais elle avait été imposée aux organisateurs qui tenaient à se réunir en l'année 1923. Une invitation avait été adressée aux corps savants et aux



universités du monde entier, celles d'Allemagne exceptées, et l'on conviendra que des considérations d'opportunité commandaient d'agir de la sorte. A vrai dire, cette exclusive a soulevé dans certains pays neutres ou même amis une opposition qui, pour manquer quelquefois de franchise, n'en a pas été moins active. C'est à elle sans doute qu'il faut attribuer l'abstention presque totale des Scandinaves qui, à deux exceptions près, n'ont pas même daigné faire réponse aux invitations qu'ils avaient reçues.

Grâce à l'activité déployée par le président, M. Ch. Guignebert, assisté de M<sup>lle</sup> Brunot et de M. Alphandéry, le Congrès a parfaitement réussi; il a recueilli plus de 320 adhésions, et le concours le plus actif de savants éminents français et étrangers. Les séances des huit sections entre lesquelles se répartissait le travail ont été suivies assidûment par un public nombreux et des témoignages unanimes sur la cordialité et l'entrain scientifique qui n'ont cessé d'y régner ont récompensé les organisateurs d'avoir persévéré dans leur dessein.

Une visite au musée de Saint-Germain, illustrée d'une savante et aimable causerie de M. Salomon Reinach; une autre au musée ethnographique du Trocadéro, commentée avec une admirable compétence par le Dr Capitan; une excursion à Port-Royal, accompagnée d'une conférence diserte et nourrie de M. Laporte; des réceptions au cercle de la Renaissance, au musée Guimet, au cercle Autour-du-Monde à Boulogne ont distrait les congressistes de leurs austères discussions sans les dépayser et leur ont permis de faire personnellement plus ample connaissance.

Sur plus de 100 communications promises, 88 ont été effectivement lues, résultat qui dépasse de beaucoup le succès du dernier Congrès tenu à Leyde, peu avant la guerre. Un grand nombre de ces savantes lectures ont apporté des vues nouvelles et des constatations de première importance, ainsi qu'on en pourra juger quand paraîtra, aussi prochainement que possible, le livre des Actes qui se prépare.

Le Congrès a émis le vœu, transmis au ministre, que l'enseignement de l'histoire des religions soit mis en France au point où il devrait être depuis longtemps, et il a envisagé la possibilité d'établir à Paris, entre chaque Congrès international, une sorte de semaine annuelle d'histoire des religions, où s'établirait un lien permanent entre les spécialistes du monde entier. L'idée vaut la peine d'être creusée et le sera par la Société Ernest Renan.

— Un décret du président de la République (29 août 1923) ordonne la fusion administrative des quatre grandes bibliothèques de Paris : la bibliothèque de la rue de Richelieu avec cinq départements (imprimés, manuscrits, médailles et antiques, estampes et enfin la Mazarine, qui désormais sera considérée comme un cinquième département); la bibliothèque de l'Arsenal et celle de Sainte-Geneviève. L'administrateur général, les conservateurs de la Bibliothèque nationale, les administrateurs-chefs des départements de l'Arsenal et de Sainte-

Geneviève, le conservateur-trésorier de la Bibliothèque nationale constitueront un « Comité consultatif » chargé de donner son avis sur les dons et legs faits aux bibliothèques; il prendra connaissance des listes d'acquisitions faites par les divers départements et pourra en apprécier la coordination. — Espérons que cette centralisation facilitera la rédaction d'un catalogue général et réglera le travail du personnel pour la plus grande commodité des travailleurs et pour la rapidité des communications.

— La Société de l'Histoire de la guerre entreprend la publication d'un nouveau périodique, la *Revue d'histoire de la guerre mondiale*, dont le directeur est M. Camille Bloch et le rédacteur en chef M. Pierre Renouvin, chargé de cours à la Sorbonne. La *Revue d'histoire de la guerre mondiale* paraît tous les trois mois. Elle publie : 1° des études critiques; 2° des documents et des témoignages inédits, ainsi que des traductions de documents étrangers; 3° des comptes-rendus bibliographiques d'ouvrages et d'articles de revue; 4° des chroniques relatives au mouvement d'études sur la guerre mondiale. Ainsi comprise, la nouvelle *Revue* sera sans aucun doute un instrument de travail de premier ordre et nous sommes heureux de lui souhaiter cordialement la bienvenue.

— La librairie Hachette a entrepris de publier la correspondance de J.-J. Rousseau, qui paraîtra dans la collection des « Grands Écrivains ». Ce grand ouvrage, auquel le regretté Théophile Dufour a consacré une partie de sa vie, est confié maintenant à M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève. M. François, qui vient de publier un volume de *Matériaux pour la correspondance de J.-J. Rousseau* (Hachette, in-8°; prix : 20 fr.), serait reconnaissant à toute personne qui pourrait lui fournir des indications utiles pour son travail.

**Australie.** — L'historien Thomas GILL est mort le 22 juillet 1923 à la suite d'un accident de voiture. Né le 23 février 1849, fonctionnaire zélé de l'État fédéral et directeur de la bibliothèque publique d'Adélaïde, il a écrit une biographie du colonel William Light, fondateur d'Adélaïde, mort en 1838, et une histoire de la monnaie australienne.

**Canada.** — M. Benjamin SULTE (d'Ottawa) est mort le 6 août 1923 dans sa quatre-vingt-deuxième année. On lui doit une *Histoire des Canadiens français* (8 vol., 1882-1884), une *Histoire de la milice canadienne-française* (1897) et de nombreux écrits qui ont été réunis en six volumes de *Mélanges historiques* (1918-1920).

— Le gouvernement canadien a fait acheter la collection de Sir Thomas Philipps, de Cheltenham, concernant les dernières années de la domination française à Québec. On y trouve des lettres de Montcalm, de Levis, de Bougainville, de Bigot, de Vaudreuil, etc.

— En souvenir de Lord Northcliffe, Sir Leicester Harmsworth a fait

don au gouvernement canadien des papiers Monckton, qui renferment des renseignements de premier ordre sur les dernières années du gouvernement français dans la Nouvelle-France. Monckton a servi, en effet, dans les rangs britanniques depuis 1752 et a succédé au général Wolfe à la tête des troupes qui s'emparèrent du Canada. Sir Harmsworth a joint à son inestimable cadeau le cahier d'ordre de Wolfe, pour la période 1748-1759, et divers documents, comme le journal du capitaine Thomas Bell, l'aide-de-camp de Wolfe, celui de l'officier de marine James Smith, divers ouvrages imprimés fort rares, comme la *Relation de la prise des forts de Choueguen*, et un portrait de Louis XV attribué à Van Loo.

G. BN.

**États-Unis.** — M. William R. THAYER est mort le 7 septembre 1923 à l'âge de soixante-quatre ans. Il était professeur à l'Université de Harvard et avait été président de la Société de l'Histoire d'Amérique. Il avait publié des ouvrages très estimés : *The Dawn of Italian independence* (1893), *Life and times of Cavour* (1911), etc.

— Le major Mac CLELLAN a publié, dans les *United States Naval Institute Proceedings* de juin 1923, une intéressante étude sur les soldats de marine au cours de la guerre d'indépendance américaine.

**Grande-Bretagne.** — M. John MORLEY est mort à Londres, le 23 septembre 1923, dans sa quatre-vingt-cinquième année; il était né à Blackburn (comté de Lancastre) le 25 décembre 1838. Il fut un des plus éminents représentants de l'époque dite victorienne à la fois par ses qualités d'homme d'État et par la distinction de ses travaux littéraires. Élu pour la première fois membre du Parlement en 1883, il fut successivement « chief secretary » pour l'Irlande, secrétaire d'État pour l'Inde (1905-1910), président du conseil privé (1910-1914); en 1908, il fut élevé à la pairie avec le titre de « viscount Morley of Blackburn ». Dans les loisirs que lui laissait la politique, il aimait à vivre par la pensée à la fois avec les philosophes français du XVIII<sup>e</sup> siècle et avec les plus éminents parmi les hommes d'État de son pays. On retiendra d'un côté ses études sur Voltaire, Rousseau, Diderot et les encyclopédistes, de l'autre sur Olivier Cromwell, Robert Walpole, Edmond Burke et, parmi ceux qu'il avait connus personnellement, sur Richard Cobden et Gladstone. A ce dernier, dont il fut l'ami fidèle, il consacra une copieuse biographie qui eut un grand et légitime succès. Il y rendit un éclatant hommage à l'éloquent chef du parti « whig », dont Morley, à côté de lui, fut une des illustrations.

Ch. B.

— La librairie Frowde, Hodder et Stoughton publie un *British yearbook of international law*, dont quatre volumes ont déjà paru. Dans le tome IV on peut signaler un article où le prof. GASKOIN analyse des documents provenant de la haute cour d'amirauté et qui jettent un jour tout nouveau sur les origines de la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis en 1812.

— La librairie Benn et frères, de Londres, a entrepris de publier, sous la direction de M. Herbert FISHER, ancien ministre de l'Instruction publique dans le cabinet de M. Lloyd George, une importante série de monographies sur l'organisation et les tendances des divers États du globe au point de vue économique et social. Une attention particulière sera donnée aux nations européennes qui ont pris naissance depuis la dernière guerre et qui sont appelées à jouer un rôle important dans l'avenir de la civilisation.

— A l'occasion du « Nelson Day », le *Times* du 20 octobre 1923 a donné une description détaillée de la collection qui a été constituée par M. J. F. WALTER, à Drayton Hall, près de Norwich, en vingt-six ans de recherches, sur la carrière du célèbre marin de la marine anglaise à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
G. BN.

— Un des fonds récemment constitués aux archives du ministère de la Guerre britannique est formé des films pris pendant la guerre; ils ont une longueur totale de plus de 100,000 kilomètres. La conservation de ces matériaux est très délicate, le celluloid s'altérant facilement par l'action de la chaleur et de l'humidité.

— L'organe de la Ligue navale anglaise, *The Navy*, publie, dans son numéro d'octobre 1923, une lettre d'un membre de l'équipage du *Swiftsure*, en date du 14 février 1806, et qui contient un intéressant récit, vivant et familier, de la bataille de Trafalgar.

**Italie.** — Le compte-rendu du X<sup>e</sup> Congrès de la « Società nazionale per la storia del Risorgimento italiano », qui s'est tenu à Trieste du 9 au 11 avril 1922, est récemment paru (*Atti del X Congresso*, Aquila degli Abruzzi, Grafiche Vecchioni, 1923, in-8°, 167 p.). Outre les discours rituels, on y trouve des études dues à MM. R. CESSI, Le premier Congrès des savants à Pise en 1839; F.-S. PERRONI, Les archives du Risorgimento dans la Vénétie julienne; le colonel A. ALBERTI, L'activité du bureau historique de l'État-major pendant les deux dernières années; E. POPOVICH, L'œuvre des comités triestins et istriens de 1860 à 1915 dans le royaume; A. LAMARMORA, Le général Alfonso Lamarmora et Trieste en 1866; S. MURATTI, Les précurseurs (à propos de textes divers se rattachant à l'histoire de l'irrégentisme, dont une lettre de Mazzini); A. HORTIS, Les garibaldiens juliens et Domenico Lovisato; B. BENUSSI, 1848 en Istrie; G. QUARANTOTTO, La représentation d'Istrie à la Constituante autrichienne de 1848-1849; F. BABUDRI, L'idée unitaire dans la population vénéto-julienne de Trieste et de l'Istrie; A. ASQUINI, La contribution de la Commission royale d'enquête sur les violations du droit des gens commises par l'ennemi à l'histoire de la dernière guerre.  
G. BN.

— La « R. Istituto veneto di Scienze, lettere ed arti », a célébré le septième centenaire de l'Université de Padoue par une belle publication (*Monografie storiche sullo studio di Padova*, Venezia, C. Fer-

rari, 1922, in-8°, 318 p., 2 fac-similés). On y trouve des travaux rédigés par MM. A. FAVARO, Index des rôles de l'Université; G. LORENZONI, Débuts de l'observatoire astronomique de Padoue; B. BRUGI, La nation allemande de juristes au XVI<sup>e</sup> siècle; G. FAVARO, L'enseignement anatomique de Jérôme Fabrici d'Acquapendente; F. H. BROWN, Anglais et Écossais à l'Université de Padoue de 1618 à 1765; G.-B. DE TONI, Anecdotes aldrovandiennes; le botaniste padouan Cortuso et ses relations avec Aldrovandi; G. BORDIGA, L'Université de Padoue et l'Académie des beaux-arts de Venise; A. SERENA, Un célèbre scotiste de Trévise à l'Université de Padoue, etc. G. BN.

— Au passé de la ville de Goritz, que la guerre mondiale a réunie à l'Italie, viennent d'être consacrés des *Studi goriziani* (Gorizia, Tipografia sociale, 1923, in-8°, 121 p.) renfermant plusieurs travaux de M. Carlo BATTISTI (*Donation au couvent des Mineurs conventuels de Goritz au moyen âge; Catalogue bibliographique de la Bibliothèque d'État à Goritz; le Nom du Tagliamento; la Prétendue syntomie en latin*) et de MM. G. FURLANI (*Un manuscrit arabe de la bibliothèque de Goritz*) et A. FERRARI (*les Commentaires de la guerre dans le Frioul et sur les frontières d'Istrie et de Dalmatie du jurisconsulte de Graz Bl. Rith de Colemberg*). G. BN.

— Le Comité régional romain, pour le Latium, les Marches, l'Ombrie et les Abruzzes, de la « Società nazionale per la storia del Risorgimento italiano », a publié en juillet 1923 un numéro d'essai d'un *Bollettino* qui contient des articles et documents intéressants sur l'histoire politique romaine en 1798-1799, 1815 et 1848.

— Dans le Supplément littéraire du *Times* (18 octobre 1923), M. T. OKEY a longuement analysé un document trouvé dans les papiers inédits de Pepys conservés à Cambridge. C'est un portrait de vingt-deux cardinaux considérés comme aptes à succéder au défunt pape Innocent XII (1699); on y trouve dix-huit Italiens « papabili », deux Français, un Polonais et un Allemand. L'élu, Clément XI, Albani, ne figure pas dans cette galerie.

---

#### ERRATA.

M. Maurice Ferrus, auteur d'un livre intitulé *Un château historique, le fort du Hâ*, nous prie de rectifier une double erreur de fait commise dans la *Revue historique*, t. CXLIII, p. 285. Du fort, ou château, est-il dit en cet endroit, « il ne reste plus que la partie inférieure des deux tours englobées dans la nouvelle prison départementale ». En réalité, le fort du Hâ contenait cinq tours, comme le montre une vue du château dessinée par Léo Drouyn; en outre, des deux tours englobées dans la prison, l'une est intacte, c'est la tour dite « de la Poudrière ».

Tome CXLIV, page 93. Au lieu de : *Hirschhauer*, lire : *Hirschauer*.



## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

### HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Benoist (Charles), Haumant, Mar-  
lonne.* Questions européennes, 240.  
*Chamberlain (J. P.).* The regime of  
the international rivers Danube and  
Rhine, 260.  
Congrès international des sciences his-  
toriques tenu à Bruxelles en 1923.  
Compte-rendu, 258.  
Documents diplomatiques. Réponse  
du gouvernement français à la let-  
tre du gouvernement britannique du  
11 août 1923 sur les réparations,  
20 août 1923, 261.  
Documents relatifs aux notes alleman-  
des des 2 mai et 5 juin sur les ré-  
parations, 2 mai-3 août 1923, 261.  
*Giannini (A.).* Les documents de la  
Conférence de Gênes, 243.  
*Lambert (Edouard).* L'enseignement  
du droit comparé. Sa coopération  
au rapprochement entre la jurispru-  
dence française et la jurisprudence  
anglo-américaine, 105.  
— (*Henri*). Le nouveau contrat social  
de l'organisation, 260.  
— Pax economica, 260.  
*Lawrence (T. J.).* Les principes du  
droit international, 104.  
*Russell (C. H. St.).* The tradition of  
the roman empire, 100.  
*Stern (Alfred).* Geschichte Europas,  
1848-1871, t. III, 260.  
Subject index to periodicals, 1920,  
2<sup>e</sup> livr., 278.

### HISTOIRE DE LA GUERRE.

- Barbagallo (Corrado).* Contribution  
de l'Italie à l'histoire de la guerre  
mondiale, 236.  
*Brentano (Lujo).* Die Urheber des  
Weltkriegs, 101.  
*Cadorna (général Luigi).* La guerra  
alla fronte italiana, 24 maggio-  
9 nov. 1917, 237.  
*Corselli (colonel Rodolfo).* La batta-  
glia del Piave, 236.  
*Culcast (Carlo).* L'antologia della nos-  
tra guerra, 239.  
*Dauzat (A.).* Écrivains italiens de la  
guerre, 239.

- Fumagalli (G.).* Elenco di altre 300  
pubblicazioni sulla parte avuta dall'  
Italia nella grande guerra, 236.  
*Galli (Angelo).* Uomini e folle di guer-  
ra, 237.  
*Ghelli (Alessandro).* Da Napoleone a  
Foch, col giudizio critico di Angelo  
Gatti, 237.  
*Gomés-Carillo (E.).* La gesta de la  
Legión, 113.  
*Gray (Ezio).* Con la fanteria Sarda,  
239.  
*Illicus.* Una versione austriaca di  
Vittorio Veneto, 239.  
*Jean-Ernard.* Histoire générale et  
anecdote de la guerre de 1914,  
fasc. 53, 112.  
*Mazzoni (Guido).* Il maresciallo Foch  
in Italia, 238.  
*Novak (C. P.).* La marcia alla catas-  
trofe, 238.  
*Prezzolini (Giuseppe).* Tutta la guer-  
ra, 239.  
— Vittorio Veneto, 239.  
*Rodotico (Nicolò).* L'Italia e la guer-  
ra, 236.  
*Ronchi (général Quintino).* La guerra  
sull'Adamello, 238.  
*Rosmini (Achille).* Uno dei vinti :  
Conrad von Hotzendorf, 238.  
*Valori (Aldo).* La guerra italo-aus-  
triaca, 1915-1918, 237.  
— La guerra sulla fronte franco-bel-  
ga, 1914-1918, 237.

### HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

- Albertini (Eugène).* Les divisions ad-  
ministratives de l'Espagne romaine,  
261.  
*Boule (Marcellin).* Les hommes fos-  
siles, 2<sup>e</sup> édit., 245.  
*Capitan (Dr).* La préhistoire, 110.  
*Cug (E.).* Un recueil de lois assy-  
riennes, 92.  
*Heiland (W. E.).* Agricola : a study  
of agriculture and rustic life in the  
greco-roman world, 249.  
*Le Rouzic (Z.) et Saint-Just Péquart.*  
Carnac : fouilles faites en la région,  
1922, 110.  
*Saint-Just Péquart (M. et M<sup>c</sup>).* Voir  
Le Rouzic (Z.).

## HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

*Michieli (Adriano)*. La Germania, 113.

## \* HISTOIRE D'AUTRICHE.

*Caburi (Franco)*. Francesco Giuseppe. La sua vita e i suoi tempi, 233.

## HISTOIRE DU CANADA.

*Doughty (Arthur G.)*. Rapport des archives publiques pour l'année 1921, 262.

*Smith (William)*. The history of the Post-office in British North America, 119.

## HISTOIRE DU DANEMARK.

*Friis (Aage)*. Den danske regering og Nordslesvigs genforening med Danmark, 82, 255.

— *Det Nordslesvigske Spoergsmaal*, 1864-1879, 83, 255.

— *Le Danemark et la guerre en juillet-août 1870*, 84.

*Johansen (K.-Friis)*. La trouvaille de Hoby, 112.

*Lauridsen (Peter)*. Quand le Slesvig s'éveilla, 85.

*Le Sage de Fontenay (Fr.)*. La question du Slesvig. Histoire diplomatique de 1914-1920, 85.

*Steenstrup (Joh.)*. Etudes sur les temps des Vikings, 113.

## HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

*Codolini (Armando)*. L'amministrazione pontificia del Buon Governo, 226.

*Gallet (Charles)*. Le pape Benoît XV et la guerre, 76.

*Goyau (G.)*. La fin d'une captivité, 76.

— *Papauté et chrétienté sous Benoît XV*, 77.

*Grabmann (Martin)*. Saint Thomas d'Aquin; trad. par E. Vansteenberghe, 258.

*Guida bibliografica di cultura cattolica*, 75.

*Manfroni (Giuseppe)*. Sulla soglia del Vaticano, 1870-1901, 76.

*Narsy (Raoul)*. Le pontificat de Benoît XV, 77.

*Papini*. Histoire du Christ, 75.

*Petitot (L.-H.)*. Saint Thomas d'Aquin, 258.

*Quadrola (Guglielmo)*. La Chiesa cattolica nella crisi universale, 77.

*Raitz von Frentz (Emerich)*. Der ehrwürdige Kardinal Bellarmin, 259.

*Thermes (Joseph)*. Le bienheureux Robert Bellarmin, 1542-1621, 259.

## HISTOIRE D'ESPAGNE.

*Gazulla (Faustino)*. Jaime I de Aragón y los estados Musulmanes, 114.

*Moncada (Francesco de)*. Empresas y victorias alcanzadas por el valor de pocos Catalanes y Aragoneses contra los imperios de Turcos y Griegos, 114.

*Redonet y Lopez-Doriga (Luis)*. Historia jurídica del cultivo y de la industria ganadera en España, 114.

*Roca (J.-M.)*. La medicina catalana en temps del rey Martí, 114.

## HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

*Van Wijk (F. W.)*. De republiek en Amerika, 1776-1782, 96.

## HISTOIRE DE FRANCE.

*Appell (Paul)*. Souvenirs d'un Alsacien, 1858-1922, 114.

*Augustin-Thierry (A.)*. Augustin Thierry d'après sa correspondance, 98, 214.

*Bédier (Joseph) et Hazard (Paul)*. Histoire de la littérature française illustrée, 262.

*Boulenger (Jacques)*. Les romans de la Table ronde, 264.

*Chuquet (A.)*. Le départ de l'île d'Elbe, 225.

*Dacremon (Henri)*. Histoires et légendes, 267.

*Grosdidier de Matons (Marcel)*. Catalogue des actes des comtes de Bar, de 1022 à 1239, 251.

— *Le comté de Bar*, 950-1301, 251.

*Guillaume de Machaut*. Œuvres; publ. par Ernest Hæpffner, t. III, 264.

*Hazard (Paul)*. Voir *Bédier (Joseph)*.

*Hirschauer (Charles)*. Les États d'Artois, 1340-1640, 93.

*Hæpffner (Ernest)*. Voir *Guillaume de Machaut*.

*Jovy (Ernest)*. Pascal et saint Ignace, 265.

— *Pascal n'a pas inventé le baquet*, 265.

— *Quelques lettres d'Émile Ollivier*, 235.

*Lanson (Gustave)*. Histoire illustrée de la littérature française, 263.

*Leroux (Alfred)*. Géographie statistique et historique du pays limousin, 268.

*Levaillant*. Chateaubriand et son ministre des Finances, 76.

- Magne (Emile)*. Bourgeois et financiers du XVII<sup>e</sup> siècle, 265.  
*Martin-Saint-Léon (E)*. Histoire des corporations de métiers, 3<sup>e</sup> édit., 266.  
*Maurer (Louis)*. L'expédition de Strasbourg en septembre 1681, 267.  
*Meillon (Alphonse)*. Les possessions de l'abbaye de Saint-Savin de Lavédan à Saragosse au XII<sup>e</sup> siècle, 115.  
*Pailleron (Louise)*. François Buloz et ses amis, 214, 233.  
 — Les Blaze de Bury et l'Autriche, 234.  
*Ragné (Jean)*. La vie monastique en Vivarais au moyen âge : la chartreuse de Bonnefoy, 115.  
*Reynier (Élie)*. Le pays de Vivarais, 269.  
*Robiquet (Paul)*. Chateaubriand et deux papes, 76.  
*Saint-Simon*. Mémoires; publ. par L. Lecestre et J. de Boislisle, t. XXXIV, 114.  
*Soulgé*. Essai d'introduction à la publication de terriers foréziens, 116.

## HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

- Broadus (Edmund Kemper)*. The laureateship; a study of the office of poet laureate in England, 120.  
*Calendar of state papers. Colonial series, America and West Indies; june 1708-1709; publ. par Cecil Headlam, 270.*  
*Calendar of the Stuart papers, preserved at Windsor Castle, vol. VII, 117.*  
*Gasquet (cardinal)*. Great Britain and the Holy See, 1792-1806, 223.  
*Haltévy (Élie)*. Histoire du peuple anglais au XIX<sup>e</sup> siècle, 122.  
*Headlam (Cecil)*. Voir *Calendar of state papers*.  
*Kernohan (J. W.)*. The county of Londonderry in three centuries, 122.  
*Scott (Sir Walter)*. Ivanhoe, with critical appreciations, 121.

## HISTOIRE DE GRÈCE.

- Lambros (Spyridion)*. Travaux inédits, 122.  
*Maccas (Léon)*. La question gréco-albanaise, 270.

## HISTOIRE DE L'ISLAM.

- Crooke (William)*. Voir *Herklots (G. A.)*.  
*Herklots (G. A.)*. Islam in India, par Ja'far Sharif; nouv. édit. par William Crooke, 126.

- Krætzitz (Friedrich) et Wittek (Paul)*. Mitteilungen zur osmanischen Geschichte, 123.  
*Millet (René)*. Les Almohades, 125.  
*Pernot (Maurice)*. La question turque, 124.  
*Wittek (Paul)*. Voir *Krætzitz (Friedrich)*.

## HISTOIRE D'ITALIE.

- Adami (colonel Vittorio)*. Storia documentata dei confini del regno d'Italia; I : Confino italo-francese, 72.  
 — Un' operazione di polizia diretta dall' arciduca Ferdinando nel 1793, 221.  
*Adriaticus*. La question adriatique, 241.  
*Alazard (Jean)*. Communisme et « fascio » en Italie, 243.  
*Alberti (A.)*. Voir *Montalcini (C.)*.  
*Albini (D.)*. I deputati Lucani al parlamento Napoletano, 1848-1849, 232.  
*Albonico (Erminio)*. Saggio di una prima inchiesta sulla emigrazione italiana in Europa, 81.  
*Ambrosini (G.)*. Partiti politici e gruppi parlamentari dopo la proporzionale, 243.  
*Amendola (G.), Borgese (G.-A.), Ojetti (U.), Torre (A.)*. Il patto di Roma, 241.  
*Andiani (G.)*. Socialismo e comunismo in Toscana, 1846-1849, 231.  
*Anzilotti (Antonio)*. Gioberti, 206.  
 — Italiani e Jugoslavi nel Risorgimento, 71.  
 — Neoguelli ed autonomisti a Napoli dopo il 60, 75.  
 — Un amico napoletano di G.-P. Vieusseux, 208.  
 — Vincenzo Gioberti e il fallimento della guerra federale, 232.  
*Arese (comte Francesco)*. Lettres à Napoléon III et à l'impératrice Eugénie; publ. par Carlo Pagani, 234.  
*Arias (Gino)*. La questione meridionale, 227.  
*Astori (Bruno)*. Voir *Haydée*.  
*Aubert (H.)*. Villes et gens d'Italie, 242.  
*Aussenda (C.)*. Guerrazzi e Mazzini, 214.  
*Bachi (Ricardo)*. L'Italia economica nel 1920, 80.  
*Bajone-Lelli (Iginia)*. La Costituente italiana del 1849, 232.  
*Balbo (Cesare)*. Speranze d'Italia; publ. par A. Corbelli, 208.  
*Balella (G.)*. Il costo economico della guerra, 239.  
*Balsamo-Grivelli (Gustavo)*. La for-

- tuna postuma delle carte e dei manoscritti di Vincenzo Gioberti, 205.
- Balsamo-Crivelli (Gustavo)*. Mazzini e il socialismo, 214.
- *Voir Gioberti (Vincenzo)*, *Massari (Gioberti)*, *Tommaséo*.
- Barbagallo (C.) et Masnovo (O.)*. Storia e storiografia nel pensiero di Benedetto Croce, 68.
- Barbiera (Raffaello)*. Carlo Porta e la sua Milano, 203.
- *Voci e volti del passato, 1800-1900*, 70.
- Barosi (Armand)*. Bonaparte, président de la République italienne, 224.
- Bellenghi (Guido)*. Napoleone Luigi Bonaparte, 1804-1831, 228.
- Bellucci (Giuseppe)*. I vivi e i morti dell'Italia nell'ultima guerra, 239.
- Beltrami*. *Voir Massari (Gioberti)*.
- Benassi (Umberto)*. Guglielmo du Tillot, un ministro riformatore del secolo XVIII, 223.
- Berlam (A.)*. Gioachino Murat, 225.
- Bernardino (A.)*. Saggio di una bibliografia della letteratura economico-finanziaria, 1915-1921, 80.
- Berri (Gino)*. La gesta di Fiume, 241.
- Bertacchi (G.)*. Mazzini, 211.
- Bertarelli (Achille)*. Inventario della raccolta formata da Achille Bertarelli, 68.
- Betti (Marcello)*. La rivoluzione del '48 a Massa ed a Carrara, 206.
- Borgese (G.-A.)*. *Voir Amendola (G.)*.
- Borghetti (E.)*. Caporetto e la terza Italia, 238.
- Boulenger (Marcel)*. D'Annunzio dans Fiume, 242.
- Bourdeau (Jean)*. Schopenhauer en Italie, 221.
- Bourgin (Georges)*. Constitution et partis en Italie, 243.
- *Garibaldi et la France en Uruguay, 1840-1848*, 214.
- *Les intellectuels français et la question de l'Adriatique*, 240.
- *Les journaux de Bonaparte en Italie*, 223.
- *Les phases de la Triplice*, 235.
- *L'Italie depuis la guerre*, 242.
- *Mazzini. A l'occasion du cinquanteaire de sa mort*, 211.
- Boutet de Monvel (Roger)*. Lord Byron en Italie, 220.
- Boyer (F.)*. L'armistice de Villafranca, 234.
- Braccaccio (N.)*. Campagne maritime della flotta sarda, 1831-1844, 228.
- Bratti (J.)*. La fine della Serenissima, 221.
- Brucoleri*. Un'anno di governo dell'on. Nitti, 243.
- Busetto (N.)*. La genesi e la formazione dei « Promessi sposi », 203.
- Bustico (G.)*. La censura teatrale a Novara durante il periodo napoleonico, 224.
- *La direzione di un periodico durante il regno d'Italia*, 224.
- Cadorna (Luigi)*. Il generale Raffaele Cadorna nel Risorgimento italiano, 215.
- *(Raffaele)*. La liberazione di Roma, 216.
- Caggese (R.)*. Firenze dalla decadenza di Roma al Risorgimento d'Italia, 223.
- Campanini (A.)*. La pace di Lunéville festeggiata a Reggio nell'Emilia, 224.
- Cani (Nicola)*. Camillo Benso di Cavour, 215.
- Capello (général Luigi)*. Per la verità, 238.
- Caprin (Giulio)*. I trattati segreti della Triplice alleanza, 235.
- Caputo (Bianca)*. La Terra di Bari nel 1799, 224.
- Carlo-Alberto di Savoia*. Memoriali; publ. par G. Gallavresi, 227.
- Casalini (A.)*. Cenni di storia del movimento cooperativo in Italia, 81.
- Castelli (Giuseppe)*. Le cinque giornate di Milano, mars 1848, 231.
- Callanéo (Carlo)*. L'insurrezione di Milano nel 1848; publ. par G. Maccagni, 231.
- Cencelli (Alberto)*. La proprietà collettiva in Italia, 81.
- Cesari (Cesare)*. Colonie e possedimenti coloniali, 112.
- *Corpi volontari italiani, 1848-1870*, 232.
- *Il brigandaggio e l'opera dell'esercito italiano, 1860-1870*, 235.
- Cessi (R.)*. La crisi agricola negli Stati veneti a metà del secolo XVII, 221.
- Césille*. Ugo Foscolo et quelques-uns de nos écrivains, 202.
- Chastenet*. Mussolini, 244.
- Chiappani (J.)*. I Veneti traditi e il congresso di Bassano nel 1797, 221.
- Ciccolli (Francesco)*. L'Italia in rissa, 243.
- Cinti (Decio)*. *Voir Mazzini (G.)*.
- Codignola (A.)*. Il padre dei Ruffini, 214.
- *Nuovi documenti sulla giovinezza di Giuseppe Mazzini*, 212.
- Colajanni (N.)*. Preti e socialisti contro Mazzini, 213.
- Colavecchio (Francesco)*. Il plebiscito nella provincia di Bari, 234.
- Colombo (Adolfo)*. *Voir D'Azeoglio (Emanuele)*, *Santarosa (Santorre di)*.
- Comandini (Alfredo)*. Il 1821, 226.

- Conti (Giovanni)*. La repubblica romana del 1849, 232.
- Corbelli (Achille)*. Voir *Balbo (Cesare)*.
- Cortesi (E.)*. Invasione francese nelle Romagne, 224.
- Croce (Benedetto)*. Storia della storiografia italiana nel secolo diciannovesimo, 67.
- Curcio (Carlo)*. L'idea liberale, 71.
- Curti (Adele)*. Alta polizia, censura e spirito pubblico nei ducati Parmensi, 1816-1829, 225.
- Dall'olio (Alberto)*. La difesa di Venezia nel 1848, 231.
- D'Azeglio (Emanuele)*. Carteggi e documenti diplomatici inediti; publ. par *Adolfo Colombo*, 215.
- (*Massimo*). I miei ricordi, 215.
- Del Cerro (M.)*. Voir *Mazzini (G.)*.
- Della Chiesa (Federico)*. Note Garibaldine per un Varesino, 234.
- Dell'Agostino (Erminia)*. Cenni sulla poesia patriottica popolare nel Lombardo veneto, 1847-1866, 231.
- De Mari (Anna)*. Camillo di Cavour e Ottone di Bismarck, 215.
- Demogne (R.)*. Un patriote italien: J. Vénézien, 219.
- De Nino (Giuseppe)*. Filadelfi e carbonari in Terra di Bari, 75.
- De Robertis (Achille)*. G. B. Niccolini e la censura toscana, 73.
- L'« Antologia » di Gian-Pietro Vienneseux, 208.
- De Ruggiero (Guido)*. Il pensiero politico meridionale nei secoli XVIII e XIX, 74.
- De Sanctis (Francesco)*. Mazzini, 214.
- Desfeuilles (Paul)*. Le goût français à la fin du Consulat et les Italiens d'après la « Domenica », 224.
- Dessaint (J.)*. Le centenaire de Joseph de Maistre, 201.
- Di Rubbia (Domenico)*. Giuseppe Mazzini contro la massoneria, 213.
- Dito (O.)*. La Calabria nella sua storia e nelle sue rivoluzioni, 75.
- Egidi (Pietro)*. I moti studenteschi di Torino nel gennaio 1821, 226.
- La rivoluzione piemontese del 1821, 226.
- Errera (Carlo)*. L'Italia e le sue regioni, 72.
- Fascismo, 244.
- Ferrelli (N.)*. I patrioti dell'Italia meridionale rifugiati in Lombardia, 1796-1806, 224.
- Ferrari (Giuseppe)*. I partiti politici italiani dal 1789 al 1848; publ. par *Felice Momigliano*, 210.
- Ferri (Carlo-E.)*. Il pensiero economico del conte di Cavour, 78.
- Finzi (G.)*. Giacomo Leopardi; trad. par *M. Thérard Baudrillart*, 203.
- Fiore (Giuseppe)*. A la ricerca della paternità del proclamo di Rimini di G. Murat, 225.
- Foa (Ada)*. La politica interna del governo provvisorio toscano, 1849, 232.
- Fornari (Pasquale)*. Breve storia del Risorgimento d'Italia, 1815-1918, 70.
- Fradeletto (Antonio)*. Giacomo Leopardi, 203.
- Gallarati-Scotti (T.)*. La vita di Antonio Fogazzaro, 76.
- Gallavresi (Giuseppe)*. Il carteggio intimo di Andrea Borda, 225.
- Voir *Carlo-Alberto di Savoia, Manzoni (Alessandro)*.
- Gentile (Giovanni)*. Gino Capponi e la cultura toscana nel secolo XIX, 73.
- Ghisleri (A.)*. Voir *Manzoni (Roméo)*.
- Gillet (Louis)*. Villari et l'idée italienne, 208.
- Gioberti (Vincenzo)*. Primato; publ. par *G. Balsamo-Crivelli*, 205.
- Rinnovamento civile; publ. par *F. Nicolini*, 207.
- Gonni*. Nel cinquantenario della presa di Roma, 235.
- Gorgolini (P.)*. Il fascismo nella vita italiana, 244.
- Goyau (Georges)*. La pensée religieuse de Joseph de Maistre, 202.
- Graziani (Augusto)*. Lo sforzo economico dell'Italia nella guerra mondiale, 80.
- Grilli (A.)*. Giudici e ritratti mazziniani, 212.
- Guasco (L.)*. L'archivio storico del comune di Roma, 68.
- Guastalla (Rosolino)*. Voir *Mazzini*.
- Guli (Giuseppe)*. Bollettino delle opere moderne straniere acquistate dalle biblioteche pubbliche d'Italia, 1886-1900, 69.
- Hautecœur (Louis)*. L'Italie sous le ministère Orlando, 1917-1919, 243.
- Haydée et Astori (Bruno)*. La passione di Trieste, 240.
- Hazard (Paul)*. Notes sur l'Italie nouvelle, 242.
- Herron (George G.)*. The revival of Italy, 242.
- Ignotus*. M. Mussolini, 244.
- Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, 68.
- Irray (Jehan d')*. La Lombardia au temps de Bonaparte, 223.
- Klüger (A.)*. Alcune notizie sul Piemonte, 1830-1831, 228.
- Kuluscioff-Casotti (Anna)*. Reggio e il suo dipartimento, 1805-1814, 224.
- Landi (capitaine Carlo)*. Lettere del campo e della prigionia, 1848, 233.
- Landogna (Francesco)*. Giuseppe Mazzini, 213.



- Larizza (P.)*. La storia del Risorgimento italiano, 1815-1920, 70.
- La Sorsa (Saverio)*. La carboneria in terra di Bari, 75.
- Lazzeri (Gerolamo)*. Filippo Turati, con una copiosa scelta di pagine dagli scritti e dai discorsi parlamentari, 219.
- Lemmi (Francesco)*. Diplomatici sardi del periodo della Rivoluzione, 1789-1796, 221.
- Uno sciopero della fame nelle prigioni di Roma nel 1819, 226.
- Lémonon (Ernest)*. L'Italie d'après-guerre, 1914-1921, 242.
- Lenzi (U.)*. Napoleone a Bologna, juin 1805, 224.
- Léonard (E.-G.)*. Qu'est-ce que le fascisme?, 244.
- Leonardo (G.)*. La preparazione politica in Sicilia avanti la spedizione dei Mille, 234.
- Levi (Alessandro)*. Giuseppe Mazzini, 214.
- La filosofia politica di Giuseppe Mazzini, 214.
- (E.). I partiti e la salute della stirpe, 243.
- Livi (L.)*. Guerra e popolazione, 239.
- Locatelli-Milesi (G.)*. Garibaldi a Bergamo nel 1839, 234.
- Locolini (A.)*. Bibliografia mazziniana, 211.
- Lovinson (E.)*. G. Garibaldi e Angelo Masini a Comacchio nel 1848, 233.
- Lucarelli (A.)*. Acquaviva delle Fonti nel rivolgimento napoletano, 1820-1821, 226.
- Il sergente romano, 234.
- Lupatelli (Angelo)*. I salotti perugini del secolo XIX e l'accademia dei Fildoni, 1816-1916, 73.
- Luzio (Alessandro)*. Giuseppe Mazzini carbonaro, 213.
- La madre di Giuseppe Mazzini, 213.
- La rivoluzione piemontese nel 1821, 226.
- Voir *Santarosa (Santorre di)*.
- Macaggi (G.)*. Voir *Cattaneo (Carlo)*.
- Mandillo (E.)*. Il nostro problema coloniale, 81.
- Mannucci (F.-L.)*. Giuseppe Mazzini e la prima luce del suo pensiero letterario, 212.
- Manzoni (Alessandro)*. Il 5 maggio, 204.
- Opere, t. II; publ. par *Sforza (Giovanni)* et *Gallestres (Giuseppe)*, 204.
- (Dr *Romeo*). Gli esuli italiani nella Svizzera; publ. par *A. Ghisleri*, 224, 229.
- Maranelli et Salvemini (G.)*. La questione dell' Adriatico, 241.
- Martini (Ferdinando)*. Confessioni e ricordi, 216.
- Il Guerrazzi e il Brofferio. Carteggi inediti, 1859-1866, 216.
- (*Mario-Maria*). La passione di Fiume, 241.
- Masnovo (O.)*. Voir *Barbagallo (C.)*.
- Massari (Gioberti)*. Carteggio, 1838-1852; publ. par *G. Balsamo-Crivelli*, 205.
- Le lettere alla marchesa C. Arconati, 1823-1853; publ. par *Beltrami*, 206.
- Mathiez (Albert)*. Un Italien jacobin: le chevalier Louis Pio, 223.
- Matter (Paul)*. Cavour et l'unité italienne, 215.
- Maugny (comte de)*. Le général-comte de Maugny, 1798-1859, 234.
- Maurel (André)*. La rive gauche du Rhin et le royaume de Naples au Congrès de Vienne, 225.
- Mazzini (G.)*. Lettere d'amore; publ. par le P. *Ilario Rinieri et M. Del Cerro*, 213.
- Pagine scelte; publ. par *Decio Cinti*, 212.
- Scritti; publ. par *Rosolino Guastalla*, 212.
- Mazziotti (Matteo)*. La congiura dei Rosaroli, 229.
- L'affetto del trono d'Italia a Napoleone I esule a l'Elba, 225.
- Meda (Fr.)*. Giacomo Zanella e Cesare Cantù, 208.
- Michels (Ersilio)*. La biblioteca governativa di Lucca, 68.
- (*Roberto*). Le prolétariat et la bourgeoisie dans le mouvement socialiste italien; trad. par *G. Bourgin*, 236.
- Mieli (A.)*. Gli scienziati italiani dall'inizio del medio evo ai nostri giorni, 69.
- Mignon (Maurice)*. Les affinités intellectuelles de l'Italie et de la France, 72.
- Moffat (Mary Maxwell)*. Eleonora Fonseca and the neapolitan revolution of 1799, 224.
- Momigliano (Attilio)*. Dagli Sposi promessi ai Promessi sposi, 203.
- (*Felice*). Carlo Cattaneo e gli stati uniti d'Europa, 209.
- Lamennais et Mazzini, 213.
- Voir *Ferrari (Giuseppe)*.
- Monografie storiche sullo studio di Padova, 320.
- Montalcini (C.) et Alberti (A.)*. Assemblee della repubblica cisalpina, 223.
- Montenovesi (Ottorino)*. I casi di Romagna, 229.
- Monti (Antonio)*. L'idea federalistica nel Risorgimento italiano, 71.
- Un dramma fra gli esuli, 229.

- Morel-Journal (Henry)*. La politique de Bonaparte en pays occupé, 223.
- Morelli (Dario)*. Il protezionismo industriale in Italia dall'unificazione del regno, 80.
- Mortara (Giorgio)*. Prospettive economiche, 1922, 81.
- Mosca (Gaetano)*. Appunti di diritto costituzionale, 233.
- Murri (Romolo)*. Dalla democrazia cristiana al partito popolare italiano, 243.
- Mussolini*. Discorsi politici, 219.
- Nardi (Carlo)*. La vita di Francesco Salfi, 1759-1832, 226.
- Nava (Luigi)*. Operazioni militari della 4<sup>a</sup> armata 1915, 238.
- Nicolini (F.)*. Voir *Gioberti*.
- Ninno (G. de)*. I carbonari di Cassano-Murge nel Risorgimento italiano, 1814-1830, 226.
- Notva (R. de)*. Les origines et la formation du parti socialiste en Italie, 236.
- Ojetti (U.)*. Voir *Amendola (G.)*.
- Oligati (Fr.)*. La storia dell'azione cattolica in Italia, 75.
- Opera (I')* di assistenza agli invalidi della guerra svolta in Italia, 1915-1919, 239.
- Orano (Paolo)*. L'Italia e gli altri alla conferenza della pace, 240.
- Orsini (Felice)*. Memorie politiche, 214.
- Pagani (C.)*. Ricordi sulla dominazione austriaca in Italia, 231.
- Voir *Arese (conte Carlo)*.
- Paladino (Giuseppe)*. Il governo napoletano e la guerra del 1848, 232.
- Il quindici maggio del 1848 in Napoli, 232.
- Panella (Antonio)*. Commemorazione di P. Villari e bibliografia dei suoi scritti, 208.
- Paolillo (B.)*. Barletta nel 1799, 224.
- Papini (G.)*. Alessandro Manzoni, 204.
- Parisi (Pasquale)*. Il giornale e il giornalismo, 69.
- Parisi (R.)*. Catalogo dei libri, registri e scritture dell'archivio municipale di Napoli, 1387-1808, 68.
- Pascal (Carlo)*. La sorella di Giacomo Leopardi, 202.
- Pellegrini (Ugo)*. Il risorgimento economico dell'Italia, 79.
- Pelosi (Silvia)*. Come si formò l'apostolato di Mazzini, 1800-1849, 212.
- Pérouse (G.)*. 1848 en Savoie, 230.
- Petiet (R.)*. Influence de la Révolution française sur le Risorgimento, 223.
- Piccioni (L.)*. Il giornalismo, 69.
- Pignatti-Morano (Carlo)*. La vita di Nazario Sauro, 220.
- Pingaud (Albert)*. La guerre de 1805 en Italie, 224.
- Le premier royaume d'Italie, 224.
- Pivano (Silvio)*. Annuario degli istituti scientifici italiani, 69.
- Ponza di San Martino (A.)*. Il conte di Pralormo e la pace di Milano, 233.
- Porcelli (Eufrosina)*. L'agitazione liberale toscana, 1844-1846, 230.
- Prato (Giuseppe)*. Fatti e dottrine economiche alla vigilia del 1848, 79.
- La metamorfosi economico-sociale del Piemonte di Carlo Alberto, 79.
- Le vie del transito commerciale in Piemonte nell'epoca preferrovia, 78.
- Protocollo della « Giovine Italia », 230.
- Rabizzani (G.) et Rubbiani (G.)*. Sonnino, 218.
- Raulich (Italo)*. Pagine sparse del Risorgimento, 1815-1918, 70.
- Storia del Risorgimento politico d'Italia; I : 1815-1830, 70.
- Renan (Ernest)*. Lettres d'Italie, 233.
- Renauld (Charlotte)*. Charles Alphonse Swinburne et l'Italie, 220.
- Riccio (Medardo)*. Il valore dei Sardi in guerra, 239.
- (V.). Sonnino, 218.
- Rinieri (le P. Ilario)*. Voir *Mazzini (G.)*.
- Rocco (Lorenzo)*. La stampa periodica napoletana delle rivoluzioni, 1799, 1820, 1848, 1860, 69.
- Rodolico (Niccolò)*. Gli amici e i tempi di Scipione dei Ricci, 222.
- Roggero (Egisto)*. Il pessimismo di Mazzini, 213.
- Rolando (L.)*. Il socialismo italiano, il tradimento e l'equivoco di Livorno, 243.
- Rota (E.)*. G. Poggi e la formazione psicologica del patriota moderno, 222.
- Rouard de Card*. Accords secrets entre la France et l'Italie concernant le Maroc et la Libye, 235.
- Ruffini (G.)*. Un contributo agli studi della congiura Estense di Ciro Menotti, 228.
- Saffioti (Umberto)*. Carlo Cattaneo, 209.
- Salandra*. I discorsi della guerra, 218.
- Salvatorelli (Luigi)*. Giolitti, 217.
- Salvemini (Gaetano)*. Il partito popolare e la questione romana, 243.
- Le più belle pagine di Carlo Cattaneo, 210.
- Voir *Maranelli*.
- Salvioni (C.)*. Le date delle poesie milanesi di Carlo Porta, 203.
- Santarosa (Santorre di)*. Delle spe-

- ranze degli Italiani; publ. par A. Colombo, 227.
- Santarosa (Santorre di)*. La rivoluzione piemontese nel 1821, coi ricordi di Victor Cousin; publ. par A. Luzio, 227.
- Sardagno (général F.)*. Perché non abbiamo avuto il Trentino nel 1866, 235.
- Schipa (M.)*. Cause e importanza della rivoluzione napoletana del 1820, 226.
- Segre (Arturo)*. Il primo anno del ministero Valles, 1814-1815, 225.
- Settembrini*. Protesta del popolo delle Due Sicilie, 211.
- Sforza (Giovanni)*. Ancora la guerra nel Veneto del 48 e il generale G. Durando, 233.
- Il granduca di Toscana Leopoldo II e i suoi vecchi ministri, 231.
- La costituzione napoletana del 1848 e la giornata del 15 maggio, 232.
- Un fratello di Napoleone III morto per la libertà d'Italia, 228.
- Voir *Manzoni (Alessandro)*.
- Silva (Pietro)*. I moti del 1821, 227.
- Intorno al primo periodo della nostra guerra, 236.
- Studi e scorsi di storia, 70.
- Silvestrini (M<sup>me</sup> Adriana)*. Gubbio nel Risorgimento d'Italia, 1796-1849, 72.
- Sisto (G.)*. Gli archivi comunali, 68.
- Società nazionale per la storia del Risorgimento italiano. Atti del X Congresso, 320.
- Solmi (Arrigo)*. Il Risorgimento italiano, 70.
- Sonnino (Sidney)*. Discorsi per la guerra, 218.
- Sorbelli (Albano)*. Il primo abbozzo della « Mia prigionia di Spielberg » di Piero Maroncelli, 210.
- Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, 68.
- La Consulta legislativa nel governo delle provincie unite del 1831, 228.
- Sordello*. Giuseppe Mazzini, 214.
- Studi Goriziani, 321.
- Tabet (Guido)*. Quadri storici del Risorgimento, 1848-1849, 230.
- Tegani (U.)*. Cronache di cent'anni fa, 226.
- Tommaséo*. Dall'Italia libri cinque; publ. par G. Balsamo-Crivelli, 209.
- Torre (A.)*. Voir *Amendola (G.)*.
- Trattato di pace con l'Austria, 10 settembre 1918, 240.
- Trattato di pace 28 giugno 1919 concluso a Versaglia, 240.
- Trattato di Rapallo nei commenti della stampa, 241.
- Turati (Filippo)*. Trent'anni di critica sociale, 219.
- Uccelli (Raffaello)*. Contributo alla biografia della Toscana, 73.
- Vallis*. Un imperialiste italien: Enrico Corradini, 219.
- Vaussard (Maurice)*. L'intelligence catholique dans l'Italie au XX<sup>e</sup> siècle, 75.
- Vermale (F.)*. Joseph de Maistre et l'espionnage français en 1793, 201.
- Notes sur Joseph de Maistre inconnu, 201.
- Villani (A.)*. Le vicende di una sottoscrizione per onorare la memoria di Ciro Menotti a Parigi, 228.
- Vilagiano (Teresa)*. La carboneria in Abruzzo, 75.
- Voinovitch (comte Louis)*. Le pacte de Rome, 211.
- Weil (commandant Henri)*. Ancône au lendemain du rappel de nos troupes, décembre 1838, 229.
- La préparation d'un conclave, 1844-1846, 76.
- Zacchetti (Corrado)*. Lord Byron e l'Italia, 220.
- Zazo (A.)*. Il giornalismo a Napoli nella prima metà del secolo XIX, 69.
- Zièno (Michele)*. Raffronti manzoniani, 204.
- Zimolo (Giulio-C.)*. Lissa, 235.
- Zironi (Enrico)*. Vita del P. Ugo Bassi narrata al popolo, 214.
- Zuccarini (Oliviero)*. Influenze mazziniane nel movimento operaio, 213.

## HISTOIRE D'ORIENT.

- Grousset (René)*. Histoire de l'Asie, 274.
- Histoire de la philosophie orientale: Inde, Chine, Japon, 274.
- Masson-Ourset (Paul)*. Esquisse d'une histoire de la philosophie indienne, 272.
- Näg (Káldás)*. Les théories diplomatiques de l'Inde ancienne et l'« Arthashastra », 275.
- Tucci (Giuseppe)*. Storia della filosofia cinese antica, 273.
- Vaidya (P.-L.)*. Études sur Aryaveda et son « Catuhçataka », 275.

## HISTOIRE DE RUSSIE.

- Alzona (Encarnación)*. Some french contemporary opinions of the Russian revolution of 1905, 277.
- Chessin (Serge de)*. L'Apocalypse russe, 1918-1921, 278.
- Parjansine*. Voir *Trotzky (L.)*.
- Rézanof (colonel)*. La troisième internationale communiste, 277.
- Trotzky (L.)*. 1905; trad. par *Parjansine*, 276.

## TABLE DES MATIÈRES.

### ARTICLES DE FOND.

	Pages
CLOCHÉ (Paul). Les dernières années de l'Athénien Phocion, 322-318 av. J.-C. ( <i>1<sup>re</sup> partie</i> ) . . . . .	161
DEGERT (abbé A.). Le mariage de Gaston d'Orléans et de Marguerite de Lorraine ( <i>suite et fin</i> ) . . . . .	1

### MÉLANGES ET DOCUMENTS.

SÉE (Henri). Les origines de l'industrie capitaliste en France à la fin de l'Ancien régime . . . . .	187
WEIL (commandant Henri). Chevalier de Gentz. Deux lettres inédites à Louis XVIII, 1805 . . . . .	58

### BULLETIN HISTORIQUE.

<b>Histoire de Danemark.</b> Publications récentes concernant le Slesvig recouvré, par Joh. STEENSTRUP . . . . .	81
<b>Histoire d'Italie.</b> Période du « Risorgimento », 1919-1921, par G. BOURGIN . . . . .	67, 201

### CORRESPONDANCE.

Lettre de M. Albert MATHIEZ. Réponse aux articles de M. BRÆSCH sur les Pétitions du Champ-de-Mars . . . . .	87
---	----

### COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

AUGUSTIN-THIERRY (A.). Augustin Thierry, 1795-1856 ( <b>Louis Halphen</b> ) . . . . .	98
BOULE (Marcellin). Les hommes fossiles ( <b>G. Guénin</b> ) . . . . .	245
BRENTANO (Lujo). Die Urheber des Weltkriegs ( <b>H. Hauser</b> ) . . . . .	101
CUQ (E.). Un recueil de lois assyriennes ( <b>Dr G. Contenau</b> ) . . . . .	92
FRIIS (Aage). Den danske regering og Nordslesvigs genforening med Danmark ( <b>A. Ganem</b> ) . . . . .	255
— Det Nordslesvigske spoersmaal, 1864-1879 ( <b>Id.</b> ) . . . . .	255
GROSDIDIER DE MATONS (Marcel). Catalogue des actes des comtes de Bar, 1022-1239 ( <b>Robert Parisot</b> ) . . . . .	251
— Le comté de Bar, des origines au traité de Bruges, 950-1301 ( <b>Id.</b> ) . . . . .	251

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1923.]

HEITLAND (W. E.). Agricola. A study of agriculture and rustic life in the greco-roman world ( <b>Ch. Lécrivain</b> ) . . . . .	249
HIRSCHAUER (Charles). Les États d'Artois, 1340-1640 ( <b>Chr. Pfister</b> ) . . . . .	93
LAMBERT (Édouard). L'enseignement du droit comparé ( <b>F. Joffon des Longrais</b> ) . . . . .	105
LAWRENCE (T. J.). Les principes du droit international ( <b>Léon Adam</b> ) . . . . .	104
RUSSELL (C. H. St. L.). The tradition of the roman empire; a sketch of european history ( <b>Henry Sée</b> ) . . . . .	100
VAN WIJK (F. W.). De republiek en Amerika, 1776-1782 ( <b>Albert Waddington</b> ) . . . . .	96

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Préhistoire (p. 110). Histoire générale (p. 258). Histoire de la guerre (p. 112). Antiquité (p. 111, 261). — Allemagne (p. 113), Canada (p. 262), Danemark (p. 113), Espagne (p. 114), France (p. 114, 262), Grande-Bretagne (p. 117, 270), Grèce (p. 122, 270), Hongrie (p. 272), Islam (p. 123), Orient (p. 272), Russie (p. 276). — Bibliographie (p. 278).

#### RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

**Allemagne.** Historische Zeitschrift (p. 143, 296).

**Autriche.** Historische Blätter (p. 144).

**Danemark.** Videskabernes Selskabs historisk-filologiske Meddelelser (p. 298).

**États-Unis.** The american historical Review (p. 298).

**France.** Académie des inscriptions et belles-lettres (p. 295); Académie des sciences morales et politiques (p. 142); Annales révolutionnaires (p. 128, 279); Bibliothèque de l'École des chartes (p. 279); Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français (p. 128); Bulletin de la Société d'histoire moderne (p. 280); Bulletin hispanique (p. 281); Correspondant (p. 139, 289); Grande Revue (p. 139); Journal des savants (p. 129, 281); Mercure de France (p. 139); Polybiblion (p. 129, 282); la Révolution de 1848 (p. 130, 282); la Révolution française (p. 131, 282); Revue archéologique (p. 283); Revue critique d'histoire et de littérature (p. 131,



284); Revue de France (p. 140, 291); Revue de Paris (p. 140, 291); Revue de l'histoire des colonies françaises (p. 133, 285); Revue de l'histoire des religions (p. 133); Revue des Deux Mondes (p. 142, 293); Revue des études anciennes (p. 134); Revue des études historiques (p. 135, 285); Revue des études napoléoniennes (p. 286); Revue des questions historiques (p. 135); Revue d'histoire de l'Église de France (p. 289); Revue d'histoire diplomatique (p. 137); Revue historique de droit français et étranger (p. 137); Revue historique de la Révolution française (p. 138).

**Grande-Bretagne.** Bulletin of the John Rylands library, Manchester (p. 145); English historical Review (p. 145, 302); History (p. 303); Quarterly Review (p. 305); Scottish historical Review (p. 306); The Times. Literary supplement (p. 148); Transactions of the royal historical Society (p. 307).

**Italie.** Archivio della r. Società romana di storia patria (p. 308); Archivio storico italiano (p. 309); Archivio storico lombardo (p. 312); Archivio storico siciliano (p. 315).

**Pays-Bas.** Bijdragen en Mededeelingen (p. 157).

**CHRONIQUE :** Histoire générale (p. 324). — Allemagne (p. 322), Australie (p. 318), Autriche (p. 158), Canada (p. 318), Espagne (p. 158), États-Unis (p. 319), France (p. 158, 316), Grande-Bretagne (p. 158, 319), Hongrie (p. 157), Italie (p. 159, 320), Suède (p. 160).

ERRATA. . . . .	321
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE. . . . .	322
TABLE DES MATIÈRES. . . . .	330

Le gérant : R. LISBONNE.

